

LA

BONNE STE ANNE

SA VIE—SES MIRACLES—SES SANCTUAIRES.



SAINTE-ANNE DE BEAUPRE.

BONNE [illegible]TE ANNE

[illegible] Vie.—Ses M[illegible]—Ses Sanctuaires.

[illegible]VEC [illegible] HORS TEXTE

[illegible] FREDÉ[illegible]YVELDE, O. S. F.
Com[illegible]e-Sainte.

[illegible]
[illegible] DIRECT[illegible]LLÈGE DE LEVIS.



SAINTE ANNE DE BEAUPRE.

LA

BONNE STE ANNE

Sa Vie.—Ses Miracles.—Ses Sanctuaires.

AVEC 22 BELLES GRAVURES HORS TEXTE.

PAR LE

R. P. FRÉDÉRIC DE GHYVELDE, O. S. F.

Commissaire de Terre-Sainte.

ÉDITEURS,

LES DIRECTEURS DU COLLÉGE DE LÉVIS.

1896

APPROBATION

Approbation de Sa Grandeur Monseigneur L. N. Bégin, Archevêque de Cyrène, Administrateur du Diocèse de Québec.

QUÉBEC, LE 5 FÉVRIER, 1896.

Mon Révérend Père,

Votre zèle infatigable pour la gloire de Dieu et votre piété filiale envers la bonne Ste Anne, la Patronne et la Mère des Canadiens, vous ont inspiré de publier un beau volume illustré, ayant pour titre : " *La Bonne sainte Anne.— Sa vie, ses miracles, ses sanctuaires.*"

Cet ouvrage consiste, pour la plus grande partie, en articles, déjà publiés dans les Annales de la Bonne Ste Anne de Beaupré, ou en voie de publication, que vous avez réunis sur la demande du Révérend Monsieur Carrier, directeur des Annales.

C'est donc avec empressement que j'approuve votre travail et que j'en permets la publication. Ce livre, comme votre *Vie de Jésus-Christ*, est appelé à faire un grand bien parmi nos pieuses populations du Canada.

La protection signalée que la Bonne Ste Anne accorde aux Canadiens, surtout dans son sanctuaire de Beaupré, nous oblige en honneur et par reconnaissance de connaître de plus en plus la vie de cette bonne mère ainsi que les miracles sans nombre que Dieu a opérés, et opère encore de nos jours, par son intercession.

En lisant dans ce livre la description des principaux sanctuaires de Ste Anne dans le monde entier, les Canadiens apprécieront encore mieux le bonheur de posséder le grand pèlerinage de Beaupré, et deviendront animés d'un zèle tout nouveau pour contribuer à l'embellissement et à l'entretien du magnifique temple qui voit tous les ans dans ses murs près de 200,000 pèlerins.

Je fais des vœux pour que ce beau livre se répande partout et contribue à asseoir la dévotion des fidèles à Ste Anne sur des bases solides qui l'empêchent de sombrer si, ce qu'à Dieu ne plaise, la foi dans notre pays venait à se refroidir.

De nouveau, bon succès !

Je vous bénis de tout cœur et demande à Dieu de tenir toujours votre zèle en éveil, pour saisir avidement les occasions de travailler à sa gloire.

Votre tout dévoué en N. S.

† L. N. ARCH. DE CYRÈNE, Administrateur.

Imprimatur : Quebeci, die 5*a* Martii 1896.

† L. N. ARCHIEP. CYRENEN, Administrator.

Approbation du Révérendissime Père Général des Franciscains.

Ex parte Ordinis nihil obstat quominus imprimatur.

ROMÆ AD S. ANT. die 8a Januarii 1896.

FR. ALOYSIUS DA PARMA
Min. Generalis.

DÉDICACE

A

LA BONNE STE ANNE

" (1) *Oui, comme le dit un pieux et savant Auteur, le Nom d'Anne est un nom de Bénédiction! nom, après celui de Jésus et Marie, inscrit au Livre de Vie.— Laissez-moi donc, Bonne Sainte Anne, ô ma très-douce Mère, vous dont le nom est si admirable, laissez-moi m'écrier que je vous aime dans toute l'effusion de mon âme! Que personne ne me parle plus d'autres noms, c'est le vôtre que je veux nommer cent fois le jour, nom d'honneur et nom d'amour, avec Jésus et Marie! Cent fois je dirai:* Loué soit Jésus, Marie, Anne! *Le seul souvenir de votre nom, ô Bonne sainte Anne, fera toutes mes délices. Que vous êtes belle, que vous m'êtes chère,*

(1) Cri d'amour, d'un cœur dévoué à la grande Sainte!

ô Mère Bien-Aimée, lorsque je contemple, ravi, dans vos bras maternels, la petite Vierge de Juda, ce Paradis de délices, Marie ! la Désirée de toutes les nations. O que la joie était débordante de votre âme, lorsque vous pressiez contre votre cœur, Celle qui fait la joie des Anges ! Vous-même, par la possession de Celle que toutes les générations proclameront Bienheureuse, vous êtes devenue comme un "Jardin de délices." C'est pourquoi, après Jésus et Marie, je veux vous consacrer toutes mes affections et tout mon amour, ô Bonne sainte Anne. Votre nom béni, nom plein de grâce, sera ma consolation dans mon exil. Votre nom, uni à celui de Jésus et de Marie sera souvent sur mes lèvres, toujours *dans mon cœur ; et je le publierai par toute la terre. Que d'autres se choisissent d'autres saints Protecteurs. Vous, après Jésus et Marie, vous m'êtes de beaucoup plus aimable ! Et si chacun est libre de suivre son propre attrait, c'est vers Vous que mon cœur s'envole ; c'est vers vous que je cours ; c'est de vous que je veux jouir, ô ma très sainte Mère ! je veux jouir, jour et nuit, de votre délicieuse présence. Et parce que je sens, malgré mon indignité, que vous êtes ma Mère très-pieuse, et ma Patronne très-*

clémente, c'est par vous, l'Aïeule de Jésus et la Mère de Marie, que j'espère avec une ferme confiance, obtenir protection, grâce et miséricorde. Que ma main droite se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais, ô ma Mère, je cesse de travailler à votre gloire ; si jamais je laisse de publier vos louanges, parce que jamais, comme l'a dit avec vérité un de vos plus ardents serviteurs, jamais homme ne comprendra, ni ne pourra même concevoir ce que Dieu réserve à ceux qui aiment véritablement la Bonne sainte Anne !



DECLARATION.

Pour nous conformer aux Décrets du Pape Urbain VIII, nous déclarons qu'en citant les miracles, les révélations, les titres de saint ou de bienheureux, attribués à des serviteurs de Dieu qui, selon la teneur de ces mêmes Décrets, n'ont droit à aucun culte, nous n'entendons point présenter ces titres et ces faits comme approuvés par l'Eglise, mais comme ayant une valeur purement historique. Enfin nous soumettons tout ce qui est écrit dans ce présent ouvrage au jugement du Vicaire de Jésus-Christ dont nous voulons rester l'enfant humblement soumis et à la vie et à la mort.

INTRODUCTION

Nous devons des actions de grâces particulières à la bonne sainte Anne pour de grandes faveurs obtenues de Dieu, par sa douce, condescendante, maternelle intercession. A titre de filiale gratitude, nous aurions voulu écrire sa merveilleuse vie et la publier dans ses Annales ; mais nous avons reculé devant la difficulté de l'entreprise, par le sentiment intime de notre entière insuffisance. Toutefois, ce que notre incapacité ne saurait réaliser, d'autres peut-être, à qui le Ciel a départi plus de talent, se sentiront un jour inspirés de le faire. C'est pourquoi nous avons résolu de fournir des matériaux qui pourront servir à la composition de la vie si désirée de Celle que déjà l'on aime tant au Canada, mais que l'on aimerait encore bien davantage si l'on connaissait aussi davantage combien le bon Dieu l'aime et la glorifie dans son beau paradis, à cause de sa suréminente sainteté et des sublimes vertus qu'elle pratiqua lorsqu'elle était encore sur la terre ! (1)

---

(1) Ceci était publié dans les Annales, en mars 1893. Aujourd'hui, ces matériaux sont devenus assez nombreux pour former un volume : et c'est ce volume que nous offrons, avec une humble confiance, à la piété de nos Lecteurs.

Matériaux : 1ère Source. — Traditions et Légendes. — Tout le monde sait que nos Livres Saints ne disent absolument rien de la vie de l'illustre Aïeule de Jésus, notre très doux Sauveur, et qu'ils ne citent pas même son nom. Comment donc a-t-on pu connaître la bonne sainte Anne et comment prétendre à écrire sa vie ?

Nous connaissons notre grande thaumaturge en premier lieu par la pieuse *Tradition* et les saintes *Légendes*. Ecoutons à ce sujet une voix mieux autorisée que la nôtre. L'auteur savant et si regretté de l'histoire générale de l'Eglise, l'abbé J. E. Darras, dans son beau livre intitulé : *La Légende de Notre-Dame*, s'exprime ainsi au début de son Introduction : " Avez-vous quelquefois ouvert un des vieux manuscrits dépositaires de la pensée de nos aïeux, témoins fidèles de leurs innocentes affections ou de leurs naïves croyances ? Sous la poussière du temps qui recouvre l'antique parchemin, quelle végétation jeune et brillante ! Riches broderies d'or et de cinabre, fraîches enluminures, gracieux paysages, fleurs et fruits, enroulements de feuillages, tapis de verdure : c'est un monde que ce livre. Le ciel et la terre, l'art et la foi s'y donnent la main. Toute la vie du moyen âge est semée dans ces pages, dont une lettre renferme des trésors de patience, encadrée dans les guirlandes fleuries, agenouillée au pied de l'image des saints, écoutant de pieuses légendes, en extase devant la Vierge et son doux Fils. Avant d'être déposé sur le prie-Dieu des nobles châtelaines ou enchaîné sur le pupitre de quelque riche

collégiale, ce légendaire illustré, cette Bible des pauvres aurait eu à nous citer bien des noms d'artistes, bien des souvenirs de pieux moines, bien des œuvres inconnues de dévouement et de charité. Des générations de religieux se sont relevées pour parfaire cet ouvrage : vous n'apercevez pas de jointures ; tout semble d'un seul jet, et les calligraphes n'ont signé nulle part. Cependant, à ce point peut-être, à cette lettre commencée, la mort a pris dans ses bras le modeste copiste pour l'emporter au ciel. Peut-être à la moitié de cette majuscule azurée, quittant *l'écritoire* et le repos de l'abbaye, le moine est-il parti racheter des chaînes du Sarrasin quelque chevalier captif. Un autre frère, reprenant sa plume encore humide, a continué son travail.

De temps en temps, des artistes voyageurs venaient décorer le manuscrit de charmantes miniatures. Il y avait en Europe d'aimables pèlerins qui portaient à chaque ville, à chaque palais, à chaque monastère, le tribut de leurs pinceaux et de leurs talents. Accueillis avec une égale joie, par le seigneur dans son manoir, l'évêque dans sa cathédrale, ou le prieur dans son couvent, ils payaient leur hospitalité par des chefs-d'œuvre. Les religieux étaient leurs frères : ordinairement ils avaient été élevés dans l'enceinte des cloîtres ; aussi, plus tard, reconnaissants envers leurs premiers maîtres, ils revenaient étaler à leurs yeux les trésors d'inspiration recueillis dans leurs lointains voyages, sous le ciel de l'Italie, au milieu de la chevaleresque Espagne, ou même

à la suite des Croisés, jusqu'au tombeau du Sauveur. Que de *traditions* touchantes, de récits merveilleux n'avaient pas appris ces gais messagers du savoir en cheminant, le bâton à la main, par tous les sentiers du monde catholique ? Au retour, ils peignaient ce qu'ils avaient entendu et vu. . . . .

Les *Légendes* . . . . elles sont partout au moyen âge, au fond de toutes les chroniques, de toutes les épopées, au frontispice de tous les monuments.

A elles le jour et le soleil aux portails des cathédrales ou dans les verrières illuminées ; à elles les longues galeries des cloîtres qui retentissaient de leurs récits ; à elles les merveilleuses créations de l'imagerie sacrée. Tous les auteurs du temps les rapportent ; ils ne les ont point créées, ils les rencontraient à chaque pas sur leur route ; ils ne les discutent point, ils les citent.

Il ne faut donc pas considérer les Légendes comme des fictions plus ou moins ingénieuses, mais bien comme l'expression intime des sentiments, des affections et des croyances. Elles étaient gravées dans le cœur des multitudes avant d'être entaillées sur les murs des temples... Dès le berceau même du christianisme, à côté des quatre Evangiles, d'autres monuments qui complétaient leur récit s'étaient multipliés entre les mains des fidèles. Tels sont le Protévangile de saint Jacques le Majeur, l'Evangile de l'enfance du Sauveur, l'Evangile de saint Joseph,

attribué à saint Thomas. Parmi eux, il en est que l'Eglise d'Orient a conservé dans sa liturgie. Quelle que soit leur authenticité, leur antiquité du moins n'est pas contestable : que les hérétiques y aient interpolé certains passages favorables à leurs erreurs, ces altérations partielles, faciles à reconnaître, prouvent en faveur du fond. En ne les inscrivant point au nombre des livres canoniques, l'Eglise leur a refusé l'inspiration divine, mais ne s'est point prononcée sur leur valeur historique, ce qui est une question toute différente.

. . . . Ces *Légendes*, renfermées d'abord dans les catacombes, parcoururent successivement le monde. Constantinople écoutait la bouche d'or de son grand évêque les citer dans ses homélies. Saint Jean Damascène les consacrait de l'autorité de son talent et de sa vertu. Méliton de Sardes les développait aux peuples avides de sa parole. Le Pape Innocent Ier ne faisait pas difficulté de les employer dans ses discours. Cependant, les premiers historiens ecclésiastiques les fondaient dans leur récit avec les faits les plus avérés. Eutrope, Suidas, Eusèbe, Nicéphore, Orose, Sozomène les racontent avec la simplicité de leur croyance. Grégoire de Tours leur prêtait le charme de sa plume intéressante et naïve. La Grèce, l'Italie, les Gaules, les forêts de la Germanie entendirent tour à tour l'écho de leur voix. . . . De toutes parts, au milieu des villes populeuses, au sommet des monts solitaires, dans le sein des paisibles vallées, sur le bord des fontaines, dans les profondeurs des bois, quelque gra-

cieuse légende faisait éclore d'élégantes chapelles ou de gigantesques cathédrales. Le sentiment religieux appelait à leur construction des peuples d'ouvriers qui élevaient ces basiliques imposantes. Les générations suivantes, étonnées de tant de majesté, croyaient que des êtres surhumains étaient venus pour les dresser vers les cieux. . . . Filles du temps et de la foi, les Légendes descendirent le fleuve des siècles, exaltées par les uns, oubliées ou flétries par les autres, mais survivant à tous. Leur source, enveloppée de nuages, se cachait au pied du Calvaire ; chaque génération leur apportait en passant, le tribut de ses pieuses croyances ; l'Eglise leur prêtait l'ombre de ses arcades et de ses voûtes ; peuples, princes et rois les saluaient avec amour.

Au milieu de cette effervescence de poétiques récits, nous nous sommes arrêté avec délices à ceux qui regardent la Mère de Dieu, comme au printemps l'œil aime à se reposer sur la branche fleurie ' qui domine les verts bosquets'. Le culte de la Vierge est l'âme du monde au moyen âge . . . ."

C'est de la partie de la Vie de la sainte Vierge tirée des pieuses *Traditions* et des saintes *Légendes*, que nous tirerons à notre tour, les merveilles de la Vie de son admirable Mère, la bonne sainte Anne !

IIe Source. — Les pieuses révélations.—Il y a vingt ans, les premiers lecteurs des Annales s'édifiaient au récit

simple et naïf de la vie de la bonne sainte Anne révélée à une religieuse qui mourut saintement dans sa communauté, au commencement de ce siècle [1]. Deux siècles auparavant, les mêmes révélations avaient été faites également à une religieuse, fille de sainte Claire. Ces révélations forment un ouvrage volumineux. Le docte et pieux reviseur de la traduction de cet ouvrage, écrit primitivement en langue espagnole, et intitulé : *La Cité Mystique* . . . parle ainsi de cette sainte religieuse et des grandes révélations dont elle a été favorisée : " Dieu, qui est admirable dans toutes ses œuvres, l'est surtout dans ses saints, selon l'expression de l'Ecriture . . . Le Très-Haut s'est plu à manifester la vérité de cette parole dans la vie de la Vénérable Marie d'Agréda . . . Elle naît de parents chrétiens, estimables bourgeois de la petite ville d'Agréda, sur les confins de l'Aragon et de la Nouvelle-Castille. Son corps est frêle, sa santé délicate, son enfance maladive est minée par des fièvres ardentes ; la mort semble l'avoir marquée de son sceau, comme un être chétif qui n'est pas né viable, et qui se consume dans une invincible langueur. Elle n'a rien de ce premier âge si vif, si impétueux, si gai, si insoucieux de la vie qui déborde en lui de toutes parts ; elle est timide à l'excès ; la mélancolie, la tristesse, trop souvent funestes compagnes d'un autre âge, semblent l'étreindre et cou-

(1) La pieuse et douce Anne Catherine Emmerich, dont les révélations font tant de bien aux âmes qui les lisent avec une foi simple et confiante !

vrir d'un nuage épais son intelligence engourdie ; c'est une existence à part, étrange, qui n'a rien emprunté à la vie ordinaire, et qui présage ou une fin précoce, ou une destinée surnaturelle et merveilleuse.

Une mort prématurée ne devait point l'atteindre ; elle devait vivre longtemps, au contraire ; et, sous l'enveloppe fragile d'un corps sans vigueur, Dieu tenait en réserve une âme énergique, un cœur d'héroïne capable de tous les sacrifices, une intelligence de premier ordre, une femme forte dans la pratique de toutes les vertus, qui devait manifester en elle les prodiges de la puissance divine, et condamner, par l'innocence et la pureté angélique de sa vie, les passions désordonnées et les vices d'un siècle et d'un peuple corrompus.

Bien jeune encore, elle donne l'exemple d'une piété sans égale et tellement sympathique, qu'à l'âge de quinze ans, dévorée du désir de se consacrer à la vie religieuse, elle entraîne à sa suite sa mère et sa sœur qui se vouent avec elle aux austérités du cloître, dans la maison paternelle, qu'on voit devenir l'autel mystérieux où ces trois courageuses victimes viendront s'immoler à la fois ; et, comme si ce n'était pas assez de cette triple immolation, son père et son frère suivent sur-le-champ le même exemple, et, renonçant à jamais à tous les biens temporels et à leur patrie, ils vont s'enfermer ensemble dans un humble couvent franciscain de la province de Burgos ... Dès l'âge de dix-huit ans, Sœur Marie

d'Agréda a des révélations et des visions extatiques tellement fréquentes, que cet état surnaturel devient pour elle presque une habitude, et qu'il lui est impossible de le dissimuler aux yeux de ses compagnes. Le Seigneur, dit le Père Samaniego, son historien, la ravissait, attirant à soi toute son âme, et laissant son corps sans aucun sentiment. Elle était naturellement belle, l'extase la rendait plus belle encore ; son visage, qui avait cette teinte brune des femmes du Midi, devenait d'une blancheur lumineuse ; son corps se soulevait un peu au-dessus du sol, dans une pose si modeste et si dévote qu'on eût dit un séraphin sous une forme humaine, et, dans cet état, il devenait aussi léger que s'il n'eût eu aucun poids naturel, de telle sorte qu'un souffle le remuait, même d'assez loin, comme une légère plume.

Dans une de ses visions les plus extraordinaires, elle fut transportée dans le Nouveau Mexique dont elle n'avait jamais pu connaître même le nom. On ne sait si elle y fut transportée en esprit ou en corps. Elle vit clairement les Indiens de cette contrée, leurs costumes, leurs usages, leurs mœurs ; elle y distinguait la température et ses variations, la culture et les produits du sol ; la topographie de ce pays lointain ne lui était pas plus étrangère que la topographie de son pays natal. Plus tard, des missionnaires franciscains allèrent évangéliser ces peuples ; ils les trouvèrent catéchisés d'avance ; et, lorsque les missionnaires leur demandèrent par qui ils

avaient été instruits, ils répondirent que c'était par une femme. Puis, le portrait de Marie d'Agréda leur ayant été montré, ils la reconnurent aussitôt, et affirmèrent que cette humble religieuse avait été leur apôtre. Ainsi se justifient le zèle et la tendre affection qu'elle conserva toute sa vie pour les peuples de ce nouveau monde.

Nous n'entrerons pas dans le détail des visions extatiques de la vénérable Mère ; on les retrouvera dans l'histoire de sa vie, dont les dernières années surtout ne furent qu'une continuelle extase. Nous ne reproduirons pas les preuves nombreuses et irrécusables sur lesquelles s'appuie l'existence de ces mystérieuses visions [1]. La vie de Marie d'Agréda n'a point été écrite pour le sceptique qui doute de tout, pour l'incrédule qui nie tout, pour l'impie qui blasphème tout, ni même pour le chrétien indifférent que rien ne touche, bien que les uns et les autres puissent y trouver le remède nécessaire à leurs maux ; mais pour les âmes fidèles et pieuses qui savent et qui croient avec certitude que rien n'est impossible à Dieu ; qu'il peut, quand il lui plaît, élever les humbles, éclairer les ignorants, et verser dans leur intelligence les splendeurs de son inaccessible lumière pour leur manifester et leur faire contempler des mystères qu'il n'est

(1) Voir au Prologue de l'éditeur de la *Cité Mystique*, les approbations, les décrets d'Inn. XI.; de la S. C. du S O ; de Ben. XIII ; le décret de Clément XIV, pour la béatification... de la vénérable servante de Dieu, etc., etc.

donné à aucun esprit créé de comprendre, à aucun langage humain d'exprimer.

C'est à cette divine source que Marie d'Agréda puisa la science profonde dont elle fut remplie et qu'elle n'avait pu recueillir dans aucune école de la terre. A l'âge de trente-cinq ans, dans une de ses visions extatiques, elle reçoit du ciel l'ordre d'écrire l'*histoire de la Mère de Dieu ;* son humilité décline longtemps cet honneur, dont elle se jugeait indigne : elle cherche à se soustraire à cette mission, qu'elle se croyait impropre à remplir, par un sentiment profond de son ignorance ; mais la volonté du Seigneur se manifestant de manière à ne lui laisser aucun doute, elle obéit comme une fille soumise, et elle écrit cet admirable livre de la *Cité Mystique*, où la main du Dieu de toute science semble avoir elle-même dirigé la plume de l'écrivain. L'inspiration divine s'y fait sentir à chaque page ; en le lisant, on demeure persuadé que ce n'est que dans les régions célestes, où elle était ravie dans ses extases, qu'elle a pu recueillir la connaissance des plus sublimes mystères, la révélation des adorables et ineffables desseins du Très-Haut sur l'auguste Marie. C'est sous la dictée de la Mère de Jésus-Christ qu'elle retrace l'histoire de sa vie mortelle et des incompréhensibles faveurs dont elle fut privilégiée ; en sorte que cet ouvrage, tombé de la plume d'une pauvre fille sans science acquise, et vivant dans l'obscurité d'un cloître, est peut-être le livre le plus extraordinaire et le plus étonnant qui soit sorti de la

main d'une créature humaine. L'auteur y aborde sans hésitation les mystères les plus élevés de la religion chrétienne et les expose avec une rare clarté ; elle y développe sans embarras et avec une prodigieuse facilité le dogme catholique et les passages les plus ardus des livres saints ; la chronologie sacrée lui est aussi familière qu'aux plus éminents docteurs ; elle y révèle les voies les plus secrètes de la divine Providence ; théologie savante, sublime philosophie, connaissance étendue des sciences naturelles, éloquence persuasive, tout s'y trouve réuni, jusqu'à la netteté, la correction, l'élévation, la vigueur et l'élégance du style ; tout concourt à en faire un livre admirable et digne de Celui qui l'a inspiré."

Et maintenant, après avoir exposé un peu longuement peut-être l'origine et la valeur des Légendes et des Révélations, il ne nous reste plus qu'à extraire de ces sources vénérables, sûrement, et d'une main reconnaissante et filiale, les *merveilles* de la Vie de notre Mère et Bienfaitrice, la bonne sainte Anne !

Daigne cette charitable Patronne accorder à toutes les âmes pieuses qui liront ces *merveilles*, une protection spéciale et de nouvelles faveurs !

PREMIÈRE PARTIE

LA BONNE STE ANNE.—SA VIE.

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : 1.—Deux Flambeaux qui brillent dans la nuit de la Loi ancienne, pour annoncer la Loi de la grâce. 2.—Naissance de sainte Anne : ses jeunes années. 3.—Mariage de sainte Anne avec saint Joachim. 4.—Heureuse union des deux Epoux.

1.—La postérité d'Adam se propagea rapidement sur la terre, et, par suite, les justes et les pécheurs se multiplièrent ; et les premiers redoublèrent leurs supplications pour demander le Rédempteur, pendant que les seconds se rendaient indignes d'un si grand bienfait par leurs crimes. Le peuple du Très-Haut et le triomphe du Verbe, qui devait se faire homme, étaient déjà arrivés au terme que la volonté divine avait marqué pour la venue du Messie. En effet, le règne du péché avait tellement

étendu ses ravages parmi les enfants de perdition, qu'il n'avait quasi plus de limites : le temps convenable au remède était donc arrivé. Les justes en augmentant leurs mérites avaient embelli leurs couronnes ; les Prophètes et les saints Pères pressentaient, par une joie extraordinaire qui leur venait d'en haut, que le salut et la présence de leur Réparateur étaient proches. Redoublant la ferveur de leurs prières, ils demandaient à Dieu l'accomplissement des prophéties et des promesses qu'il avait faites à son peuple ; et prosternés devant le trône de la divine miséricorde, ils lui représentaient dans quelle longue et ténébreuse nuit du péché ce peuple avait vécu depuis la création du monde, et dans quelle aveugle idolâtrie tout le reste du genre humain était plongé ([1]).

A cette époque, l'ancien serpent avait infecté tout l'univers de son souffle venimeux, et semblait exercer paisiblement un plein empire sur les mortels. Eux-mêmes, obscurcissant la lumière de la raison naturelle et celle que l'ancienne loi écrite leur pouvait fournir ([2]), au lieu de chercher la véritable Divinité, en inventaient plusieurs fausses ; chacun se forgeait un dieu à sa fantaisie, sans considérer combien cet assemblage confus de tant de dieux était contraire à la perfection, au bel ordre et à la tranquillité de l'âme. Grâce à ces erreurs, la malice, l'ignorance et l'oubli du vrai Dieu s'étaient répandus de

---

(1) Sap. XVII, 20.
(2) Rom. I, 20.

toutes parts, et cette mortelle langueur ou léthargie dont le monde était atteint, était négligée à ce point que les malheureux malades, s'abusant sur leur situation, n'ouvraient pas même la bouche pour en demander le remède. L'orgueil trônait au milieu des insensés, dont le nombre était presque infini ([1]) ; le superbe Lucifer s'efforçait de boire les eaux du Jourdain les plus pures ([2]) ; à cette époque, enfin, les injures faites à Dieu étaient telles, qu'il n'avait jamais été plus offensé, jamais moins honoré des hommes ; et sa justice n'avait jamais eu autant de motifs de laisser retomber dans son premier néant tout ce qui avait été créé.

Dans un pareil état de choses, le Très-Haut, pour employer notre langage, tourna sa vue vers l'attribut de sa miséricorde, et fit pencher le poids de son incompréhensible équité du côté de la loi de clémence, voulant se laisser apaiser par sa bonté même, par les gémissements et par les œuvres des justes et des prophètes de son peuple, et non irriter par la malice et par les iniquités de tous les autres pécheurs. Il détermina donc de donner au monde, dans cette nuit si obscure de la loi ancienne, des gages assurés du jour de la grâce, en faisant briller deux flambeaux précurseurs de la prochaine aurore du Soleil de Justice, Jésus-Christ notre Sauveur. Ces deux

(1) Eccl. I, 15.
(2) Job, XL, 18.

flambeaux furent saint JOACHIM et sainte ANNE, que Dieu avait prédestinés et créés selon son cœur ([1]).

2.—L'an 55 avant Jésus-Christ, sous la domination impie des Romains, dit Vincent de Beauvais ([2]), deux époux vivaient selon le cœur de Dieu dans la petite ville de Bethléem, au doux pays de Judée. Ils se nommaient Stolan et Emérentiane. L'innocence de leur vie rappelait les temps heureux des Patriarches, dont ils étaient les enfants : ils attendaient avec les Hébreux fidèles l'accomplissement des Prophéties qui annonçaient un Sauveur. Le Ciel bénit leur union et leur donna une fille qu'ils nommèrent Anne !

On aime à voir dans les verrières du quinzième et du seizième siècle l'histoire imagée de la naissance de cette enfant de Bénédiction.

La mère, étendue sur un lit à riches tentures, repose doucement. Près d'elle, Stolan, appuyé sur une console, contemple avec bonheur sa jeune épouse, qui vient au péril de sa vie de lui donner le nom de père. Cependant les filles juives attachées au service de la pieuse famille apportent à Emérentiane des mets divers. Sur un autre plan, une femme âgée, qui a reçu dans ses bras la tendre enfant, lui prodigue les premiers soins que réclame cette

(1) Cité Mystique. Part. I, Liv. I, C. XII.

(2) Religieux d'une prodigieuse érudition de la grande Famille de N. P. S. Dominique.

tout innocente petite créature, à son entrée dans ce monde.

La jeunesse de sainte Anne fut pieuse comme sa vie entière. Attachée à ses parents, elle reçut d'eux les leçons et les exemples de la vertu. Les mères en Israël la montraient à leurs filles en leur souhaitant de lui ressembler. La beauté de son âme se reflétait sur son visage noble et pur. Elle avait grandi dans la paix d'un cœur innocent. Les jeunes hommes de sa tribu se disputèrent l'honneur de mériter une telle épouse. Sa modestie toucha le cœur de Joachim (Légende de N.-D : Ch. I.).

Saint Joachim, continue la pieuse vierge d'Agréda, avait sa maison, sa famille et ses propres parents à Nazareth, petite ville de Galilée ([1]). Il fut toujours juste, saint et éclairé d'une grâce spéciale et d'une lumière céleste. Comprenant plusieurs mystères des Ecritures et des anciens Prophètes, il demandait au Seigneur, par ses continuelles et ferventes prières, l'accomplissement de ses promesses ; et sa foi et sa charité pénétraient les cieux. Ayant de très-humbles

---

(1) Une belle église, à trois nefs, avait été bâtie par nos ancêtres sur l'emplacement même de la maison que saint Joachim et sainte Anne habitèrent après leur mariage, à Séphoris (tout près de Nazareth). Les disciples de Mahomet la ruinèrent, en haine du nom chrétien. Durant notre séjour en Palestine, les Pères Franciscains de Terre-Sainte, Gardiens des Saints-Lieux, entrèrent, par un vrai miracle, en possession, au nom de l'Eglise Catholique, de cet emplacement et de ses précieuses ruines, comme nous le rapporterons ailleurs, avec plus de détails.

sentiments de lui-même, pur, d'une grande sincérité et de saintes manières, c'était un homme grave et sérieux, dont on admirait la modestie et l'honnêteté incomparables.

SAINTE ANNE avait sa maison à Bethléem ; c'était une jeune fille très-chaste, très-humble et très-belle, et dès son enfance elle s'était distinguée par sa modestie et sa vertu. Elle reçut aussi du Très-Haut de grandes et fréquentes illuminations, et vaquait sans cesse à la contemplation des choses divines, sans négliger ses affaires domestiques, où elle était infatigable ; et par ces saintes occupations, elle arriva à la plus haute perfection, tant dans la vie active que dans la vie contemplative. Elle avait une science infuse des Ecritures saintes et une connaissance profonde de leurs mystères les plus cachés ; et en même temps elle possédait, au suprême degré, les vertus infuses de Foi, d'Espérance et de Charité. Prévenue de ces dons, elle priait continuellement pour hâter l'avénement du Messie ; et ses prières furent si agréables au Seigneur qu'on peut dire qu'elle avait avancé le temps de la Rédemption ; car les mérites de sainte Anne ne contribuèrent pas peu sans doute à anticiper la venue du Messie, *puisqu'elle a tenu le premier rang entre tous les Saints de l'Ancien Testament.*

3.—La fille de Stolan, si merveilleusement remplie de dons célestes, demanda aussi avec ferveur que le Très-Haut lui donnât dans l'état du mariage un époux qui

l'aidât à garder la loi divine et à se perfectionner dans l'observance de ses préceptes ; et tandis que sainte Anne adressait cette prière au Seigneur, il portait par sa providence divine saint Joachim à la lui adresser aussi, afin que ces deux requêtes fussent en même temps présentées au tribunal de la très-sainte Trinité, où elles furent exaucées. Il fut aussitôt arrêté par un décret divin que Joachim et Anne s'uniraient par le lien du mariage, et seraient les parents de celle qui devait être Mère de Dieu incarné. Et pour l'exécution de ce décret, le saint archange Gabriel fut chargé de l'annoncer à l'un et à l'autre.

Il apparut sous une forme corporelle à sainte Anne, dans un moment où, se livrant à une fervente oraison, elle demandait la venue du Sauveur du monde et le salut des hommes. Elle vit le divin messager si resplendissant et d'une beauté si surprenante, qu'elle ne put se défendre d'un certain trouble et d'une sainte crainte, accompagnée d'une joie intérieure que sa présence lui causait par les lumières qu'elle communiquait à son âme.

Anne se prosterna avec une profonde humilité pour honorer l'ambassadeur du ciel ; mais il s'opposa à cette posture humiliante, et inspira une douce confiance à celle qui devait être l'arche de la véritable manne, la Bienheureuse Marie, Mère du Verbe éternel ; car le Seigneur avait déjà découvert ce mystère caché au saint Archange, lorsqu'il le chargea de cette ambassade. Mais les autres

anges du ciel ne le devinaient point encore : cette révélation ou illumination ne fut faite aussitôt par le Seigneur qu'à l'archange Gabriel, qui ne manifesta pas non plus alors ce grand mystère à sainte Anne. Il lui dit seulement, après lui avoir demandé son attention : "Servante du Seigneur, que le Très-Haut vous bénisse et soit votre salut. La Majesté divine a entendu vos prières, et veut que vous persévériez à demander la venue du Sauveur, et vous ordonne de prendre Joachim pour votre époux. C'est un homme juste et agréable aux yeux du Seigneur, et vous pourrez persévérer avec lui en l'observance de sa divine loi et en son service. Continuez vos prières et vos supplications, sans trêve ni relâche, car le Seigneur lui-même se chargera de les exaucer suivant vos désirs. Marchez par le droit chemin de la justice, élevez votre cœur et votre esprit aux choses du ciel, priez toujours pour la venue du Messie et réjouissez-vous dans le Seigneur, qui est votre salut." L'ange disparut ensuite, laissant la sainte, capable de pénétrer plusieurs mystères des Ecritures, et ayant rempli son âme de consolations et renouvelé la ferveur de son esprit.

L'archange n'apparut et ne parla pas à saint Joachim sous une forme corporelle comme à sainte Anne ; mais l'homme de Dieu l'entendit lui dire dans un songe : "Joachim, soyez béni de la divine droite du Très-Haut ; persévérez en vos désirs, et pratiquez la justice et la perfection. Le Seigneur veut que vous preniez Anne pour votre épouse, car il a rempli son âme de bénédictions.

Ayez soin d'elle et estimez-la comme un précieux don que sa main libérale vous fait, et rendez grâces au Tout-Puissant de vous l'avoir confié." En vertu de ces messages Joachim demanda la très-chaste Anne pour épouse, et, obéissant tous deux à la volonté de Dieu, le mariage se fit, sans pourtant que l'un découvrit son secret à l'autre, sinon quelques années après, comme je le dirai en son lieu ([1]).

Dans le temple de Jérusalem, près de l'autel des holocaustes, le grand-prêtre Issachar ([2]) bénit cette alliance fortunée. La fille de Stolan et d'Emérentiane, rayonnante de joie et d'innocence, s'avance vers le Pontife. Son costume, dans les verrières du moyen-âge est d'une splendeur royale. Son front pur, ses yeux modestes, la ravissante expression de ses traits, semblent réaliser l'idéal de la beauté. Le groupe brillant de ses compagnes fait ressortir d'avantage les grâces de l'heureuse fiancée. En face, Joachim est entouré des jeunes gens de sa tribu ; il reçoit la main de son épouse. La figure du saint vieillard qui préside cette cérémonie ressemble à celle des Patriarches de l'Ancienne Loi : tels devaient être Abraham unissant Isaac à la douce Rébecca, ou Raguel accordant sa fille au jeune Tobie ([3]).

---

(1) Cité Mystique.

(2) Vinc. Belv., Specul. Historial.

(3) J. E. Darras Légende de Notre-Dame.

—Encore de nos jours, au pays de saint Joachim et de sainte Anne, les jeunes époux observent la même modestie dans la célé-

Les deux saints époux fixèrent leur demeure à Nazareth, et y suivirent les lois du Seigneur. Ils se rendirent agréables et irrépréhensibles aux yeux du Très-Haut, donnant la plénitude des vertus à toutes leurs œuvres par leur justice et par leur sincérité.

4.—Ils faisaient tous les ans trois portions de leurs revenus. Ils offraient première au Temple de Jérusalem, pour le culte du Seigneur ; ils distribuaient la seconde aux pauvres, et destinaient la troisième pour l'honnête entretien de leur famille.

Les deux saints époux, en offrant ainsi au Temple pour le culte du Seigneur, non la *dîme* ou la dixième partie, mais le *tiers* de tous leurs revenus, se souvenaient des offrandes de David, leur royal Ancêtre, et des principaux d'Israël, pour la construction de ce même Temple et pour le culte de Jéhovah. Lisant assidûment les saintes Ecritures, ils avaient toujours présent à leur mémoire et gravé dans leur cœur ce sublime discours de leur illustre Aïeul, à toute la multitude assemblée : " Dieu a choisi mon fils Salomon entre tous les autres, quoiqu'il soit encore jeune et délicat, et que l'œuvre soit grande, puisque ce n'est pas pour un homme, mais pour

---

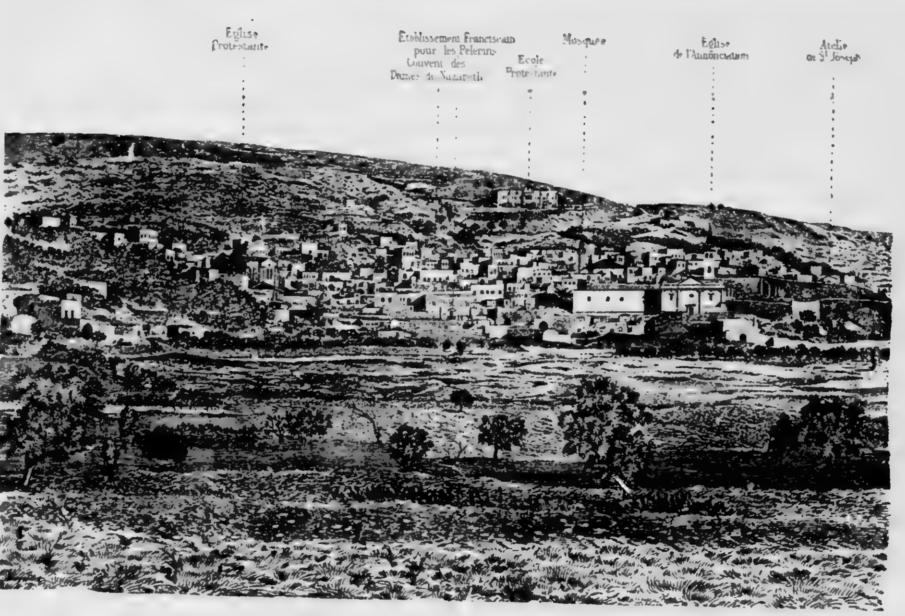
bration de leurs noces, et nous donnent l'édifiant exemple de la même simplicité de mœurs. Comme les compagnes de sainte Anne, les jeunes filles, notamment à Bethléem se groupent autour de la fiancée ; tandis que les jeunes gens accompagnent le nouvel époux, sans mélange des deux sexes. Heureuses mœurs, puissent-elles se conserver toujours !

Naza-
dirent
-Haut,
euvres

e leurs
Jérusa-
ent la
e pour

Temple
ixième
enaient
princi-
Temple
ent les
à leur
ours de
mblée :
autres,
vre soit
is pour

ple de la
le sainte
nt autour
e nouvel
puissent-



I.—VUE DE NAZARETH.

LEGENDE

Nassara est l'ancienne Nazareth, nom qui signifie fleur, selon saint Jérôme. Avant J.-C., cette ville n'est mentionnée nulle part. Saint Luc est le premier qui en parle dans son Evangile.

Etat actuel. — La ville de Nazareth est située à 1,112 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle est bâtie en amphithéâtre et entourée de collines de tous côtés.

Le sol en est inégal. Les rues sont étroites, mais assez bien pavées (Voir à la Gravure II. le Plan de la Ville).

Nazareth, possède environ 6,000 habitants, partagés comme il suit : Latins (1) 1,300 ; Grecs catholiques 700 ; Maronites 400 ; Grecs non-unis, 2,000 ; Protestants, 100 ; Musulmans 1,500 (2).

---

(1) On appelle ainsi en Orient les catholiques, qui célèbrent, comme nous, les offices dans la Langue Latine.

(2) Cette statistique est de l'année 1887.

Dieu même que nous voulons préparer une maison. Pour moi, je me suis employé de toutes mes forces à amasser ce qui était nécessaire pour la maison de mon Dieu ; de l'or, pour les vases d'or, et de l'argent, pour ceux d'argent, du cuivre pour les ouvrages de cuivre, du fer pour ceux de fer, et du bois pour ceux de bois. J'ai aussi préparé des pierres d'onyx, des pierres blanches comme l'albâtre, du jaspe de diverses couleurs, toutes sortes de pierres précieuses, et du marbre de Paros en quantité. Outre toutes ces choses que j'ai offertes pour la maison de mon Dieu, j'ai encore ménagé de mon propre bien de l'or et de l'argent que je donne pour le temple de mon Dieu, sans compter ce que j'ai préparé pour bâtir son sanctuaire, trois mille talents d'or d'Ophir, et sept mille talents d'argent très pur pour dorer les murailles du Temple." (En tout plus de deux cent quarante-deux millions de francs !).

" Et si quelqu'un veut encore offrir quelque chose de lui-même au Seigneur, qu'il remplisse aujourd'hui ses mains, et qu'il offre au Seigneur ce qu'il plaira de lui offrir.—Les chefs des maisons les plus considérables de chaque tribu promirent donc d'offrir leurs présents, aussi bien que les tribuns, les centeniers et les intendants du domaine du roi. Et ils donnèrent pour les ouvrages de la maison de Dieu cinq mille talents d'or et dix mille solides, dix mille talents d'argent, dix-huit mille talents de cuivre, et cent mille talents de fer. Tous ceux qui

avaient quelques pierres précieuses les donnaient aussi pour être mises au trésor de la maison du Seigneur. Et tout le monde témoigna une grande joie, en faisant ces offrandes volontaires, parce qu'ils les offraient de tout leur cœur au Seigneur ; et le roi David était aussi tout transporté de joie. Il bénit Dieu devant toute cette multitude, et il s'écria : "Seigneur qui êtes le Dieu d'Israël notre père, vous êtes béni dans tous les siècles. C'est à vous, Seigneur, qu'appartiennent la grandeur et la puissance ; et c'est à vous que sont dues les louanges ; car tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à vous. Maintenant donc, ô notre Dieu, nous vous rendons nos hommages et nous louons votre saint nom. Mais qui suis-je, moi ? et qui est mon peuple, pour pouvoir vous offrir ces choses ? Tout est à vous ; et nous ne vous avons présenté que ce que nous avons reçu de votre main. Car nous sommes des étrangers et des voyageurs devant vous, ainsi que l'ont été nos pères. Nos jours sur la terre passent comme l'ombre ; et nous n'y demeurons qu'un moment. Je sais, mon Dieu, que vous sondez les cœurs, et que vous aimez la simplicité ; c'est pourquoi je vous ai aussi offert toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur et avec joie, et j'ai vu aussi votre peuple rassemblé en ce lieu vous offrir des présents avec une grande joie.

"Seigneur, Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Israël, conservez éternellement cette volonté dans leur cœur, et faites qu'ils demeurent fermes dans cette résolution de vous rendre honneur."

Par la lecture assidue des Livres Saints, Joachim et sa sainte épouse trouvaient également un aliment toujours nouveau et un céleste stimulant à leurs généreuses et incessantes aumônes, dans ces paroles que l'Esprit de Dieu fit adresser par le père de Tobie à son jeune fils : " Mon fils, ayez Dieu dans votre esprit tous les jours de votre vie . . . . Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car, de cette sorte, le Seigneur ne détournera point non plus son visage de vous. Soyez charitable autant que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, même ce peu, ayez soin de le donner de bon cœur. Car vous vous amasserez ainsi un grand trésor pour le jour de la nécessité ; parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort ; et elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres éternelles ; mais elle sera pour tous ceux qui l'auront faite le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême. " (Tob. C. IV.) ; et dans d'autres passages analogues des saintes Ecritures où l'Esprit Saint insiste sur l'assistance due au pauvre, et exalte le mérite et la récompense de l'aumône.

Et Dieu augmentait leurs biens temporels, parce qu'ils s'en servaient avec la plus généreuse charité [1].

---

(1) Puissent nos bonnes populations catholiques du Canada comme elles l'ont fait si admirablement jusqu'ici, puissent-elles continuer à imiter leur sainte Patronne, en ces deux grandes choses : 1° à se montrer pleines de zèle pour la maison du Seigneur, ainsi que pour le service du Culte et l'entretien de ses Ministres, en donnant toujours, comme de vrais Israélites, la

Une paix inaltérable régnait entre eux ; ils vivaient dans une grande conformité de mœurs, que ne troublait jamais le moindre dissentiment. La très humble Anne était soumise en toutes choses à la volonté de Joachim ; et, de son côté, l'homme de Dieu allait avec une sainte émulation au-devant de tout ce qui pouvait plaire à sa sainte épouse ; et ce n'était pas en vain qu'il se confiait entièrement en elle ([1]). De manière qu'ils vécurent en une si parfaite harmonie, qu'ils n'eurent pendant toute leur vie qu'une même volonté. Comme ils étaient unis au nom du Seigneur, sa sainte crainte ne les abandonnait jamais ; saint Joachim ne manquant pas d'obéir au commandement que l'Ange lui avait fait d'honorer son épouse et de l'entourer de tous ses soins.

---

dîme de leurs biens, dans la simplicité de leur cœur, non-seulement sans murmure, mais avec un véritable empressement de fidélité et avec une sainte allégresse ; 2° à contribuer généreusement, comme saint Joachim et sainte Anne, en donnant une large part de leurs revenus, pour le soulagement des pauvres, pour l'éducation chrétienne des petits enfants, en multipliant les Couvents et toutes les institutions catholiques, où l'on parle de l'amour du bon Dieu et de la charité fraternelle à ces jeunes cœurs dont les premières impressions, toujours si profondes, leur resteront comme un gage de bonheur et de prospérité ici-bas, en attendant, là-Haut, les éternelles joies du Paradis !

(1) Prov. XXXI, 11.

CHAPITRE DEUXIÈME

SOMMAIRE : 1.—Epreuve et résignation. 2.—Saint Joachim, retiré dans la solitude, adresse à Dieu sa prière. 3.—Prière de sainte Anne. 4.—La très-haute sainteté de Joachim et d'Anne. 5.—Conseil de la Très-Sainte Trinité. 6.—Message de l'Archange Gabriel à saint Joachim.

1.—Dieu prévint la vénérable sainte Anne de ses plus douces bénédictions, lui communiquant des dons très sublimes de grâce et de science infuse, pour la disposer au bonheur incomparable de mettre au monde celle qui devait être la Mère du Seigneur lui-même. Et comme les œuvres du Très-Haut sont parfaites et achevées, il la rendit digne mère de la plus parfaite des créatures, de celle qui, supérieure à toutes les autres, devait être inférieure à Dieu seul en sainteté [1].

Cependant, comme de grandes tribulations sont réservées aux âmes justes, et que, suivant la parole de l'Ange à Tobie, si quelqu'un est agréable à Dieu, il est nécessaire que la tribulation vienne le visiter : la bonté du Seigneur agissant ainsi vis-à-vis de l'âme juste, afin que

(1) L'Immaculée Vierge Marie !

sa patience puisse être donné en exemple à la postérité, comme celle de Tobie et du saint homme Job, la vénérable sainte Anne, comme preuve des grandes faveurs dont le Tout-Puissant la comblait avec usure, devait, avec son vertueux époux, passer par le même chemin des épreuves et de la dure tribulation !

Ces saints Epoux passèrent vingt années sans avoir aucun enfant, ce qui était réputé en ce temps-là et parmi les Hébreux comme une grande honte. Aussi furent-ils en butte aux sarcasmes de leurs voisins et de leurs propres amis ; car on croyait que ceux qui n'avaient point d'enfants ne profiteraient point de la venue du Messie qu'on attendait. Mais le Très-Haut, qui voulait éprouver ses serviteurs et les disposer par cette humiliation à la grâce qu'il leur destinait, ainsi que nous venons de le dire, leur donna la patience nécessaire pour se conformer aveuglément à ses divines dispositions, et pour savoir semer dans les larmes et dans la prière cet heureux fruit qu'ils devaient ensuite recueillir.

Ils le demandèrent du plus intime de leur cœur, suivant l'ordre exprès qu'ils avaient reçu du Ciel ; et ils promirent au Seigneur, par un vœu particulier, que, s'il leur donnait un enfant, ils le lui offriraient dans le Temple, et le consacreraient à son service comme un fruit de bénédiction qu'il leur aurait accordé.

Le vœu de cette offrande fut fait par une inspiration particulière du Saint-Esprit, qui exigeait que celle qui

devait servir de demeure au Fils unique du Père fût offerte et comme consignée par ses propres parents au Seigneur avant qu'elle reçût l'être. Car s'ils ne se fussent obligés par un vœu spécial de l'offrir au Temple avant de la connaître et de la posséder au milieu d'eux, ils eussent eu ensuite, la voyant si belle, si douce, et si agréable, toutes les peines imaginables pour s'en séparer, et ne l'eussent offerte qu'à contre-cœur, à cause du grand amour qu'ils auraient eu pour elle. Par cette offrande anticipée, le Seigneur ne satisfaisait pas seulement le sentiment jaloux, pour ainsi dire, qui le portait à vouloir que nul autre que lui n'eût aucun droit sur sa très-sainte Mère ; mais il calmait aussi l'impatience que son amour lui inspirait de venir sur la terre.

Lorsque, depuis un an entier, ils persévéraient dans ces ferventes supplications, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu du Seigneur, il advint que saint Joachim alla au Temple de Jérusalem par une inspiration divine et par un commandement exprès, afin d'y offrir des prières et des sacrifices pour la venue du Messie, et d'obtenir la grâce qu'il désirait. Il y était entré avec d'autres habitants de Nazareth pour y offrir, en présence du Grand-Prêtre, les dons accoutumés, quand un prêtre appelé Issachar lui adressa une forte réprimande de ce qu'il faisait son offrande, lui dont la femme était stérile. Au milieu des reproches qu'il lui faisait, il lui dit : "Joachim, pourquoi apportes-tu ton offrande, toi qui es un homme inutile ? Sépare-toi des autres et va-t-en ; n'irrite point le

Seigneur par tes offrandes et par tes sacrifices, car ils ne sont pas agréables à ses yeux." Le saint homme, tout honteux et confus, s'adressa avec une humble et amoureuse affection au Seigneur, en ces termes : "Mon souverain Seigneur, Dieu éternel, ce sont vos ordres et votre volonté qui m'ont fait venir au Temple ; celui qui y tient votre place me méprise ; sans doute mes péchés ont mérité cet affront ; je l'accepte donc pour l'amour de vous ; pourtant ne repoussez pas, Seigneur, l'ouvrage de vos mains."

2.—Après quoi Joachim. sortant du Temple, affligé mais tranquille, se retira dans une maison qu'il avait à la campagne ; et, durant les quelques jours qu'il passa dans cette solitude, il exhala ses soupirs devant le Seigneur, et lui fit cette prière : "Dieu d'éternelle majesté, de qui dépendent la vie et l'entière réparation du genre humain, prosterné en votre sainte présence, je supplie votre bonté infinie de regarder d'un œil favorable l'affliction de mon âme, et d'exaucer mes prières et celles d'Anne votre servante ; car vos yeux pénètrent tous nos désirs. Que si je ne mérite pas d'être exaucé, ne rejetez pas mon humble épouse, Seigneur Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nos ancêtres ; ne détournez point de nous votre clémence, et, puisque vous êtes notre Père, ne permettez pas que je sois du nombre de ceux dont les offrandes sont rejetées, seulement parce que je suis inutile, et que vous ne me donnez point de postérité. Souvenez-vous, Seigneur, des sacrifices et des oblations de vos

serviteurs et de vos prophètes mes ancêtres, et regardez les œuvres que votre œil divin a trouvées en eux dignes de vous plaire. Et puisque vous exigez, Seigneur, que je vous parle avec confiance, comme au Tout-Puissant infiniment riche en miséricorde, accordez-moi ce que je désire et vous demande par votre ordre ; car en vous le demandant, j'obéis à votre sainte volonté, et par là vous me promettez d'exaucer ma prière. Que si mes péchés arrêtent vos miséricordes, éloignez de moi ce qui vous déplaît et cause cet obstacle. Vous êtes tout-puissant, Seigneur Dieu d'Israël, et vous pouvez opérer sans aucune difficulté tout ce qu'il vous plaira. Ecoutez mes prières ; bien que ce soit un pauvre et misérable mortel qui vous les adresse, votre miséricorde n'en est pas moins infinie, et vous êtes toujours porté à en user envers les humbles. Où trouverai-je mon refuge, sinon en vous, qui êtes le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs et le Tout-Puissant ? Vous avez comblé vos enfants et vos serviteurs de bénédictions et de faveurs en leurs générations, et vous m'avez appris à attendre et à espérer de votre libéralité ce que déjà vous avez operé au profit de mes frères. Si c'est votre bon plaisir de m'accorder ma demande, j'offrirai et je consacrerai à votre saint Temple et à votre service le gage de postérité que je recevrai de votre main libérale. J'abandonne mon cœur et mon âme à votre divine volonté, et vous savez que j'ai toujours cherché à détourner mes yeux de la vanité. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, Seigneur, mais consolez

nos âmes par la réalisation de nos espérances. Regardez du trône de votre Majesté cette vile poussière, afin qu'elle vous glorifie et vous adore, et que votre sainte volonté soit accomplie en to[illegible] choses, et non pas la mienne."

3.—Tandis que Joachim faisait cette prière dans sa solitude, le saint ambassadeur ([1]) déclarait à sainte Anne qu'il serait agréable au Très-Haut qu'elle lui demandât une postérité avec les mêmes intentions pieuses et avec le vif désir qu'elle avait de l'obtenir. Aussitôt la sainte femme sachant que telle était la volonté de Dieu et celle de son époux Joachim, se prosterna devant le Seigneur avec une humble soumission et confiance, et lui adressa cette prière : "[illegible]uste Majesté, Seigneur, créateur et conservateur d[illegible]es choses, que mon âme honore et adore comme le Dieu véritable, infini, saint et éternel, je parlerai en votre royale présence et je vous exposerai mes besoins et mon affliction, quoique je ne sois que cendre et poussière. Seigneur Dieu incréé, rendez-nous dignes de votre bénédiction, en nous donnant un fruit saint que nous vous puissions offrir dans votre Temple. Souvenez-vous, Seigneur, que votre servante, Anne, mère de Samuel, était stérile et qu'elle obtint de votre libérale miséricorde l'accomplissement de ses désirs. Je ressens dans mon cœur une impulsion qui me force de vous demander d'user à mon égard de la

(1) L'archange saint Gabriel.

même miséricorde. Exaucez donc, mon très-doux Seigneur, mon humble prière, et souvenez-vous des services, des offrandes et des sacrifices de mes aïeux, et des prodiges que le bras de votre toute puissance a opérés en leur faveur. Je voudrais bien, Seigneur, vous présenter une oblation qui vous fût agréable et que vous puissiez accepter ; mais la plus grande que je puisse vous offrir est mon âme, mes facultés, mes sens, et tout l'être que vous m'avez donné. Et si, daignant me regarder de votre trône divin, vous me donnez un enfant, je le consacre et je l'offre dès à présent au Temple, pour vous servir. Jetez, Seigneur, Dieu d'Israël, les yeux de votre bénignité sur cette vile et pauvre créature, consolez votre serviteur Joachim, accordez-nous notre demande ; et que votre sainte et éternelle volonté s'accomplisse en toutes choses."

4.—Telles sont les prières que firent saint Joachim et sainte Anne. En en comprenant le sens, j'ai découvert une si haute sainteté en ces heureux époux, qu'il me serait impossible, à cause de ma grande ignorance, d'exprimer toutes les pensées et tous les sentiments qui me viennent ; cela, du reste, n'est pas nécessaire, et ce que j'en ai dit suffit à mon sujet. Que si l'on veut se former une juste idée de cette sainteté, on n'a qu'à la mesurer et la proportionner d'après la très-haute fin et le sublime ministère pour lesquels Dieu avait choisi Joachim et Anne : or c'était d'être les aïeux immédiats de Notre-

Seigneur Jésus-Christ, et les parents de sa bienheureuse Mère !

5.—Les prières de saint Joachim et dè sainte Anne montèrent jusqu'au trône de l'auguste Trinité où elles furent agréées et exaucées. Alors la volonté divine fut manifestée aux anges bienheureux, comme si, à notre façon de concevoir les choses, les trois personnes divines leur eussent parlé en ces termes : " Nous avons déterminé dans notre bonté que la personne du Verbe prenne chair humaine, pour réparer ainsi tout le genre humain : nous l'avons annoncé et promis aux prophètes nos serviteurs, afin qu'ils le prédissent au monde. La malice et les péchés des hommes sont arrivés à un tel excès, qu'ils nous obligeraient d'exercer notre justice dans toute sa rigueur ; mais notre clémence et notre miséricorde surpassent toutes leurs iniquités, qui ne sauraient éteindre notre charité. Considérons qu'ils sont les ouvrages de nos mains, et que nous les avons créés à notre image et ressemblance, afin qu'ils fussent héritiers et participants de notre gloire éternelle. Considérons encore les agréables services que nos serviteurs et amis nous ont rendus, et le grand nombre de ceux qui se distingueront par les louanges qu'ils nous adresseront et par la pratique des vertus qui nous plaisent. Arrêtons surtout nos regards sur CELLE qui doit être élue entre toutes les créatures, sur CELLE qui sera le plus cher objet de nos délices et de nos complaisances, et qui doit recevoir en son sein la personne du Verbe, pour le revêtir

de la mortalité de la chair humaine. Or, puisque l'œuvre dans laquelle nous devons manifester au monde les trésors de notre Divinité va commencer, prenons les moyens d'exécuter ce mystère. JOACHIM et ANNE ont trouvé grâce devant nous, c'est pourquoi nous les regardons avec bonté et les prévenons par la vertu de nos dons et de nos grâces. Ils sont restés fidèles en toutes sortes d'épreuves ; ils ont rendu témoignage de la vérité, et leurs âmes se sont rendues agréables en notre présence par leur simplicité et leur candeur. Que Gabriel, notre ambassadeur, leur aille porter des nouvelles de consolation et de joie, pour eux et pour tout le genre humain ; qu'il leur annonce que nous les avons regardés dans notre bonté et que nous les avons choisis pour l'accomplissement de nos desseins.

6.—Quand les esprits célestes eurent connu cette volonté et ce décret du Très-Haut, le saint archange Gabriel adora la Majesté divine, à la manière de ces très-pures et spirituelles substances, et s'humilia devant le trône de l'auguste Trinité. Puis, il en sortit une voix intelligible qui lui dit : " Gabriel, illuminez, vivifiez et consolez JOACHIM et ANNE, nos serviteurs, et dites-leur que leurs prières sont arrivées jusqu'à nous, et que notre clémence les a exaucées. Promettez-leur qu'un *fruit de Bénédiction* leur sera donné par la faveur de notre droite ; car ANNE concevra et enfantera une fille à laquelle nous donnons le nom de MARIE."

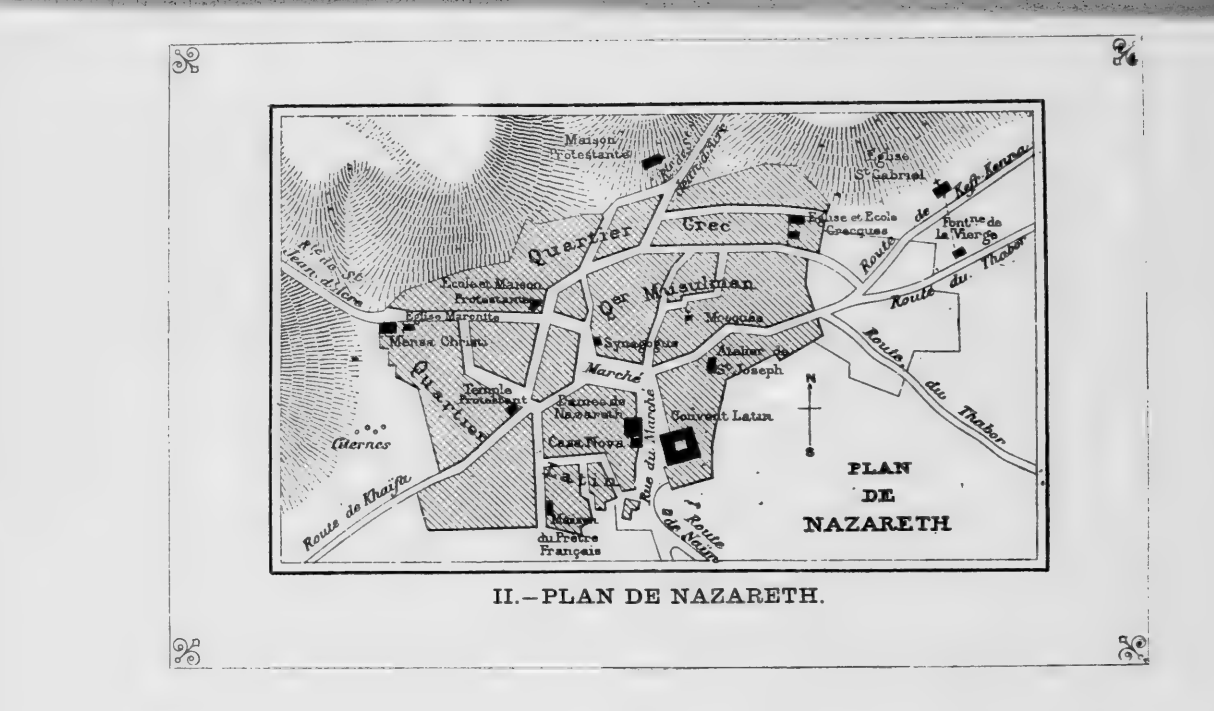
Plusieurs mystères et secrets qui concernaient ce message furent révélés à l'archange saint Gabriel, au moment où il reçut ce commandement du Très-Haut. Il descendit aussitôt du ciel empyrée pour s'acquitter de sa mission, apparut à saint Joachim, qui était en oraison, et lui dit : " Homme juste et droit, le Très-Haut a vu de son trône royal vos désirs, et a exaucé vos prières et vos larmes : il vous rend heureux sur la terre. ANNE, votre épouse, concevra et enfantera une fille qui sera bénie entre toutes les femmes, et que toutes les nations proclameront Bienheureuse. Celui qui est le Dieu éternel, incréé et Créateur de toutes choses, très-équitable en ses jugements, très puissant et très-fort, m'envoie vers vous, d'autant que vos œuvres et vos aumônes lui ont été agréables. La charité émeut le cœur du Tout-Puissant, et presse ses miséricordes ; c'est pourquoi il veut libéralement enrichir votre maison et votre famille, par la fille que ANNE concevra, et à laquelle le Seigneur donne le nom de Marie. Elle doit être dès son enfance consacrée à Dieu dans son temple, comme vous le lui avez promis. Elle sera grande, élue, puissante et remplie du Saint-Esprit ; et sa conception sera miraculeuse à cause de la stérilité d'ANNE ; et cette fille sera en sa vie et en ses œuvres un prodige de grâces et de bénédictions. Louez, JOACHIM, le Seigneur pour un tel bienfait, et exaltez son saint Nom, car il n'a rien opéré d'aussi grand chez aucune nation. Vous monterez au Temple de Jérusalem pour y rendre vos actions de grâces ; et, en témoignage de la vérité de la bonne nouvelle que je vous apporte,

vous rencontrerez votre sœur ANNE, à la Porte d'Or (1), allant au Temple pour le même sujet. Je vous annonce que cette ambassade est merveilleuse ; car la conception de cette fille réjouira le ciel et la terre."

Saint JOACHIM eut cette apparition dans un sommeil mystérieux qu'il fit pendant une longue prière, afin que cette ambassade ressemblât à celle que saint Joseph, époux de la bienheureuse Vierge, reçut plus tard, quand il lui fut révélé qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit. L'heureux JOACHIM sortit de ce sommeil tout rempli de joie et de consolation ; mais cachant dans son cœur, avec une prudente discrétion, le secret du grand Roi, il s'en alla au Temple suivant l'ordre exprès du divin messager, s'y prosterna avec une vive foi et une forte espérance en la présence du Très-Haut, et, tout pénétré qu'il était de tendresse et de reconnaissance, il lui rendit mille actions de grâces, en adorant ses jugements impénétrables.

---

(1) Nous avons le désir de publier plus tard dans les Annales une Description de la Porte d'Or, et du Temple lui-même, avec des *Documents Inédits*, sur l'Eglise de Sainte-Anne, bâtie en face de l'emplacement du Temple, et sur le Sanctuaire de Sainte-Anne à Séphoris (en Galilée).



II.—PLAN DE NAZARETH.

LEGENDE

Ce Plan, assez net, permet de visiter, sans fatigue, la petite ville de Nazareth.

1. (1)—Au bas de la ville, côté sud, on voit, en arrivant par la route de Naïm, le Sanctuaire de l'Annonciation et le Couvent des Pères de Terre-Sainte.

2.—A gauche, en face, *Casa-Nova* (Hôtellerie des Pèlerins).

3.—Continuant la rue du Marché, et prenant à droite la route du Thabor, on arrive, après 7 minutes de marche, à l'extrémité Nord-Est de la ville, à la Fontaine de la Sainte Vierge. C'est là, d'après une pieuse Tradition, que la Sainte Vierge allait puiser de l'eau. Cette fontaine a sa source, à quelques pas de là, dans l'église des Crecs non-unis.

4.—En revenant sur ses pas, on rencontre, à gauche, à 4 ou 5 minutes, une impasse par laquelle on arrive à l'Atelier de saint Joseph (Chapelle desservie par les Franciscains).

5.—De là, regagnant de nouveau la rue du Marché, on arrive à environ 4 arpents, à l'église des Grecs-unis, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Synagogue de Nazareth.

6.—Prenant ensuite à gauche, par la route de Saint-Jean-d'Acre, et à la distance de 6 ou 7 arpents, on arrive à la Chapelle, aussi desservie par les Franciscains, appelée *Mensa Christi*, gros bloc de rocher, sur lequel, d'après une Tradition, Notre-Seigneur aurait pris un repas, avec ses disciples, après sa Résurrection.

---

(1) Ces numéros ne se trouvent pas dans le Plan.



CHAPITRE TROISIÈME

SOMMAIRE : 1.—Sublime contemplation de sainte Anne. 2.—Apparition de l'Archange Gabriel à sainte Anne. 3.—Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne au Temple : Conception Immaculée de Marie. 4.—Faveur singulière accordée à sainte Anne. 5.—Humilité de sainte Anne, en apprenant le Mystère : sa merveilleuse extase.

1.—Au moment même où ceci arrivait à saint JOACHIM, sainte ANNE se livrait à une contemplation sublime, tout absorbée en Dieu et dans l'attente du mystère de l'Incarnation du Verbe éternel, sur lequel le Seigneur lui avait donné de très hautes connaissances, et communiqué une lumière infuse toute particulière. Elle demandait au Très-Haut, avec une humilité profonde et une vive foi, que la venue du Réparateur du genre humain fût avancée, en lui adressant cette prière : " Majesté suprême, souverain Roi de tout ce qui est créé, je voudrais, quoique je ne sois qu'une vile et abjecte créature (mais pourtant l'ouvrage de vos mains), engager votre infinie bonté, fût-ce au prix de cette vie que j'ai reçue de vous, Seigneur, à hâter le temps de notre salut. O quel bonheur, si votre clémence inépuisable s'apitoyait

sur notre misère, et si nos yeux avaient la consolation de voir le Réparateur et le Rédempteur des hommes ! Souvenez-vous, Seigneur, des anciennes miséricordes que vous avez exercées envers votre peuple, et que, si vous lui avez promis votre Fils unique, cette détermination de votre amour infini vous oblige à le lui envoyer. Faites que ce jour si désiré arrive avant que nous achevions les nôtres. Mais est-il bien possible que le Très-Haut veuille descendre de son trône céleste ! Est-il possible qu'il ait une Mère sur la terre ! Quelle femme sera si heureuse et si fortunée ! Oh ! qui la pourrait voir ! Qui serait digne de servir ses servantes ! Bienheureuses les nations qui la verront et qui pourront se prosterner à ses pieds pour lui rendre leur culte ! Combien douce sera sa présence ! Combien ravissante sera sa conversation ! Heureux les yeux qui la verront ; heureuses les oreilles qui entendront ses discours, et la famille qui aura le glorieux privilège de lui donner une Mère ! Que ce décret, Seigneur, s'exécute enfin, et que votre divine volonté s'accomplisse ! "

Sainte ANNE s'adonnait à de semblables oraisons et colloques après avoir été initiée à cet ineffable Mystère, et elle communiquait à ce sujet toutes ses réflexions à son ange gardien, qui lui apparaissait souvent, et surtout en ces circonstances, où il se montra entouré d'une plus grande splendeur qu'à l'ordinaire. Le Très-Haut voulut que le message, précédant la conception de sa très-sainte Mère, fût, jusqu'à un certain point, semblable à celui

qui devait précéder son ineffable Incarnation. Ainsi, sainte ANNE s'occupait à méditer avec une humble ferveur sur le bonheur de celle qui allait mettre au monde la Mère du Verbe incarné, comme la très-sainte Vierge forma plus tard les mêmes souhaits et les mêmes actes touchant celle qui devait être Mère de Dieu ; et ce fut le même ange qui remplit sous une forme humaine les deux messages, bien que l'apparition qui se fit à la Vierge Marie ait eu lieu avec plus de solennité et avec plus de mystère.

2.—Le saint archange Gabriel se présenta à sainte Anne sous une forme humaine, plus beau et plus brillant que le soleil, et lui dit : "ANNE, servante du Très-Haut, je suis l'ange du Conseil de la Majesté divine, envoyé des cieux par son infinie bonté, qui regarde toujours favorablement les humbles qui habitent la terre. La prière persévérante est bonne, et l'humble confiance lui est agréable. Le Seigneur a exaucé vos prières, parce qu'il est près de ceux qui l'invoquent avec une foi vive et une ferme espérance, et qui attendent avec patience et avec résignation les effets de sa miséricorde. Que s'il tarde quelquefois d'accomplir les souhaits et les vœux des justes, et s'il semble ne vouloir pas leur accorder ce qu'ils lui demandent, ce n'est que pour les disposer à l'obtenir de sa bonté d'une manière beaucoup plus avantageuse. La prière et l'aumône sont des clefs qui ouvrent les trésors du Roi tout-puissant, et attirent les richesses de ses miséricordes sur ceux qui l'invoquent.

Vous et JOACHIM, avez demandé un *fruit de Bénédiction*, et le Très-Haut a déterminé de vous le donner aussi admirable que saint, et de vous accorder beaucoup plus que vous ne lui avez demandé, en vous enrichissant de ses dons célestes, parce que vous vous êtes humiliés dans la prière, et que le Seigneur en satisfaisant vos désirs, veut déployer sa magnificence : car la créature ne lui saurait être plus agréable que lorsqu'elle le prie avec humilité et confiance, sans douter de son pouvoir infini. Persévérez dans vos prières, et demandez sans cesse le salut du genre humain, afin d'obliger le Seigneur de vous exaucer. C'est par la persévérance de sa prière que Moïse rendit son peuple victorieux. C'est aussi par la prière et par la confiance, qu'Esther le préserva de la mort, et que Judith, n'étant qu'une faible femme, eut la force et le courage nécessaires pour réussir dans une entreprise aussi difficile que celle qu'elle devait tenter pour la défense d'Israël. David vainquit Goliath parce qu'il invoqua le nom du Seigneur. Elie fit descendre le feu du ciel sur son sacrifice, parce qu'il ouvrait et fermait les cieux par sa prière. L'humilité, la foi et les aumônes de JOACHIM aussi bien que les vôtres sont montées jusqu'au trône du Très-Haut, qui m'a envoyé, comme l'un de ses ministres angéliques, pour vous combler de joie et de consolation par les bo[illegible] nouvelles que je vous annonce ; car la M[illegible] vous rendre bienheureuse, en vou[illegible] Mère de CELLE qui doit concevoir [illegible] anter le [illegible] unique du Père éternel. Vous enfanterez une fille qui s'appellera MARIE par

une disposition divine. Elle sera bénie entre toutes les femmes et remplie du Saint-Esprit. Elle sera la nuée qui vous doit donner la rosée du ciel pour le soulagement des mortels, et les Prophéties de vos Ancêtres s'accompliront en elle. Elle sera la porte de la vie et du salut pour les enfants d'Adam. Or, sachez que j'ai annoncé à JOACHIM qu'il aurait une fille qui sera Bienheureuse et bénie ; le Seigneur lui a néanmoins caché le mystère, ne lui révélant pas qu'elle dût être MÈRE DU MESSIE ; c'est pourquoi vous devez garder ce secret. Mais vous irez au plus tôt au Temple, pour y rendre grâces au Très-Haut de tant de faveurs que sa main puissante et libérale vous a faites. Vous rencontrerez JOACHIM à la Porte d'Or, et vous lui communiquerez les assurances que vous avez reçues de votre enfantement. Quant à vous, qui êtes Bénie du Seigneur, son infinie Majesté veut vous visiter et vous enrichir de ses grâces les plus singulières ; il parlera à votre cœur dans la solitude, et inaugurera la Loi de grâce, en donnant l'être dans votre sein à CELLE qui doit donner la chair mortelle au Seigneur immortel. Et la véritable Loi de miséricorde sera écrite dans cette humanité unie au Verbe par son sang."

3.—Afin que l'humble cœur de sainte ANNE pût supporter, malgré sa faiblesse, la grande admiration et la joie extraordinaire que produisit en elle le message de l'ambassadeur céleste, elle fut fortifiée par le Saint-Esprit : ainsi, son âme en ressentit une consolation

inexprimable. Elle se rendit ensuite au Temple de Jérusalem, où elle rencontra saint JOACHIM, comme l'ange le leur avait prédit. Ils y offrirent tous deux des actions de grâces à l'auteur de cette merveille, et, en outre, des dons et des sacrifices particuliers. Ils y reçurent de nouvelles illustrations de la grâce de l'Esprit divin, et s'en retournèrent en leur maison remplis de consolations célestes, s'entretenant des faveurs que venait de leur promettre le Très-Haut par l'organe de son saint ange Gabriel ; car le messager céleste avait annoncé à chacun d'eux, en particulier, que le Seigneur leur donnerait une fille qui serait la plus éminente en bonheur et en gloire. Ils se communiquèrent dans cette occasion l'ordre qu'ils avaient reçu du même ange, de s'unir ensemble pour le plus grand service de Dieu. Ils avaient laissé s'écouler vingt ans avant de se communiquer ce dernier secret, et ils ne le firent qu'après que l'ange leur eut promis la naissance d'une telle fille. Ils renouvelèrent ensuite leur vœu de l'offrir au Temple, d'y monter chaque année à pareil jour, avec des offrandes extraordinaires, et de consacrer ce jour aux pieux cantiques, aux actions de grâces et aux aumônes. Ce qu'ils firent dans la suite, sans cesser jamais de rendre honneur et gloire au Très-Haut.

La prudence de sainte ANNE lui fit garder le secret qui lui avait été confié, d'une manière si scrupuleuse, qu'elle ne découvrit ni à saint JOACHIM, ni à aucune autre créature, que sa fille dût être la MÈRE DU MESSIE.

Durant tout le cours de sa vie, le Saint n'en sut rien, sinon qu'elle serait une grande et mystérieuse femme ; mais le Très-Haut lui apprit le reste, seulement quelques moments avant sa mort, comme je le dirai en temps et lieu. Au surplus, quoique j'aie reçu de grandes lumières et de hautes notions sur les vertus et la sainteté des bienheureux parents de la Reine du ciel, je ne m'arrête pas à décrire ce qu'il sera facile à tous les fidèles de supposer, et je passe à mon principal dessein.

4.—Quand la première conception du corps qui devait servir à la Mère de la grâce eut été accomplie, Dieu, avant de créer son âme très-sainte, fit une faveur singulière à sainte ANNE. Elle eut une vision intellective de la Majesté divine, ou une apparition qui présenta des caractères sublimes, et dans laquelle le Seigneur, lui communiquant de grandes connaissances et des dons particuliers de grâces, la prévint de ses plus douces bénédictions. Par la parfaite pureté dont il l'enrichit, il spiritualisa tout son corps, et éleva son âme à un tel degré de perfection, que dès ce jour ANNE ne s'occupa d'aucune chose humaine qui pût l'empêcher d'unir toutes ses affections et toutes ses puissances à Dieu, sans le perdre jamais de vue. Le Seigneur lui dit, au moment où il lui départait ces faveurs : " ANNE, ma chère servante, je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : ma bénédiction et ma lumière éternelle sont avec toi. J'ai formé l'homme pour le tirer de la poussière, pour le faire héritier de ma gloire et participant de ma divinité.

Quoique je l'aie enrichi de plusieurs dons et que je l'aie mis en un état très-parfait, il a tout perdu en écoutant le serpent. Mais, oubliant, par un effet de ma bonté, son ingratitude, je veux réparer ses pertes, et accomplir la promesse que j'ai faite à mes serviteurs et à mes prophètes, de leur envoyer mon Fils unique, leur Rédempteur. Les cieux sont fermés, les Patriarches sont détenus sans pouvoir jouir de ma face, ni du prix de ma gloire éternelle, que je leur ai promis ; or, il semble que je souffre violence dans mon infinie bonté, en ne me communiquant pas au genre humain. Je voudrais déjà user de ma miséricorde libérale à son égard, en lui donnant la personne du Verbe éternel, devenu homme, naissant d'une femme qui soit mère et vierge, immaculée, pure, bénie et sainte entre toutes les créatures ; et, pour en venir à l'exécution, je te fais la Mère de *cette mienne et unique Elue* (Cant. VI. 8)."

5.—Il me serait difficile d'expliquer les effets que ces paroles du Très-Haut produisirent dans le cœur candide de sainte ANNE, qui était la première des mortels à qui il fut révélé que sa très-sainte fille serait MÈRE DE DIEU, c'est-à-dire, que la créature choisie pour le plus grand ouvrage de la puissance divine serait conçue dans son sein. Aussi était-il convenable qu'elle en fût informée, puisqu'elle devait enfanter et élever avec tous ses soins cette mystérieuse fille, et afin qu'elle sût estimer le trésor qu'elle possédait. Elle écouta avec une humilité profonde la voix du Seigneur, et répondit avec une sainte

crainte : "Seigneur Dieu éternel, c'est le propre de votre bonté immense de tirer de la confusion le pauvre que méprisent les hommes ; c'est là un ouvrage où vous faites éclater toute la puissance de votre bras. Je me reconnais, Seigneur, indigne de telles miséricordes et de tels bienfaits. Que peut faire ce petit vermisseau en votre présence ? Je ne puis vous offrir en actions de grâces que votre être même et votre propre grandeur, et en sacrifice, que mon âme et toutes mes puissances. Disposez de moi, Seigneur, selon votre sainte volonté, puisque je m'y abandonne entièrement. Je voudrais être à vous, autant que l'exigeraient les grandes faveurs que vous m'accordez ; mais que ferai-je, moi qui ne mérite meme pas d'être la servante de celle qui doit être ma fille et la Mère de votre Fils unique ? Voilà, Seigneur, une vérité dont je suis pénétrée, et que je confesserai toujours, aussi bien que mon extrême pauvreté, qui ne m'empêchera pas de me prosterner aux pieds de votre infinie grandeur, pour y attendre les effets de votre miséricorde, puisque vous êtes un Père clément et le Dieu tout-puissant. Rendez-moi telle, Seigneur, que le demande la dignité à laquelle vous m'élevez."

Sainte Anne eut dans cette vision une merveilleuse extase, où elle acquit des connaissances très-profondes sur la Loi naturelle, sur la Loi écrite et sur la Loi évangélique. Elle y découvrit comment la nature divine, dans le Verbe éternel, se devait unir à la nôtre ; comment

la très-sainte humanité serait élevée à l'être de Dieu, et plusieurs des autres Mystères qui allaient s'accomplir dans l'Incarnation du Verbe. Par ces illustrations et par d'autres dons spirituels, le Très Haut la préparait à la conception et à la création de l'âme de sa très-sainte Fille qui devait être *Mère de Dieu.*

CHAPITRE QUATRIÈME

SOMMAIRE : 1.—Sainteté extraordinaire de saint Joachim et de sainte Anne. 2.—Merveilleuse opération de la grâce divine en sainte Anne, lors de la Conception Immaculée de la Vierge Marie. 3.—L'âme sainte de Marie, chef-d'œuvre de la Toute-Puissance du Créateur. 4.—Sublime privilège accordé en cette occasion à la Bonne sainte Anne. 5.—Sainte Anne donnée par la Sainte Vierge comme modèle des mères de famille. 6.—Réflexion morale. 7.—Méchanceté de Lucifer qui cherche à nuire à la Bonne Sainte. 8.—Elle lui résiste fortement et remporte la victoire.

1.—La divine Sagesse avait préparé toutes choses pour séparer de la masse corrompue de la nature humaine la Mère de la grâce. Le nombre fixé des patriarches et des prophètes était déjà atteint et complet ; on pouvait voir les hautes montagnes sur lesquelles cette Cité mystique de Dieu se devait édifier. Le Très-Haut, pour la doter et l'enrichir, lui avait préparé par la puissance de sa droite les trésors inestimables de sa divinité. Il lui tenait tout prêts, pour sa garnison et pour sa garde, mille anges chargés de servir leur Reine et maîtresse en sujets très fidèles. Il établit la lignée toute noble et toute royale dont elle descendrait ; et il choisit les Parents très saints et très parfaits dont elle naîtrait, sans qu'il fût pos-

sible d'en trouver de plus saints durant ce siècle ; car s'il y en eut eu de plus grands et de plus dignes d'être les parents de celle que Dieu lui-même prenait pour Mère, on ne saurait douter qu'il ne les eût choisis [1].

Il les prévint des grâces et des bénédictions de sa droite les plus abondantes, et les enrichit de toutes sortes de vertus, des illustrations les plus spéciales de la science divine et de tous les dons du Saint-Esprit. Après qu'il leur eut annoncé qu'ils auraient une fille admirable et bénie entre toutes les femmes, l'ouvrage de la première conception, c'est-à-dire de celle du très pur corps de Marie, s'exécuta. Ses Parents avaient, quand ils se marièrent, sainte Anne vingt-quatre ans, et saint Joachim quarante-six. Vingt années se passèrent après leur mariage sans qu'ils eussent des enfants, et ainsi la mère avait, au temps de la conception de la Fille, quarante-quatre ans, et le père soixante et six. Elle eut lieu selon l'ordre commun des autres conceptions ; mais la vertu du Très-Haut la préserva de ce qui aurait pu s'y trouver d'imparfait et de désordonné, en n'y laissant que les conditions nécessaires de la nature, afin que le corps le plus excellent qui ait jamais appartenu à une simple créature fût formé sans la moindre imperfection.

---

(1) Ces paroles sont extrêmement remarquables ; et elles doivent augmenter toujours de plus en plus notre grande confiance en la Bonne sainte Anne !

2.—Dieu redressa les fonctions des Parents de notre auguste Reine, et les prévint de sa grâce, afin qu'elles fussent dans cette occasion, vertueuses, méritoires et saintement réglées ; aussi, bien que conformes à l'ordre commun, furent-elles animées, dirigées et purifiées par la force de cette divine grâce, qui devait opérer son effet sans que la nature y opposât le moindre obstacle. Cette vertu céleste éclata surtout en sainte Anne à cause de sa stérilité naturelle, car son concours fut aussi miraculeux dans le mode que pur dans le fait même, puisqu'elle ne pouvait concevoir sans miracle, et que la conception, qui a lieu suivant les règles et par les seules forces naturelles, peut se passer de l'intervention immédiate de toute autre cause surnaturelle.

La nature et la grâce concoururent donc en l'un et en l'autre, seulement au degré rigoureusement nécessaire ; mais cette grâce fut surabondante et suffisante pour absorber la même nature, sans toutefois l'annihiler, mais en la relevant, en la perfectionnant d'une manière miraculeuse, afin que l'on reconnût que la grâce s'était chargée de cette conception, ne se servant de la nature qu'autant qu'il le fallait pour donner à cette Vierge merveilleuse des parents naturels.

Ainsi la puissance qui conçut le corps virginal de Marie et la substance dont il fut formé furent bien naturelles, mais leur emploi fut l'effet du concours miraculeux de la vertu divine ; et c'est pourquoi, dès que le miracle de

cette admirable conception eut été opéré, la sainte Mère redevint stérile.

Le péché et les funestes ardeurs de la concupiscence qui en résultent, restèrent tout à fait étrangers à cette conception miraculeuse ; car non seulement le péché ne vint point obscurcir le lever de Celle que nous appellerons toujours l'*aurore* de la grâce, mais il fut refoulé jusque dans ses parents, quand ils la conçurent, afin qu'il ne débordât point sur la nature, qui dans cette œuvre devait reconnaître la supériorité de la grâce, et ne servir que d'instrument au suprême Architecte, également supérieur aux lois de l'une et de l'autre. Et c'est ainsi que le Seigneur commença dès cet instant à détruire le péché et même à démolir le château du fort armé, pour le renverser et le dépouiller de ce qu'il possédait avec tyrannie.

3.—Ensuite le Très-Haut créa l'âme de sa Mère et l'infusa dans son corps ; et en recevant cette pure créature au nombre de ses habitants, le monde eut le bonheur de recevoir la plus sainte, la plus parfaite et la plus agréable aux yeux de la Majesté divine, qui ait été créée et puisse être créée jusqu'à la fin du monde.

Ce fut à l'instant de la création et de l'infusion de l'âme de la bienheureuse Marie, que la très sainte Trinité, s'exprimant avec bien plus d'affection et de tendresse qu'au premier chapitre de la Genèse, dit ces paroles : " Faisons Marie à notre image et à notre ressemblance ;

rendons-la notre véritable Fille et Epouse, pour en faire la Mère du Fils unique de la substance du Père."

Par la force de ces divines paroles et par l'amour qui les faisait sortir de la bouche du Tout-Puissant, l'âme bienheureuse de l'incomparable Marie fut créée et infuse dans son corps, et remplie au même instant de grâce et de dons qui l'élevèrent au-dessus des plus hauts séraphins. Il n'y eut donc aucun moment où elle ait été privée de la lumière, de la faveur et de l'amour de son Créateur ; aucun moment où la tache et les ténèbres du péché originel aient pu l'atteindre d'une manière quelconque. Elle fut, au contraire, créée avec une justice plus parfaite et plus éminente que celle qu'Adam et Eve reçurent lors de leur création. L'usage d'une raison parfaite, et proportionnée aux dons spirituels qu'elle obtenait, lui fut aussi accordé, afin que ces dons ne fussent pas inutiles un seul instant, et qu'ils opérassent des effets si admirables, que le Créateur y pût prendre de souveraines complaisances.

J'avoue que les communications et les lumières que je reçois sur ce grand mystère me ravissent et me confondent ; mon cœur, dans l'impuissance où je suis d'exprimer ce qu'il ressent, se livre tout entier aux transports de son admiration, en imposant silence à ma langue. Je vois la véritable arche du Testament construite, enrichie et placée dans le temple d'une mère stérile, avec bien plus de gloire que l'Arche figurative ne fut placée dans la maison d'Obédédom, de David, et dans le temple de

Salomon. Je vois l'autel dressé dans le sanctuaire où va s'offrir le premier sacrifice, qui doit vaincre la colère de Dieu en apaisant sa justice. Déjà pour la réalisation de cette œuvre, la nature sort de ses limites. De nouvelles lois sont établies contre le péché, sans égard aux lois communes, soit du péché, soit de la nature, soit même de la grâce ; déjà commencent à paraître une nouvelle terre et de nouveaux cieux, dont le premier est le sein d'une très humble femme où la très sainte Trinité opère ses merveilles, en voulant que d'innombrables courtisans de l'ancien ciel y assistent ; car mille d'entre eux sont chargés de garder ce trésor incomparable.

4.—Au moment de l'infusion de l'âme dans le corps de l'auguste Vierge, le Très-Haut voulut que sa mère, sainte Anne, ressentît et reconnût d'une manière merveilleuse la présence de la divinité : elle fut remplie du Saint-Esprit et pénétrée intimement de tant de joie, et d'une dévotion si vive et si au-dessus de ses forces ordinaires, qu'elle fut ravie en une extase très sublime, où elle puisa de très hautes notions sur les mystères les plus cachés, et célébra le Seigneur par de nouveaux cantiques d'allégresse. Ces précieux effets durèrent tout le reste de sa vie ; mais ils furent plus grands pendant les neuf mois qu'elle garda dans son sein le trésor du ciel ; car durant tout ce temps-là les mêmes faveurs lui furent renouvelées et plus souvent réitérées, et elle acquit ainsi une connaissance toute particulière des Ecritures saintes et de ses profonds mystères.



III.—VUE DE BETHLEEM.

LEGENDE

La petite ville de Bethléem est située à environ 2,800 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, sur une montagne de pierre calcaire, environnée de riantes et fertiles vallées, et à environ six milles au Sud de Jérusalem.

Bethléem compte actuellement de *six* à *sept* mille âmes. Près de 4,000 sont Catholiques, du Rite Latin, formant une belle Paroisse sous la direction des Pères de Terre-Sainte. Il y a, en outre, quinze à dix huit cents grecs non-unis ; six ou sept cents Arméniens non unis ; quelques rares Protestants et seulement une centaine de Musulmans.

En arrivant de Jérusalem, côté Nord de Bethléem, à droite, c'est la ville qui s'étend de l'Est a l'Ouest ; à gauche, une profonde vallée, d'ou l'on monte par une série de 15 à 20 gradins, bien cultivés et plantés de figuiers, de vignes et d'oliviers, jusque vers la Place de la Basilique.

On aperçoit, à l'extrémité orientale de la ville, la splendide Basilique, environnée des trois Couvents, Latin, Grec et Arménien (Voir la Gravure IV).



O femme privilégiée ! soyez appelée Bienheureuse et louée de toutes les nations et générations de l'univers !

5.—" Ma fille ([1]), je veux que les mystères de ma très sainte vie, dont vous retracez l'histoire, vous soient une occasion de cueillir pour vous-même le fruit que vous désirez, et que le prix de vos travaux soit une plus grande pureté et perfection dans votre conduite, si vous vous disposez avec l'aide de la grâce du Très-Haut, à m'imiter par la pratique des choses que vous apprendrez. C'est la volonté de mon très saint Fils que vous vous pénétriez de ce que je vous enseignerai, et que votre plus grande application soit de méditer mes vertus et mes œuvres. Ecoutez-moi donc avec attention et avec foi, car je vais vous dire des paroles de vie éternelle, et vous apprendre ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait dans la vie chrétienne, et ce qui est le plus agréable aux yeux de Dieu. C'est pourquoi vous tâcherez dès à présent de vous disposer à recevoir la lumière qui vous fera découvrir les mystères cachés de ma très sainte vie et les instructions que vous souhaitez. Soyez fidèle à cet exercice, écrivez ce que je vous dirai à ce sujet, et commencez de considérer :

Que, quand la créature reçoit l'usage de la raison, il est de toute justice que son premier mouvement tende à

(1) La Vén. Marie d'Agréda.

son Dieu éternel, dès qu'elle est en état de le connaître assez pour l'aimer, l'honorer et l'adorer comme son Créateur et son unique et véritable Seigneur. Que l'obligation naturelle des parents est d'instruire leurs enfants et de leur procurer cette connaissance, aussitôt qu'ils peuvent voir briller cette lumière de la raison ; et, par conséquent, de les diriger et élever avec tant de soin, qu'ils ne soupirent et n'aspirent qu'après leur dernière fin, et qu'ils travaillent à l'atteindre par les premiers actes de leur intelligence et de leur volonté. Les parents devraient aussi faire tous leurs efforts pour les détourner de ces puérilités funestes, auxquelles la nature dépravée est enclin quand on ne la retient pas et qu'on ne la guide pas. Si les pères et mères s'occupaient de bonne heure à prévenir ces illusions trompeuses et ces mauvaises habitudes de leurs enfants, en les initiant dès le premier âge à la connaissance de leur Dieu et de leur Créateur, ceux-ci se trouveraient ensuite bien plus disposés à le reconnaître et à l'adorer. Ma sainte Mère (la Bonne sainte Anne !), ignorant ma sagesse et mon état, tint cette conduite à mon égard avec tant d'exactitude et de diligence, qu'en me portant dans son sein, elle adorait en mon nom le Seigneur, lui offrait pour moi de profonds hommages et de justes actions de grâces de ce qu'il m'avait créée, et le priait de me garder, de me défendre et de me procurer une heureuse naissance. Les parents doivent de même demander à Dieu, avec ferveur, qu'il fasse par sa Providence divine que leurs enfants puissent

recevoir le baptême, et que leurs âmes soient délivrées de la servitude du péché originel."

6.—Oui, si toutes les Mères de famille imitaient cette sanctifiante conduite de la Bonne sainte Anne, les familles seraient plus heureuses, parce que les enfants seraient par là plus portés à l'aimable et engageante vertu de piété, laquelle, selon nos Saints Livres, *est utile à tout :* leurs jeunes intelligences s'ouvriraient radieuses aux vivifiantes lumières de la Foi, en même temps que leurs cœurs innocents embrasseraient avec amour la douce pratique de la vertu !

Nous avons connu plusieurs Mères de Famille qui offraient ainsi, à l'exemple de la Bonne sainte Anne, leurs enfants au Seigneur, dès avant leur naissance ; et tous ont été, dans la suite, de véritables enfants de Bénédiction. En Terre-Sainte, les Mères ont bien conservé la Tradition de la conduite de sainte Anne à l'égard de son Enfant Privilégiée, la petite MARIE de Juda et le Souvenir de la Naissance du Fils de Marie dans la sainte Etable. A Bethléem, en particulier, les Mères, en souvenir de la Crèche, et pour inspirer à leurs jeunes familles les sentiments religieux que la Sainte Vierge recommande si instamment dans les instructions qui précèdent, les Mères de Bethléem placent leur nouveau né, immédiatement après son Baptême, *durant huit jours,* dans une petite crèche, et couché sur un peu de paille ! Cette pratique qui peut paraître plus que singulière aux étran-

gers, produit une impression des plus salutaires sur les jeunes enfants de Bethléem.—Saintes et naïves pratiques, puissent-elles se conserver toujours ! Elles sont actuellement la meilleure sauvegarde de la Foi et des Mœurs de cette bonne population Bethlémite, encore si heureuse et si fière d'habiter cette petite Cité de l'antique Tribu de Juda, choisie entre toutes par le Très-Haut, pour être, au temps marqué dans ses Décrets éternels, le Berceau du Sauveur du monde.

7.—Cependant sa Bienheureuse mère sainte Anne, toute spiritualisée par des influences divines, voyait s'écouler le temps de sa grossesse en jouissant de grandes douceurs dans toutes ses puissances ; mais la divine Providence voulut, pour augmenter sa gloire et pour assurer la prospérité de son pèlerinage, qu'elle eût le contre-poids de quelques afflictions ; car sans ce pénible mélange on ne profite pas assez des fruits de la grâce et de l'amour. Pour mieux comprendre ce qui arriva à la Sainte, il faut savoir que Lucifer, quand il eut été précipité dans les abîmes, avec tous les anges rebelles, était toujours aux aguets pour sonder les plus saintes femmes de l'ancienne loi, et pour tâcher de découvrir parmi elles Celle dont il avait vu le signe [1], Celle qui devait le fouler aux pieds et lui écraser la tête. Il y mettait un tel acharnement, qu'il ne voulait pas se décharger sur ses

(1) La femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. (Apoc. XII.—I.)

inférieurs du soin de cette recherche ; mais il s'y employait lui-même, ne se servant de ses suppôts que contre quelques vertueuses femmes, et réservant toujours ses plus grands efforts pour découvrir et attaquer celles qui se distinguaient le plus dans la pratique des vertus et dans le service du Très-Haut.

Par ses odieuses investigations, il découvrit avec beaucoup d'étonnement la rare sainteté de notre illustre Sainte, et se mit à observer plus attentivement tout ce qui lui arrivait. Il ne parvint pas à se rendre compte de l'importance du Trésor que son sein bienheureux renfermait (parce que le Seigneur lui cachait ce mystère et bien d'autres) ; mais il se sentait néanmoins repoussé avec force par une vertu extraordinaire qui rejaillissait de sainte Anne ; et incapable de découvrir la cause de cette puissante influence, il s'en troublait et s'en inquiétait souvent, en dépit de sa propre fureur. D'autres fois il se rassurait et se calmait un peu, supposant que cette grossesse rentrait dans les mêmes conditions que les autres, et ne devait lui inspirer aucune crainte particulière, parce que le Seigneur le laissait flotter dans sa propre ignorance, et s'agiter dans les flots de son orgueilleuse fureur. Néanmoins l'esprit pervers s'étonnait de plus en plus du calme dont il voyait jouir sainte Anne pendant sa grossesse, de l'assistance qu'il découvrit plusieurs fois et que les anges lui prêtaient ; il éprouvait surtout un vif dépit de se sentir incapable de résister à Celle qui allait sortir

de notre illustre Sainte, et commençait à soupçonner qu'il y avait là quelque intervention extraordinaire.

Tout alarmé par ces soupçons, Lucifer résolut d'ôter, s'il le pouvait, la vie à sainte Anne, ou du moins de faire tous ses efforts pour empêcher son heureuse délivrance. Car l'orgueil du dragon était si démesuré qu'il se flattait de pouvoir vaincre ou même détruire (s'il les connaissait assez tôt), Celle qui devait être Mère du Verbe incarné, et le Messie, le Réparateur du monde lui-même. Il fondait cette extrême audace sur ce que sa nature angélique était supérieure en qualité et en forces à la nature humaine : comme si la grâce n'eût point été au-dessus de l'une et de l'autre, et qu'elles ne fussent pas soumises à la volonté de leur Créateur. Avec cette folle et téméraire présomption il osa tenter sainte Anne par plusieurs fausses suggestions, par des terreurs, des troubles et des doutes sur sa grossesse, en lui représentant son âge et sa longue stérilité : le démon faisait tout cela pour sonder la vertu de la Sainte et pour voir si l'effet de ses suggestions lui donnerait quelque accès à sa volonté.

8.—Mais la courageuse épouse de Joachim repoussa ces attaques avec une force admirable, une patience constante, par une prière continuelle et une vive foi dans le Seigneur, se servant de ces armes pour rendre vains et inutiles tous les efforts du dragon, qui, à sa grande confusion, augmentaient en elle les grâces et les bénédictions divines. Car indépendamment des grands mérites que

la sainte mère acquérait, les princes célestes, qui gardaient sa Bienheureuse Fille, la défendaient et chassaient les démons de sa présence. Néanmoins l'infatigable malice de cet ennemi ne se ralentissait point ; mais comme sa témérité et son orgueil surpassent ses forces, il résolut de recourir aux moyens humains, parce qu'il se promet toujours par de telles voies des victoires plus certaines. Il tâcha donc en premier lieu d'abattre la maison des bienheureux époux, afin que sainte Anne se troublât et s'effrayât ; et n'y ayant pu réussir, parce que les esprits angéliques lui résistèrent, il excita contre elle quelques femmelettes d'un esprit faible qui la fréquentaient. Elles se mirent à lui chercher querelle, à la vexer et à la tourmenter de mille manières, et poussèrent l'acharnement jusqu'à vomir contre elle les plus cruelles injures. Elles se livraient en sa présence aux railleries les plus révoltantes . . . .

Sainte Anne ne se laissa point troubler par cette tentation ; au contraire, elle supporta toutes ces injures avec une grande douceur et une charité admirable, et continuant à obliger ses persécutrices, elle les regarda dès lors avec plus d'affection, et leur rendit des services plus considérables [1]. Néanmoins leur animosité ne se

---

(1) Notre admirable Sainte mettait ainsi en pratique bien à l'avance, le grand Précepte que donnerait plus tard, au monde, son Petit-Fils, le Christ béni : " *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient* " (Matt V. 44). Ah ! si toutes les âmes chré-

modéra pas sitôt, parce que le démon les dominait et ne cessait de les animer contre la Sainte : or, quand on s'est une fois livré à ce cruel tyran, son empire s'accroît pour maîtriser avec plus de violence ceux qui s'y sont soumis. Il poussa donc ces furieuses à machiner quelque trahison contre la personne et la vie de sainte Anne ; ce qu'elles firent, sans pouvoir pourtant exécuter leurs mauvais desseins, parce que la vertu divine déjouait toujours leurs complots. Loin donc que ces méchantes femmes réussissent dans leurs attaques contre la Sainte, elle les ramena peu à peu par ses douces remontrances, et les convertit par ses charitables prières.

Ainsi le dragon fut vaincu, mais non pas désabusé ; car persistant toujours dans sa téméraire obstination, il se servit d'une servante de nos saints époux, et l'irrita de telle sorte contre sainte Anne, qu'elle devint plus méchante que les autres. Un ennemi domestique est nécessairement plus perfide et plus redoutable. Je ne m'arrête point à raconter toutes les tentatives que le démon fit par le moyen de cette servante, puisqu'elles tendaient toujours au même but, quoiqu'elles fussent bien plus pénibles et plus dangereuses pour notre Sainte ; avec le secours divin, elle sortit néanmoins victorieuse de

---

tiennes qui lisent les "Annales" de la Bonne sainte Anne mettaient à leur tour en pratique à son exemple ce Précepte de Jésus, notre adorable Maître, comme elles seraient heureuses sur la terre, en attendant, au Ciel, leur riche récompense, à côté de sainte Anne, leur incomparable Modèle !

cette tentation, et beaucoup plus sûrement que les autres, parce que le défenseur d'Israël, qui gardait sa sainte Cité, ne dormait pas ; il l'avait environnée, pour la protéger, des plus valeureux de sa milice céleste, qui mirent en fuite Lucifer et ses ministres, afin qu'ils ne troublassent plus le repos de la glorieuse Mère. Elle se préparait déjà à l'heureuse naissance de la Reine du Ciel, s'y étant disposée depuis longtemps par de généreux actes de vertu et par les mérites qu'elle s'était acquis dans ces combats ; car le moment si désiré approchait toujours davantage.

CHAPITRE CINQUIÈME

SOMMAIRE : 1.—Naissance de Marie. 2.—Joie extraordinaire de la Bonne sainte Anne. 3.—Premiers soins. 4.—Descente aux Limbes. 5.—Enlèvement de Marie au Ciel empyrée. 6.—Nom de Marie. 7.—Annonce à sainte Anne. 8.—Ses Parents acceptent ce Nom qui lui a été donné par le Très-Haut. 9.—Exclamation !

1.—Le beau jour de l'heureuse délivrance de sainte Anne vint réjouir le monde par la naissance de la Créature sanctifiée et consacrée pour être la Mère de Dieu, qui allait l'honorer de sa présence. Cet événement eut lieu le huit septembre, à l'expiration des neuf mois qui suivirent la conception de l'âme très sainte de notre Reine et Maîtresse. Sa mère Anne fut prévenue d'une illustration intérieure en laquelle le Seigneur l'avertit que l'heure de sa délivrance approchait. Et étant remplie de la joie de l'Esprit divin, elle prêta toute son attention à cette voix ; puis, se prosternant en prière, elle demanda au Seigneur de l'assister de sa grâce et de sa protection.

Marie naquit pure, sans souillure, belle et toute pleine de grâces, nous montrant par là qu'elle naissait exempte de la loi et du tribut du péché. Et, quoique sa naissance

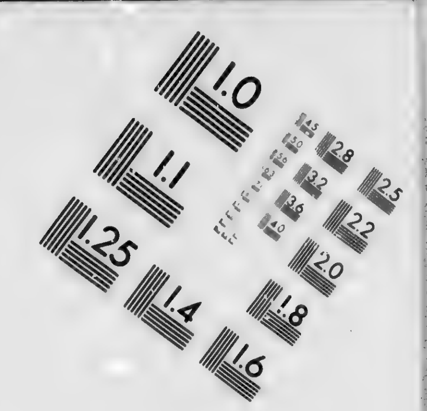
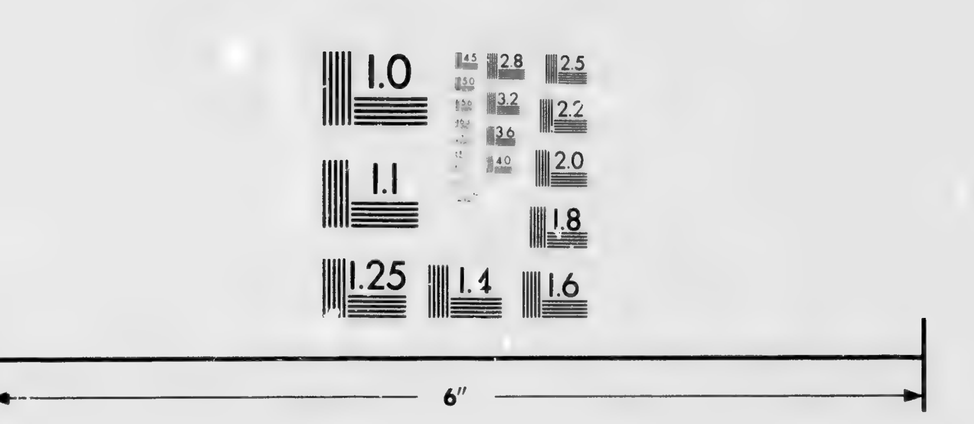


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



n'ait pas différé matériellement de celle des autres filles d'Adam, elle présenta de tels caractères et des grâces si particulières, qu'elle fut toute miraculeuse et exceptionnelle, à l'éternel honneur de Celui qui en était l'auteur. Cette divine étoile avant-courrière du jour vint donc au monde vers minuit, pour commencer à diviser la nuit de l'ancienne loi et des premières ténèbres, du nouveau jour de la grâce qui allait bientôt paraître. On enveloppa la bienheureuse Marie de ses langes, et cette petite créature, qui avait toutes ses pensées et toutes ses désirs en la Divinité, fut emmaillottée et traitée comme les autres enfants, quoiqu'elle surpassât en sagesse et les hommes et les anges. Sa mère ne voulut point permettre que d'autres mains que les siennes s'employassent à son ajustement ; elle en prit elle-même tout le soin possible, sans être nullement embarrassée, par une faveur spéciale de la Providence divine.

2.—Sainte Anne reçut donc entre ses bras Celle qui, étant sa propre fille, était aussi parmi les simples créatures, dont elle était la Reine, le plus riche trésor du ciel et de la terre, puisqu'elle n'était inférieure qu'à Dieu seul. Sa Mère l'offrit avec ferveur et avec des larmes de joie à la Majesté divine, disant intérieurement : "Seigneur, dont la sagesse et la puissance sont infinies, Créateur de tout ce qui a l'être, je vous offre le fruit que je viens de recevoir de votre divine bonté, et je vous rends mille actions éternelles de grâces de me l'avoir donné sans que j'ai pu le mériter. Disposez, Seigneur, de la

fille et de la mère selon votre très sainte volonté, et daignez de l'inaccessible trône de votre gloire abaisser vos regards sur notre petitesse. Soyez éternellement béni d'avoir enrichi le monde d'une créature qui vous est si agréable, et d'avoir préparé en elle la demeure et le tabernacle du Verbe éternel. J'en félicite mes pères et les prophètes, et en eux tout le genre humain, à cause du gage assuré de Rédemption que vous leur envoyez. Mais comment me comporterai-je avec Celle que vous me donnez pour fille, tandis que je suis indigne d'être sa servante? Comment oserai-je toucher la véritable Arche du Testament ? Accordez-moi, Seigneur et mon Roi, la lumière qui m'est nécessaire pour découvrir votre sainte volonté et pour l'exécuter selon votre bon plaisir, dans la mission que je dois remplir auprès de ma Fille."

3.—Le Seigneur répondant en secret à sainte Anne lui dit de traiter cette divine créature, en ce qui concernait l'extérieur, comme une mère sa fille, sans lui témoigner aucun respect apparent, sauf à la respecter à son intérieur, et à s'occuper de son éducation avec tout le dévouement et toute la sollicitude de la mère la plus tendre. L'heureuse mère s'acquitta de tous ces devoirs, et usant de ses droits sur sa fille, sans manquer à l'honneur qui lui était dû, elle s'égayait avec elle, la traitait et la caressait à la manière des autres mères ; mais elle lui montrait néanmoins toujours des égards et une certaine discrétion qu'exigeait le mystère si caché et si divin qui se trouvait renfermé entre la fille et la mère. Les anges de la garde

de la très douce Marie, auxquels se joignirent beaucoup d'autres esprits célestes, l'honorèrent, lui rendirent leurs hommages entre les bras de sa mère, et lui chantèrent des hymnes harmonieux que la bienheureuse Anne entendit en partie. Les mille anges chargés de garder notre auguste Reine s'offrirent et se dévouèrent à son service ; et ce fut la première fois qu'elle les vit sous une forme corporelle.

4.—A l'instant où naquit notre glorieuse Reine, le Très-Haut envoya le saint archange Gabriel aux Limbes, pour qu'il apprît aux saints pères une nouvelle si heureuse et si consolante. L'ambassadeur céleste descendit aussitôt, éclairant ces sombres retraites et réjouissant les Justes qui s'y trouvaient détenus. Il leur annonça que le jour de la félicité éternelle tant désiré et attendu par eux commençait enfin à paraître, que la réparation du genre humain, si souvent prédite par les prophètes, allait s'accomplir, parce que la Mère future du Messie promis venait de naître, et qu'ils ne tarderaient pas de voir le salut et la gloire du Très-Haut. Puis l'archange leur fit connaître les excellences de l'auguste Marie, et les merveilles que déjà la main du Tout-Puissant avait opérées en elle, afin qu'ils comprissent mieux le principe du mystère qui devait mettre fin à leur longue captivité. Aussi les pères, les prophètes et tous les autres justes qui étaient aux Limbes se réjouirent-ils et louèrent-ils le Seigneur par des cantiques nouveaux en reconnaissance de cette faveur.

5.—Tout ce que je viens de raconter se passa en fort peu de temps, lorsque notre Reine vit la lumière du soleil matériel, qu'elle connut ses parents selon la nature, ainsi que beaucoup d'autres créatures par ses propres sens ; et ce fut le premier pas qu'elle fit dans le monde en naissant. Le puissant bras du Très-Haut opéra dès lors en elle de nouvelles merveilles, qui surpassent toutes les conceptions humaines ; la première fut d'envoyer sur la terre une multitude innombrable d'anges, afin qu'ils enlevassent dans le ciel empyrée, en corps et en âme, celle qui était élue pour être la Mère du Verbe éternel, en vue des desseins que le Seigneur avait formés. Les princes célestes exécutèrent cet ordre, et, ayant pris cet aimable Enfant des bras de sa mère sainte Anne, ils ordonnèrent une solennelle et magnifique procession, pour transporter, au milieu de cantiques d'une joie ineffable, l'Arche véritable du Nouveau Testament, non en la maison d'Obédédom, mais dans le temple du souverain Roi des rois et Seigneur des Seigneurs, où elle devait plus tard reposer éternellement. Ainsi, par le second pas que la bienheureuse Vierge fit en sa vie, elle s'éleva de ce monde inférieur jusqu'au ciel de la gloire.

Qui pourra dignement célébrer cet étonnant prodige de la droite du Tout-Puissant ? Qui dépeindra la joie et l'admiration des esprits angéliques, à la vue de cette merveille si nouvelle entre les œuvres du Très-Haut, qu'ils célébraient aussi par des cantiques nouveaux ? Ils reconnurent dans cette occasion leur Reine, et rendirent

hommage à leur Maîtresse, Mère future de Celui qui devait être leur Chef, comme il était la cause de la grâce et de la gloire qu'ils possédaient, puisqu'il les leur avait acquises par ses mérites prévus en la divine acceptation. Mais qui pourrait pénétrer le secret du cœur de cette tendre et aimable Enfant pendant la durée et les effets de cette faveur inouïe? Je le laisse à deviner à la piété catholique, en attendant que quelques âmes justes le découvrent dans le Seigneur, et que nous-mêmes nous le découvrions, quand, par sa miséricorde infinie nous pourrons jouir de lui face à face.

6.—La petite Marie entra par le ministère des anges dans le ciel empyrée ; et lorsqu'elle se fut prosternée avec amour au pied du Trône Auguste du Très-Haut, ce qui se passa fut ce qui avait été précédemment figuré par Salomon et Bethsabée, quand celle-ci se présenta devant son fils, jugeant le peuple d'Israël, et que le roi se leva pour recevoir sa mère, pour l'honorer et pour la faire asseoir à son côté. Le Verbe éternel fit d'une manière bien plus glorieuse et bien plus admirable la même chose en faveur de la divine Enfant qu'il avait élue pour être sa Mère ; il la reçut sur son trône et la plaça à son côté, en lui décernant le titre de sa propre Mère et de Reine de toutes les créatures. Elle ne comprit point alors ses prérogatives, ni la fin de tant de mystères et de faveurs ineffables ; mais une vertu toute divine la fortifia pour la rendre capable de les recevoir. Elle obtint de nouvelles grâces et des dons extraordinaires, qui rehaussèrent

ui
ce
ait
on.
tte
de
été
le
s le
our-

nges
avec
e qui
é par
evant
leva
a faire
anière
chose
r être
a côté,
Reine
ors ses
faveurs
pour la
uvelles
ssèrent

hoı
dev
et
acc
Ma
teı
ce
ca
dé
de
rc

d
a
s



IV.—BETHLEEM. LA BASILIQUE (Vue extérieure).

LEGENDE

La Basilique de la Nativité est située à l'extrémité orientale de Bethléem, en dehors de l'enceinte de l'ancienne ville, sur le versant septentrional de la montagne qui lui sert d'assiette. A l'extérieur, comme nous l'avons vu dans la Légende qui précède, elle est entourée de plusieurs autres constructions; et ces constructions en dissimulent la forme et la cachent aux regards. C'est d'un côté (côté Nord) le couvent Franciscain, soutenu par de hautes terrasses qui dominent une vallée profonde; de l'autre côté, ce sont les couvents Grec et Arménien qui masquent la vue de la Basilique, excepté la toiture (voir la Gravure), dont le pignon aigu se fait voir de toutes parts.

Dans les Annales du T.-S. Rosaire (1) nous avons donné la description complète de ce Monument, unique au monde par le merveilleux de sa conservation et les souvenirs qui se rattachent à son histoire.

---

(1) Années 1895 et 1896.

encore ses puissances extérieures et intérieures. Celles-ci furent, en outre, prévenues d'une grâce et d'une lumière insigne, qui les disposèrent à la haute communication que le Seigneur voulait faire à Marie. Quand il l'eut préparée par tous ces moyens, il lui découvrit sa Divinité, et la lui manifesta clairement dans une intuition extrêmement sublime : ce fut la première fois que cette très sainte âme de la Vierge vit la bienheureuse Trinité par une vision claire et béatifique.

L'Auteur d'un prodige si étonnant et les anges, qui découvrirent avec admiration en lui une partie de ce mystère, furent seuls témoins de la gloire que la divine Enfant reçut dans cette vision, des nouveaux secrets qui lui furent révélés, et des effets qui en rejaillirent dans son âme très pure.

Dans ce divin Consistoire la bienheureuse Trinité détermina de donner à l'auguste Enfant ce nom propre et légitime, qui ne peut être imposé à une créature quelconque que dans l'être immuable de Dieu, où toutes choses se distribuent et s'ordonnent avec équité, poids et mesure, et avec une sagesse infinie. Le Très-Haut, voulant l'imposer et le donner par lui-même dans le ciel, manifesta aux esprits angéliques que les trois Personnes Divines, dès le commencement et avant tous les siècles, avaient décrété et formé le très doux nom de Jésus pour le Fils, et celui de Marie pour la Mère. et que dans toute l'éter-

6

nité Elles s'étaient complu en ces noms, et les avaient gravés en leur mémoire éternelle, où Elles les avaient eus présents lors de la création de toutes les choses qu'Elles avaient faites pour le service du Fils et de la Mère. Les saints anges connurent ces mystères et beaucoup d'autres; puis, ils ouïrent une voix sortant du trône, qui disait en la personne du Père éternel: " Notre élue doit s'appeler MARIE, et ce nom doit être *merveilleux et magnifique ;* ceux qui l'invoqueront avec les sentiments d'une dévotion sincère, recevront des grâces très abondantes; ceux qui l'auront en vénération et le prononceront avec respect, seront consolés et réconfortés ; tous trouveront en lui le remède à leurs maux, des trésors pour s'enrichir, et la lumière pour arriver à la vie éternelle. Ce nom sera terrible à l'enfer : il suffira pour écraser la tête du serpent, et remporter d'insignes victoires sur les princes des ténèbres."

7.—Le Seigneur ordonna aux esprits angéliques d'annoncer cet heureux Nom à sainte Anne, afin que ce qui avait été confirmé dans le ciel fût exécuté sur la terre. La divine Enfant, prosternée avec amour devant le Trône, rendit de très humbles actions de grâces à l'Etre éternel, et reçut le Nom au milieu d'admirables et harmonieux cantiques. Cependant la jeune Reine ignorait toujours la cause de tout ce qui se passait; car la dignité de Mère du Verbe incarné ne lui fut manifestée qu'au temps de l'Incarnation. Les mêmes anges qui l'avaient portée dans le ciel empyrée, la remirent avec la même joie et le

même bonheur entre les bras de sainte Anne, à laquelle ce prodige et l'absence de sa Fille furent également cachés ; parce qu'un ange de sa garde occupa sa place, ayant pris un corps aérien pour cet effet. D'ailleurs, pendant le temps assez long que la divine Enfant resta dans le ciel empyrée, sa mère Anne fut ravie en extase dans une haute contemplation, où elle apprit de très grands mystères touchant la dignité de Mère de Dieu pour laquelle sa fille était choisie, bien qu'elle ne sût pas ce qui se passait en elle. Et ces mystères, la prudente Epouse de Joachim les conserva toujours dans son cœur, pour régler sur leur importance sa conduite à l'égard de sa très sainte Fille.

8.—Huit jours après la naissance de l'auguste Reine, plusieurs légions d'anges descendirent du ciel dans un brillant apparat ; chacun d'eux avait un bouclier resplendissant, où le Nom de Marie était gravé en caractères du plus vif éclat ; ils se montrèrent tous à l'heureuse mère et lui dirent que le Nom de sa Fille était celui de Marie, qu'elle y voyait tracé ; que la divine Providence le lui avait imposé et voulait qu'elle et Joachim le lui donnassent sans différer. La sainte appela son Epoux pour conférer avec lui sur la volonté de Dieu en ce qui concernait le Nom de leur Fille ; et le bienheureux père accepta ce Nom avec une joie particulière et de pieux sentiments. Ils déterminèrent de convoquer leurs parents et un prêtre, pour imposer le Nom de Marie à Celle qui venait de naître, avec une grande solennité, et dans un banquet

somptueux. Les anges le célébrèrent avec une douce et merveilleuse harmonie qui ne fut entendue que de la Mère et de sa très sainte Fille. Ainsi, le même Nom qui avait été donné à notre divine Reine par la très sainte Trinité dans le ciel, lui fut pareillement donné sur la terre, huit jours après sa naissance. Il fut inscrit au registre commun, lorsque sa mère monta au temple pour y accomplir la loi, comme nous le dirons dans la suite.

Ce fut là le plus extraordinaire enfantement que l'on eût jamais vu jusqu'alors au monde, et qui puisse avoir lieu chez une simple créature. Ce fut la plus heureuse naissance que la nature pût connaître, puisqu'elle ne se trouve pas seulement exempte des souillures du péché dès le premier instant, mais que l'Enfant naquit plus pure et plus sainte que les plus hauts Séraphins.

9.—Oh ! que notre petite Marie est belle ! Elle est toute belle et très douce en ses délices, parce qu'elle possède toutes les grâces et toutes les beautés sans qu'il lui en manque aucune. O heureux enfantement ! ô naissance salutaire ! qui pendant tous les siècles passés avez été la plus grande complaisance de l'auguste Trinité, la réjouissance des anges, le soulagement des pécheurs, la joie des justes et l'unique consolation des saints qui vous attendaient dans les Limbes.

O précieuse et riche perle ! qui parûtes au soleil enfermée dans la grossière nacre de ce monde. O sublime Enfant ! si les yeux terrestres peuvent à peine apercevoir

votre petitesse à la faveur de la lumière matérielle, vous ne laissez pas de surpasser en cet état, aux yeux du souverain Roi et de toute la Cour céleste, en dignité et en grandeur, tout ce qui n'est pas Dieu lui-même. Que toutes les générations vous bénissent ; que toutes les nations reconnaissent et louent vos grâces, vos charmes et vos beautés ! Que la terre soit embellie par cette naissance et que les mortels se réjouissent, parce que leur Réparatrice est née, qui doit remplir le vide que le premier péché a causé, et dans lequel il les avait laissés !"

L'humble religieuse, après ce cri d'admiration et d'amour, ajoute pour elle-même : " Que la bonté excessive dont vous avez fait preuve envers moi, qui ne suis qu'un pauvre vermisseau, que cendre et poussière, soit à jamais bénie et exaltée ! . . ." Et la Fille à jamais Bénie de la Bienheureuse Anne, lui répondant sur l'excellence de son très saint Nom, dit : " . . . . . Ma très chère fille, ayez une grande dévotion pour mon très doux Nom, et sachez que les prérogatives et les grâces dont le Tout-Puissant l'enrichit furent si nombreuses, que l'intelligence que j'en eus dans ma vision de la Divinité m'engagea et m'obligea à une continuelle reconnaissance. Aussi toutes les fois que le Nom de MARIE se présentait à ma mémoire, ou que je m'entendais nommer, mon cœur se sentait-il excité à la gratitude et à entreprendre de grandes choses pour le service du Seigneur qui me l'avait donné."

CHAPITRE SIXIÈME

SOMMAIRE : 1.—Le 8 septembre : Tradition et Légende. 2.—Sainte Anne et la Loi de Moïse. 3.—Admirable instruction de la Reine du ciel. 4.—Nouveau sujet de gloire pour la Bonne sainte Anne. 5.—La Sainte Vierge et sainte Anne dans le Temple. 6.—Nouvelles merveilles pour l'Enfant et sa Mère.

1.—La pieuse Tradition et l'aimable Légende se sont unies pour nous rendre, à leur manière, les Merveilles qui accompagnèrent la Naissance de Marie, l'*Enfant Bénie* de la Bonne sainte Anne.

Purpurea ut viola, Rosada ut rosa, Candens ut lilia, Oritur MARIA.	Empourprée comme la violette, Fraîche comme la rose, Brillante comme le lis, MARIE apparaît à la terre.

(Missel français du Moyen-Age.)

" L'Église de la terre ignora longtemps le jour de la naissance glorieuse de la bien-aimée Vierge. Un pieux solitaire dont la vie, inconnue aux hommes, s'exhalait sous l'œil de Dieu comme le parfum des fleurs au désert, entendait chaque année, dans la nuit du 8 septembre, d'angéliques harmonies qui descendaient des cieux. Surpris de cette merveille, il pria le Seigneur de lui révéler ce que signifiaient ces concerts. Alors un ange lui appa-

rut et lui dit : " La Vierge Immaculée qui est Mère de Dieu, est née cette nuit même ; les hommes l'ignorent, mais les anges chantent sa nativité dans les cieux."

Longtemps, en souvenir de cette *vigile* miraculeuse, les populations de la France méridionale, si dévouées au culte de Marie, conservèrent la coutume de passer en prières dans les églises la nuit de la Nativité. La voix des anges se mêlait aux concerts de la foule pieuse, répétant les saints cantiques dans le silence de la nuit, sous les voûtes illuminées par mille flambeaux, comme les dômes du ciel.

Depuis que leur secret fut ainsi communiqué au monde, l'Eglise célèbre, au 8 septembre, le jour de bénédiction où naquit la très sainte vierge Marie. Ce n'est pas sans un profond mystère, dit un chroniqueur, que cette naissance fut placée à l'époque de l'année où les arbres courbent vers la terre leurs rameaux chargés de fruits, où les grappes commencent à rougir aux ceps de la vigne, où le laboureur joyeux voit enfin couronner ses espérances. La vigne dont l'automne recueille les doux présents, n'est-ce point le peuple d'Israël qui jouit du Sauveur attendu par les prophètes et les patriarches ? ou plutôt n'est-ce pas Marie elle-même, cette vigne céleste produisant le vin qui fait germer les vierges ?

Cependant Anne et Joachim attendaient, dans l'allégresse, l'accomplissement de la parole de Gabriel. Enfin,

vers le commencement du mois de Tisri, septième mois de l'année sacrée des Hébreux, le premier de leur année civile, et selon notre manière de compter, le 8 septembre de l'année 737, de la fondation de Rome, la vingt-sixième du triumvirat d'Auguste, la troisième de la cent quatre-vingt-dixième olympiade, sous le consulat de Furius Népos et de Julius Silanus, un samedi, à l'aube du jour, lorsque toute la Judée affluait à Jérusalem pour y célébrer la fête des Tabernacles ; le Temple, les portiques de la cité sainte, et les jardins qui l'entouraient, étant tout émaillés de nombreuses tentes de feuillages où s'abritait le peuple de l'antique alliance ; prêtres, lévites, sacrificateurs, vierges et musiciens étant occupés à relever l'éclat et la pompe des cérémonies, l'heureuse épouse de Joachim donnait le jour, sans douleur et sans confusion, à Celle qui devait être le temple véritable où résiderait le Dieu d'Israël.

L'heureuse Anne, devenue mère, s'écria : " Mon âme surabonde de joie à la vue de ces merveilles ; " et elle accueillit par un doux baiser la Vierge venant en ce monde. Elle continua ensuite l'hymne de son allégresse, et glorifiant Dieu, elle dit : " Béni soit le Dieu du ciel qui a exaucé nos prières et mes vœux, qui m'accorde les joies de la maternité, et qui donne à la tige stérile une fleur de grâce et de fécondité ! "

Cependant Joachim, absorbé par les sentiments de la reconnaissance et de la joie, remercia le Seigneur d'avoir

effacé son opprobre et glorifié son nom parmi les enfants d'Israël.

Alors une voix se fit entendre du haut du ciel : " Bénie sois-tu en ce monde, ô ma Bien-aimée ! Une compagnie céleste assiste à ta naissance ; jamais tant de joie n'avait paru chez les anges. Que le Saint-Esprit se repose en toi ! Le ciel et la terre seront soumis à ta puissance ! "

Ainsi fleurissait la tige desséchée de David, au milieu de ces campagnes que la Bénédiction du Seigneur venait encore visiter.

Quelque temps après cette bienheureuse naissance, saint Joachim et sainte Anne réunirent, pour un grand festin, les prêtres, les principaux du sénat et du peuple et tous les membres de leur famille. La Vierge fut présentée aux prêtres, qui appelèrent sur son berceau les bénédictions du ciel.

" Dieu de nos Pères, dirent-ils, bénissez cette enfant ; donnez-lui un nom qui soit célébré d'âge en âge ; " et tous les assistants répondirent : " Qu'il soit fait ainsi ! qu'il soit fait ainsi ! " Anne, prenant alors dans ses bras cette Enfant de Bénédiction, éleva la voix et dit : " Je chanterai un cantique de louange au Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée pour me venger du reproche de mes ennemis. Le Seigneur Dieu m'a donné un fruit précieux de justice et de miséricorde : qui dira aux fils de Ruben qu'Anne déjà avancée en âge est devenue Mère ?

Tous les convives prirent part à son allégresse. Ils imposèrent à la fille de Joachim le nom de **Marie**, qui lui avait été donné par l'ange au jour de la promesse (1).

2.—C'était un précepte de la Loi, au douzième chapitre du Lévitique, que si la femme donnait le jour à une fille, elle fut tenue pour impure pendant deux semaines, et qu'elle demeurât soixante-six jours dans sa purification. En outre, après sa purification, il lui était prescrit d'offrir en holocauste à la porte du tabernacle un agneau d'un an, et un pigeonneau ou une tourterelle pour le péché ; puis, de les remettre au prêtre, afin qu'il les offrît au Seigneur et priât pour elle, et qu'ainsi elle fût purifiée.

Les soixante-six jours de la purification étant donc écoulés, sainte Anne se rendit au temple tout enflammée d'un pieux zèle, et portant elle-même sa Fille bénie. Elle se présenta à l'entrée du tabernacle avec l'offrande que la loi exigeait, accompagnée invisiblement d'une multitude innombrable d'anges ; et elle eut un entretien avec le vénérable Siméon, qui, toujours fort assidu au temple, reçut par privilège cette singulière faveur que toutes les fois que Marie était offerte au Seigneur dans le temple, ce fut en sa présence et par son ministère. Ce saint pontife, comme on le verra dans la suite, ne devinait pas dans chacune de ces occasions la dignité de cette auguste

(1) Légende de Notre-Dame, ch. II.

Reine, mais il eut toujours dans son âme le vif pressentiment que cette Enfant était très grande aux yeux de Dieu.

Sainte Anne lui offrit l'agneau et la tourterelle avec les autres choses qu'elle portait, et le conjura humblement et avec beaucoup d'insistance de prier le Seigneur pour elle et pour sa Fille, afin que, s'il se trouvait en elles quelque défaut, il le leur pardonnât. La majesté divine n'eut rien à pardonner ni en la Fille ni en la Mère auxquelles la grâce était si abondante ; elle trouva plutôt un sujet de récompense en leur profonde humilité, puisque, étant l'une et l'autre très saintes, elles se croyaient pécheresses et se présentaient comme telles. Quand le saint prêtre reçut l'offrande, il ressentit dans son âme une ardeur, une joie et une consolation extraordinaire ; et, sans en comprendre la cause ni manifester ses impressions, il dit en lui-même : Quelle nouveauté est celle-ci ? Serait-ce que ces femmes fussent parentes du Messie attendu ? Demeurant dans cette agréable indécision, et pénétré de cette joie intérieure, il les accueillit avec une grande bienveillance.

La bienheureuse Anne s'avanca donc portant sa très sainte Fille entre ses bras, et l'offrit au Seigneur avec des larmes de dévotion et de tendresse, comme étant la seule au monde qui connût le trésor qu'elle avait reçu en dépôt ([1]).

(1) La scène de la Nativité de la Sainte Vierge commence la série des tableaux que le verrier, l'entailleur d'images, consacraient à la gloire de la Mère de Dieu : on la trouve fréquemment, comme

3.—" Ma fille (1), je réponds très volontiers à vos doutes. Il est vrai que j'ai joui de la grâce et de l'usage de la raison dès le premier instant de ma Conception, comme je vous l'ai déjà si souvent fait connaître ; que j'ai passé par les sujétions communes à tous les enfants, et que j'ai été élevée de la manière ordinaire. J'ai été, comme fille d'Adam, sujette à la faim, à la soif, au sommeil et autres peines corporelles, parce qu'il était juste que j'imitasse mon très saint Fils, qui accepta ces privations et ces peines, pour en tirer des mérites, et que je servisse avec lui d'exemple aux autres mortels. Comme je me réglais par la grâce divine, j'usais de la nourriture et du sommeil avec la tempérance requise, et avec plus de sobriété que les autres, n'en prenant que ce qui était absolument nécessaire pour ma croissance et pour la conservation de ma vie et de ma santé ; *car l'excès en ces choses n'est pas seulement contraire à la vertu, mais il est aussi funeste à la nature, qu'il altère et qu'il ruine* . . . . . Et s'il me manquait ensuite quelqu'une des choses dont j'avais besoin, loin de m'en troubler, je déclarais et avouais avec une joie sincère que l'on pratiquait à mon égard ce qui était raisonnable, parce que tout ce que l'on me donnait était

---

sur les tapisseries de la cathédrale de Reims, accompagnée de l'histoire figurative de l'étoile de Balaam. Le fils de Béor, à la vue des tabernacles d'Israël, est inspiré par l'Esprit Saint. Une étoile radieuse s'élève devant lui. C'est l'astre de Jacob qui vient éclairer le monde. Ainsi Marie, l'aurore du soleil de justice, l'étoile de la mer, brille enfin sur la terre des Patriarches et des Prophètes. LÉGENDE DE N.-D.

(1) Paroles de la Sainte Vierge à la Vén. M. d'Agréda.

par grâce, sans mérite de ma part, et qu'il eût été parfaitement juste de m'en priver. Or, sachez, ma fille, qu'en me tenant ce langage à moi-même, je reconnaissais une vérité que la raison humaine ne peut nier ni ignorer. Où est donc le jugement des hommes, lorsque manquant d'une chose qu'ils souhaitent avec trop de passion et qui leur est le plus souvent nuisible, ils s'attristent et s'emportent les uns contre les autres, s'irritant même contre Dieu, comme s'ils en recevaient quelque tort ! . . . . O ma fille, quel désordre abominable et quel aveuglement odieux, est celui des mortels ! Ils reçoivent ce que le Seigneur leur donne par pure grâce, sans le reconnaître et sans y répondre : ils s'inquiètent de ce qu'il leur refuse par justice et bien souvent par une grande miséricorde, et ils se le procurent même par des voies injustes et illicites, courant ainsi étourdiment au-devant du dommage qui les suit ! Par le seul premier péché que l'homme commet, en perdant Dieu, il perd aussi l'amitié de toutes les créatures ; et, si le Seigneur ne les retenait, elles s'uniraient toutes pour venger son injure, et refuseraient à l'homme les influences et les secours par lesquels elles le conservent et lui assurent la vie. Le ciel le priverait de sa lumière et de ses émanations, le feu de sa chaleur ; l'air lui refuserait la respiration, et toutes les autres choses en feraient autant à leur manière, *pour se conformer à la loi de la justice.* Que l'homme donc, cet être vil et ingrat, s'humilie, et qu'il prenne garde de ne point thésauriser la colère du Seigneur pour ce jour inévitable des grandes assises et des comptes universels de l'humanité, alors que

la terre refusera ses fruits, les éléments leur harmonie et leur concours, et que toutes les autres créatures s'armeront pour venger les injures qu'on aura faites au Créateur : *ce jour-là toutes les obligations paraîtront si terribles !*

Quant à vous, ma chère fille, évitez une si noire ingratitude ; reconnaissez avec humilité que vous avez reçu l'être et la vie par grâce, et que c'est aussi par grâce que Celui qui en est l'auteur vous la conserve ; que vous recevez gratuitement tous les autres bienfaits sans les avoir mérités, et que, recevant beaucoup et rendant toujours moins, vous devenez sans cesse plus indigne de ses bienfaits, tandis que la libéralité du Très-Haut s'augmente à votre égard, et que par conséquent vos obligations augmentent aussi à l'égard du Seigneur.

4.—Voilà la réponse à vos doutes : maintenant je vais vous donner l'instruction que je vous ai promise à la fin de tous les chapitres. — Considérez donc, ma fille, avec quelle ponctualité ma sainte Mère ANNE accomplit le précepte de la loi du Seigneur, à qui cette exactitude fut très agréable. Vous la devez imiter en cela, en observant inviolablement tout ce que votre Règle et vos Constitutions vous ordonnent : car Dieu récompense généreusement cette fidélité, tandis qu'il se sent très offensé d'être servi avec négligence. Puisque j'avais été conçue sans péché, il n'était pas nécessaire que j'allasse trouver le prêtre, pour que le Seigneur me purifiât ; ma Mère n'était

point non plus dans cette nécessité, *parce qu'elle était très sainte et très pure* ([1]) ! Nous obéîmes néanmoins avec humilité à la loi, et par notre soumission, nous méritâmes de grands accroissements de vertu et de grâce. Le mépris qu'on fait des lois justes et bien établies, et la dispense que l'on en accorde à tout propos, font perdre le culte et la crainte de Dieu, en même temps qu'ils troublent et détruisent l'ordre du gouvernement humain.

5.—Sainte Anne ayant donc ainsi offert sa très-sainte Fille au Seigneur, renouvela alors le vœu qu'elle avait déjà fait d'offrir au Temple son premier-né, lorsqu'il serait arrivé à l'âge convenable : et étant favorisée, au moment où elle renouvelait ce vœu, d'une grâce et d'une lumière spéciales du Très-Haut, elle entendit une voix qui lui disait intérieurement d'accomplir dans trois ans ce même vœu, de porter et d'offrir sa Fille au temple. Cette voix fut comme l'écho de la très sainte Vierge, qui toucha le cœur de Dieu, afin qu'il résonnât dans celui de sa Mère : car, elles furent à peine entrées dans le temple, que l'aimable Enfant, voyant par ses yeux corporels la majestueuse grandeur de cet auguste temple consacré au culte et à l'adoration de la Divinité, en ressentit des effets merveilleux, et elle aurait bien voulu s'y prosterner

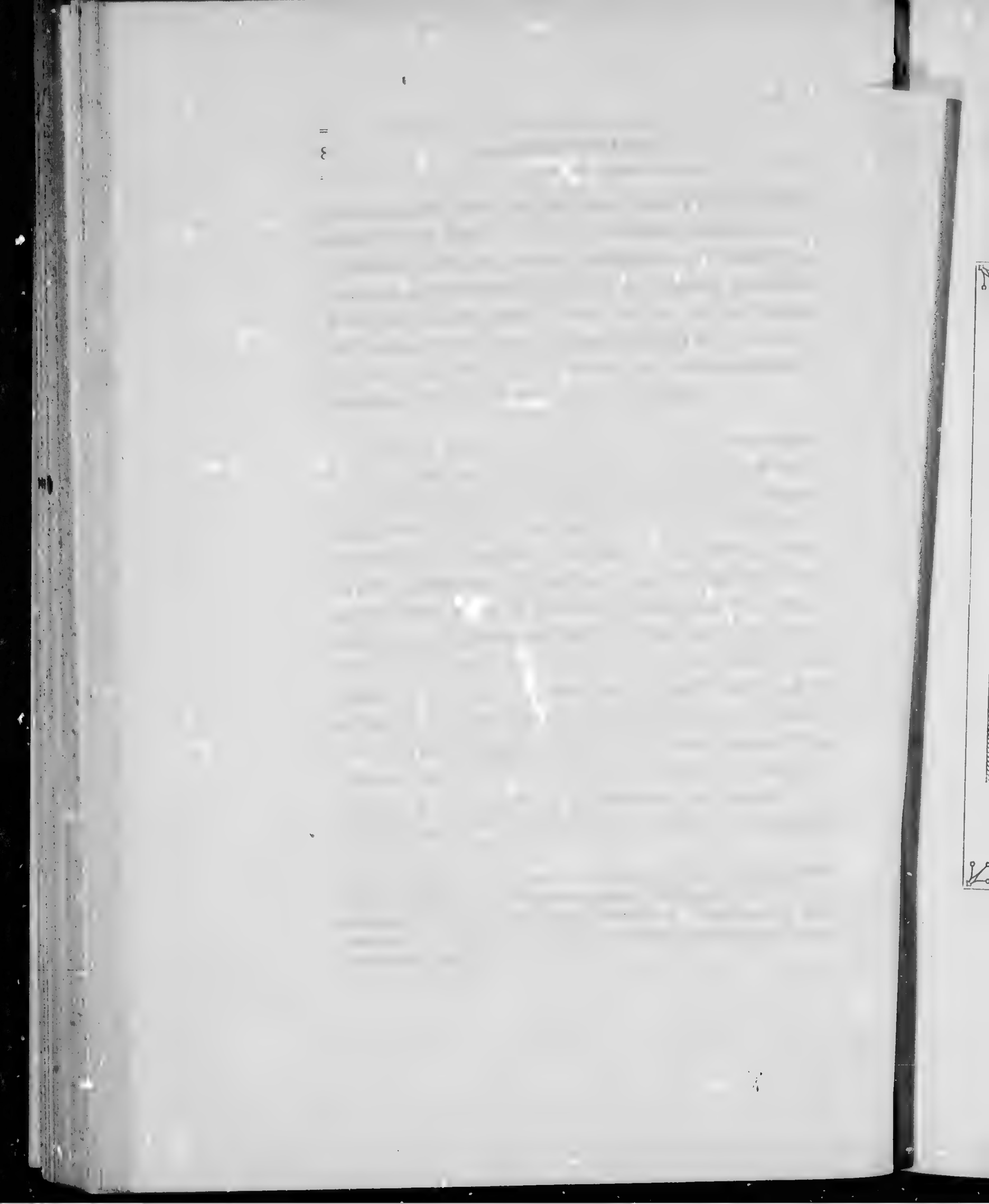
---

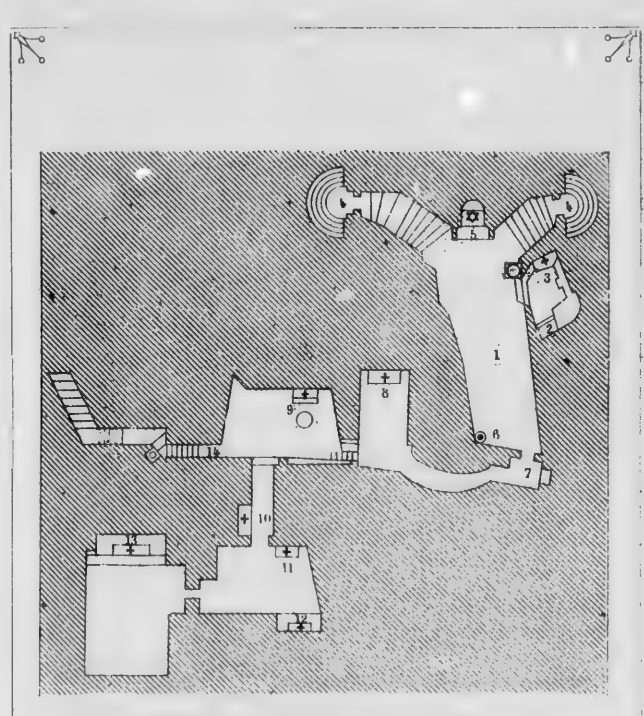
(1) *Ma Mère était très sainte et très pure !* Quel éloge et quelles paroles ! tombant des lèvres virginales de MARIE ! Ah ! que les vrais Dévots à la Grande et Bonne sainte ANNE les gravent dans leur cœur, en lettres de feu qui les brûlent sans cesse, afin de ne les oublier jamais !

ès
ec
es
is
se
et
et

te
ait
'il
au
ne
oix
ce
tte
qui
de
le,
la
au
les
ner

lles
les
ans
e ne





V.—BETHLEEM.—PLAN DE L'ETABLE.

LEGENDE

Notre Gravure donne le Plan par terre de la Ste Grotte de la Nativité du Sauveur et des grottes adjacentes :

1. Sainte Grotte ou Etable de la Nativité du Sauveur.

2. Lieu de la Ste Crèche où fut déposé l'Enfant Jésus, après sa naissance.

3. Autel sur le Lieu d'où les Mages adorèrent le Divin Enfant.

4. Double escalier descendant de la Basilique à la Ste Grotte.

5. Autel sur le lieu de la Nativité de N.-S. J.-C.

6. Lieu où, d'après une pieuse Tradition, jaillit une source miraculeuse, pendant que la Sainte Famille habitait l'Etable de Bethléem.

7. Petite porte en fer d'où l'on passe par un corridor taillé dans le roc, de la Sainte Grotte aux autres chapelles souterraines.

8. Grotte et autel de saint Joseph, en souvenir de la Fuite en Egypte.

9. Grotte et Autel sur le Tombeau des saints Innocents.

10. Autel sur le Tombeau de Saint Eusèbe, disciple de saint Jérôme.

11. Autel sur le Tombeau des saintes Paule et Eustochie.

12. Autel sur le Tombeau de saint Jérôme.

13. Oratoire de saint Jérôme.

14. Escalier donnant des chapelles souterraines à l'église du Couvent (église paroissiale) des Pères Franciscains de Terre-Sainte.

et en baiser le pavé, pour y adorer le Seigneur avec plus de marques d'humilité. Mais, ne pouvant satisfaire son désir par des actes extérieurs, elle y suppléa par ses affections intérieures, en adorant et en bénissant Dieu avec l'amour la plus sublime et le respect le plus profond qu'ait jamais pu éprouver une simple créature : et s'adressant au Seigneur du fond de son cœur, elle lui fit cette prière :

" Dieu infini et incompréhensible, mon Roi et mon Seigneur, digne de toute gloire, de toute louange et de tout honneur, je vous adore dans ce saint lieu, qui est votre temple, moi qui ne suis que cendre et poussière, mais pourtant l'ouvrage de vos mains, j'exalte et je glorifie votre être avec toutes ses hautes perfections ; je rends grâces, autant que ma faiblesse me le peut permettre, à votre libérale bonté de m'avoir accordé le bonheur de voir ce saint temple et cette maison de prière où vos prophètes et mes ancêtres vous ont loué et béni, et où votre miséricordieuse puissance a opéré envers eux de si grandes merveilles et des mystères si profonds. Daignez, Seigneur, m'y recevoir, afin que je puisse vous y servir au temps que votre sainte volonté a marqué."

6.—Celle qui était la Reine de tout l'univers fit cette très humble offrande en qualité de servante du Seigneur ; et, en témoignage de l'acceptation que le Très-Haut en faisait, une brillante lumière descendit du ciel et enve-

loppa l'enfant et sa mère, les remplissant de nouvelles clartés de grâce. Alors il fut redit à sainte ANNE qu'elle devait offrir sa FILLE en sa troisième année dans le temple ; parce que la grande satisfaction que cet acte allait causer au Très-Haut ne permettait pas un plus long délai, non plus que l'ardente piété de la divine Enfant et le désir extrême qu'elle avait de se consacrer entièrement au Seigneur. Les saints anges de sa garde et une multitude innombrable d'autres qui l'assistèrent à cette cérémonie, chantèrent de célestes louanges à l'Auteur de tant de merveilles ; mais de toutes les personnes qui s'y trouvaient, il n'y eut que notre auguste Reine et sa sainte mère Anne qui entendissent cette douce musique et qui en découvrissent soit intérieurement soit extérieurement le sens spirituel et le charme mélodique : le vénérable Siméon s'aperçut pourtant un peu de ce concert en ce qu'il avait de matériel. Sainte Anne s'en retourna ensuite chez elle, riche non seulement de son trésor, mais encore des nouveaux dons du Très-Haut !

CHAPITRE SEPTIÈME

SOMMAIRE : 1.—Conduite de Marie dès sa naissance : prévenance de saint Joachim et de sainte Anne à son égard. 2.—Marie dans les dix-huit premiers mois de son enfance ; ses tendres égards pour son père saint Joachim et sa mère sainte Anne. 3. — L'Arche du Testament, Figure de Marie. 4. — Saint Joachim et sainte Anne conduisent la petite Marie, âgée de trois ans, de Nazareth à Jérusalem, pour la consacrer dans le Temple.

1.—Notre auguste et jeune Reine était traitée comme les autres enfants de son âge. Sa nourriture était commune, et d'ailleurs très frugale pour la quantité ; elle usait avec une égale sobriété du sommeil, auquel il fallait la provoquer. Mais elle n'était point fâcheuse, et ne se laissa jamais aller aux petits chagrins qui font pleurer les autres enfants ; ses larmes étaient douces et paisibles ; et si elle pleurait et sanglotait souvent, d'une manière en rapport avec la tendresse de son âge, c'était pour les péchés du monde, pour en obtenir le remède, et pour la venue du Rédempteur des hommes, sans qu'on en devinât la cause secrète. Son air était (même dans son enfance) ordinairement doux, affable, empreint néanmoins d'une certaine gravité, et l'on y découvrait une rare majesté sans qu'il y eut jamais rien de puéril ;

elle recevait pourtant en certaines circonstances les caresses qu'on lui faisait ; mais quand elles venaient de personnes étrangères, et par conséquent moins réservées, la Sainte Vierge modérait ce qu'elles pouvaient avoir d'excessif, par une influence mystérieuse et par le sérieux qu'elle témoignait. De son côté, la prudente et vénérable Anne entourait sa Fille d'une sollicitude incomparable et des marques de l'amour le plus tendre : son père Joachim lui portait aussi une affection sainte et paternelle, bien qu'il ignorât encore le mystère que sa Fille renfermait ; et l'aimable Marie témoignait un attachement tout filial à celui qu'elle savait déjà être son père, et qui, d'ailleurs, était si agréable à Dieu. Elle en recevait plus de caresses que des autres ; Dieu inspira néanmoins dès lors à Joachim comme à tous les autres un respect si extraordinaire et une si grande retenue à l'égard de Celle qu'il avait choisie pour sa Mère, que ce tendre père lui-même était toujours réservé et fort discret dans les démonstrations sensibles par lesquelles il manifestait son amour à sa Fille.

La Reine enfant se montrait en toutes choses reconnaissante et étonnamment parfaite. Et, bien qu'elle fût soumise dans son enfance aux lois communes de la nature, elles n'entravèrent aucunement la grâce, puisque, lors même qu'elle dormait, les opérations intérieures de l'amour et les autres effets de la même grâce, qui ne dépendent pas des sens extérieurs, ne présentaient jamais en elle la moindre interruption. Il est vrai que plusieurs

autres âmes ont pu recevoir aussi cette insigne faveur, et que la puissance divine nous en a donné divers exemples ; mais il n'est pas moins certain que Dieu a accordé cette grâce à Celle qu'il avait élue pour être sa Mère et la Reine de toutes les créatures, à un degré si haut, qu'aucune d'entre elles n'y pourra jamais arriver ni même le concevoir. Dieu parla à Samuel, à d'autres saints et à d'autres prophètes dans leur sommeil, et envoya à plusieurs des visions et des songes mystérieux ; car, quand il veut éclairer une intelligence, il lui importe peu que les sens extérieurs dorment d'un sommeil naturel ou qu'ils cèdent à la force, qui les ravit en extase, puisque dans les deux cas ils cessent leurs fonctions, et que l'esprit se passe alors de leur concours pour entendre, agir et parler d'une manière nouvelle. Notre Reine jouit perpétuellement de ce privilège dès sa Conception jusqu'à présent, et elle en jouira pendant toute l'éternité ; car elle ne ressemble point aux autres voyageurs, et il n'y a aucun intervalle dans les grâces qu'elle reçoit. Lorsqu'elle se trouvait seule et qu'on la mettait dans son berceau pour dormir, ce qu'elle ne faisait que fort sobrement, elle s'entretenait sur les mystères et les merveilles du Très-Haut avec les saints Anges de sa garde, et jouissait des divines visions et des communications du Seigneur.

2.—Le silence forcé des autres enfants dans leurs premières années, leur espèce d'engourdissement, et le mutisme d'où ils ne commencent à sortir qu'en bégayant, tout cela fut chez notre jeune Reine l'effet d'une vertu

héroïque ; en effet, puisque les paroles sont des productions de l'entendement et des indices de la raison, dont l'auguste Marie eut le plus parfait usage dès l'instant de sa Conception, si elle ne parla pas dès sa naissance, ce n'est pas qu'elle ne pût le faire, mais c'est qu'elle ne le voulut pas. Car, quoique tous les enfants ne sachent pas se servir librement de leur langue encore trop faible pour articuler des paroles, Marie dans son enfance n'eut point cette impuisance, parce que sa constitution était robuste, et que, si elle eût voulu user de l'empire et du domaine qu'elle avait sur toutes les créatures, toutes ses facultés et ses propres organes auraient obéi à sa volonté. C'est pourquoi le silence fut chez elle une très grande vertu et une perfection toute particulière ; elle cachait prudemment par le silence la science aussi bien que la grâce, et évitait l'admiration qu'on aurait eue d'ouïr parler une enfant qui ne venait que de naître. Que si c'est un sujet d'admiration d'entendre tout à coup parler quelqu'un qui en est empêché par une impossibilité naturelle, ne fut-il pas plus admirable de voir celle qui pouvait parler en naissant, garder le silence pendant dix-huit mois ?

Ce fut par une disposition du Très-Haut que notre jeune Maîtresse garda ce silence durant le temps que d'ordinaire les autres enfants ne savent pas parler. Elle se dispensa seulement de cette loi à l'égard des saints Anges de sa garde, ou lorsque dans sa solitude elle priait vocalement le Seigneur ; car, quand il fallait qu'elle s'adressât à Dieu, auteur de ce bienfait, et aux anges ses

envoyés, lorsqu'ils conversaient visiblement avec elle, la raison qui l'obligeait de se taire avec les hommes n'existait plus ; au contraire, il convenait qu'elle priât et conversât, alors d'une voix articulée, pour ne point laisser si longtemps oisifs les organes dont elle avait déjà le libre usage. Sa sainte mère Anne fut elle-même comprise parmi ceux qui n'eurent pas le bonheur de l'entendre parler en cet âge, et ne sut nullement que sa bienheureuse Fille eût le pouvoir de le faire ; et par là l'on comprend mieux que ce fut une vertu qu'elle pratiqua en se taisant durant ces dix-huit premiers mois de son enfance. Lorsque, pendant ce temps-là, la vénérable Mère le jugeait à propos, elle dégageait les mains de sa fille Marie, qui, à peine se les sentait-elle libres, prenait celles de ses parents, et les leur baisait avec une grande soumission et un profond respect : elle continua cette sainte pratique tant qu'ils vécurent ; mais, dès cet âge si tendre, elle leur demandait par signes leur bénédiction, et, pour en obtenir ce qu'elle souhaitait, elle adressait sa demande tacite au cœur de son père et de sa mère, ne voulant pas se faire entendre autrement. L'amour, le respect et l'obéissance qu'elle leur portait étaient tels, qu'elle n'y manquait jamais en rien ; elle ne leur donna jamais non plus aucun chagrin ni aucune peine, parce qu'elle connaissait leurs pensées et prévenait leurs désirs.

Elle était conduite en toutes ses actions et dans tous ses mouvements par le Saint-Esprit, de sorte que tout ce qu'elle faisait était très parfait ; néanmoins elle ne parve-

nait jamais, dans ses œuvres, à satisfaire l'ardeur de son amour ; et c'est pourquoi elle renouvelait sans cesse ses ferventes affections pour tâcher d'acquérir de plus grandes grâces et de plus riches dons. Les révélations divines et les visions intellectuelles étaient très fréquemment accordées à notre jeune Reine, que le Très-Haut entourait de sa constante protection. Quand d'ailleurs la divine Providence interrompait pour Marie certaines visions ou illustrations, il en est d'autres dont elle jouissait : car la claire vision de la Divinité (1) lui laissa de merveilleuses notions de ce qu'elle avait appris ; et dès lors comme elle sortit de cet heureux *cellier*, tout ornée et enrichie de charité, son cœur en fut si amoureusement pénétré, qu'en s'appliquant à la contemplation, elle en était tout embrasée ; mais comme son corps était faible et délicat, et son amour "aussi fort que la mort", cet amour lui causait des douleurs incompréhensibles, qui l'eussent fait mourir, si le Très-Haut ne l'eût soutenue et ne lui eût conservé la vie par un miracle de sa toute-puissance. Néanmoins le Seigneur permettait assez souvent que ce très pur et tendre corps tombât dans de grandes défaillances par la violence de l'amour, tandis que les Anges venaient la fortifier et la soulager afin d'accomplir ce qui est dit de l'Epouse, dans le Cantique : "Appuyez-moi par des fleurs, car je languis d'amour." Notre divine Reine souffrit une infinité de fois ce mystérieux et sublime

(1) Dans son ravissement au Ciel, et dont nous avons parlé déjà plus haut.

martyre, par lequel elle surpassa tous les martyrs en mérite aussi bien qu'en douleur.

3.—Parmi les figures qui représentaient la très auguste Marie dans la loi écrite, il n'y en a aucune par laquelle elle ait été plus clairement désignée que par l'Arche du Testament, tant à raison de la matière dont elle était construite, qu'à raison de ce qu'elle renfermait ; et encore, tant pour l'usage que le peuple de Dieu en faisait, que pour les prodiges que le Seigneur opérait par et avec cette Arche dans l'ancienne synagogue ; car tout cela était le fidèle emblème de cette grande Reine, et de ce que le Seigneur devait opérer par elle dans la nouvelle Eglise de l'Evangile. La matière du cèdre incorruptible qui servit à construire cette arche, par une disposition particulière de la sagesse divine, et non par un effet du hasard, représente très clairement notre Arche mystique Marie, exempte de la corruption du péché actuel, du ver caché du péché originel, de ses aiguillons et des désordres qui en sont inséparables. L'or très fin et très pur qui la revêtait au dedans et au dehors signifie évidemment les degrés les plus parfaits et les plus éminents de la grâce et des dons divins, qui éclataient dans les pensées, dans les œuvres, dans les manières, dans les habitudes et dans les puissances de notre auguste Reine, sans qu'on pût découvrir ni dans l'intérieur ni à l'extérieur de cette arche merveilleuse, en quelque moment que ce fût, aucun endroit où elle ne parût remplie et revêtue d'une grâce extraordinaire.

Une Arche si mystérieuse, consacrée et construite par la main du Seigneur pour sa propre demeure et pour servir de propitiatoire à son peuple, n'aurait pas été bien placée hors de son temple, où l'on gardait l'autre arche matérielle qui était la figure de cette arche véritable et spirituelle du nouveau Testament. C'est pourquoi l'Auteur de cette merveille ordonna que la très pure Marie fût consacrée dans son temple, lorsqu'elle eut achevé ses trois premières années depuis sa très heureuse naissance. Je suis pourtant fort surprise d'une différence ([1]) notable que je trouve entre ce qui arriva à la première arche qui n'était qu'une figure, et ce qui arrive à la seconde qui est la véritable. Car, lorsque le roi David transporta en divers endroits, et qu'après lui son fils Salomon eut placé dans le Temple, comme en son propre siège, cette arche qui n'avait d'autre excellence que de représenter notre auguste Reine et ses mystères, ces translations se firent avec la plus grande pompe et au milieu des transports de joie universelle du peuple.

Mais bien que notre arche mystique et véritable, la très pure Marie, fût la plus riche, la plus excellente et la plus digne de vénération d'entre toutes les créatures, elle ne fut pas conduite au Temple avec la même solennité : il n'y eut point dans cette mystérieuse translation de sacrifices d'animaux et on n'y découvrait aucune pompe royale. Au contraire, elle fut transportée de la maison

(1) Le Très-Haut daigna, dans une admirable révélation, expliquer à sa servante le motif de cette différence.

de son père Joachim entre les bras de sa mère Anne, qui, quoiqu'elle ne fût pas de la classe des pauvres, se chargea elle-même, dans cette occasion, de sa Fille bien-aimée, d'une manière humble, sans suite et sans ostentation extérieure, pour la présenter et la consacrer au Temple. Le Très-Haut voulut que toute la gloire et toute la pompe de cette solennité fussent invisibles et divines, parce que les mystères de notre auguste Reine furent si secrets et si sublimes, qu'il y en a encore plusieurs qui n'ont pas été révélés, et cela par les impénétrables jugements du Seigneur, qui fixe à toutes les choses, et à chacune en particulier, son temps et son heure.

4. Les trois ans que le Seigneur avait déterminés étant donc révolus, Joachim et Anne, accompagnés de quelques-uns de leurs parents, partirent de Nazareth portant avec eux la véritable Arche du Testament, la très-pure Marie, pour la consacrer dans le saint Temple de Jérusalem. La douce et ravissante Enfant courait par ses ferventes affections après l'odeur des parfums de son Bien-Aimé, pour aller chercher dans le Temple Celui qu'elle portait dans son cœur. L'humble cortège marchait sans être suivi d'un grand nombre de créatures terrestres, sans aucune magnificence extérieure, mais non pas sans une belle légion d'esprits angéliques qui étaient descendus du ciel et s'étaient joints à l'escorte de leur jeune Reine, pour solenniser cette fête en y chantant avec une harmonie céleste de nouveaux cantiques de gloire et de louanges au Très-Haut. La Souveraine du

ciel, dont chaque pas était si beau, tandis qu'elle allait à la rencontre du suprême et véritable Salomon, les entendait et les voyait tous ; et c'est ainsi que la sainte compagnie franchit la distance de Nazareth à la sainte Cité de Jérusalem, pendant que les Parents de notre auguste et jeune Marie ressentaient une grande consolation spirituelle.

CHAPITRE HUITIÈME

SOMMAIRE : 1.—Saint Joachim et sainte Anne arrivent au Temple avec leur Fille Bien-Aimée. 2.—Ce qui se passa dans cette circonstance solennelle. 3.—Saint Joachim et sainte Anne retournent à Nazareth : Dieu les console dans leur isolement. 4.—Premiers actes d'humilité de Marie au Temple. 5.—Avantages de la Vie Religieuse. 6.—La divine Enfant, dans le Temple, prie le Seigneur d'envoyer ses saints Anges à ses bons Parents, pour leur apporter de nouvelles consolations dans leur isolement. 7.—Son ravissement dans le ciel empyrée. 8.—Effets de ce ravissement. 9.—Désirs de la très-sainte Enfant en présence de Dieu.

1.—Ils arrivèrent enfin au saint Temple, et avant d'y entrer, Anne et Joachim prirent leur Fille et leur maîtresse par la main et la conduisirent dans l'intérieur. Puis, après qu'ils eurent fait tous trois une dévote et fervente prière au Seigneur, le père et la mère lui offrirent leur fille, tandis que celle-ci s'offrait elle-même avec une humble adoration et un profond respect. Elle seule connut l'agréable acceptation que le Très-Haut faisait d'elle ; et elle entendit sortir des divines clartés qui remplissaient le Temple une voix qui lui disait : " Venez, mon Epouse et mon Elue ; venez dans mon temple, où je veux que vous m'offriez un sacrifice de louange et de bénédiction."

Leur prière étant achevée, les saints époux allèrent trouver le prêtre, auquel ils présentèrent leur fille Marie ; et quand le prêtre lui eut donné sa bénédiction, ils la menèrent avec lui dans l'appartement des vierges qui y étaient élevées dans une sainte retraite et en de pieuses occupations, jusqu'à l'âge où elles pouvaient se marier. Les aînées de la tribu royale de Juda et de la tribu sacerdotale de Lévi avaient les premières places dans cet appartement.

2.—L'escalier qui y conduisait avait quinze degrés, et se trouva occupé par d'autres prêtres qui venaient recevoir notre jeune Reine. Celui qui la guidait, et qui devait appartenir à la dernière hiérarchie des prêtres, la plaça sur le premier degré. Elle lui demanda alors la permission de prendre congé de ses parents ; et l'ayant obtenue, elle se tourna vers saint Joachim et sainte Anne, se mit à genoux, leur demanda leur bénédiction, leur baisa les mains et les pria de la recommander à Dieu. Les saints époux la bénirent avec beaucoup de tendresse et de larmes ; et ensuite Marie monta toute seule les quinze degrés avec une ferveur et une joie incroyables, sans tourner la tête, sans verser une larme, sans faire la moindre action puérile, et sans même témoigner aucun regret de la séparation de ses parents ; au contraire, elle excita l'admiration de tous les assistants par la douce fermeté qu'elle montra en un âge si tendre. Les prêtres la reçurent et l'introduisirent dans l'appartement des autres vierges ; et ce fut le pontife Siméon qui la remit et la

recommanda aux femmes qui les soignaient, et parmi lesquelles se trouvait Anne la prophètesse. Cette sainte matrone avait été prévenue par une grâce spéciale et par une lumière extraordinaire du Très-Haut, pour qu'elle se chargeât de la fille de Joachim et d'Anne ; elle le fit suivant les desseins de la divine providence avec beaucoup de zèle, ayant mérité par sa sainteté et par ses vertus d'avoir pour disciple Celle qui devait être la Mère de Dieu et la Maîtresse de toutes les créatures.

3.—Saint Joachim et sainte Anne s'en retournèrent à Nazareth bien plus pauvres qu'ils n'étaient venus, et profondément affligés d'avoir perdu le riche trésor de leur maison ; mais le Seigneur suppléa à son absence, en les favorisant et en les consolant dans toutes les occasions.

Quoique le saint prêtre Siméon ne connût pas encore le mystère que la jeune Marie renfermait, il fut néanmoins rempli d'une grande lumière par laquelle il découvrit sa sainteté et la prédilection dont le Seigneur l'honorait ; les autres prêtres en conçurent aussi de très hauts sentiments d'estime et de respect. Ce que Jacob avait vu en sa mystérieuse échelle fut accompli en cet escalier que gravit la bienheureuse Vierge ; là se trouvaient des anges qui montaient et descendaient réellement, les uns pour accompagner leur Reine, et les autres pour venir au-devant d'elle ; Dieu l'attendait au sommet afin de la recevoir et de la reconnaître pour sa Fille et pour son Epouse ; et elle sentait par les effets de son amour

que ce lieu était véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel.

4.—A peine la jeune Marie fut-elle remise à sa maîtresse, qu'elle lui demanda à genoux et avec une profonde humilité sa bénédiction, et la pria de la prendre sous sa sage conduite, et de supporter patiemment ses imperfections. Anne, sa maîtresse, l'accueillit avec de grandes marques d'affection, et lui dit : " Ma fille, vous trouverez en moi une mère et une protectrice, et je vous promets de donner tous les soins possibles à votre personne et à votre éducation." Marie alla ensuite offrir avec la même humilité ses services à toutes les vierges qui se trouvaient dans cette clôture, les salua et les embrassa chacune en particulier, les priant, comme les plus anciennes et les plus capables, de lui enseigner et de lui prescrire ce qu'elle aurait à faire ; et enfin elle les remercia de l'avoir admise en leur compagnie, tout indigne qu'elle s'en reconnaissait.

5.—La sainte Vierge daigna un jour révéler elle-même à la sainte religieuse qui a écrit sa vie et par là même celle de sa Mère la Bonne sainte Anne combien sont heureuses les âmes qui quittent le monde par amour pour le bon Dieu et qui se consacrent à son service. Nous donnons ici les premières paroles de cette admirable instruction de la Reine du Ciel, notre Mère : " Ma fille, le plus grand bonheur qui puisse échoir à une âme en cette vie mortelle, c'est que le Très-Haut l'appelle dans



VI. –VUE DE JERUSALEM.

LEGENDE

1.—Basilique du T. S. Sépulcre. La grande Coupole, surmontée aujourd'hui d'une croix dorée, couvre le saint Edicule qui renferme le Tombeau de N.-S. J.-C.

2.—La Voie Douloureuse, qui s'étend du Prétoire de Pilate au sommet du Calvaire, dans la Basilique du T. S. Sépulcre.

3.—Arc de l'Ecce-Homo, au Sanctuaire du Couronnement d'Epines.

4.—Le Prétoire de Pilate, converti en caserne turque.

5.—Eglise de sainte Anne, près de la Piscine Probatique.

6.—Mosquée d'Omar, sur l'emplacement du Temple de Jérusalem.

7.—Emplacement de la maison du grand prêtre Anne, occupé par les Religieuses Arméniennes Schismatiques.

8.—Mosquée El Aksa, l'ancienne Basilique de la Présentation.

9.—La tour de David, formant la partie N. de la forteresse Jébuséenne.

10.—Les Murailles de la Ville Sainte.

11.—Emplacement de la Maison de Caïphe, occupé par les Arméniens Schismatiques.

12.—Le T. S. Cénacle, converti en Mosquée Turque !

13.—Le Tombeau de la Sainte Vierge, dans la vallée de Josaphat.

14.—La Porte Dorée, dans la partie orientale de l'ancienne enceinte du Temple.

15.—Porte de saint Etienne, appelée au temps d'Israël Porte des Troupeaux. C'est par cette Porte qu'on descend dans la Vallée de Josaphat.

16.—Le Mont Sion, actuellement en dehors de l'enceinte des murs.

17.—Jardin de Gethsémani, confusément reproduit dans la Gravure.

18.—Vallée d'Hennom, ou de la Géhenne, dont on ne voit pas ici toute la profondeur.

19.—Vallée de Josaphat, entre Jérusalem à l'occident et le Mont des Oliviers, à l'orient.

20.—Voie de la Captivité, parcourue par N.-S. la nuit du Jeudi au Vendredi Saint.

sa maison et la consacre entièrement à son service ; en effet, il la délivre par cette faveur d'une dangereuse servitude et l'exempte des honteux engagements du monde, où elle mange son pain à la sueur de son front, sans y jouir jamais d'une parfaite liberté. Où est l'insensé et l'aveugle qui ignore le péril de la vie mondaine, chargée de tant de lois et de tant de coutumes contraires à la raison, que les démons et les impies y ont introduites ? Le meilleur parti est la religion et la retraite : c'est là que se trouve le port assuré : partout ailleurs, il n'y a que des flots et des tempêtes, des afflictions et des désastres. Si les hommes ne comprennent point cette vérité et n'apprécient point cette faveur, ils sont dans une étrange dureté de cœur et dans un oubli déplorable d'eux-mêmes. Pour vous, ma fille, ne fermez pas l'oreille à la voix du Très-Haut ; rendez-vous-y attentive, faites ce qu'elle vous dictera, et suivez fidèlement ses conseils ; car je vous avertis qu'un des plus grands efforts du démon, est d'empêcher l'effet de la vocation du Seigneur, lorsqu'il appelle et destine les âmes à son service."

6.—Après que les parents de la Bienheureuse Marie eurent pris congé d'elle et l'eurent laissée dans le Temple pour y être élevée et consacrée à Dieu, sa maîtresse lui assigna sa petite chambre parmi les autres vierges, dont chacune en avait une semblable. La Reine du ciel ne s'y vit pas plutôt seule qu'elle s'y prosterna et baisa la terre, dans la pensée que c'était une partie du Temple.

8

Elle adora le Seigneur, et lui rendit grâces de la nouvelle faveur qu'elle venait de recevoir. Elle s'adressa ensuite à ses anges, et leur dit : "Princes célestes, envoyés du Très-Haut, je vous supplie de toute l'affection de mon âme d'exercer envers moi, dans ce saint temple de mon Seigneur, l'office de gardiens vigilants, en me marquant tout ce que je dois faire, afin que je puisse en toutes choses accomplir la volonté de Dieu, satisfaire les prêtres qui le servent dans ce saint lieu et obéir à ma maîtresse et à mes compagnes." Puis s'adressant particulièrement aux douze anges, dont il a déjà été parlé plus haut, elle leur dit : "Je vous prie, mes saints ambassadeurs, *d'aller consoler mes parents* dans leur tristesse et dans leur solitude, si le Seigneur veut bien vous le permettre." Les douze anges accomplirent, avec empressement, le désir de leur Souveraine.

7.—Pendant que notre jeune Reine se livrait avec les autres anges à de divins entretiens, elle ressentit une vertu extraordinaire qui la mouvait avec beaucoup de force et de douceur et qui l'éleva à une sublime extase.

Le Très-Haut ordonna aux séraphins qui l'assistaient d'illuminer et de spiritualiser son âme très sainte, et aussitôt Marie reçut des lumières et des propriétés toutes divines, afin que ses puissances, perfectionnées, fussent en rapport avec l'objet qui devait lui être manifesté. Toujours accompagnée, durant cette préparation, de sa garde habituelle et de beaucoup d'autres anges, et enve-

loppée d'une nuée resplendissante, elle fut ravie en corps et en âme dans le ciel empyrée, où elle fut reçue par la très-sainte Trinité avec de grandes marques de bonté. Elle se prosterna devant le Seigneur tout-puissant, comme elle avait accoutumé de faire dans les autres visions, et l'adora avec la plus profonde humilité. Après cette adoration, elle fut encore éclairée d'une nouvelle lumière par laquelle elle vit la divinité intuitivement ; c'était la seconde fois qu'elle lui était découverte dans une vision claire et intuitive, telle qu'elle en avait déjà joui dans le cours des trois premières années de son âge [1].

8.—Il n'est aucune langue qui puisse exprimer les effets de cette vision et de cette participation de l'essence divine. La personne du Père éternel parla à Celle qui devait être Mère de son Fils, et lui dit : "Je veux, ma colombe et ma bien-aimée, vous montrer les trésors de mon être immuable, les perfections infinies et les dons cachés que je destine aux âmes que j'ai choisies pour héritières de ma gloire, après qu'elles auront été rachetées par le sang de l'Agneau qui doit mourir pour elles. Comprenez, ma Fille, combien je suis libéral envers

---

(1) O que la Bonne sainte Anne doit donc être grande devant Dieu, puisque le Très-Haut l'a choisie entre toutes les autres femmes de l'univers, pour être la Mère d'une Fille que le Seigneur entoure, dès son berceau, de si étonnantes merveilles. Que son crédit doit donc aussi être grand auprès de Dieu, maintenant qu'elle est dans la gloire, avec sa Fille Bénie, MARIE, la douce Reine des Anges. Invoquons-la, et dans tous nos besoins, avec un renouvellement de confiance et d'amour !

celles de mes créatures qui me connaissent et qui m'aiment; combien je suis véritable en mes paroles, fidèle en mes promesses, puissant et admirable en mes œuvres. Vous verrez, m[illegible]re Epouse, qu'il est nécessairement vrai que celui [illegible] me suivra ne vivra point dans les ténèbres. Je veux que comme mon Elue, vous voyiez de vos yeux les trésors que je tiens préparés pour élever les humbles, enrichir les pauvres, honorer les méprisés et récompenser tout ce que les mortels feront ou souffriront pour mon nom." La très-sainte Enfant découvrit d'autres grands mystères dans cette vision de la Divinité, parce que l'objet en était infini. Il lui avait déjà été manifesté une première fois avec la même clarté; mais il renferme toujours dans sa plénitude infinie de nouvelles richesse[illegible] de nouveaux sujets d'admiration et d'amour à cor[illegible]iquer à l'âme qui jouit de cette vision.

9.—La Bienheureuse Vierge Marie répondit au Seigneur en ces termes: " Très-Haut et très-souverain Dieu éternel, votre grandeur est incompréhensible, comme les trésors de vos miséricordes sont inépuisables; vos mystères sont ineffables, vos promesses infaillibles, vos paroles véridiques et vos œuvres parfaites, parce que vous êtes, Seigneur, infini et éternel en votre être et en vos perfections. Mais que deviendra, mon souverain Seigneur, ma petitesse à la vue de votre grandeur. Je me reconnais indigne de voir ce que vous m'en découvrez, et pourtant j'ai besoin que vous daigniez me regar-

der de ce même trône de gloire. Toutes les créatures, Seigneur, s'anéantissent en votre présence, que deviendra donc votre servante, qui n'est que poussière? Accomplissez en moi votre sainte volonté et votre bon plaisir ; et si les afflictions, les peines, les mépris des hommes, l'humilité, la patience et la douceur ont un prix inestimable à vos yeux, ne permettez pas, mon Bien-Aimé, que je sois privée d'un si riche trésor et d'un gage si cher de votre amour ; réservez-en la récompense à vos serviteurs et à vos amis, qui la mériteront mieux que moi, puisque je n'ai encore rien fait pour vous servir et pour vous plaire.''

Le Très-Haut accueillit avec beaucoup de satisfaction la demande de notre bienheureuse Vierge. Il lui fit connaître qu'il l'exauçait et qu'il lui accordait, comme elle le souhaitait, de travailler et de souffrir pour son amour durant le cours de sa vie entière, sans qu'elle découvrît alors de quelle manière cela lui devait arriver.

La Reine du Ciel rendit grâces d'avoir été appelée à endurer quelque chose pour le nom et pour la gloire de Dieu, et dans le désir ardent qu'elle éprouvait d'obtenir cette faveur, elle pria le Seigneur de lui permettre de faire en sa présence les quatre vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de clôture perpétuelle dans le Temple, où il l'avait conduite. ''Ma chère Epouse, lui répondit le Très-Haut, mes pensées sont élevées au-dessus de toutes les créatures ; c'est pourquoi, mon Elue, vous

ignorez à présent ce qui peut vous arriver dans le cours de votre vie, et qu'il vous sera impossible d'accomplir tout vos fervents désirs, comme vous vous le proposez. J'accepte votre vœu de chasteté et je veux que vous le fassiez, et que vous renonciez en outre, dès aujourd'hui aux richesses terrestres. Quant aux autres vœux, ma volonté est que vous tâchiez d'agir comme si vous les eussiez réellement accomplis. Le désir que vous avez de les faire s'accomplira plus tard sous le règne de la Loi de grâce en beaucoup d'autres vierges, qui pour me servir et vous imiter, feront les mêmes vœux, vivant ensemble dans diverses communautés. Ainsi vous serez Mère d'un grand nombre de filles."

CHAPITRE NEUVIÈME

SOMMAIRE : 1.—La Bienheureuse Vierge fait le vœu de chasteté. 2.—Ses Epousailles dans le Ciel. 3.—Admirables sentiments d'humilité de la Bienheureuse Vierge : le Très-Haut la comble de nouvelles faveurs. 4.—L'humble Enfant prie encore pour ses vertueux Parents. 5.—Conseils inappréciables de Marie sur la garde de l'angélique vertu de pureté.

1.—La Bienheureuse Vierge fit alors le vœu de chasteté en la présence du Seigneur, et, sans s'astreindre aux autres, elle renonça à l'amour des choses terrestres et se promit d'obéir à toutes les créatures, en vue de Dieu. Elle fut d'ailleurs plus ponctuelle, plus fervente et plus fidèle à accomplir les résolutions qu'elle prit à cet égard, qu'aucun de ceux qui s'y sont obligés ou qui s'y obligeront par un vœu spécial. Après quoi la claire vision de la Divinité cessa. Mais Marie ne fut pas transportée immédiatement sur la terre ; car, elle reçut d'abord, dans un autre état moins sublime, une vision imaginaire du Seigneur et sans sortir de l'empyrée, elle eut plusieurs autres visions du même genre.

2.—Quelques-uns des Séraphins qui sont le plus près de Dieu s'approchèrent de la sainte Vierge dans cette

seconde vision imaginaire, et l'ornèrent par l'ordre du Très-Haut, ainsi que je vais le dire. Premièrement tous ses sens furent comme illuminés par une clarté qui les remplissait de grâce et de beauté. Ensuite on la revêtit d'une robe d'un éclat éblouissant, on lui mit une ceinture de diverses pierres précieuses et transparentes, aux mille nuances variées et brillantes, qui relevait sa beauté d'une manière extraordinaire ; cette ceinture symbolisait la rare candeur de son âme très sainte et le prix de ses éminentes vertus. On la para aussi d'un collier de la plus haute valeur, duquel pendaient sur sa poitrine trois grandes pierres, emblême des trois plus excellentes vertus, la foi, l'espérance et la charité, comme pour désigner le lieu où de si riches joyaux devaient se trouver. Elle reçut ensuite sept anneaux magnifiques que le Saint-Esprit lui mit aux doigts, pour marquer qu'il l'ornait de ses dons les plus éminents. Indépendamment de cette parure, la très-sainte Trinité lui posa sur la tête une couronne impériale d'une matière très précieuse et enrichie de pierreries plus brillantes que le soleil, pour l'établir tout à la fois et son Epouse et l'Impératrice des cieux, en confirmation de ces titres. Le manteau blanc et lumineux dont on l'avait revêtue était rehaussé de chiffres d'un or très-fin et très-éclatant, qui signifiaient : Marie, Fille du Père éternel, Epouse du Saint-Esprit et Mère de la véritable Lumière. Ce dernier titre pourtant ne fut point compris par la bienheureuse Vierge, tandis que les anges, témoins d'une solennité si

nouvelle, en avaient l'intelligence, et se sentaient pleins d'admiration à la pensée de la gloire qui en résultait pour son auteur.

Bientôt le Seigneur excita plus fortement encore l'attention des anges, et il sortit du trône de la très-sainte Trinité une voix qui, s'adressant à la glorieuse Vierge, lui dit : " Vous serez notre Epouse, notre Bien-aimée et notre Elue entre les créatures, pendant toute l'éternité, les anges vous serviront et toutes les nations et générations vous appelleront Bienheureuse (1).

Quand l'auguste Marie eut été ainsi parée des ornements divins, on célébra les épousailles les plus solennelles et les plus merveilleuses qu'aucun des plus hauts chérubins et séraphins eût pu imaginer : car, le Très-Haut l'accepta pour son Epouse unique et singulière et la constitua en la plus suprême dignité qu'une simple créature pût recevoir, afin de déposer en elle sa divinité en la personne du Verbe et avec lui tous les trésors de grâce qu'exigeait cette suréminente dignité.

---

(1) Pendant que ces grandes merveilles s'accomplissaient dans le ciel pour la petite Marie de Juda, notre très-douce Reine, ses heureux Parents, saint Joachim et sainte Anne se trouvaient dans leur solitude, loin de Jérusalem, en Galilée, près de Nazareth, adorant les impénétrables desseins du Très-Haut sur leur Fille unique, réellement bénie entre toutes les créatures et que les générations ont déjà proclamée à travers les siècles et proclameront à jamais Bienheureuse !

3.—La très-humble Vierge était, sous le poids de tant de faveurs, plongée dans un abîme d'amour et d'admiration, et elle dit en la présence du Seigneur : " Souverain Roi, Dieu incompréhensible, qui êtes-vous et qui suis-je, pour que vous daigniez regarder celle qui n'est que poussière et qui est si indigne de vos hautes faveurs ? Connaissant en vous, mon divin Seigneur, comme dans un clair miroir, votre Etre immuable, j'y vois et j'y découvre sans aucune illusion la bassesse du mien. J'y aperçois votre immensité et mon néant, et je m'anéantis à cette vue, tant je suis étonnée que la Majesté infinie s'abaisse jusqu'à un vil vermisseau, qui ne mérite que le rebut et le mépris de toutes les créatures. O mon Seigneur et mon tout, combien vous devrez être glorifié et exalté dans vos œuvres ! Quelle admiration ne devront pas éprouver les esprits angéliques, qui apprécient votre bonté, vos grandeurs et vos miséricordes infinies, quand ils considèreront la générosité avec laquelle vous élevez cette poussière, cette créature si pauvre en mérites jusqu'au rang des Princes. Je vous accepte, mon Seigneur et mon Roi, pour mon Epoux, et je m'offre d'être votre servante. Mon entendement, ma mémoire et ma volonté n'auront plus d'autre objet, d'autre fin, ni d'autre désir que vous, qui êtes mon souverain bien, mon véritable et mon unique amour. Mes yeux ne s'arrêteront sur aucune créature humaine, et mes puissances et mes sens ne s'attacheront qu'à vous et à ce que votre divine Majesté m'ordonnera. Seul, ô mon Bien-Aimé, vous serez pour

votre Epouse, et elle sera uniquement à vous, qui êtes le bien éternel et immuable.''

Le Seigneur entendit avec une complaisance ineffable ce consentement que donna la Reine du ciel aux nouvelles épousailles qu'il avait célébrées avec sa très-sainte âme, et, la traitant comme sa véritable Epouse et comme la Maîtresse de toutes les créatures, il lui confia la libre dispensation de ses grâces et de ses trésors et lui ordonna de demander ce qu'elle souhaiterait, en l'assurant que rien ne lui serait refusé.

4.—La très-humble colombe, se conformant à l'ordre qu'elle venait de recevoir, pria le Père éternel avec la plus vive ferveur d'envoyer son Fils unique au monde pour racheter les hommes, de les appeler tous à la véritable connaissance de sa divinité. Elle pria le Tout-Puissant d'augmenter chez ses Parents Joachim et Anne son saint amour et les autres dons de sa puissante droite ; de consoler les pauvres et les affligés et de les soulager dans leurs besoins, et de lui accorder à elle la grâce d'accomplir avec perfection ce qui serait le plus agréable à sa divine volonté. Telles furent les plus particulières demandes qu'adressa dans cette occasion à la très sainte Trinité, Marie la nouvelle Epouse. Tous les esprits angéliques, pour louer l'auteur de tant de merveilles, chantèrent de nouvelles hymnes d'admiration et ceux que le Très-Haut avait désignés, l'accompagnèrent dans sa descente du ciel, avec

une mélodie céleste, et la remirent à l'endroit du Temple d'où elle avait été enlevée.

5.—Le vœu de chasteté ([1]) comprend la pureté de l'âme et la pureté du corps ; il est facile de la perdre, et difficile ou même impossible de la réparer, selon les manières dont on la perd. Ce précieux trésor est mis en dépôt dans un château qui a un grand nombre de portes et de fenêtres ; et si elles ne sont ni bien gardées, ni bien défendues, il n'est pas en sûreté. Vous n'observerez parfaitement ce vœu, ma fille, qu'autant que vous ferez un pacte inviolable avec vos sens, afin de ne vous en servir que suivant les exigences de la raison et pour la gloire du Créateur. Les sens étant morts, il vous sera facile de remporter la victoire sur des ennemis qui ne peuvent vous vaincre que par leur secours. En effet, les pensées ne reviennent à la charge et ne sauraient se présenter, qu'à moins que les images des choses visibles qui les fomentent n'entrent par les sens extérieurs. Vous ne devez ni toucher ni regarder aucune créature humaine quel que soit son sexe, ni même discourir avec personne, de peur que des souvenirs profanes n'occupent votre imagination. La conservation de cette pureté que j'exige de vous dépend de cette précaution que je vous recommande beaucoup :

---

(1) Paroles de la Bienheureuse Vierge Marie, à la sainte Religieuse qui vient de parler de son vœu de chasteté et qui continue le récit des merveilles de cette Vie que nous ne pourrons lire entièrement qu'aux divines clartés de l'Agneau là-Haut, dans les splendeurs de la bienheureuse éternité !

que si la charité ou l'obéissance (seuls motifs que vous deviez admettre) vous obligent de parler, ce doit toujours être avec toute la gravité, la modestie et la circonspection possible.

Vivez avec vous-même comme n'étant pas du monde, pauvre, mortifiée, affligée, et aimant les amertumes de la vie sans en désirer le repos ni les douceurs, vous considérant comme dans un pays étranger, où vous avez été conduite pour travailler et pour lutter contre de puissants ennemis. Or, comme la chair est le plus formidable de tous, il faut que vous fassiez tous vos efforts pour résister à vos passions naturelles et aux tentations du démon. Elevez-vous au-dessus de vous-même, construisez une demeure dans les régions supérieures, afin de vivre à l'ombre de Celui que vous désirez, et de jouir sous sa protection, d'une véritable tranquillité. Abandonnez-vous entièrement à son chaste et saint amonr, sans croire qu'il y ait d'autres créatures que celles qui vous aident et vous obligent à aimer et servir votre Seigneur : les autres vous doivent être en horreur.

Quoique la religieuse qui porte le titre d'épouse de Jésus-Christ et qui fait profession de toutes les vertus doive les posséder toutes, la chasteté est certainement celle qui la rapproche le plus de son Epoux : parce qu'en l'arrachant à sa corruption naturelle, elle la spiritualise et la fait participer à la condition des anges et même en quelque sorte à la vie de Dieu. C'est une vertu qui

embellit toutes les autres, qui élève le corps à un état supérieur, illumine l'entendement et conserve aux âmes cette noblesse native, qui est au-dessus de tout ce qui est corruptible. C'est parce que cette vertu fut un fruit spécial de la rédemption, mérité par mon très-saint Fils mourant sur la croix, où il effaça les péchés du monde, qu'il est dit que les vierges accompagnent l'Agneau.

Le vœu de clôture est le rempart de la chasteté et de toutes les vertus, le chaton où elles se maintiennent dans tout leur éclat ; c'est aussi le privilège du Ciel pour exempter les religieuses, épouses de Jésus-Christ, des lourds et funestes tributs que le monde, avec sa liberté, paie au Prince de ses vanités. Au moyen de ce vœu, les religieuses vivent dans un port assuré, pendant que les autres âmes sont agitées, et bien souvent submergées dans la tourmente des occasions périlleuses . . . .

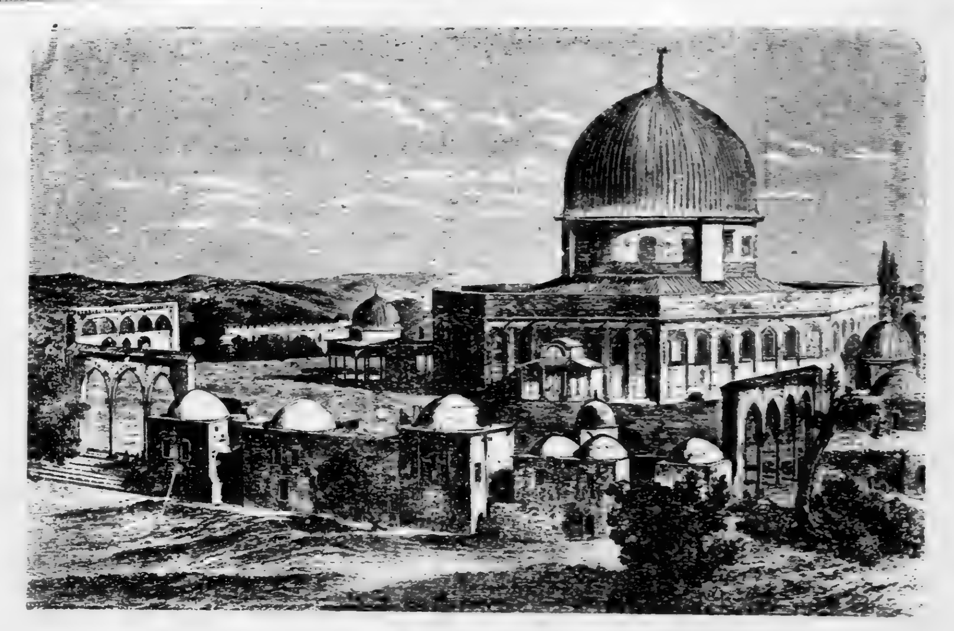
CHAPITRE DIXIÈME

SOMMAIRE : 1.—Marie dans le Temple : le Seigneur la prépare aux afflictions. 2.—Acceptation magnanime de Marie. 3.—Elle reçoit l'annonce de la fin prochaine de son Père, saint Joachim. 4.—La Vierge fait à Dieu une demande pour son vénérable Père. 5.—Le Seigneur agrée sa demande. 6.—Les Anges révèlent à saint Joachim, avant sa mort, le mystère de la DIGNITÉ de Marie, sa Fille, leur Souveraine. 7.—Mort de saint Joachim : la Bonne sainte Anne l'assiste dans ses derniers moments. 8.—La Vierge Marie demande à Dieu des consolations pour sa Mère.

1.—Cependant la très-sainte Enfant croissait, dans le Temple, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, mais avec une telle proportion, que la dévotion était toujours au-dessus de la nature. Cette grâce ne fut jamais mesurée à son âge, mais au bon plaisir divin et aux fins relevées auxquelles la destinait la Divinité. Le Seigneur lui continuait ses dons et ses faveurs, en renouvelant à tout moment pour elle les merveilles de son bras tout-puissant, comme si elles n'eussent été réservées seulement qu'à Marie. Et cette incomparable Enfant y répondait avec tant d'ardeur dans cet âge si tendre, qu'elle remplissait le cœur même du Seigneur de complaisance et les esprits célestes d'un saint étonnement.

Toutefois le Très-Haut détermina que la plénitude des grâces et des vertus de Marie prévînt le comble de ses mérites, par le zèle avec lequel cette très-sainte Vierge s'appliquait aux œuvres les plus pénibles et les plus héroïques, autant que ses tendres années le lui pouvaient permettre. C'est pourquoi le Seigneur lui dit dans une de ses visions : "Mon Epouse et ma colombe, je vous aime d'un amour infini, et je demande de vous ce qui est le plus agréable à mes yeux et l'entière satisfaction de mes désirs. Appréciez, ma fille, le trésor caché que renferment les travaux et les afflictions et que l'ignorance aveugle des hommes a si fort en horreur. Sachez que mon Fils unique enseignera, quand il se sera revêtu de la nature humaine, le chemin de la croix par son exemple et par sa doctrine, la laissant pour héritage à mes élus, après en avoir fait son propre partage ; et il établira la Loi de grâce, en fondant sa stabilité et son excellence sur l'humilité et sur la patience dans les croix et les afflictions, parce que la condition de la nature humaine l'exige ainsi, surtout depuis qu'elle a été pervertie par le péché qui a corrompu ses inclinations. Il est aussi conforme à mon équité et à ma providence que les mortels obtiennent et acquièrent la couronne de gloire par le moyen des travaux et des croix, comme c'est par là que mon Fils unique incarné la leur doit mériter. Ces paroles vous feront comprendre, ma Fille, que vous ayant par la puissance de ma droite élue pour mes délices, et enrichie de mes dons, il ne serait pas juste que ma grâce

es
es
ge
us
nt
ne
us
ui
on
que
no-
que
de
ple
nes
lira
nce
les
ine
r le
on-
tels
le
que
Ces
ant
et
âce



VII.—LA MOSQUEE D'OMAR.

LEGENDE

La Mosquée d'Omar.—Autrefois et jusqu'à la guerre de Crimée, il y avait peine de mort pour tout Chrétien qui aurait osé franchir son enceinte. La Mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du Temple de Salomon, s'élève sur une plate-forme de 6 à 15 pieds de haut et de 2,000 pieds de pourtour. Cette plate-forme s'élève à son tour, au centre d'une immense esplanade, parfaitement nivelée, de 1,600 pieds de longueur moyenne, sur 1,000 pieds de largeur; cette esplanade est entourée d'un mur de soutènement aux proportions colossales.

Ce splendide monument se compose de deux enceintes octogonales de forme concentrique; et d'une troisième de forme circulaire. Les plafonds sont à caisson, et la coupole est soutenue par deux rangées de piliers et de colonnes qui partagent le monument en trois parties: Ces colonnes, monolithes, du plus beau marbre, sont toutes de hauteur et de module différents. Elles proviennent évidemment de monuments antiques (1).

---

(1) Nous donnerons la Description très-détaillée de la Mosquée d'Omar, dans les Annales du T.-S. Rosaire, au Ve Mystère.

fût oisive dans votre cœur, ni frustrée du fruit de votre amour, et que vous n'eussiez aucune part à l'héritage de mes Élus. Ainsi je veux que vous vous disposiez à souffrir des tribulations et des peines pour mon amour."

2.—Notre généreuse souveraine, MARIE, répondant à cette allocution du Très-Haut avec plus de magnanimité que tous les saints et les martys n'en n'ont jamais eu, dit à la Majesté divine : "Mon Seigneur, mon Dieu et mon Roi, j'ai déjà consacré à votre divine volonté, à votre bon plaisir toutes mes opérations, toutes mes puissances et l'être même que vous m'avez donné dans votre bonté infinie, afin que toutes choses s'accomplissent en moi au gré de votre suprême sagesse et immense bonté. Que si vous me permettez de choisir quelque chose, je ne veux plus que souffrir pour votre amour jusqu'à la mort, et vous supplier, mon Bien-Aimé, de faire de votre servante un sacrifice et un holocauste de patience agréable à vos yeux. Je me sens si obligée envers vous, mon Seigneur et mon Dieu, qu'il n'est aucune créature qui vous doive un pareil retour, et même toutes ensemble ne vous sont pas aussi redevables que je le suis moi seule, moi la plus incapable de donner à votre grandeur la satisfaction que je voudrais lui offrir ; mais si les souffrances qu'on endure pour vous peuvent vous satisfaire, Seigneur, faites que toutes les tribulations et les douleurs de la mort m accablent. Je sollicite seulement votre divine protection, et, prosternée devant le trône royal de votre

Majesté infinie, je vous supplie de ne me point abandonner. Souvenez-vous, Seigneur, des promesses fidèles que vous avez faites à vos serviteurs par la bouche de nos Pères et vos Prophètes, de favoriser le juste, d'assister le persécuté, de consoler l'affligé, de le protéger et défendre, dans les assauts de la tribulation. Vos paroles sont véritables et vos promesses infaillibles : le ciel et la terre passeront plus tôt que leur certitude. La malice de la créature ne pourra point éteindre votre charité envers celui qui espère en votre miséricorde. Que votre sainte et parfaite volonté s'accomplisse donc en moi."

3.—Le Très-Haut agréa ce sacrifice du matin de la jeune Marie, et lui dit avec des marques de bienveillance : " Vous êtes belle dans vos pensées, Fille du Prince, ma colombe et ma bien-aimée ; j'accepte vos désirs, agréables à mes yeux, et, pour commencer leur accomplissement, je veux vous apprendre que le temps approche où, suivant ma divine disposition, votre père Joachim va passer de la vie mortelle à la vie immortelle et éternelle. Sa mort arrivera bientôt, puis il reposera en paix et restera avec les saints dans les limbes, en attendant la rédemption de tout le genre humain."

4.—Cet avis du Seigneur ne troubla point le cœur magnanime de la Reine du Ciel ; mais, comme l'amour des enfants pour leurs parents est une juste dette de la nature, que la très-sainte Vierge payait dans toute sa rigueur, elle ne pouvait se défendre de la douleur natu-

relle qu'elle ressentait de se voir privée de son très-saint père Joachim, qu'elle aimait saintement, en qualité de fille. La tendre et douce Marie éprouva ce sentiment douloureux, autant qu'il était compatible avec la sérénité de son esprit ; et, comme elle agissait en toutes choses avec une grandeur d'âme incomparable, donnant ce qu'elle devait à la grâce et à la nature, elle fit une fervente prière pour son père Joachim. Elle demanda au Seigneur de le regarder dans le passage de son heureuse mort comme Dieu puissant et véritable ; de le défendre du démon surtout en cette heure, et de le conserver et constituer au nombre des élus, puisqu'il avait confessé et glorifié son saint et admirable nom durant sa vie : et pour y obliger davantage la Majesté divine la très-reconnaissante fille s'offrit d'endurer pour son très vertueux père tout ce que le Très-Haut ordonnerait.

5.—Le Seigneur agréa cette demande et consola la très-sainte enfant, en l'assurant qu'il assisterait son père en bienfaiteur clément et miséricordieux de ceux qui l'aiment et le servent, et qu'il le placerait entre les patriarches Abraham, Isaac et Jacob ; puis il la prépara encore à recevoir et à souffrir d'autres afflictions. Huit jours avant la mort du saint Patriarche Joachim, un nouvel avis du Seigneur lui fit connaître le jour et l'heure où il devait mourir, comme en effet il mourut *six mois* après que notre Reine fut entrée dans le Temple.

6.—Ayant reçu ces avis du Seigneur, elle demanda aux douze anges (desquels nous avons déjà dit que saint

Jean fait mention dans l'Apocalypse) de l'assister et de le consoler durant sa maladie : ce qu'ils firent avec beaucoup de zèle. Dans la dernière heure qui précéda sa mort, elle lui envoya tous ceux de sa garde, et pria le Seigneur de les lui manifester pour sa plus grande consolation. Le Très-Haut exauça sa prière et accomplit en toutes choses le désir de son Elue, unique et parfaite. Le grand et heureux Patriarche Joachim vit les mille anges qui gardaient sa chère Fille Marie, dont les demandes et les vœux furent surpassés par la grâce du Tout-Puissant ; et par son commandement les anges dirent à Joachim ce qui suit : " Homme de Dieu, le Très-Haut et Tout-Puissant veut votre salut éternel, et vous destine de son lieu saint le secours nécessaire et convenable à votre âme. Votre Fille Marie nous a envoyés ici pour vous assister en cette heure, où vous allez payer à votre Créateur la dette de la mort naturelle. Elle est votre fidèle et très-puissante avocate auprès de Dieu, au nom et en la paix duquel vous devez partir de ce monde avec beaucoup de consolation, parce qu'il vous a fait père d'une Fille comblée de tant de bénédictions. Et, bien que la divine et incompréhensible Majesté ne vous ait jusqu'à présent pas manifesté, par ses secrets jugements, le mystère de la dignité à laquelle il doit élever votre Fille, il veut que vous le connaissiez maintenant, afin que vous l'exaltiez et le glorifiez, et que vous tempériez à cette nouvelle par la joie de votre esprit la douleur et la tristesse de la mort. Votre Fille et notre Reine Marie est

celle que le Tout-Puissant a choisie pour que le Verbe divin se revête de la chair et de la forme humaine dans son sein virginal. Elle doit être la Mère privilégiée du Messie et la bénie entre toutes les femmes, supérieure à toutes les créatures et seulement inférieure à Dieu. Votre bienheureuse Fille doit être la restauratrice de ce que le genre humain a perdu par le premier péché, et la haute montagne où la nouvelle Loi de grâce doit se promulguer et s'établir. Et, puisque vous laissez au monde sa Réparatrice et une Fille par laquelle Dieu lui prépare le remède convenable, partez-en avec joie. Que le Dieu de Sion vous bénisse et vous constitue entre les saints, afin que vous arriviez à la vue et à la jouissance de l'heureuse Jérusalem."

7.—Sainte Anne était présente, et veillait au chevet de Joachim son époux, lorsque les saints anges lui adressèrent ce discours, qu'elle entendit par une disposition divine ; au même instant le saint Patriarche perdit la parole, et entrant dans la voie commune à tous les hommes, il commença d'agoniser, luttant merveilleusement entre la joie d'une nouvelle si agréable et la douleur de sa mort. Durant cette lutte, il fit, par ses puissances intérieures, plusieurs actes d'amour de Dieu, de foi, d'admiration, de louange, de reconnaissance et d'humilité. Il pratiqua aussi d'autres vertus d'une manière fort héroïque, et étant ainsi absorbé dans la contemplation d'un mystère si divin, il arriva au terme de la vie naturelle par la précieuse mort des saints. Sa très-sainte

âme fut portée par les anges aux limbes des saints Pères et des Justes, et le Très-Haut voulut, pour leur consolation et pour les éclairer d'une nouvelle lumière dans cette longue nuit où ils étaient plongés, que l'âme du saint Patriarche Joachim fût le nouveau paranymphe et le légat de sa divine Majesté, chargé d'annoncer à cette assemblée de Justes que le jour de la lumière éternelle commençait à paraître, que l'aurore, Marie, fille de Joachim et d'Anne, était déjà venue au monde et que d'elle naîtrait le Soleil de la Divinité, Jésus-Christ, Rédempteur de tout le genre humain. Les saints Pères et les Justes des limbes apprirent ces nouvelles avec beaucoup de joie, et offrirent au Très-Haut de nouveaux cantiques de louanges.

L'heureuse mort du Patriarche saint Joachim arriva (comme je viens de le dire) six mois après l'entrée de sa très-sainte Fille dans le Temple, lorsqu'elle avait seulement trois ans et demi. Saint Joachim avait soixante neuf ans et six mois, lorsqu'il mourut. C'est dans sa quarante-sixième année d'âge qu'il avait pris sainte Anne pour épouse. Vingt ans après leur mariage, ils eurent la très-pure Marie ; et la bienheureuse Vierge avait trois ans et demi, lorsque Dieu appela à lui son vénérable père, ce qui donne au saint Patriarche l'âge de soixante neuf ans, six mois et quelques jours.

8.—Le saint Patriarche et père de notre Reine ayant expiré, les saints Anges de sa garde s'en retournèrent

aussitôt auprès d'elle et lui apprirent tout ce qui était arrivé en la mort de son père. Alors la très-prudente Fille sollicita par ses prières des consolations pour Anne, sa sainte Mère, priant le Seigneur de la diriger et de l'assister lui-même comme père, dans la solitude où la laissait la perte de son époux saint Joachim. La sainte Mère, Anne, lui transmit aussi la nouvelle de la mort par l'intermédiaire de la maîtresse de notre auguste Souveraine, afin que celle-ci la consolât en la lui annonçant. La maîtresse se conforma au désir de sainte Anne et la très-sage Fille, dissimulant tout ce qu'elle en savait, reçut la nouvelle avec beaucoup de résignation et avec une modestie de Reine, qui n'ignorait pas ce que l'on venait lui apprendre. Mais comme elle était très-parfaite en tout, elle se rendit sur le champ au Temple pour y renouveler son sacrifice de louange, d'humilité, de patience et de plusieurs autres vertus et prières, marchant toujours avec des pas aussi grands que beaux aux yeux du Seigneur. Et pour parfaire ces actes comme tous les autres, elle demandait aux saints anges de concourir avec elle et de lui aider à bénir le Très-Haut.

CHAPITRE ONZIÈME

SOMMAIRE : 1.—Instruction de la sainte Vierge sur le mérite des épreuves de la vie, à l'occasion de la mort de son Père saint Joachim. 2.—La Fille Bénie de sainte Anne commence à souffrir dès son enfance : cet état dura dix ans. 3.—Annonce de la mort prochaine de la Bonne sainte Anne. 4.—Faveur admirable accordée en cette circonstance et à la Fille et à la Mère. 5.—Marie dispose sa Mère à recevoir la mort avec courage.

1.—" Ma fille [1], ranimez souvent au fond de votre cœur l'estime que vous devez faire du bienfait des épreuves que la providence du Seigneur ménage aux mortels avec une sagesse secrète. Ce sont là ses jugements justifiés en eux-mêmes, plus inappréciables que l'or et les pierres précieuses, et plus doux que le rayon de miel pour celui qui n'a pas le goût dépravé. Je veux, ma chère fille, que vous compreniez que si la créature souffre, soit sans aucun péché, soit à cause de ses péchés, c'est un bienfait qu'elle ne saurait obtenir sans une grande miséricorde du Très-Haut. Et quoique ce soit une grâce que de recevoir des souffrances pour ses péchés,

(1) La Bienheureuse Vierge Marie s'adresse à l'âme privilégiée dont nous avons parlé plusieurs fois déjà et dont nos pieux Lecteurs se souviennent bien maintenant.

cette même grâce est néanmoins accompagnée de beaucoup de justice. Cela étant, faites de sérieuses réflexions sur la folie commune des enfants d'Adam, qui veulent tous des consolations et des faveurs sensibles et n'aiment que ce qui flatte leur goût dépravé. Ils ne cherchent qu'à éviter les peines et à se préserver de la moindre atteinte de la douleur, et tandis que leur plus grand bonheur devrait consister à les rechercher avec empressement sans même les avoir méritées, ils le mettent uniquement à se soustraire à ce qu'ils méritent, et sans quoi ils ne sauraient obtenir la félicité.

Si l'or échappait à la fournaise, le fer à la lime, le grain au moulin et au fléau, les raisins au pressoir, ils ne serviraient à rien, et l'on ne jouirait point de la fin pour laquelle ils ont été créés. Or, comment les hommes se laissent-ils abuser jusqu'à croire qu'étant remplis d'horribles vices et de péchés abominables, ils puissent être assez purs et assez dignes de jouir de Dieu éternellement, sans passer par la fournaise et par la lime des souffrances? Si même dans leur état d'innocence ils n'étaient point capables d'obtenir le bien infini et éternel pour récompense et pour couronne, comment l'obtiendraient-ils étant dans les ténèbres et en la disgrâce de Dieu? D'autant plus que les enfants de perdition font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre indignes et ennemis de Dieu, et pour éviter les croix, les traverses et les afflictions qui sont le chemin pour retourner à Dieu, la lumière de l'entendement, le flambeau qui découvre les illusions des

choses extérieures, l'aliment des justes, l'unique moyen de la grâce, le prix de la gloire et surtout l'héritage que mon Fils et mon Seigneur a choisi pour lui-même et pour ses Elus, en naissant et vivant toujours dans les souffrances et en mourant sur une croix.

C'est par là, ma fille, que vous devez apprécier la valeur des souffrances, que les mondains ne découvrent pas, parce qu'ils sont indignes de cette science divine ; et comme ils l'ignorent, ils la méprisent. Réjouissez-vous et consolez-vous dans les tribulations, et quand le Très-Haut daignera vous en envoyer quelqu'une, tâchez d'aller au-devant pour la recevoir comme une de ses bénédictions et un gage de son amour et de sa gloire. Accoutumez votre cœur à la magnanimité et à la constance, afin que, dans les occasions de souffrir, vous soyez égale et la même que vous étiez dans la prospérité et dans vos meilleures résolutions. Gardez-vous d'accomplir avec tristesse ce que vous promettez avec joie ; car Dieu aime celui qui est le même en donnant qu'en offrant. Sacrifiez donc votre cœur et vos puissances en holocauste de patience, et vous chanterez, par des cantiques nouveaux de joie et de louange, les justifications du Très-Haut, lorsque pendant votre Pèlerinage ici-bas il vous distinguera et traitera comme sienne par les marques les plus sensibles de son amitié qui sont les épreuves, les croix et les tribulations.

Sachez, ma Fille, que mon très-saint Fils et moi nous désirons trouver parmi les créatures quelques âmes qui

marchent dans le chemin de la croix, auxquelles nous puissions enseigner avec ordre cette divine science, et que nous puissions détourner des voies de la sagesse du monde, où les enfants d'Adam veulent avec une obstination aveugle toujours avancer, en repoussant la discipline salutaire des afflictions. Si vous voulez être notre disciple, entrez dans cette école, où l'on n'enseigne que la science de la croix, et qu'à chercher en elle le repos et les délices véritables.

L'amour terrestre des plaisirs sensibles et des richesses ne s'accorde point avec cette sagesse, non plus que la vaine ostentation qui éblouit les yeux faibles des mondains avides du faux honneur et des choses brillantes et précieuses qui excitent l'admiration des ignorants. Pour vous, ma fille, aimez la vérité, faites choix de la meilleure part et souhaitez d'être de celles qui sont cachées et en oubli dans le monde. J'étais Mère du Dieu incarné lui-même, et par là Maîtresse avec mon divin Fils de tout ce qui est créé ; et cependant je fus fort peu connue et sa divine Majesté fut fort méprisée des hommes. Si cette doctrine n'eût été la plus estimable et la plus certaine, nous ne l'aurions pas enseignée par nos exemples et par nos paroles ; c'est là, la lumière qui luit dans les ténèbres, lumière chérie des Elus et rejetée des réprouvés."

2.—Le Très-Haut qui règle par son infinie sagesse la conduite des siens avec poids et mesure, voulut exercer notre auguste Souveraine par diverses afflictions propor-

tionnées à son jeune âge, quoiqu'elle fût toujours grande en la grâce, qu'il voulait par ce moyen lui augmenter avec une plus abondante gloire. La jeune Marie était toute pleine de sagesse et de grâce : néanmoins il était convenable qu'elle fût disciple en expérience et qu'elle y avançât et y apprît la science de souffrir, qui arrive à sa dernière perfection par la pratique. Elle avait joui durant le cours de ses tendres années des délices et des caresses du Très-Haut, de celles des saints Anges aussi bien que de ses parents ; et étant dans le temple, elle en avait beaucoup reçu de sa maîtresse et des prêtres, parce qu'elle était aimable et agréable aux yeux de tous. Mais il était temps qu'elle commençât d'avoir une science nouvelle du bien qu'elle possédait, et une certaine connaissance que l'on acquiert, par l'absence et la privation de ce bien, et par la pratique des vertus particulières que cette privation produit, à cause de la différence qu'il y a entre l'état des consolations et des douceurs spirituelles et celui de la solitude, de la sécheresse et des tribulations.

La première des afflictions que souffrit notre Souveraine fut l'interruption des visions continuelles dont le Seigneur lui faisait part ; et cette douleur lui parût d'autant plus grande qu'elle n'y était pas accoutumée, et que le trésor qu'elle ne voyait plus était pour elle plus précieux et plus sublime. Elle fut aussi privée du commerce sensible des saints Anges et par l'éloignement de tant d'objets excellents et divins qui se dérobèrent d'un seul coup à sa vue (sans pourtant la quitter ni lui

discontinuer leurs secrètes assistances), cette âme très-pure et très-affligée croyait être demeurée seule dans la nuit obscure de l'absence de son bien-aimé, qui la revêtait de lumière.

Ce changement parut étrange à notre jeune Reine ; car bien que le Seigneur l'eût prévenue pour souffrir de plus grandes épreuves, il ne les lui avait pas spécifiées. Or comme le cœur candide de cette très-simple colombe ne pouvait rien penser ni opérer que ce ne fut un fruit de son humilité et de son amour incomparable, elle s'appliquait entièrement à ces deux vertus ; par l'humilité, elle attribuait à son ingratitude de n'avoir pas mérité la présence et la possession du bien qu'elle venait de perdre ; et par l'ardent amour elle l'appelait et le cherchait avec une douleur et avec des affections si amoureuses, qu'il n'est pas possible de les exprimer.

Le Seigneur se cacha ainsi à sa divine Epouse, durant l'espace de *dix ans ;* et bien qu'il l'interrompît quelquefois en dévoilant sa face, afin que sa Bien-Aimée goûtât quelque soulagement, ces doux intervalles ne lui arrivèrent que rarement pendant ce temps-là, et encore n'y éprouvait-elle pas autant de douceur que dans les premières années de son enfance. Cette absence du Seigneur était nécessaire pour que notre Reine se disposât, par l'exercice de toutes les vertus et avec une perfection accomplie, à la dignité à laquelle le Très-Haut la destinait ; car, si elle eût joui toujours de la vue de la Majesté

divine, comme elle lui avait été de tant de manières et à tant de différentes reprises communiquée dans le temps de son enfance, elle eut été incapable de souffrir dans l'ordre commun des simples créatures.

Néanmoins, quoique les visions intuitives et abstractives de la divine essence, et celles des Anges, fussent suspendues pour la très-sainte Vierge pendant cette sorte d'absence du Seigneur, son âme et ses puissances ne laissaient pas d'avoir plus de dons, de grâces et de lumière surnaturelle que tous les saints ensemble, parce qu'à cet égard la main du Très-Haut ne se raccourcit jamais pour elle ; mais par rapport aux visions fréquentes de ses premières années, j'appelle absence du Seigneur le temps considérable pendant lequel il l'en priva. Elle commença de souffrir cette absence huit jours avant la mort de son père saint Joachim. Immédiatement après, elle fut en butte aux persécutions que les esprits infernaux avaient résolu de lui faire subir tant par eux-mêmes que par le concours des autres créatures, de sorte que ces peines accompagnèrent notre aimable Souveraine jusqu'à la douzième année de son âge, où elle reçut du Ciel l'avis d'un nouvel évènement douloureux.

3.—Marie étant donc arrivée à la douzième année de son âge, entendit un jour les saints Anges lui dire, sans pourtant se manifester à elle : " Marie, le terme de la vie de votre sainte Mère Anne approche : le Très-Haut a

déterminé de la tirer de la prison du corps mortel et de donner une heureuse fin à ses travaux et à ses peines."

Le cœur de la tendre Enfant fut tout ému de ce nouveau et douloureux avis. Se prosternant en la présence du Très-Haut, elle fit une fervente prière pour la bonne mort de sa sainte Mère, et elle dit : "Roi des siècles, invisible et éternel ; souverain, immortel et puissant, Créateur de l'univers, bien que je ne sois que cendre et poussière, et que j'aie sujet de craindre d'avoir déplu à votre divine Majesté, je ne laisserai pas de parler à mon Seigneur et de répandre mon cœur en sa présence, espérant, mon Dieu, que vous ne mépriserez pas une créature qui a toujours confessé votre saint Nom. Envoyez, Seigneur, en paix votre servante, qui a désiré avec une foi invincible et avec une espérance ferme d'accomplir votre divine volonté. Faites qu'elle sorte de ce monde victorieuse et triomphante de ses ennemis, et qu'elle arrive au port assuré de vos saints Elus. Que votre bras puissant la fortifie, et que cette même droite qui a rendu ses voies parfaites la soutienne à la fin de sa course mortelle, afin qu'elle repose, ô mon divin Père, en la paix de votre grâce et de votre amitié, elle qui l'a toujours recherchée de toutes les forces de son cœur."

4.—Le Seigneur ne répondit point sensiblement à cette demande de sa Bien-Aimée ; mais la réponse fut une faveur admirable qu'il fit et à la Fille et à la Mère. Car, cette même nuit le Très Haut ordonna aux Anges de la



VIII.—LA MOSQUEE EL-AKSA.



LEGENDE

L'empereur Justinien avait fait bâtir une belle église, en souvenir du Mystère de la *Présentation.*

Le Khalife Omar fit sa prière dans cette église et établit qu'à l'avenir elle serait dédiée au culte de l'Islamisme, sous le nom de *El-Aksa* (l'éloignée).

Dans la suite plusieurs tremblements de terre ébranlèrent l'édifice qui fut rebâti vers le milieu du cinquième siècle.

Notre Gravure montre la façade de l'édifice. Un porche, ayant *sept* arcades de front, accolé à cette façade, en 1236, donne entrée au vaste monument. La Mosquée forme une sorte de parallélogramme d'environ trois cents pieds de long sur deux cents de large. Elle est composée de *sept* nefs qui présentent à l'œil du visiteur une véritable forêt de colonnes.

C'est vers l'extrémité sud de la grande nef que se trouve, d'après la Tradition : L'*Emplacement approximatif de l'habitation de la Très-Sainte Vierge, lors de son séjour dans le Temple.* Et l'on croit que c'est encore là que Marie présenta son divin Fils, au jour de la Purification.

très-sainte Vierge de la porter réellement auprès de sa Mère malade, tandis que l'un d'entre eux tiendrait sa place en prenant un corps aérien de sa propre forme. Les Anges obéirent au divin commandement, et portèrent leur Reine et la nôtre dans la chambre de sa Mère. Aussitôt qu'elle y fut, elle s'approcha de sainte Anne avec beaucoup de respect ; elle lui baisa la main, et lui dit : "Ma douce et vénérée Mère, que le Seigneur soit votre lumière et votre force, qu'il soit béni de ce que, par un effet de son infinie bonté, il n'a pas voulu que je fusse privée du bonheur de votre dernière bénédiction. Accordez-la moi je vous en prie ma très-chère Mère, et consolez par cette faveur cette pauvre nécessiteuse." Sainte Anne lui donna sa bénédiction, et rendit grâces au Seigneur d'un tel bienfait, avec l'intime affection que lui inspirait la connaissance du mystère de sa Fille et de sa Reine. Elle la remercia aussi de l'amour qu'elle venait de lui témoigner dans un pareil moment.

5.—Ensuite notre Souveraine tournant ses regards et ses pensées vers sa sainte Mère, la disposa à recevoir la mort avec courage, et entre plusieurs réflexions très-consolantes qu'elle lui adressa, elle lui dit : "Ma très-chère Mère, il faut que nous passions par la porte de la mort pour arriver à la vie éternelle que nous espérons. Ce passage est difficile et pénible, mais utile quand on l'accepte du bon plaisir divin, parce qu'il est le principe de la sûreté et du repos, et aussi parce que la créature répare par là les

négligences et les fautes qu'elle a commises en ne vivant pas avec toute la perfection qu'elle devait. Acceptez, ma bonne Mère, la mort ; payez avec joie la dette commune, et partez tranquille pour aller rejoindre la compagnie de nos saints Pères les Patriarches, des Prophètes, des Justes et des amis de Dieu, avec lesquels vous attendrez la Rédemption que le Très-Haut nous enverra par le moyen de notre Sauveur, son Oint. La certitude de cette espérance les consolera jusqu'à ce qu'ils obtiennent la possession du bien que nous espérons tous."

CHAPITRE DOUZIÈME

SOMMAIRE : 1.—Sainte Anne meurt assistée par sa Fille, la Reine de l'Univers. 2.—Portrait de la Sainte. 3.—Epilogue.

1.—Sainte Anne répondit à sa très sainte Fille avec un amour réciproque et par des consolations dignes d'une telle mère et d'une telle fille dans cette circonstance. Elle lui dit avec une tendresse maternelle : " Marie, ma chère Fille, acquittez-vous maintenant de ce que vous me devez. Ne m'oubliez pas devant notre Dieu et notre Créateur. Représentez-lui le besoin que j'ai de sa divine protection en cette heure. Souvenez-vous des obligations que vous m'avez, puisque je vous ai conçue dans mon sein, et qu'ensuite je vous ai nourrie de ma propre substance,et vous garde toujours dans mon cœur. Demandez ma fille, au Seigneur qu'il étende la main de ses miséricordes infinies sur cette créature inutile qui en est sortie, et qu'il m'accorde sa Bénédiction en cette heure de ma mort ; puisque toujours comme maintenant toute ma confiance n'a été qu'en son saint Nom. Ne m'abandonnez pas, ma Fille bien-aimée, jusqu'à ce que vous m'ayez fermé les yeux. Vous demeurez orpheline et

sans aucun secours humain ; mais vous vivrez sous la protection du Très-Haut et vous espérerez en ses antiques miséricordes. Marchez, ma chère Fille, par la voie des justifications du Seigneur, et demandez à sa divine Majesté qu'elle gouverne vos affections et vos puissances, et qu'elle soit le Maître qui vous enseigne sa sainte Loi. Ne sortez pas du Temple avant d'avoir embrassé un état, et cela suivant les sages conseils des prêtres du Seigneur, et après avoir prié continuellement Dieu de disposer, selon son bon plaisir, de tout ce qui vous concerne, et de vous donner, si c'est sa volonté, un époux de la Tribu de Juda et de la lignée de David. Vous ferez part aux pauvres (envers lesquels vous serez libérale et charitable) des biens de votre père Joachim et des miens, qui vous appartiennent. Vous garderez *votre secret* dans le plus intime de votre cœur, et vous demanderez incessamment au Tout-puissant qu'il veuille dans sa miséricorde envoyer au monde son salut et la Rédemption par le Messie promis. Je supplie sa bonté infinie d'être votre refuge, et d'accompagner de sa Bénédiction celle que je vous donne."

Parmi ces entretiens si sublimes et si divins, l'heureuse Mère sainte Anne ressentit les dernières douleurs de la mort, ou plutôt de la vie, et s'étant appuyée sur le trône de la grâce, c'est-à-dire sur les bras de sa très-sainte Fille Marie, elle rendit sa très pure âme à son Créateur. Et après qu'elle lui eut fermé les yeux, comme sa Mère le lui avait demandé, laissant le corps sacré fort décemment

enveloppé, les saints Anges rapportèrent leur Reine dans le Temple. Le Très-Haut n'empêcha point que la force de l'amour naturel ne lui fît ressentir une vive et profonde douleur de la mort de son heureuse Mère, et par cette mort sa propre solitude où elle se trouvait privée d'un tel secours. Mais ces mouvements douloureux furent en notre souveraine très-saints et très parfaits, et tellement gouvernés et réglés par la grâce de sa très-innocente pureté et de sa très-prudente innocence, qu'elle bénit le Très-Haut des miséricordes infinies qu'il avait montrées en la vie et en la mort de sa sainte Mère. Cependant ses douces et amoureuses plaintes sur l'absence du Seigneur continuaient toujours.

La très-sainte Fille ne put pas pénétrer toute la consolation que sa présence causa à son heureuse Mère à l'heure de sa mort, parce qu'elle ignorait sa propre dignité et le *mystère* que sainte Anne connaissait, ayant toujours gardé ce secret, comme le Très-Haut le lui avait prescrit. Mais celle qui était la lumière de ses yeux et qui devait être la lumière de tout l'univers, se trouvant à son chevet, et cette sainte malade expirant entre ses bras, elle ne pouvait pas désirer davantage ici-bas pour avoir la plus heureuse fin qu'aucun mortel eût jamais eue jusqu'à elle. Sainte Anne mourut plus pleine de mérites que d'années ; et sa très-sainte âme fut placée par les Anges dans le sein d'Abraham, reconnue et honorée de tous les Patriarches, les Prophètes et les Justes qui s'y trouvaient.

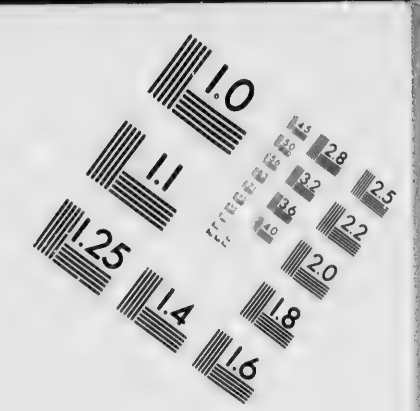
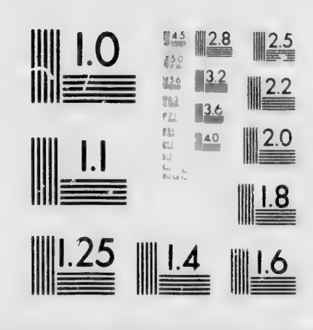
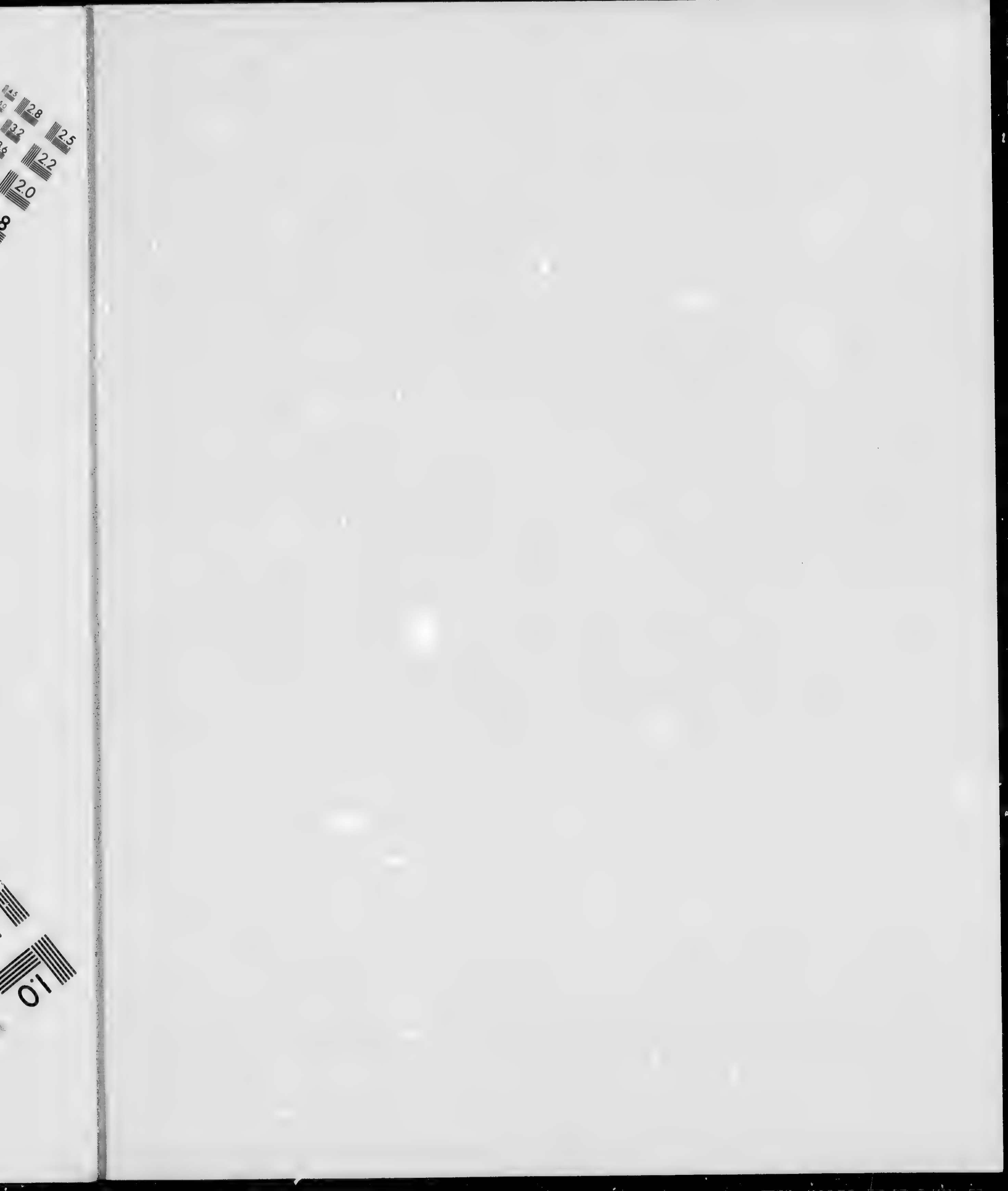


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



2.—Portrait de la Bonne sainte Anne.— Cette très sainte femme avait naturellement le cœur noble et magnanime, l'esprit lumineux et élevé ; elle était fervente, et en même temps fort calme et pacifique. Elle avait une taille médiocre, un peu plus petite que celle de sa bienheureuse Fille Marie, le visage rond, les manières toujours égales et fort modestes, le teint blanc et vermeil. Enfin elle fut Mère de Celle qui le fut de Dieu même, et cette dignité renferme beaucoup de perfections.

Sainte Anne vécut cinquante-six ans, partagés en cette manière : elle en avait vingt-quatre quand elle se maria à saint Joachim : elle en passa vingt dans son mariage sans enfant. En sa quarante quatrième année elle mit au monde la très-pure Marie, et douze années qu'elle vécut après la naissance de cette Reine, savoir trois en sa compagnie et neuf pendant le séjour de l'auguste Vierge dans le Temple font *cinquante-six ans*.

Le Très-Haut choisit sainte Anne et la tira d'entre les autres femmes, pour être mère de Celle qui fut supérieure à toutes les simples créatures, et inférieure seulement à Dieu, mais pourtant sa propre Mère ; et parce qu'elle a eu cette Fille, et qu'elle a été par elle aïeule du Verbe incarné, toutes les nations peuvent appeler bienheureuse cette Sainte privilégiée.

EPILOGUE

" L'illustre racine de Jessé a poussé une tige gracieuse, sur laquelle une fleur s'est épanouie ! La racine, c'est Anne : la Mère de Dieu est la tige : la fleur, c'est JÉSUS !

Réjouissez-vous, Mère de la Mère du Christ, qui avez accueilli avec complaisance le message de Dieu le Père.

Réjouissez-vous, parce que vous avez conçu après avoir vécu stérile auprès de Joachim votre époux.

Réjouissez-vous, parce que votre Fille fut conçue, exempte de toute tache originelle.

Réjouissez-vous, parce que vous avez mis au monde une Fille qui est comme un Vase plein de vertu, une Fille pleine de grâce, toute pure.

Réjouissez-vous, parce que vous avez eu le bonheur d'allaiter Celle qui sera l'Etoile du monde et le Tabernacle du Souverain Roi.

Que par Elle, il nous soit donné à jamais de voir Dieu face à face dans les clartés de l'éternelle gloire !

O Bonne sainte Anne, glorieux rejeton de Jessé, l'éclat de toutes les vertus a rayonné sur vous dès l'âge le plus tendre : de vous la Vierge est née pour être Reine : reconciliez-nous avec le Roi des rois !

Mère de la Mère du Rédempteur, très-glorieuse et Bonne sainte Anne, qui maintenant régnez avec les

Anges, couronnée de gloire, souvenez-vous de nous, encore exilés sur cette terre.

Anne, pieuse Mère, je vous salue, vous dont le nom est si doux !

Je vous salue, racine de Jessé, dont la fleur odorante répand les éternels parfums du ciel.

Je vous salue, ô vous qui avez fait briller l'Etoile de la Mer, vous qui contemplez la Mère du Fils du Roi des rois.

Du sein des tourbillons orageux de ce monde, attirez-nous avec les Bienheureux, et conduisez-nous de l'exil dans la patrie.

Vous qui seule avez mérité d'être la Mère de la Mère du Christ, écoutez nos prières :

Empressez-vous de nous recommander à la Mère et à son Fils, au Roi, et à la Reine (1)."

---

(1) Extrait du *Petit Office*, enrichi d'indulgences par Alexandre VI et Clément VIII et qui fut imprimé en France, d'après l'exemplaire que Marie de Médicis avait reçu du Souverain Pontife.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LA BONNE STE ANNE.–SES MIRACLES.

Exhortation à la confiance en la Bonne Sainte Anne.

" Si la multitude des miracles, dit l'abbé Trithème [1], prouve la sainteté, aucun saint ne mérite autant de vénération que notre *Sainte*, qui comble de bienfaits innombrables ses fidèles serviteurs.

Qui que vous soyez, vous qui êtes effrayé de l'énormité de vos crimes, de la grandeur de vos forfaits, vous qui avez à supporter les tentations les plus terribles ou les travaux les plus difficiles, vous qui êtes agités par la

---

(1) Le pieux abbé Trithemius (en 1494 et 1495) le premier panégyriste de sainte Anne qui ait signé ses œuvres . . . Nous avons en ce moment, sous la main son De *Laudibus*, et, que ce soit naïveté oú non de l'avouer, rien n'égale pour nous — *cæteris paribus*, le charme de ce petit opuscule . . . Annales N° de Février 1894 : *Fragment d'une étude* . . .

mauvaise fortune ou tourmentés par la calomnie et la persécution, vous qui êtes en proie aux passions les plus violentes, aux chagrins les plus véhéments, *vous que la maladie accable,* jetez les yeux sur la Bonne sainte Anne pour qu'elle vous obtienne, comme elle l'a fait si souvent, la grâce, le pardon, le repos, la *santé*, l'adoucissement à vos peines : priez, croyez et espérez.

Sa puissance n'a pas diminué. Voyez par les innombrables exemples de sa protection miraculeuse combien vous devez avoir confiance. Pensez à sainte Anne, si bonne, si douce, si miséricordieuse : invoquez-la avec ferveur. Que son nom béni soit toujours dans votre cœur ; et qu'il ne soit jamais éloigné de vos lèvres, afin de l'invoquer promptement dans toutes les douleurs, dans toutes les nécessités et de l'âme et du corps, et elle sera votre protectrice et votre secours—*car vous êtes secourable pour tous ceux qui crient vers vous, ô Bonne sainte Anne !*"

UN GRAND RECUEIL DE PRODIGES OPÉRÉS PAR LA MISÉRICORDIEUSE INTERVENTION DE NOTRE INCOMPARABLE THAUMATURGE, LA BONNE SAINTE ANNE.

Le vénérable Innocent de Chiusa, religieux de saint François, mort en odeur de sainteté, dans un des couvents de son Ordre, et qui a fait beaucoup de miracles, répandit avec tant de zèle la dévotion envers la Bonne sainte Anne, en Sicile, que de son vivant, la plupart des habi-

tants de ces contrées la choisirent pour leur Patronne spéciale, et obtinrent par son intercession des prodiges étonnants, que le Père Dominique, du même Ordre, recueillit et publia en italien, dans un beau volume.

Voici ce que l'auteur a écrit en tête de son livre :

"A Trapano, en Sicile, la dévotion envers la Bonne sainte Anne est tellement gravée dans les cœurs, que les habitants de ce pays ont sans cesse sur les lèvres le nom *suave* de cette grande sainte. Cette grande dévotion doit surtout et son origine et son développement au zèle entraînant du vénérable Innocent de Chiusa, qui lui-même nourrissait une si tendre dévotion envers la sainte qu'on l'appelait communément : Frère Innocent de sainte Anne. C'est de là que notre couvent bâti en cet heureux temps prit le nom de Couvent de Sainte-Anne : c'est là que le Vén. Innocent nous envoya de Rome les précieuses *Reliques de sainte Anne*, dont nous avons parlé ailleurs.

Or, les miracles que l'illustre Aïeule de Jésus-Christ a opérés là sont innombrables (1)."

Nous donnons ici un extrait de cette admirable série de prodiges, pour augmenter encore dans les cœurs la confiance en la Bonne sainte Anne, déjà tant aimée par nos pieuses populations canadiennes.

---

(1) Ce grand recueil du P. Dominique renferme aussi des miracles opérés ailleurs qu'en Sicile, et nous y en ajoutons nous-même d'autres encore le tout pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la Bonne sainte Anne !

I

UN PREMIER PRODIGE.

Gabriel Aydone, riche marchand de Trapano, ami et bienfaiteur de notre Couvent, avait puisé dans ses pieux entretiens avec le Frère Innocent, une grande affection envers la Bonne sainte Anne. Se rendant un jour, pour affaires urgentes, de Sicile à la grande île de Sardaigne, il se recommande, à son départ, avec grande ferveur, à sa Patronne, et il s'embarque ensuite avec confiance sur un nouveau et très-solide navire. A peine arrivé à l'île d'Hiéram, vulgairement appelée *Marêtamo*, il lève les yeux au ciel, et voit comme un triple nuage qui menace d'une tempête imminente. Toutefois, comme le vent est favorable, il exhorte le pilote à poursuivre sa route. Mais ils ne sont pas encore arrivés vers la moitié de la mer de Sardeï à la côte occidentale de Sardaigne, qu'un vent contraire se lève et souffle avec tant de violence que les voiles se déchirent et les antennes se brisent.

Le riche et pieux marchand, voyant le danger, exhorte tout l'équipage à invoquer avec confiance sa grande Patronne, la bonne sainte Anne. Les pauvres matelots désespérés, hors d'eux-mêmes, ne répondent pas à cette confiante invitation. Pauvres gens, hélas ! nous les connaissons si bien. Ceux-ci ressemblaient à quelques-uns des nôtres que nous avons connus : chose triste à dire, et

dont le souvenir seul fait frissonner d'horreur. Habitués aux mauvaises paroles, aux *sacres*, aux blasphèmes, au moment du péril, au lieu de prier et de se confier en Dieu et dans ses Saints, ils sacrent et blasphèment encore davantage. C'est ainsi, il y a deux ans, qu'un homme *à la drave*, est allé, en proférant d'horribles blasphèmes, se briser la tête sur un rocher, en présence de ses compagnons épouvantés. Nos malheureux Siciliens firent de même. Au lieu d'invoquer la bonne sainte Anne, ils répondirent par un blasphème : " Laissez-nous donc ! c'est bien le moment de faire les *bigots :* nous avons autre chose à faire que de dire des Ave Maria à sainte Anne . . . nous cherchons une direction pour nous jeter à la nage et sauver *notre peau !*. . . ." Le pieux Gabriel, lui, se recommandait, et avec ardeur, à la bonne, à la douce, à la miséricordieuse sainte Anne ! Le navire frémit, vire sur lui-même, et descend en tournoyant, avec *tous les matelots blasphémateurs*, au fond de la mer ! . . . . Gabriel seul surnage, et lutte contre les flots. Il ne se décourage pas : sa confiance sans bornes en la protection de la bonne sainte du Frère Innocent, le soutient à la surface des vagues. Pendant qu'il flotte ainsi suspendu au-dessus des abîmes d'une mer en furie, il voit très-clairement la douce image de la bonne sainte Anne venir à lui s'avançant majestueusement sur la cîme des ondes écumantes, et il l'entend très-distinctement lui dire : " Gabriel, ne craignez pas : ayez confiance. C'est moi : je viens pour vous sauver du naufrage." Cela dit, elle le prend par le bras gauche, le promène tranquillement sur les eaux

agitées, comme sur un immobile tapis de verdure. Arrivés près du rivage, elle le dépose doucement à terre, et disparaît.

A son retour à Trapano, Gabriel raconta ce miracle, avec grande émotion, et en versant beaucoup de larmes, ce qui augmenta considérablement dans le cœur de ses concitoyens, la dévotion à la Bonne sainte Anne.

II

COMMENT LA DÉVOTION A LA BONNE SAINTE ANNE S'HARMONISE MERVEILLEUSEMENT AVEC LA DÉVOTION A LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

Le Père Dominique *del Burgio*, enfant de saint François d'Assise, celui qui a écrit en un beau volume les grands miracles que la bonne sainte Anne opérait en Sicile, ([1]) par l'intervention du bon Frère Innocent de Chiusa, le Père Dominique savait, avec une pieuse finesse, unir très bien ces deux dévotions, si belles et si salutaires, comme le prouve le fait suivant arrivé à lui-même.

Se trouvant dans notre Couvent de la Terre del Burgio, le Père Dominique se mit un jour, à titre de très inno-

Et que nous venons de mentionner plus haut.

cente récréation, à tailler un petit arbre dans le jardin. Or, il arriva, par permission divine, qu'une petite branche, le frappant à l'œil gauche, lui fit une grave blessure. Il s'y amassa tant d'humeurs que le pauvre Père en devint presque aveugle. Il employa tout de suite, comme de raison, tous les remèdes prescrits par le Docteur, mais rien n'y fit. Le bon Père travaillait à la gloire de la bonne sainte Anne : il écrivait les merveilles de sa maternelle bonté pour nous : il était tout naturel pour lui de recourir à sa puissante protection.

C'est ce qu'il fit, et de la manière dont il nous l'a raconté lui-même. " Voyant, dit-il, que tous mes remèdes restaient sans effet, j'eus recours à la bonne sainte Anne, et comme nous avions chez nous ses *Saintes Reliques*, je les pris avec grande confiance, et je les appliquai fréquemment sur mon œil malade : j'étais sûr d'être guéri : cependant la grande sainte ne daigna pas me guérir de cette manière. Je n'avais peut-être pas assez d'amour pour son auguste Fille, la Très Sainte Vierge Marie : la pensée me vint alors de faire ma prière à la douce Reine des Anges, qui est tant honorée dans Notre Ordre (1). Honorer la Fille, c'est aussi honorer la Mère. Je priai donc avec une grande affection la Reine du Ciel de me recommander elle-même à sa charitable Mère, la bonne sainte Anne, et de lui dire de guérir absolument et parfai-

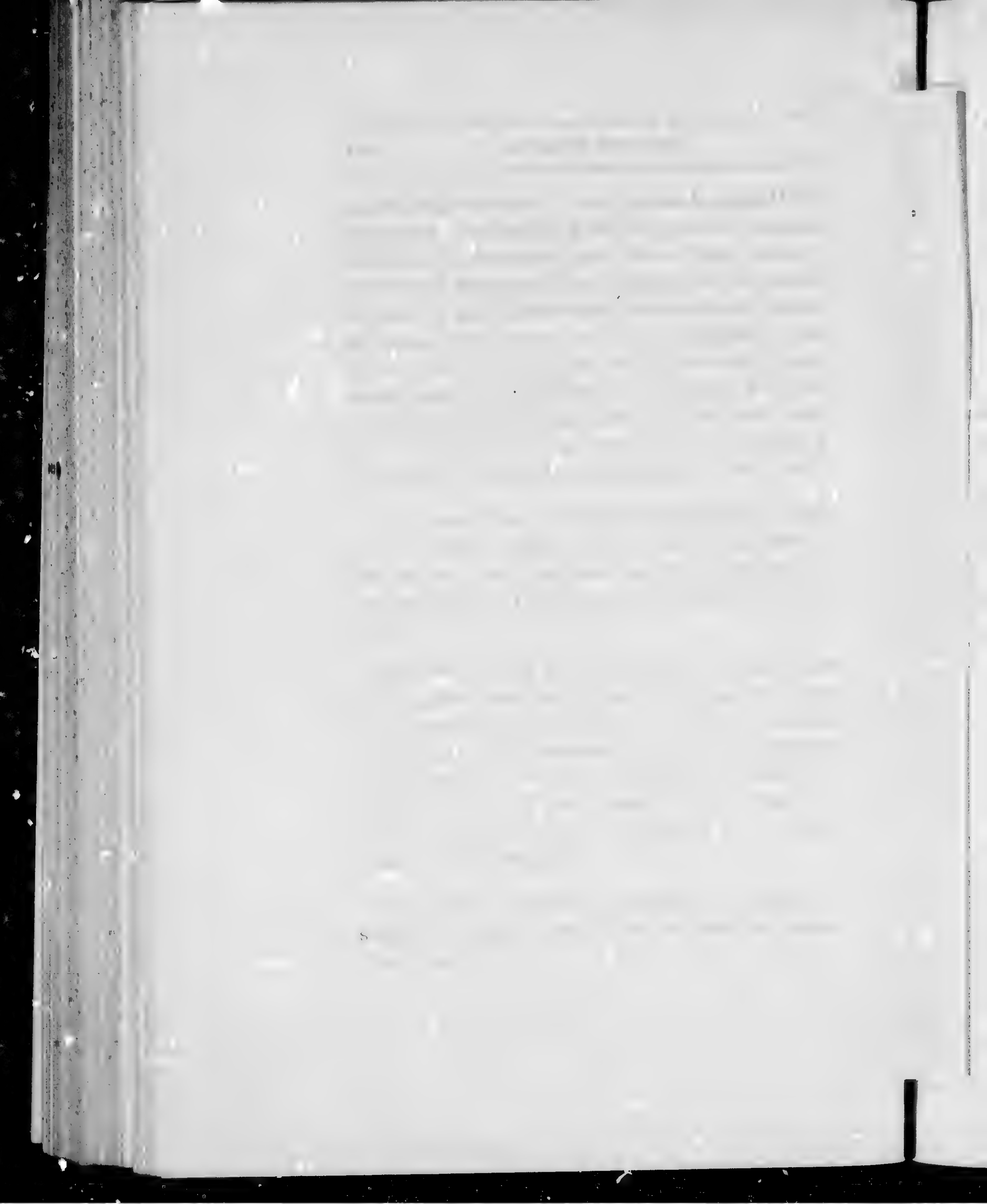
(1) On sait que le Séraphique Père saint François rendit sa belle âme à Dieu, à Notre Dame des Anges, à côté de sa chère *Portioncule !*

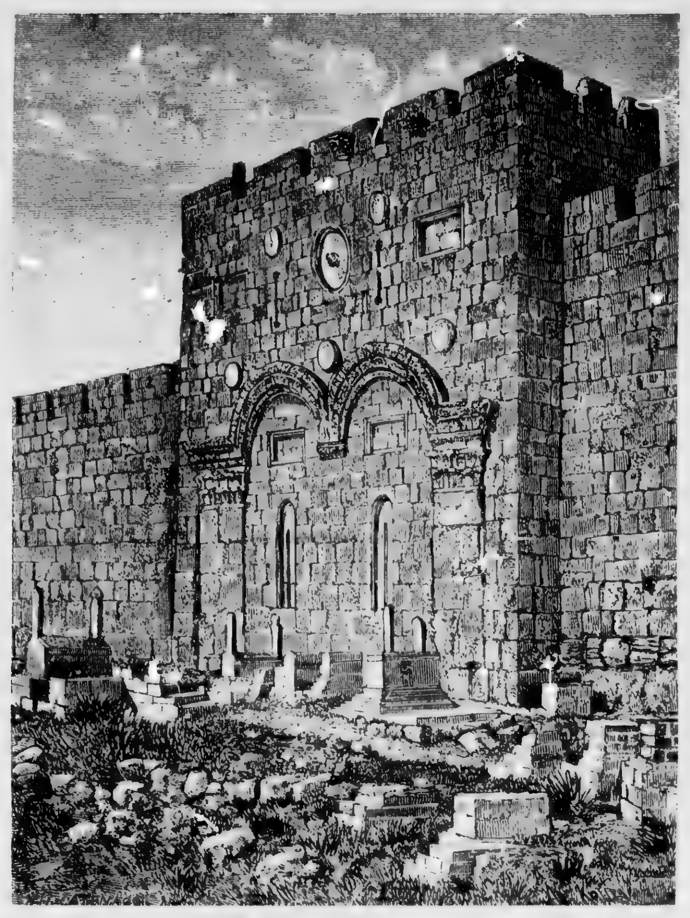
tement mon œil malade. C'était pendant la sainte Messe : le saint Sacrifice terminé, je pris de l'huile à la lampe qui brûle dans le Sanctuaire de la Bonne Sainte Anne, et j'en mis sur les humeurs dans lesquelles baignait mon œil malade. Je sentis sur le champ une forte démangeaison ; en même temps toutes ces humeurs malignes furent dévorées par la vertu de cette huile, et une tache blanche qui offusquait la pupille disparut. En sortant de l'église, je rencontre notre Docteur, homme très charitable, excellent chrétien, et qui me soignait avec beaucoup de dévouement—Eh bien ! Père Dominique, et votre œil ?

—J'ai mis de l'huile, Docteur, sur mon œil : de l'huile qui brûle dans la lampe devant l'autel de la *Sainte.*—Pauvre Père, c'est le moyen le plus direct pour perdre la vue entièrement. Cette huile est corrosive, elle brûle la vue. . . . . .

Cependant, poussé par la curiosité, il s'approcha de près, examina attentivement mon œil blessé, et le trouvant complètement débarrassé de toutes ses humeurs pernicieuses, et radicalement guéri, dans son émotion reconnaissante, il m'exhorta vivement à continuer à publier les Gloires de notre admirable Sainte, bien persuadé que ce qu'il venait de voir, n'avait pu être opéré que par un vrai Miracle ! ''

L'exemple du bon Père Dominique se répète bien souvent au Canada, comme nous en avons été témoin nous-même.





IX.--LA PORTE DOREE (Vue extérieure) *Page* 37.

LEGENDE

La *Porte Dorée* se trouve dans l'ancienne enceinte du Temple. Sa façade extérieure regarde l'Orient. C'est là, d'après la Tradition, que saint Joachim apprit par un Ange que son épouse, sainte Anne, donnerait le jour à Celle qui devait être la Mère du Messie. Selon la Tradition, c'est encore par cette même porte que N.-S. J.-C. fit son entrée triomphale à Jérusalem, le jour des Rameaux.

Siroës, fils de Chosroës, roi de Perse, ayant été vaincu par Héraclius, fut contraint de rendre la Vraie Croix dont son père s'était emparé dix ans auparavant. Héraclius l'ayant reçue, la mit sur ses épaules, et, entrant dans la Ville par la *Porte Dorée,* porta au Calvaire, le glorieux trophée de sa victoire. A l'époque des Croisades, cette Porte ne s'ouvrait que deux fois l'an : le Dimanche des Rameaux, en souvenir de l'entrée de Notre Seigneur ; et à la Fête de l'Exaltation de la Ste Croix, en souvenir de ce que fit l'empereur Héraclius.

Depuis longtemps les Musulmans la tiennent complètement murée, pour conjurer une prophétie imaginée, on ne sait quand, et sur la foi de laquelle, ils croient que les Francs (les Européens) entreront un Vendredi par cette Porte et s'empareront de nouveau de la Ville-Sainte ! (Guide Ind.).

L'an dernier, nous accompagnions le grand pèlerinage des Trois-Rivières.—A notre retour, lorsque nous fûmes arrivés à la hauteur du Cap, vis-à-vis du Sanctuaire de N. D. du Très-Saint Rosaire, et pendant que nous récitions, en le méditant, le troisième chapelet du Rosaire, on vint m'avertir de descendre à l'entre-pont immédiatement. Là, un petit enfant âgé de trois mois, aveugle, venait, prétendait-on, de recouvrer la vue. Il y avait grand émoi autour de l'enfant et de la mère : il était déjà tard, et partant, peu aisé de bien constater le miracle. Trois jours après, une dame de la ville vint me voir au Cap : elle était la voisine de la petite *aveugle.* En me voyant, toute joyeuse : " Mon Père, dit-elle, ne faites plus l'incrédule, comme l'autre jour, à notre retour du pèlerinage. Je viens de voir encore le petit enfant de Madame N. Ses petits yeux sont parfaitement ouverts ! c'est la Bonne Sainte Anne et la Bonne Sainte Vierge, toutes les deux ensemble, qui ont rendu la vue à ce petit ange et la joie à sa pieuse mère ! "

Au même pèlerinage, pendant que nous descendions le fleuve, un autre bateau, chargé de pèlerins montait. Quand ils furent arrivés à la hauteur du Cap, deux beaux miracles s'opérèrent. Dans leur reconnaissance joyeuse, les heureux pèlerins arrêtèrent le steamboat, et mettant pied à terre, ils se rendirent à la chapelle du T -S. Rosaire en chantant le *Te Deum*, en action de grâces pour un si grand bienfait.

11

N'est-ce pas la Bonne Sainte Anne qui voulut ainsi faire honorer sa Fille bénie, la très douce Reine du Rosaire, en opérant ces miracles, au milieu de la récitation du chapelet, au retour de Beaupré, en face de son aimable Sanctuaire ?

Pour nous, chers lecteurs des pieuses Annales de la Bonne Sainte Anne, nous sommes entièrement persuadé que notre grande Thaumaturge ferait encore bien plus de miracles au Canada, si on savait réciter aussi avec plus d'intelligence et plus de ferveur le chapelet du Très-Saint Rosaire !

C'est peut-être la Foi qui s'affaiblit un peu, et la confiance en Dieu qui va diminuant dans le cœur pourtant encore si bon de nos chers Canadiens.

III

GUÉRISON MIRACULEUSE D'ANDRÉ MURSIA, CÉLÈBRE ET PIEUX MÉDECIN DE LA VILLE DE TRAPANI (Sicile).

A Trapani [1] vers la fin de l'année 1665, André Mursia, un des médecins de la ville, homme pieux et savant, était tombé dangereusement malade. La maladie fut jugée si grave que les autres médecins, ses collègues

(1) Ou Trapano.

et amis, ordonnèrent qu'on lui portât le Saint Viatique avec l'extrême-Onction. La maladie résistait à tous les remèdes : on jugea le cas désespéré. Le prêtre de Jésus-Christ prépara avec beaucoup de charité, au grand voyage de l'éternité, son malade qui l'écouta avec la plus douce sérénité d'esprit et une admirable soumission à la volonté du bon Dieu.

Nous, qui par une permission du ciel, avons, dans notre vie, assisté à leur dernière heure, tant de pauvres malades, en Europe, en Afrique, en Asie, et même ici en Amérique, nous avons toujours constaté que le bon Dieu accordait plus facilement ses faveurs de choix aux personnes les plus calmes et les plus résignées. Témoin, entre autres, un père de famille, jeune encore, qui se mourait de consomption. Le mal était à sa dernière période. J'allai lui porter une dernière consolation : on m'assura que je le trouverais mort. Il respirait encore, et il me dit d'une voix mourante. "Mon Père, je remets mon âme entre les mains de mon Créateur. Je suis bien content de mourir ; mais si je désirais vivre, ce serait pour tous ceux-là." Et sa main défaillante me montrait huit ou dix enfants, encore en bas âge, son épouse éplorée, et plusieurs autres membres de sa famille, en tout vingt personnes, qui me dirent en pleurant, et avec un accent de tristesse qui déchirait le cœur : "S'il meurt, nous sommes tous dans le chemin." Le moribond avait une sincère dévotion à la bonne sainte Anne. Je n'étais chez lui que de passage : quatre mois plus tard, dans une

paroisse voisine, un homme bien mis se présenta à moi. C'était monsieur P., plein de santé, et qui me raconta, tout joyeux, sa guérison vraiement miraculeuse?

Notre médecin de Trapani était, lui aussi, fort dévot à la bonne sainte Anne. Il avait vécu dans la ville privilégiée où la grande Sainte, par le zèle et les mérites du Vén. Innocent de Chiusa, accomplissait tant de merveilles. Comme médecin surtout, il avait été témoin de ses intarissables bienfaits. C'est pourquoi il demanda avec confiance qu'on lui apportât les saintes Reliques de la grande Thaumaturge, que l'on vénérait dans l'église de notre Couvent. Le Gardien (supérieur), qui était alors le R. P. Joseph Marie *di Termine*, envoya avec *un socius* le Père Jérôme de Salémé, pour porter au moribond le précieux trésor. André les embrassa, ces chères et saintes Reliques, avec une expression visible de la plus vive confiance ; et il se recommanda avec foi à la grande sainte. La foi ! ah, si nos chers Canadiens avaient toujours bien la foi, eux qui ont pourtant tant de confiance en leur grande Bienfaitrice, la bonne sainte Anne, ils verraient bien d'autres merveilles. Je voudrais qu'ils n'oubliassent jamais ce mémorable avis de saint Paul, qui dit "que sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu", et qu'ils apprissent tous par cœur, les entraînantes paroles par lesquelles le même grand Apôtre rappelle les étonnants prodiges opérés par la foi. Elle avait la foi, cette mère de famille, vraie Canadienne, qui vint me trouver, il y a dix ans, du fond du Saguenay, faisant un voyage

de plus de soixante lieues, au grand risque de ne point me rencontrer, pour vénérer, comme André Mursia à Trapani, des Reliques singulièrement chères à la bonne sainte Anne. Pour l'éprouver, je lui demandai si elle avait la foi. Elle me répondit avec beaucoup d'aisance et de dignité : "Oui, mon Père, j'ai la foi : et c'est pour cela que nous venons de si loin, moi et mon jeune fils que voici, âgé de 11 ans. Nous sommes condamnés tous les deux par les médecins à perdre la vue. Mon Père, j'ai *quatorze* enfants ; et je ne veux pas les confier à une étrangère. Je veux les élever moi-même : or, pour les élever, il faut les voir. Je viens pour être guérie avec mon fils . . . et je serai guérie." Je cite textuellement ses propres paroles. Il y avait avec nous de nombreux témoins : nous en fûmes tous dans l'admiration, et chacun disait à part soi : "Quelle foi ! vraiment le bon Dieu exaucera cette mère de famille." Elle fit une neuvaine de prières avec nous, et après cela elle nous apprit toute radieuse qu'elle était guérie et que son jeune fils était aussi parfaitement guéri !

Mais hâtons-nous de rejoindre les deux Religieux qui ont porté les saintes Reliques au pieux médecin de Trapani, et recueillons-nous pour être mieux témoins d'une grande merveille !

Les deux Religieux, sur la prière du malade et des amis de la famille, laissèrent là les saintes Reliques et retournèrent à leur Couvent.

Le Père Gardien alla à son tour faire une visite au malade, et pour sa consolation, il ouvrit le Reliquaire ; celui-ci, comme il le déclara plus tard, en vit sortir une brillante lumière, ce qui le remplit de la plus douce émotion. Toutefois, la maladie allait s'aggravant d'heure en heure : André en était arrivé au point où ses serviteurs songeaient déjà à sa sépulture et aux préparatifs immédiats de ses funérailles. Mais voici que vers minuit, lorsque déjà on n'entendait plus que son dernier souffle, le malade eut une vision ! Plusieurs de nos Religieux, qui s'étaient joints au Père Gardien, et qui priaient avec persévérance pour lui obtenir une tranquille agonie et une sainte mort, entendirent tout-à-coup le moribond s'adresser d'une voix distincte à sa mère en pleurs, et lui dire : " Quelle est donc cette personne âgée qui est là ?—Mon pauvre enfant, il n'y a point de personne âgée ici, autre que moi qui suis votre mère ! — Oh ! oui. . . je la vois là devant moi."—Les personnes présentes crurent le moribond dans le délire, ou peut-être sous l'influence d'une tentation de l'esprit mauvais, comme cela arrive souvent à cette heure suprême. Alors Celle qu'il avait invoquée avec foi, confiance et amour, Celle dont il avait vénéré avec tant d'affection les saintes Reliques, en présence des Religieux qui desservent son Sanctuaire et propagent son culte, en présence de sa mère désolée et de ses amis sincères, la *grande et bonne sainte Anne* se montra visiblement toute resplendissante de lumière, *se totam splendidam manifestavit*, lui donna sa bénédiction

et disparut, laissant le moribond *parfaitement guéri* et plein d'une consolation toute céleste !

Les autres médecins, ses collègues, accompagnés d'un grand nombre de personnes des plus distinguées de la ville et des alentours, tous ayant ouï ce prodige, se rendirent chez André Mursia, pour lui entendre raconter le miracle de sa propre bouche, et pour remercier avec lui sa céleste bienfaitrice.

" Quelque temps après, me trouvant moi-même à Trapani, André Mursia me raconta personnellement le prodige, versant des larmes d'émotion ; et depuis, il ne passe pas un seul jour sans venir faire, dans notre église sa visite d'action de grâces à la grande et bonne Sainte Anne."

IV

UN GRACIEUX MIRACLE DE LA BONNE SAINTE ANNE.

Dans mon pays, dit le Père Domenico, et dans ma localité, dite vulgairement : *Terra del Burgio*, la petite Lucie, âgée de cinq ans, fillette du notaire Ferrantelli, eut tant d'humeurs aux yeux, qu'à la grande douleur de ses bons parents, elle en devint aveugle. Les médecins se trouvant incapables de la guérir, sa mère vint à notre couvent, à genoux devant l'autel de sainte Anne, priant

avec effusion la bonne sainte de rendre la vue à sa petite Lucie. Un de nos Religieux se trouve là accidentellement : il voit cette mère affligée, et voulant la consoler, il prend un bouquet de fleurs qu'on avait placé aux pieds de la statue de la bonne sainte Anne, le donne à cette dame en pleurs et lui dit : "Prenez, prenez ces fleurs, et portez-les à votre petite fille : j'ai la confiance que la grande Sainte lui obtiendra la *grazia* (sa guérison). La dame du Notaire Ferrantelli les accepte, aussi avec grande confiance, retourne à la maison, appelle autour d'elle tous ses petits enfants, et leur dit : "Mes petits enfants, un beau cadeau ; j'apporte de belles fleurs : le Père les a prises à l'autel de la *Santa* (la Sainte), et me les a données : qui de vous, mes petits enfants, veut de ces belles fleurs-là ?" Cette bonne mère de famille pensait que ses petits enfants, battant de leurs petites mains, et dansant de joie, à la pensée d'avoir des fleurs de l'autel même de la *Santa*, crieraient à qui mieux mieux : "Moi, moi, Maman !" A sa grande surprise et stupéfaction, ils gardent tous un silence de mort ! Alors la pauvre petite aveugle élève la voix toute seule, et dit à sa mère : "C'est moi, Maman, qui veux les fleurs de la *Sainte.*" Et les ayant reçues respectueusement dans ses petites mains, elle les baise avec une joie enfantine, et les applique sur ses yeux éteints. Oh ! la bonté, la tendresse du cœur d'une mère ! A la vue de cette petite fille, la bonne sainte Anne se souvient qu'elle aussi a été mère, mère d'une petite Fille, que toutes les générations proclament et proclameront à jamais Bienheureuse : son cœur mater-

nel s'émeut, et voilà qu'à la vue de tous, au premier contact de ces simples petites fleurs, les yeux de la petite Lucie s'ouvrent limpides et purs : l'enfant était radicalement guérie !

Le Notaire, dans son âme réjouie, et plein de reconnaissance, vint offrir à sa bienfaitrice, avec solennité, un beau flambeau de cire, et deux yeux *en argent* que l'on voit encore aujourd'hui suspendus en *ex voto* à l'autel de sainte Anne !

COMMENT LA BONNE SAINTE ANNE AIME ENCORE LES PETITS ENFANTS !

J'étais, il y a trois ans, dans une religieuse paroisse du Canada, où je prêchais une grande retraite qui devait être suivie d'un beau pèlerinage à la bonne Sainte-Anne. Sur le désir du vénérable curé, j'eus aussi à visiter les malades. Parmi eux, se trouvait la petite N., âgée de cinq ans, comme la petite Lucie, mais seule, sans autres petits frères ni petites sœurs. Sa mère affligée, mais bien soumise à la volonté divine, demanda la guérison de sa petite fille, promettant de l'amener, si elle était guérie, avec nous, le dimanche suivant, en action de grâces, à la bonne sainte Anne. C'était demander directement un miracle ! car, la jeune enfant était atteinte d'une méningite, maladie qui pardonne difficilement, au témoignage des médecins, et comme le prouve l'expérience. L'enfant se trouvait dans un état désespéré, et complètement privée de ses sens. On fit une courte prière ; la bonne

sainte Anne accepta la promesse, et le dimanche matin, je vis sur le pont du bateau, tenant la main de sa mère, une ravissante petite fille. C'était la petite N., qui, toute joyeuse, s'en allait avec Maman et *tous nous autres*, à la bonne sainte Anne, pour la remercier de sa guérison !

V

LE PETIT CADAVRE D'UN NOUVEAU-NÉ, RETIRÉ DU LIT D'UN FLEUVE, ET RAMENÉ A LA VIE POUR RECEVOIR LE BAPTÊME.

Lorsqu'on célébra les obsèques du Bienheureux Bernardin de Feltre (1), on vit assister à son enterrement *quatre mille petits enfants*, d'une beauté ravissante, vêtus de blanc et tenant dans leurs mains une banderolle sur laquelle était peinte l'image du Bienheureux avec le Nom de Jésus. Après la cérémonie des funérailles, ils disparurent tous aux regards de la foule ravie.

Quels étaient ces *quatre mille petits enfants !* Les historiens de sa vie ne le savent pas : mais ce qu'ils savent et ce que l'on ne saurait jamais répéter avec trop d'enthousiasme, c'est que le Bienheureux Bernardin était un grand Serviteur de notre incomparable Thaumaturge, la grande et bonne sainte Anne, et qu'il avait une confiance illimitée en sa puissante intercession.

---

(1) De l'Ordre de Saint-François d'Assise.

De même que plus tard le vénérable Innocent de Chiusa obtiendra la vie et le beau Paradis pour un nombre peut-être incalculable de petits enfants, comme nous le verrons dans sa vie ; ainsi le Bienheureux Bernardin obtenait les mêmes faveurs par l'intervention de la bonne sainte Anne. Tout n'a pas été écrit dans la vie des Saints, surtout dans la vie de ceux dont les prodiges étaient de tous les instants ; toutefois, voici ce que nous avons pu recueillir dans celle du Bienheureux Bernardin :

" Un jour, pendant qu'il prêchait le carême à la cathédrale de Pavie, Bernardin pria un pêcheur qui était venu se confesser, d'aller, le lendemain matin, jeter ses filets dans le Tessin et de lui apporter à l'église, où il l'attendrait, le premier objet qu'il retirerait de l'eau. Heureux de pouvoir être agréable au Père, le pêcheur va, de grand matin, vers le fleuve, et au premier coup de filet, il en retire . . . . le petit cadavre d'un nouveau-né ! Surpris d'une telle pêche et ne sachant trop que faire, il prit le parti d'ensevelir le petit corps sous le sable. Il jette ensuite un nouveau coup de filet, et prend un beau poisson qu'il apporte tout joyeux au Père.—" Ce n'est point là le premier objet que vous avez pris, lui dit Bernardin ; allez et apportez-moi ce que vous avez d'abord trouvé." Le pêcheur retourna au fleuve et revint bientôt après apportant le cadavre du petit enfant, mais ne sachant pas du tout ce que le Bienheureux prétendait en faire. Bernardin confiant dans le Protecteur des petits enfants,

l'ENFANT DE BETHLÉEM, dont il ne cessait de prêcher le Nom adorable, et confiant en la bonne sainte Anne, qui reçoit de ce Divin Enfant toute sa puissance et toute sa gloire, Bernardin savait ce qu'il avait à faire. Avec une Foi qui transporte des montagnes, qui ressuscite les morts ! le Bienheureux prend ce petit cadavre, le dépose sur un *autel dédié à sainte Anne*, et se met en prière. Un instant s'écoule : le miracle est accompli : le petit enfant revient doucement à la vie, en présence de la foule immense, réunie pour assister à la prédication ! Bernardin prend le petit enfant dans ses bras, le porte aux Fonds Baptismaux, lui donne le saint Baptême, et le dépose de nouveau sur l'autel de la grande sainte. Le petit enfant s'endort d'un sommeil paisible : l'Ange de la Paix, de son sceptre d'or lui ferme doucement les paupières, prend son âme innocente, et d'un vol rapide pénétrant les cieux, va le placer parmi le chœur des Séraphins !

O Bonne Sainte Anne, que d'âmes innocentes, en considération du Divin Enfant de la Crêche, qui aima tant sur la terre les petits enfants, à cause de leur innocence, que d'âmes innocentes sont allées se joindre ainsi, dans le beau Paradis, au chœur des Anges !

Ah ! si les mères de famille savaient donc avoir dans leur cœur pour le Divin Enfant de Marie, le petit Fils de sainte Anne, un peu de cet amour du Bienheureux Bernardin, un peu de l'amour de saint Ignace, de saint

Dominique, et de saint François d'Assise, que le nombre de ces petits Anges serait plus grand dans le beau Paradis, et comme les miracles de la bonne sainte Anne se multiplieraient encore davantage !

VI

DES MORTS RAPPELÉS A LA VIE.—LA PETITE JEANNE SAMSON.

Quoi de plus évident que le miracle arrivé en 1629, le lendemain de la Fête de Sainte Anne, dans la paroisse de Gomène, diocèse de Saint-Malo, à la petite Jeanne Samson, âgée de trois ou quatre ans.

Son père, Ives Samson, s'entretenait tranquillement avec plusieurs de ses voisins réunis dans son moulin, des miracles opérés sans cesse par la puissante intercession de la bonne Sainte Anne, lorsqu'une femme accourt toute haletante et lui apprend d'un air très-effrayé que sa petite Jeanne est tombée dans l'étang.

En apprenant cette alarmante nouvelle, tous courent vers l'endroit où venait de se passer ce triste accident. Le père de l'enfant, l'âme navrée de douleur, entre dans l'eau pour chercher le corps de sa petite fille qui était déjà descendu au fond de l'étang. Après l'avoir cherché en vain, avec un autre homme qui était descendu dans

l'eau quelques instants après lui, Ives invoqua le secours de sainte Anne, que sa femme toute baignée de larmes invoquait aussi, à genoux, là sur le bord de l'étang, promettant un pèlerinage au Sanctuaire de la grande Sainte, si le corps de leur pauvre enfant était retrouvé. Leur promesse ne fut point vaine : car le père trouva la petite Jeanne figée dans la vase, à l'endroit même où, avant leur promesse, il avait passé et repassé depuis près d'une heure ! Il l'en retira immédiatement, mais, à sa grande douleur, il la trouva toute raide et ne donnant plus aucun signe de vie. On sait bien que sans un grand miracle, une innocente petite créature, une enfant de quatre ans devait être raide et sans vie, mais le cœur d'un père, d'une pauvre mère se fait facilement illusion dans des circonstances aussi douloureuses.

Les parents de la petite Jeanne qui avaient déjà éprouvé la protection de sainte Anne, espéraient que dans sa grande bonté elle ferait revenir à la vie leur chère enfant, et ils continuaient à prier.

Au commencement de la nuit, déjà tout consolés, ils crurent avoir entendu un léger soupir, et avoir remarqué un petit mouvement des yeux. Mais, hélas ! la pauvre petite demeura immobile et froide, et de nouveau, toutes leurs espérances s'évanouirent. .

Cependant le bon Dieu, qui ne laisse jamais sans consolation les cœurs qui espèrent en lui, voulut, dans cette

circonstance, montrer une fois de plus comment il est souverainement miséricordieux lui-même et comment il se plaît à se montrer bon et *admirable dans ses Saints !*

Le lendemain, au lever de l'aurore, la bonne sainte Anne, en vertu de sa puissante intercession, opéra le plus gracieux des miracles : elle amena un sourire tout angélique sur les lèvres vermeilles de la petite Jeanne qui dit à sa mère en la regardant : " Maman !... *J'ai sommeil : je veux dormir !.....* " L'enfant était ressuscitée et bien portante.

La mère, toute stupéfaite devant un tel prodige, court dans l'excès de sa joie en avertir son mari qui, à son tour, dit la Relation Authentique, saisit son bâton de pèlerin, et court au Sanctuaire de la grande Sainte pour accomplir ainsi sans délai sa trop heureuse promesse, et déposer au pied de son *admirable* Bienfaitrice les sentiments très-sincères de sa plus joyeuse reconnaissance !

VII

DOUBLE GUÉRISON D'UN PAUVRE MUET TOMBÉ EN DÉMENCE.

Le miracle suivant a été, comme les autres, juridiquement examiné par l'Autorité Compétente.

Je puis appeler à témoin, dit le rapporteur, je puis appeler à témoin du miracle suivant, toute la paroisse de

Milisac, diocèse saint Pol de Léon. Là, en l'année 1654, le nommé Bernard Lunven, par suite d'un grand mal de tête, tomba dans la mélancolie et insensiblement ensuite dans la démence. De plus, le jour des Cendres, il avait perdu l'usage de la parole. Sa folie consistait surtout à refuser toute nourriture et tout breuvage : il fallait recourir à la violence ; autrement il serait inévitablement mort de faim. Il s'obstinait également à rester au lit, sans jamais se lever : ici encore il fallait employer la force pour l'en arracher, chaque fois qu'on voulait lui apporter un peu de soulagement.

Marie Bizian, son épouse, avait essayé, mais sans succès, tous les moyens humains : alors d'après le conseil de son père, Jean Bizian, elle le remit entre les mains de la Bonne sainte Anne et promit un pèlerinage à son sanctuaire. Lorsque le jour fixé fut venu, on fit signe au pauvre malheureux de se lever, et on essaya de lui faire comprendre qu'il irait à la pieuse chapelle de Lugullat, sur la route de Carhais, à deux heures de Landerneau.

Bernard, à la grande surprise de tous les assistants, se leva de lui-même, immédiatement, ce qu'on n'avait obtenu de lui depuis trois ans que par violence. Bien plus, il parut tout joyeux, lorsque revêtu de ses habits, il comprit qu'on allait faire le pèlerinage au sanctuaire de la bonne sainte Anne.

Tous craignaient, après une si longue infirmité, que

=

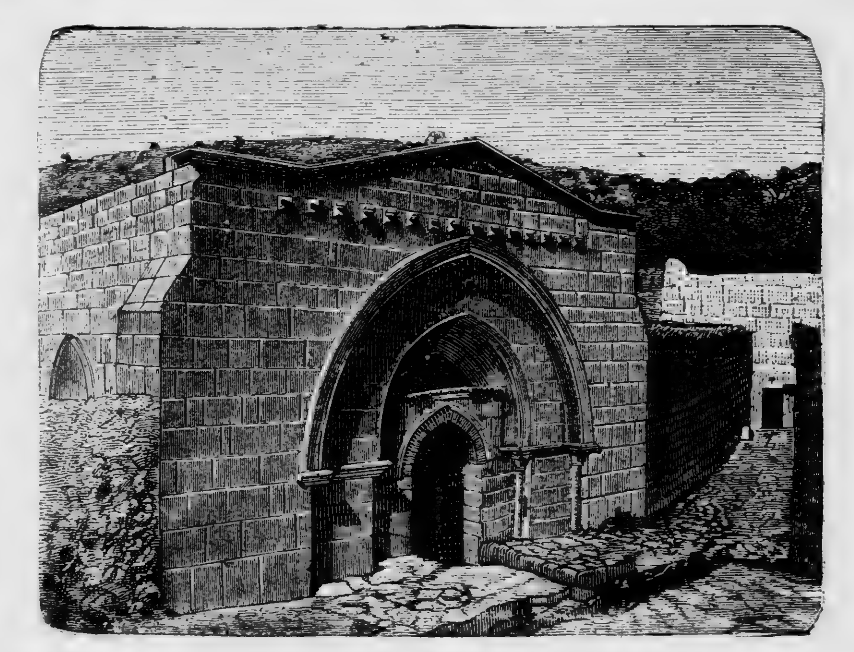
=

ée
nd
nt
s,
ait
il
ta-
ter
ver
lui

ans
seil
de
son
gne
lui
de
an-

s, se
tenu
s, il
om-
e la

que



X.—BASILIQUE DE L'ASSOMPTION (Façade).

LEGENDE

Par la porte de Saint-Etienne, à l'Orient de la Ville Sainte, on descend rapidement dans la Vallée de Josaphat, où, sur un pont en maçonnerie de peu d'apparence, on traverse le torrent de Cédron. A 40 pas, toujours vers l'Orient, on arrive à un escalier de 16 marches qui aboutit au parvis du Sanctuaire de l'Assomption. Ce parvis, dallé et de forme quadrangulaire a une superficie d'environ 20 pas carrés. Encore vers l'Orient, une étroite impasse conduit à la sainte Grotte de l'Agonie. Au Nord, on a devant soi la Façade du Sanctuaire de l'Assomption, telle qu'elle est représentée ici dans notre gravure.

Un vaste escalier de 48 marches mène, en pente douce, à l'église souterraine, où l'on vénère le Tombeau (vide) de la glorieuse Vierge Marie. Nous donnons le plan général de la sainte Basilique, à la gravure suivante (XI.).

son grand état de faiblesse ne lui permettrait pas de se tenir à cheval pour faire le voyage : mais le malade, immédiatement après la promesse de sa femme, prit tant de forces qu'il se tint parfaitement à cheval, toute la durée du chemin, seul, sans le secours de personne. C'est ainsi qu'en passant, il fit sa visite à la chapelle de Lugullat, et arriva au sanctuaire de sainte Anne le 19 juillet 1697.

En mettant pied à terre, sa femme envoya François Bizian, son frère, avec une autre personne, aux Pères Carmes (gardiens du Sanctuaire) pour leur faire connaître l'infirmité de son mari, et leur demander un Père qui pût entendre la confession d'un *muet*.

En attendant, elle entendit, avec son mari, la sainte messe qui se disait au maître-autel. Le saint Sacrifice terminé, Bernard laissa sa femme continuer sa prière ; et pour lui, il alla se mettre devant l'image *vénérée* de la grande Sainte, où il pria quelque temps : il se mit ensuite, toujours seul, à visiter le sanctuaire.

Sur ces entrefaites arriva le Père Théodore, à qui l'on avait expliqué l'état de Bernard : le confesseur le prenant à part, le conduisit à un oratoire séparé, et là lui fit comprendre qu'il le confesserait au moyen de signes, comme on le fait pour un muet.

A ce moment-là même la langue de Bernard se délia et il répondit tranquillement au Père Théodore : " Je n'ai

pas besoin de signes, mon Père : en quelle langue voulez-vous m'entendre ? Je me confesse avec la même facilité soit en Breton, soit en langue française."

Après sa confession, il alla retrouver sa femme et ses autres parents qui, avec une surprise pleine de joie, l'entendirent parler avec une entière aisance. Il fit ensuite la sainte Communion, entendit plusieurs messes, en action de grâces, alla prendre, tout réjoui, son dîner au Couvent des Pères, et retourna enfin, à pied, à sa demeure.

Et aujourd'hui, Bernard Lunven, parfaitement sain de corps et d'esprit, gouverne correctement sa maison et fait usage de sa langue sans aucune difficulté.

VIII

UNE TEMPÊTE APAISÉE.

Sluse, ville de Flandre, autrefois port de mer florissant, appartient aujourd'hui à la Hollande, et se trouve entre les mains de nos frères séparés par le Protestantisme. Cette ville était jadis habitée par des Catholiques, témoins nos illustres martyrs de Gorcum si horriblement mutilés par les Huguenots, en haine de la Papauté et du Dogme, pourtant si consolant pour tous, de la divine Eucharistie.

Un jour, une multitude de passagers se trouvaient ensemble sur un même navire, faisant voile pour l'Angleterre. La traversée ne devait pas être longue, tout le monde le sait, les deux pays étant assez rapprochés l'un de l'autre, mais la mer du Nord est fertile en tempêtes. Combien de fois, étant encore presque enfant, du haut de nos *Dunes* (collines de sable) l'avons-nous vue en furie ; et une fois entr'autres vers la Fête de notre grand saint Eloi, nous vîmes, dans une grande tourmente, plusieurs grands navires jetés à la côte. L'un d'eux, énorme trois-mâts, aussi longtemps qu'il ne fut point renfloué, servit de but de promenade aux nombreux désœuvrés qui contemplaient avec une sorte de stupeur, ce véritable géant jeté sur la plage, à la distance de plus d'un mille aux eaux basses, et qui ne mesurait pas plus de trois pieds d'eau à sa quille, à la marée haute.

Un autre était couché sur les flancs : la violence des flots l'avait ouvert par le milieu, de telle sorte que l'horizon se montrait libre du côté opposé, à l'œil du spectateur, placé à une très-grande distance. C'est là que nous vîmes, pour la première fois, les émotions qui remplissent le cœur d'un homme échappé au naufrage. C'était un homme, petit de taille, et qui durant de longues heures avait lutté seul, au milieu de la mer en courroux ; il venait enfin de toucher terre. Il était sauvé. Cet homme était tellement hors de lui-même, et sa joie de se trouver en vie, si grande, qu'il ne sentait ni le froid

excessif, (c'était au mois de Décembre) ni l'excès de fatigue, qui sans un vrai miracle, aurait dû briser ses forces : il était *fou* de joie ! . . . .

Nos passagers de Sluse se trouvaient déjà en pleine mer. Vers le soir, une brume épaisse enveloppa le navire : à la brume s'ajouta un *calme plat*. Tous les navigateurs savent encore que le *calme plat* est ordinairement le signe avant-coureur de la tempête. Le capitaine exprima ses craintes à l'équipage. Il cessait à peine de parler que subitement de l'Aquilon s'éleva un vent violent, et qu'au calme succéda réellement la tempête. Ainsi les infortunés matelots, avec tous les passagers, se trouvèrent tout-à-coup en butte à une triple calamité, *noctis*, *nebulæ* et *tempestatis*, dit le chroniqueur, la nuit, la brume épaisse, la tempête.

Dans cette extrêmité, tous, en bons catholiques qu'ils étaient encore, tombèrent à genoux, conjurant le Ciel de venir à leur secours ; qui par l'invocation de la Très-Sainte Vierge Marie ; qui par sainte Catherine ; qui par saint Jacques ; qui par saint Pierre ; chacun selon sa dévotion particulière et dans l'élan spontané de son propre cœur. Personne ne songea à invoquer la BONNE SAINTE ANNE ! Alors, l'un d'eux qui avait déjà expérimenté la bonté de notre grande Thaumaturge, élevant la voix, adressa une chaleureuse exhortation à tous les passagers, en péril comme lui-même, et leur dit : " Invoquons sainte Anne, la *très clémente* sainte Anne ; et faisons

vœu, si nous échappons au péril, de lui offrir un *don.*" A ces mots, tous d'un même cœur et d'une même voix invoquèrent SAINTE ANNE, en union avec sa Fille Bénie, l'Etoile de la mer, et son Fils Bien-aimé, la Lumière du monde. Jésus, dans le Ciel bénit son Aïeule, et la douce Reine des Anges laissa tomber sur sa Mère un regard virginal. Et voilà qu'immédiatement, par ordre de la SAINTE, les ténèbres fuient, la pluie cesse, le ciel se montre serein, le *soleil* semble briller comme en plein midi. Tous les passagers avec l'équipage laissent éclater leurs transports d'allégresse et remercient avec effusion leur incomparable Bienfaitrice. Le navire cingle tranquillement vers le port.

Lorsqu'ils arrivèrent devant son entrée, le Tout-puissant, pour leur mieux faire comprendre le prodige, ramena la pluie et les ténèbres : ce qui toutefois ne les empêcha pas d'y entrer facilement et avec la plus grande sécurité.

A leur retour, ils accomplirent scrupuleusement leur vœu : une belle plaque commémorative, placée en ex-voto à l'autel de la Bonne sainte Anne à Sluse, attesta ce grand Prodige.

IX

UN PÈLERIN DE TERRE-SAINTE ADMIRABLEMENT SAUVÉ DE LA MORT PAR LA BONNE SAINTE ANNE.

Le grand prodige que je vais rapporter m'est parfaitement connu : je le tiens de la bouche même de celui en faveur de qui il a été opéré (1).

Un homme d'une naissance non obscure, beau de corps, habile dans le droit, et très pieux, passa quelques années à la cour du roi de Danemark, y remplissant la haute fonction de chancelier. Cédant à l'inspiration de la grâce divine, il comprit le danger et toute la vanité des grandeurs humaines, et quitta la cour. Pour mieux réussir dans la nouvelle œuvre qu'il allait entreprendre, l'œuvre importante de son salut, il se mit à faire des pèlerinages.

Or, il arriva une année que quelques-uns de ses compatriotes se disposèrent à aller visiter les Saints-Lieux de la Palestine : Jean (c'était son nom) se mit de leur compagnie. Arrivé au pays des musulmans, l'un d'eux lui fit une grave injure, l'assaillit avec toute la brutalité propre aux disciples de Mahomet. Notre pèlerin, usant du droit

(1) L'auteur du récit est un religieux pieux et savant, entièrement digne de foi.

de légitime défense que la loi naturelle accorde à tout homme, en pareille occurrence, se défendit contre son aggresseur, avec son bâton de pèlerin. Loin de lui la pensée de commettre un meurtre volontaire. Le coup porté fut tel,—on ne sait pas pourquoi, la Providence le permettant ainsi,—que le musulman tomba évanoui à ses pieds : il était mort. Cet accident, pénible en tous pays, prend, au pays des Sarrasins, un caractère de gravité qui fait frémir pour celui qui en est l'auteur (1). Tous en

---

(1) Pour prouver que l'auteur n'exagère rien, les lecteurs des Annales me permettront de rapporter ici un fait presque analogue, arrivé tout récemment dans notre mission de Terre-Sainte, à Tripoli, dans la Syrie, à un de nos religieux avec lequel j'ai vécu longtemps à Jérusalem même.

" C'était dans le courant du mois de juin 1892. Le Révérend Père Laurent, de Jérusalem, religieux Franciscain et curé de la paroisse depuis un an environ, revenait de la campagne avec un Frère convers et un professeur de son école, lorsqu'à l'entrée de la ville, il est accosté par quelques musulmans qui cherchent à lui arracher la canne-fusil qu'il tient à la main.

A la suite des efforts que font les agresseurs pour s'emparer de cette arme, et des efforts du R. P. curé pour la conserver, le coup part. Au bruit de la détonation les musulmans du voisinage accourent, se précipitent sur le religieux et ses compagnons, les accablent de coups, les renversent, les attachent et les traînent à travers les rues.

Là ne devait pas s'arrêter cette scène sauvage. On frappe les prisonniers, on les insulte, on leur crache au visage. Le R. P. Laurent, accablé, succombant sous les coups, s'affaisse; la fureur des musulmans se retourne alors contre ses compagnons. Tous trois sont traînés jusqu'au Sérail (tribunal turc) après avoir traversé de la sorte la ville dans toute sa longueur.

A ce moment arrive la police locale ; mais son attitude, plus hostile que protectrice, encourage les forcenés. La force publique se montre tellement partiale qu'elle indigne un passant, dont la

demeuraient épouvantés : il pressentirent toutes les affreuses conséquences qui pourraient s'en suivre pour l'infortuné Jean, leur compagnon de voyage. Jean fut arrêté ; et la plume refuse de décrire toutes les horreurs commises contre sa personne par ces hommes, que l'histoire de tous les siècles a toujours montrés lâchement cruels contre leurs victimes faibles et sans défense. Jean fut condamné au dernier supplice. Dans cette extrémité, notre pèlerin, fort de sa conscience, ne perdit rien de la sérénité de son âme. Il se recommanda, avec une invin-

---

droiture naturelle se révolte et qui, bien que musulman, lui représente qu'elle doit protection aux faibles, fussent-ils inculpés.

Cependant, notre consul, M. Savoye, prévenu, se présente et s'efforce, lui et ses cawas (janissaires), de garantir contre de nouveaux sévices les victimes de cette agression ; mais, tandis qu'il marche devant eux, la police les maltraite. Enfin on arrive au sérail où vient de descendre le vali (gouverneur) de Beyrouth : M. Savoye parvient, non sans peine, à y faire pénétrer ses protégés et les préserve ainsi d'une mort certaine. Le R. P. Laurent, les yeux injectés de sang et tout meurtri, était couvert de blessures. Le Frère portait également de fortes contusions. Quant au Professeur, il se trouvait dans un état qui n'était guère plus satisfaisant. En les faisant entrer au palais du gouverneur, M. le consul de France pensait obtenir justice immédiatement de cet inqualifiable attentat ; la présence du Vali, en effet, semblait devoir donner à l'incident une solution conforme à la justice et au droit. Cependant, chose inouïe ! ce fut le contraire qui arriva. Non seulement on ne veut entendre aucune réclamation, mais encore on *emprisonne* les victimes et l'on met les aggresseurs en liberté : bien plus, notre représentant (le consul) se voit refuser l'autorisation de donner des soins aux blessés. . . . ."

(Saint François et la Terre-Sainte No d'octobre.) — FR JÉROME DE SIJEAN, Vicaire custodial.

cible confiance, aux saints pour lesquels il nourrissait une spéciale dévotion, et il se recommandait par-dessus tout à la grande sainte Anne.

Cependant le moment fatal arrive. Mais, ô puissance des saints, quand nous savons les invoquer avec la confiance qu'ils méritent, au moment donc où il approche du lieu de l'exécution, il lui semble voir un violent ouragan, accompagné d'un grand tremblement de terre, et il se sent soulevé de terre, porté à travers les espaces, comme autrefois le prophète Habacuc, en ces mêmes lieux, et déposé enfin tranquillement à l'endroit où se trouvaient ses compagnons de voyage. Ces derniers avaient fait tous leurs efforts pour lui sauver la vie : toutes leurs instances avaient été inutiles. Ils s'étaient donc éloignés du théâtre de l'exécution, bien persuadés que leur présence, excitant davantage le fanatisme cruel des musulmans, les exposerait à perdre leur propre vie. Jean les voit marcher devant lui et leur crie à haute voix. Cette voix bien connue les effraie d'abord, car ils croyaient bien que leur compagnon était déjà exécuté. Ils se retournent cependant, et ils le contemplent, s'avançant derrière eux, plein de vie. A cette vue, tous tombent à genoux et remercient Dieu et la bonne sainte Anne pour un événement si admirable.

X

DES CAPTIFS DÉLIVRÉS PAR LA BONNE SAINTE ANNE.

Guide Routoux était un riche marchand de Saint-Nazaire. Son fils était tombé en esclavage chez les Turcs. Il construisit, à ses frais, un navire pour aller lui-même à sa délivrance. Chemin faisant, il fut pris à son tour par des pirates qui, durant quatre mois entiers, le tourmentèrent jour et nuit pour le faire apostasier. Mais, grâce à Dieu, par la protection de la sainte Vierge et de la Bonne sainte Anne, à laquelle il avait une grande dévotion, il endura tous leurs mauvais traitements, sans se plaindre, et il resta inébranlable dans sa foi. Six autres chrétiens enduraient avec lui la même captivité. Ils promirent tous ensemble, et par *vœu*, un pèlerinage à Sainte Anne d'Auray, en Bretagne, s'ils revenaient sains et saufs dans leur beau pays de France. Puis, avec une foi qui opère des prodiges, ils se mirent à construire une petite barque avec des roseaux du pays, revêtus d'une simple toile goudronnée, espérant ainsi échapper à la cruelle servitude de ces barbares. Ils se mirent ensuite tous les sept dans cette frêle embarcation, avec quelques provisions pour le voyage. Ils essuyèrent une tempête qui dura cinq jours et cinq nuits, et dans laquelle plusieurs grands navires périrent. Après cela, leurs pro-

visions étant épuisées, et manquant d'eau, ils passèrent trois jours sans prendre aucune nourriture. Enfin, le Ciel aidant, ils abordèrent au port de Palma, dans l'île Majorque. Leur canot de joncs coula à fond, sitôt qu'ils eurent mis pied à terre. Les Pères de la Merci, qui habitent cette ville, le firent retirer des eaux et le suspendirent à la voûte de leur église, comme un témoin de cette série de tant d'étonnants prodiges. Nos captifs si miraculeusement délivrés allèrent accomplir leur vœu au Sanctuaire de leur incomparable Bienfaitrice, le cœur rempli d'une sincère et profonde reconnaissance !

XI

LA BONNE SAINTE ANNE GUÉRIT UNE PETITE FILLE DE TROIS MOIS.

L'an 1649, dans la bourgade de Plumelec, diocèse de Vannes, une petite fille de trois mois, Egidia Conan, assise sur les genoux de sa grand'mère, avala un épi : comme l'enfant s'amusait de ses petites mains avec d'autres épis, l'aïeule ne s'aperçut point de l'accident. Cependant, l'innocente petite créature se prit à vomir, ce qui dura quatorze longs jours, durant lesquels elle ne prit aucune nourriture. L'enfant allait mourir. Sa mère alors promit d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne, d'y faire dire une messe et de faire, à genoux, tout le tour du sanctuaire. Après cette promesse, l'enfant souffrit

davantage ; mais sa mère, loin de se décourager, priait avec plus de ferveur. Tenant son enfant dans ses bras, elle entendit comme de l'air qui sortait par le côté : elle ôta ses petits habits et lui trouva au côté droit une ouverture rouge qui se dilatait avec la respiration. C'était l'épi que l'air de la respiration faisait avancer insensiblement vers cet endroit, et que sa mère put enfin arracher, avec facilité, en présence de son mari qu'elle appela comme témoin. Cette ouverture, par où sortit l'épi, resta béante les trois jours suivants : elle se referma ensuite d'elle-même, ne laissant qu'une petite rougeur, pour en marquer la place. La mère joyeuse accomplit toutes ses promesses, en reconnaissance à son aimable Bienfaitrice, la bonne sainte ANNE.

XII

UNE PETITE FILLE DE 12 ANS, RESSUSCITÉE PAR L'INVOCATION DE LA BONNE SAINTE ANNE.

François Cairan, du bourg d'Antrain, au Diocèse de Rennes, non loin du célèbre Mont St-Michel, avait eu de son épouse, Françoise l'Ecuyer, plusieurs enfants : tous étaient morts en bas âge, à l'exception d'une fille unique, à laquelle, par vœu, le père avait donné le nom d'Anne, et qu'en honneur de la Sainte il avait *vêtue de blanc.* Sainte Anne montra combien cette dévotion lui était agréable dans l'événement qui va suivre.

La petite Anne était parvenue à sa douzième année. Un jour, ses parents la laissèrent avec un petit garçon, au moulin où l'on exprime le jus de pommes, pendant que les ouvriers étaient allés prendre leur dîner. La petite imprudente s'approcha trop du manège : ses habits furent pris dans la machine ([1]), et le cheval qui faisait mouvoir la presse, la pressa elle même contre le mur, avec une puissance telle que son corps affreusement comprimé occupait à peine un espace de *quatre pouces !* Lorsque le petit garçon qui s'était assis près du feu, s'en aperçut, il fut effrayé et poussa de grands cris. Une femme accourut et trouva la pauvre enfant ainsi broyée et ne donnant plus signe de vie.

Au même moment, un des ouvriers qui l'avait suivie au moulin, en reporta la pauvre enfant à ses parents, dont l'âme se brisa de douleur à la vue de ce navrant spectacle. Ils la placèrent sur un lit où elle demeura

(1) Les parents ne sauraient jamais exercer trop de vigilance pour empêcher leurs jeunes enfants d'approcher des roues, des engrenages, des machines. On éviterait ainsi bien des accidents lamentables, comme celui que nous racontons en ce moment, et comme celui qui est arrivé de notre temps à Jérusalem, à un moine Grec schismatique. Ce moine inexpérimenté s'extasiait devant un brillant cylindre qui se mouvait verticalement dans un nouveau moulin à farine. Avec l'étourderie d'un enfant, il voulut tourner avec la séduisante machine. Il s'attacha donc fortement des deux mains au cylindre, pour faire quelques tours avec lui. Mais, hélas ! mal lui en prit : car, l'agitation de l'air produite par la vitesse de rotation enroula autour du cylindre sa large robe de moine, et lorsqu'il voulut descendre, il n'était plus temps. A l'arrivée du meunier, on ne trouva plus qu'un cadavre.

trois heures, jugée morte par tous les assistants. Le père et la mère, considérant désormais tout secours humain inutile, eurent recours à la puissante intercession de la bonne sainte Anne. Ils firent vœu d'aller, avec leur petite fille, à son béni Sanctuaire et d'offrir les vêtements blancs, dont elle était vêtue, en l'honneur de la Sainte, comme perpétuel témoignage de la faveur obtenue, si la petite Anne revenait à la vie. O prodige ! à peine ce vœu eut-il été exprimé, que le petit cadavre commença à se mouvoir et à donner ainsi signe de vie, et cela, en présence de plus de *cent* témoins. Le miracle était complet : les heureux parents s'empressèrent d'accomplir leur vœu. Ils s'acquittèrent avec une sainte allégresse de cet acte religieux, le 26 juillet, le jour même de la fête de leur grande bienfaitrice, la bonne sainte Anne.

XIII

UNE PETITE FILLE DE 8 ANS, PRISE DANS UNE ROUE DE MOULIN, SAUVÉE PAR LA BONNE SAINTE ANNE.

La petite Françoise, âgée de huit ans, fille de Jean Marquer, se trouvant près du moulin, dit Vauferrier, tomba dans la chute, et la violence du courant l'entraîna sous la roue, où elle resta plus d'un quart d'heure, privée de tout secours. Le meunier arriva enfin et remarquant que le mouvement dans le moulin était irrégulier, il

voulut en connaître la cause. L'ayant découverte, il court, tout ému, trouver la mère de l'enfant qui de son côté accourt sur le lieu du sinistre. L'enfant était toujours sous la roue : on arrête la chute ; on retire la pauvre petite, on l'enveloppe d'un linge et on la porte ainsi au moulin. L'enfant avait la bouche fermée, serrant les dents d'une manière convulsive : elle resta ainsi une grande demi-heure. Sa pauvre mère n'y tenait plus, à ce triste spectacle, et elle allait se retirer lorsque les assistants lui persuadèrent de recommander son infortunée enfant à la bonne sainte Anne et de promettre un pèlerinage à son Sanctuaire, si elle la ramenait à la vie.

La mère éplorée consentit à tout, et elle fit le vœu d'aller au sanctuaire de la sainte. Elle achevait à peine de parler, que la petite Françoise, à la vue de tous, se mit à respirer et à donner d'autres signes de vie. Sur ces entrefaites, arrive le père de l'enfant : il ratifie le vœu de sa femme et le renouvelle pour lui-même. La petite continue à se sentir mieux : le lendemain elle était parfaitement guérie. Il lui restait seulement, çà et là, quelques cicatrices pour montrer combien nombreuses avaient été les blessures que la roue du moulin lui avait faites. Ses parents accomplirent leur vœu avec une très-grande fidélité. De nombreux témoins oculaires attestèrent ce fait prodigieux dans l'examen juridique.

XIV

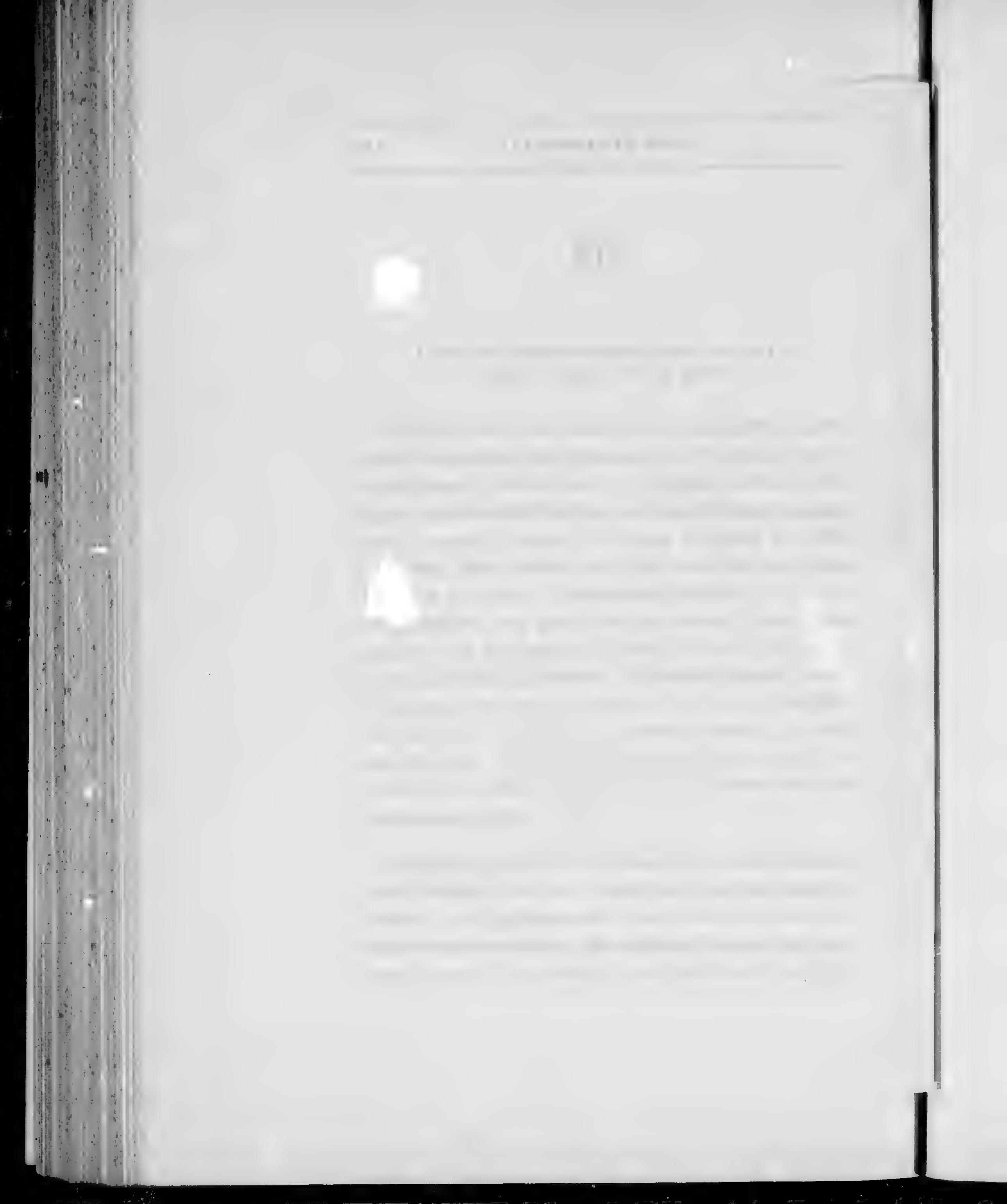
LA BONNE SAINTE ANNE RESSUSCITE UN PETIT ENFANT DE 16 MOIS.

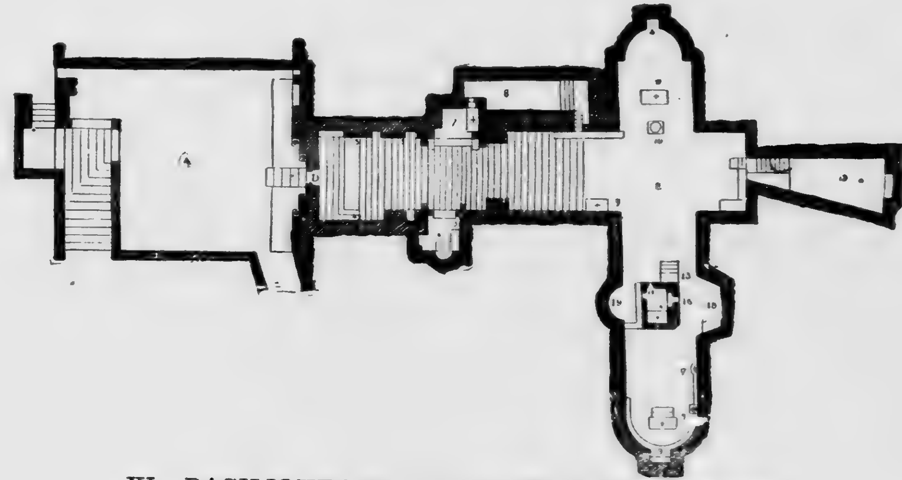
Ce miracle arriva en l'année 1639, vers la Fête de Ste. Marie Magdeleine, dans la paroisse de Plouha, au Diocèse de St. Brieuc. Pendant que F. Guillemot portait le dîner à son mari Roland Pherlicot qui, avec d'autres moissonneurs, coupait l'avoine, elle laissa en garde à sa fille Catherine, jeune enfant de 12 ans, son tout petit frère, Jean, âgé de 16 mois. L'imprudente petite fille plaça, on ne sait pourquoi, son petit frère au sommet d'une haute armoire, d'où le pauvre petit tomba, la tête en bas, sur le pavé et se blessa grièvement. Catherine, effrayée, essaya de dissimuler sa faute, et pour cela, elle coucha son frère sur son lit, et c'est là que sa mère, au retour, le trouva presque mort. La pauvre mère prend, toute triste, son enfant dans ses bras. Le petit innocent éprouve un léger vomissement, puis il expire.

Accablée de douleur, elle dépose son enfant dans son petit berceau et elle va trouver son mari qui accourt à l'instant, avec quelques-uns de ses amis. Il trouve son enfant sans mouvement, pâle et glacé. Durant une demi-heure, il reste là attendant, mais inutilement, un signe

Ste.
cèse
lîner
sson-
fille
rère,
on ne
haute
ur le
ssaya
frère
ouva
, son
léger

s son
urt à
e son
demi-
signe





XI.—BASILIQUE DE L'ASSOMPTION (Plan par terre).

LEGENDE

Par un escalier de 16 marches (voir la gravure précédente, X.), on descend sur le parvis de la Basilique, dont la Façade regarde le Midi. Dès que l'on a passé le seuil de la porte d'entrée, on se trouve devant un vaste escalier à pente douce de 48 *marches*, et prenant toute la largeur de la nef. A la 7e marche, on rencontre un palier qui laisse voir à droite une *ouverture murée*, dont on ignore l'origine.

A la 21e marche, à droite, dans le gros mur de l'édifice se trouve la CHAPELLE DU TOMBEAU DE SAINTE ANNE, ET DU TOMBEAU DE SAINT JOACHIM : et dans le mur à gauche, un peu plus bas, mais presque vis-à-vis, la CHAPELLE DU TOMBEAU DE SAINT JOSEPH ET DU TOMBEAU DU VIEILLARD SIMÉON. Ayant descendu l'escalier jusqu'en bas, on arrive sur le pavé de la BASILIQUE PROPREMENT DITE DE L'ASSOMPTION.

La Basilique forme une croix latine d'environ 100 pieds de long sur 27 de large. Aucune sculpture ne la décore et l'obscurité y est complète depuis que l'exhaussement du niveau de la vallée, produit par les pluies d'hiver, en a obstrué les ouvertures qui n'étaient que des soupiraux.

Du côté de l'Ouest qui est le bras gauche, on voit une citerne et un Autel. Au Nord, montant 18 marches, on se trouve devant un Souterrain. Du côté de l'Orient, bras droit, se trouve le

SAINT EDICULE RENFERMANT LE TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE.

Cet Edicule fut taillé dans le roc vif et l'on y suivit le système précédemment adopté pour le T. S. Sépulcre de Notre Seigneur, c'est-à-dire que respectant la chambre sépulcrale, on tailla le roc qui l'entourait, afin d'obtenir un petit édicule isolé de toutes parts.

de vie : alors, en union de dix-huit autres personnes présentes, il tombe à genoux près du berceau et adresse à Dieu cette courte mais confiante prière : " O Dieu, mon Seigneur, faites donc que par l'intercession de sainte ANNE, mon enfant vive encore." Et il promet ensuite un pèlerinage au Sanctuaire de la grande sainte. Cette invocation et cette promesse à peine achevées, il s'opéra dans l'enfant un changement qui saisit tout le monde. Son petit visage blême et cadavéreux prit une couleur vive et rubiconde. Il ouvrit ensuite les yeux, et regarda son père avec un angélique sourire, ce qui donna à ce dernier tant de joie, qu'il en tomba à terre, privé de ses sens, pendant une demi-heure. Après cela, le petit Jean resta guéri, mais si bien qu'il ne se ressentit plus jamais de sa chute. Tout à la gloire de Jésus et de sa Parente, la grande et bonne sainte ANNE !

XV

UN PÈRE DE FAMILLE ET SON FILS ENCORE ADOLESCENT MERVEILLEUSEMENT SAUVÉS DES FLOTS.

Dans la ville de Trapano, en Sicile, où sainte Anne, nous l'avons déjà vu, possède un beau sanctuaire, habitait un pieux et honnête marchand, nommé Paul Marciante, très

dévot à la grande sainte. Devant aller un jour à Naples, pour les besoins de son négoce, il s'embarqua avec son fils, âgé de quinze ans, sur le bateau du capitaine Jérôme Contalone. Le vent, qui était favorable au départ, changea au milieu de la traversée, et devint si violent, que le navire se trouvant en péril de sombrer, on se détermina à jeter toutes les marchandises à la mer. Ce dur sacrifice n'améliora point la triste position des pauvres passagers. La tempête se déclarant avec une fureur extrême brisa l'antenne ; les voiles se déchirèrent, et le gouvernail fut emporté par la violence des flots. Equipage et passagers désespérant de la vie, tous songèrent au salut de leur âme. Il y avait sur le navire trois religieux du tiers-ordre régulier de saint François d'Assise. Ces charitables missionnaires les exhortèrent à se recommander à Dieu, dans cette extrémité, et à se préparer à la mort qui était imminente, par la confession et le repentir sincère de toutes leurs fautes.

Tandis qu'ils se préparaient ainsi pieusement à la mort, le navire donna contre un rocher et se déchira par le milieu. Alors chacun saisit une épave ; mais personne n'échappa à la mort, excepté Paul et son jeune fils. Celui-ci, invoquant le doux nom de Jésus, fut déposé sur le rivage, par une main invisible. Paul s'étant cramponné à une planche, était ballotté par les flots : puis, ce frêle débris donna contre une grosse pièce de bois, autre débris du navire, qui le blessa grièvement, le renversa de

son impuissant soutien et le jeta, tout meurtri, à la mer. Le pauvre naufragé, ainsi seul, à la merci des vagues en furie, le corps meurtri, à bout de forces, transi de froid, mais toujours plein d'espérance, eut recours à Celle qu'il avait toujours honorée par une dévotion sincère ; il invoqua SAINTE ANNE, en implorant par les cris de son cœur sa puissante protection. O prodige ! Au même instant, il se sentit soulever au-dessus des flots, et se vit transporter à terre, par une voie merveilleuse dont il ne comprit jamais le secret. Il se trouvait réellement sur le rivage et il sentait le froid : c'était au mois de février. Il creusa dans le sable et se fit un abri, de son mieux, contre la neige qui tombait et contre le vent qui soufflait froidement de Tramontane (le vent du Nord).

Paul continua, sur le rivage, à se recommander à sa céleste Bienfaitrice. La Bonne sainte Anne avait si admirablement commencé son œuvre, elle était trop compatissante pour laisser mourir son protégé, sur le sable aride, après l'avoir retiré de l'abîme des eaux. Pendant que notre si intéresssant naufragé jetait ses regards de tous côtés, grelottant de froid, et souffrant de ses blessures, la Providence lui fit découvrir, dans le lointain, une lumière. Le Ciel lui donna des forces : il marcha droit vers elle. Cette lumière partait d'une pauvre cabane, où Paul Marciante trouva un vénérable vieillard qui lui prodigua, plein de bonté, les soins que réclamait si impérieusement son douloureux sort. Plein

de reconnaissance, soulagé, réconforté, sauvé du naufrage, Paul raconta au charitable vieillard, dans l'épanchement de son cœur joyeux, la miraculeuse intervention de sa Protectrice, la Bonne sainte Anne !

Sancta Anna, Portus Salutis Navigantium ; Ora Pro Nobis !

XVI

LE PETIT DIDACE, AGÉ DE 6 ANS, MERVEILLEUSEMENT PROTÉGÉ PAR LA BONNE SAINTE ANNE.

Dans une localité nommée Sainte-Marguerite, au diocèse d'Agrigente, vivait Catherine de Leo, dame fort pieuse, qui occupait une position aisée parmi ses concitoyennes, et qui professait une grande dévotion envers la Bonne sainte Anne. Catherine avait un fils, du nom de Didace, et qui entrait dans sa sixième année. Or, notre petit Didace s'amusant un jour seul dans le jardin assez vaste qui avoisinait la maison, tomba à l'eau, dans un petit étang. Sa mère ne le voyant pas paraître à l'heure qu'elle l'attendait, le fit chercher par ses servantes. Celles-ci le trouvèrent, couché sur l'eau, la tête appuyée sur le mince débris d'un simple bâton. Les pauvres filles, tout effrayées coururent en avertir la mère ; la mère accourut de son côté, et pleine de cette intrépidité que la

nature prête au cœur d'une mère dans de pareilles circonstances, elle entra résolument dans l'eau, tendant néanmoins la main à ses servantes et faisant ainsi la chaîne. Entre-temps Catherine se souvint de sa grande Patronne, et elle l'invoqua avec une entière confiance. Le prodige était déjà opéré : Catherine amena tranquillement, sain et sauf, son jeune enfant à terre, et dans sa grande joie, mêlée d'une curiosité bien légitime, il lui demanda comment il avait pu se soutenir si longtemps hors de l'eau, appuyé seulement sur un soutien aussi insuffisant que celui de simple fragment d'une perche brisée. L'innocent enfant lui répondit plein de naïveté : " Une personne âgée, Maman, et vêtue de blanc, semblable à la statue de sainte Anne dans l'église des Franciscains de Sambuco, est venue à mon secours. C'est elle, Maman, qui m'a tenu si longtemps au-dessus de l'eau ! " Ce miracle fut confirmé par sa mère sous la foi du serment.

XVII

SAINTE ANNE SECOURT LES FAMÉLIQUES.

L'an 1671, Dieu affligea la Sicile par la famine : beaucoup de pauvres gens y moururent de faim. Dans le bourg appelé Aydone, Josepha di Carnozzo, qui gagnait, comme couturière, sa vie à elle et à ses cinq petits enfants, était réduite à la dernière extrémité.

Un jour, ses petits enfants, mourant de faim, lui demandent un morceau de pain, et la pauvre mère n'en a pas à leur donner. Elle prie sainte Anne en qui elle avait une grande confiance et lui expose aussi avec larmes son extrême détresse. Sa prière terminée, accablée de tristesse et d'ennui, elle se couvre de sa main le visage et appuyée sur le coude elle s'endort. Mais bientôt l'agréable odeur de pain fraîchement cuit la réveille de son assoupissement. Elle jette ses regards de tous côtés, dans sa pauvre demeure, et ses yeux attristés ne rencontrent que ses pauvres petits enfants qui pleurent. Enfin, cependant, ses yeux tombent sur la corbeille où elle mettait tout ce qui lui servait à la couture, et elle y trouve un *grand pain* et aussi frais que s'il venait d'être sorti du four. Miracle ! s'écrie Josepha ébahie : les petits enfants accourent : c'est la grande sainte Anne qui a envoyé ce pain ! Toute la petite famille en mange et le trouve d'une saveur inaccoutumée. La naïve Josepha publie partout le miracle : les voisins aussi accourent : tous veulent goûter de ce pain délicieux, et les plus fervents s'en disputent jusqu'aux simples miettes, pour les conserver précieusement en l'honneur de la Grande sainte Anne !

XVIII

UNE JEUNE VEUVE ARRACHÉE DES MAINS CRIMINELLES DE CINQ RAVISSEURS INSOLENTS.

Une jeune et noble Matrone, dans un court espace de temps, perdit successivement deux maris. Sur le désir de ses parents, elle en prit un troisième qui mourut à son tour, la deuxième année de leur mariage. Instruite ainsi à cette rude école de l'adversité, cette jeune femme infortunée résolut de rester veuve, et se mit à mener une vie toute de recueillement et de prière, sous le puissant Patronage de la Bonne sainte Anne. Cette détermination irrita profondément la jalousie du démon : cet ennemi de tout bien alluma dans le cœur d'un jeune homme un amour passionné pour la jeune veuve : démarches, promesses, sollicitations par lui-même et par ses amis, tout fut employé, mais en vain, pour la faire consentir à un quatrième mariage.

Le démon lui inspira alors un expédient perfide. Ce jeune homme, au cœur pervers, s'associa quatre autres jeunes hommes plus méchants que lui ; et tous les cinq se mirent en embuscade, dans un passage étroit, où la jeune

veuve devait passer de grand matin pour se rendre à l'église. Cette dernière ignorait entièrement cet affreux complot. Le matin venu, elle se rendit donc tranquillement à l'église, selon son habitude. Lorsque les cinq traîtres la virent près d'eux, ils se jetèrent sur elle, comme des loups ravissants et essayèrent de l'entraîner avec violence. La jeune veuve, éperdue, se souvint de sa grande Protectrice, et se mit à crier de toutes ses forces : "Au secours, ô sainte Anne, Mère très-puissante ! vite arrachez-moi aux mains de ces misérables." A peine a-t-elle prononcé ces briéves paroles, que sainte Anne se trouve présente, plus brillante que le soleil, accompagnée de nombreux combattants : elle jette un regard terrible sur ces cinq misérables qui, saisis d'épouvante, courent comme des insensés par les rues de la ville, et à travers les places publiques. La police avertie les arrête, et chargés de chaînes, comme des criminels, les jette en prison. C'est ainsi que, par une punition du Très-Haut, ceux qui voulaient ravir une femme innocente furent eux-mêmes enchaînés comme de vils malfaiteurs. Cependant la pieuse veuve qui n'avait vu personne auprès d'elle se demandait, avec étonnement, quelle pouvait avoir été la cause de la course furibonde de ces cinq impudents : car, elle, n'avait vu ni lumière, ni cavaliers. La nuit suivante, sainte Anne lui apparut durant son sommeil, dans la même splendeur que la veille, sur le chemin de l'église, et la réveillant, elle lui dit : Me reconnaissez-vous, ma fille ? Je suis ANNE qui vous aime et vous protège : c'est moi qui

vous ai arrachée hier des mains de vos ravisseurs et qui les ai jetés dans les fers. Dignes du dernier supplice, ils attendent maintenant avec effroi leur sentence de mort. Demain matin, le Juge doit vous envoyer ici ses Assesseurs, pour vous inviter à déposer votre plainte contre les coupables. Vous, ma fille, n'allez point rendre le mal pour le mal ; mais travaillez à obtenir leur élargissement : que si le Juge ne voulait point vous entendre, vous lui direz alors de ma part qu'il se garde de toucher à mes serviteurs, à ceux que je compte déjà comme mes prochains amis et qui doivent ensuite publier à jamais mes louanges ! Que la justice humaine ne condamne pas au supplice ceux que la Miséricorde divine se dispose à absoudre." Cela dit, la vision disparut. Le jour venu, tout se passa conformément aux instructions de notre grande Thaumaturge. Les coupables furent absous. Mais eux, par l'intercession de sainte Anne, le cœur contrit et humilié, dirent tous les cinq un éternel adieu au monde. Ils embrassèrent la vie monastique, se livrèrent aux pratiques d'une austère pénitence, pour l'expiation des égarements du passé, se firent les dévoués panégyristes de leur illustre Bienfaitrice et finalement s'endormirent tranquilles dans la paix du Seigneur.—Dieu est donc toujours admirable dans ses Saints ! mais il l'est d'une manière merveilleuse dans Celle que notre cœur ému proclamera partout : la grande et Bonne sainte Anne !

XIX

UN CHEVALIER DE FLANDRE ET LA FÊTE DE SAINTE ANNE.

Autrefois, au fertile et verdoyant pays de Flandre, vivait un Chevalier, dont la vertu égalait la haute noblesse. Ce Chevalier avait une égale dévotion à l'Immaculée Vierge Marie et à sa Mère, la glorieuse sainte Anne. Il avait fait bâtir en leur honneur un temple somptueux, dans lequel il avait fait placer deux autels. A l'un deux, il avait posé une belle statue de la sainte Vierge et à l'autre, une même statue de la Bonne sainte Anne. Tous les jours, deux prêtres devaient y célébrer la sainte Messe ; et tous les ans, le 26 juillet, on y faisait la Fête de sainte Anne et le 8 septembre, celle de la Nativité de la sainte Vierge avec grande solennité.

Or, il arriva que les revenus du pieux Chevalier, par une permission de la divine Providence, diminuant de jour en jour, ne suffirent plus à tous les frais du culte. Il se trouva réduit à ne pouvoir plus faire qu'une seule solennité chaque année, et finalement, à sa grande douleur, il ne put plus solenniser ni l'une ni l'autre.

Un jour, il s'affligeait outre mesure, dans son château, et s'excusait tour à tour, devant la sainte Vierge et devant sainte Anne, de ce que ses moyens ne lui permet-

taient plus de célébrer leur Fête, comme il le faisait naguère : on était à la veille du 26 juillet : le pieux Chevalier, dans son affliction, supplia sainte Anne de venir à son secours. Pendant qu'il lui adressait cette prière, on frappa à la porte et il entendit une douce voix qui l'appelait. Il courut ouvrir avec empressement, et vit devant lui une Dame au port majestueux et le visage resplendissant ; elle lui dit : "Paix à toi, noble Chevalier, et sois heureux ! Voici cinquante écus pour célébrer la Fête." Cela dit, la vision disparut. Cette céleste apparition fit tant d'impression sur son âme et sur tous ses sens qu'il tomba sans connaissance, évanoui. Cependant, revenant insensiblement à lui-même, il put se rappeler clairement les paroles de l'apparition, mais il n'en saisit point le sens. De là de nouvelles anxiétés. Il ne savait si cet argent qu'il reçut réellement était pour la Fête de sainte Anne qui était proche, ou bien pour celle de la Nativité, au 8 septembre. Tout autre que lui aurait, ce semble, décidé la question sans hésiter. Mais le Chevalier était trop ému, et son émotion l'empêchant de juger sainement le rendit anxieux. Enfin, après une longue hésitation, voici ce qu'il fit : d'un côté, les cinquante écus étaient insuffisants, selon lui, pour la double solennité, et de l'autre, ne sachant laquelle des deux devait avoir la préférence, il prit deux cierges ; il en plaça un à l'autel de la sainte Vierge et l'autre à l'autel de sainte Anne ; il les alluma tous les deux en même temps et il se dit en lui-même : "Je célèbrerai la Fête de Celle dont le cierge brûlera plus longtemps."

Cela fait, le Chevalier retourna au château, pour expédier des affaires qui lui prirent un temps assez considérable. Il retourna ensuite à l'église pour examiner les cierges qu'il y avait allumés. Celui de la sainte Vierge était entièrement consumé, tandis que celui de sainte Anne était resté tout entier et brûlait comme si quelqu'un venait fraîchement de l'allumer. Ce prodige dissipa toute incertitude et le pieux serviteur de sainte Anne comprit que l'humble Vierge Marie avait pour extrêmement agréable qu'il donnât la préférence à sa glorieuse Mère, la Bonne sainte Anne.

Et vous aussi, ami Lecteur, apprenez par l'exemple de ce pieux Chevalier que celui qui honore la Mère, honore la Fille, et que tout ce que vous ferez pour glorifier la Bonne sainte Anne sera très-agréable à la Vierge Marie, comme à son divin Fils à qui soient honneur et gloire dans tous les siècles des siècles.

XX

UNE INDIENNE ET SAINTE ANNE.

... est très-grande chez nos Catholiques des Indes. Une Religieuse me dit un jour à Jérusalem : " Mon Père, la Terre-sainte est le vrai Paradis de la terre pour les

bons chrétiens et surtout pour nous Religieuses ; cependant, lorsque j'étais encore dans notre Mission très-pauvre, au milieu des Indes, il me semble que là le Ciel touchait à la terre, tant on y goûtait de paix et de bonheur ; nos catholiques avaient une piété si simple, si confiante et si affectueuse, que je n'ai jamais rencontré ailleurs de semblables sentiments."

Vers le même temps, un saint missionnaire me racontait des merveilles des populations qu'il évangélisait dans les îles de l'Océan Indien. La dévotion à la Bonne sainte Anne est également connue chez nos chers Indiens.

Un jour, une pieuse indienne qui, chaque année, célébrait avec quelque solennité la double Fête de sainte Anne et celle de la sainte Vierge, se voyant court de moyens, ne se trouva plus capable que d'en célébrer une seule. Elle éprouva la même anxiété que le pieux Chevalier de l'exemple précédent. Dans sa simplicité, quoiqu'un peu confuse, elle aussi prit deux cierges, écrivit sur l'un le nom de sainte Anne et sur l'autre le nom de Marie, et les alluma tous deux en leur honneur. Chose vraiment surprenante, celui de la sainte Vierge se consuma, en un clin d'œil, tandis que celui de sainte Anne se tint longtemps allumé. La sainte Vierge prouva de nouveau, par ce prodige, combien les hommages que l'on rend à sa Vénérable Mère lui sont agréables.

XXI

LA BONNE SAINTE ANNE APPARAIT AU BIENHEUREUX CHRISTOPHORE DE ROME.

L'Ordre de saint François à qui la Sainte Eglise, comme on le sait, a confié la Garde des Saints Lieux, dès son origine, a toujours honoré d'un culte spécial les saints Personnages qui les ont sanctifiés par leur présence. La Bonne sainte Anne a eu une large part dans ces honneurs rendus aux Saints de la Palestine, par les humbles Enfants du Pauvre d'Assise.

C'est ainsi que *trois cents* ans avant l'institution de la Fête de notre grande Sainte, dans l'Eglise Universelle, par le Pape Grégoire XIII, les Franciscains la célébraient déjà dans leur Ordre naissant, en vertu d'un décret porté au Chapitre Général de Pise, présidé par le séraphique Docteur saint Bonaventure.

Aussi la Bonne sainte Anne s'est-elle montrée en tout temps pleine de bonté envers notre saint Ordre.

Je laisse la parole au Chronique de notre illustre Bienfaitrice, la traduisant littéralement, sans rien lui ôter de sa simplicité primitive :

" Pour vous embraser plus grandement, pieux Lecteur, de dévotion envers cette céleste Matrone, sainte Anne, je veux vous raconter avec quel soin elle favorise ses *siens* dévots, et particulièrement ma Religion séraphique, laquelle l'a toujours eue en vénération, et même avant que l'Ordre de saint François, dès l'origine de sa fondation, eût célébré, comme il célébra dans la suite, avec une particulière dévotion, sa principale Solennité (sa Fête).

C'est pourquoi le Bienheureux Christophore de Rome, disciple de mon Séraphique Père saint François, par ordre duquel il fut envoyé en France, dans la Province de Gascogne, en l'année 1219, pour y fonder beaucoup de couvents, se retirant en un lieu solitaire, y fut très fréquemment favorisé d'apparitions célestes. Un jour, entre autres, la Bienheureuse Vierge Marie lui apparut, *avec la glorieuse sainte Anne, sa Mère.*"

La bonne et aimable Sainte venait encourager son serviteur qui avait mis en elle beaucoup de confiance. Elle le bénit, comme une Mère tendre et affectueuse bénit son Enfant de Prédilection. La mission du serviteur de Dieu était importante, dans ce beau et vaste pays, où notre Bonne Sainte est honorée avec un filial amour, surtout dans deux de ses plus célèbres Sanctuaires. Dans sa maternelle visite, sainte Anne apportait du Ciel, au Bienheureux Christophore, une Bénédiction fécondante, en

vertu de laquelle l'Ordre de saint François, qui se répandit dans tout l'univers avec une rapidité étonnante, allait aussi se répandre en France, et y produire ces grands fruits de salut que l'histoire a recueillis en les appréciant avec justice et qui forment une des belles et glorieuses pages des chroniques de l'Ordre de saint François d'Assise.

Le Bienheureux Christophore obtint de si grandes faveurs du Ciel, parce que sa confiance était aussi très grande envers Celle qui est la Mère de la Reine du Ciel. Oh ! que la Bonne sainte Anne est grande à ce titre, et que son crédit est large auprès du Roi des Rois, le divin Fils de Marie, Jésus, notre adorable Maître !

O âmes pieuses, qui daignez lire ces lignes, allons donc, nous aussi, comme les Enfants du Séraphin d'Assise, comme les Religieux et Religieuses de tous les Ordres, allons avec confiance à la Bonne, à la douce, à la maternelle sainte Anne ; exposons-lui, sans crainte et sans hésitation, tous nos besoins, et soyons sûrs que nous serons exaucés. Que le passé nous soit, pour cela, garant de l'avenir. Les faveurs innombrables dont la Bonne sainte Anne a déjà comme inondé notre cher pays, surtout depuis que l'on va en foule l'honorer dans son Grand Sanctuaire de Beaupré, loin de diminuer, augmenteront, au contraire, toujours davantage, si nous continuons, comme on le fait présentement, à s'exciter, par

an-
lait
nds
ant
uses
çois

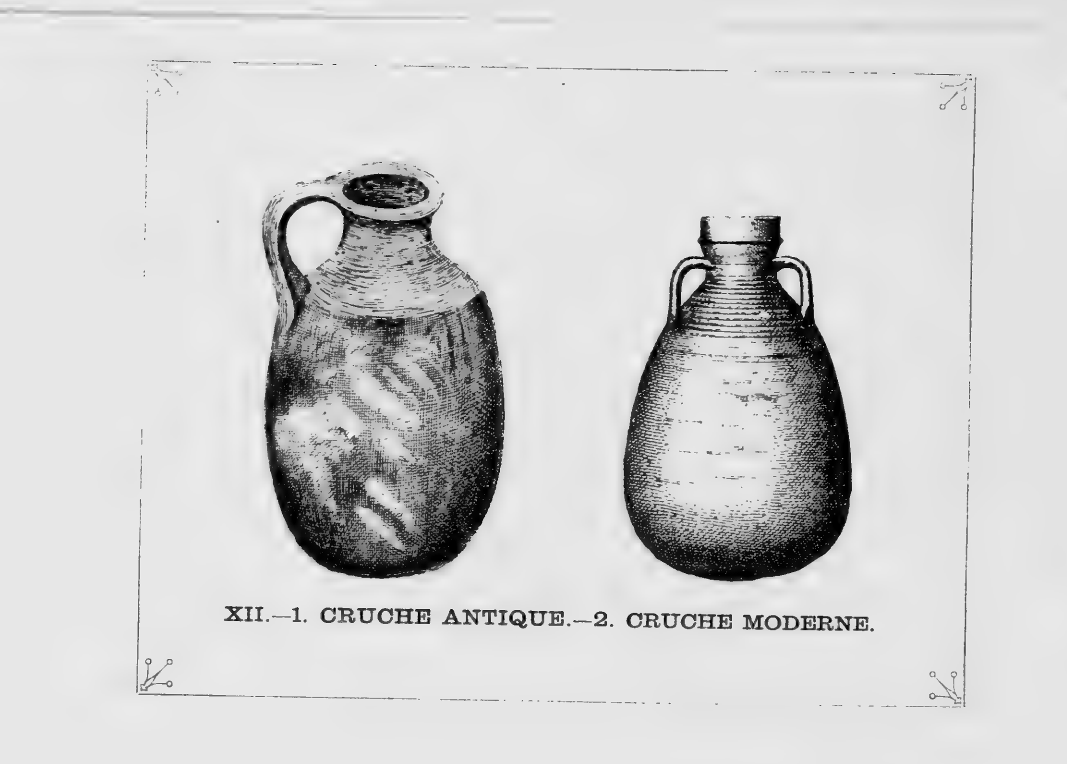
ndes
très
Ciel.
e, et
livin

llons
'As-
les
, à la
te et
que
cela,
nt la
pays,
s son
gmen-
conti-
r, par

vert
dit (
auss
frui
ave
pag
d'A

1
fav
gr
Ol
qu
F

d
s
(
r
s



XII.—1. CRUCHE ANTIQUE.—2. CRUCHE MODERNE.

LEGENDE

1. *Cruche antique.*—Le numéro 1 de notre Gravure donne le dessin exact d'une *jarre*, en terre noire, et qui a près de *trois mille ans* d'existence. Cet objet de poterie fut trouvé dans une cávité du Roc, à l'Angle Sud-Est de l'enceinte du Temple, lors des fouilles commencées autour de cette enceinte, le 20 novembre 1867 par le capitaine Warren. A cet endroit, les restes de l'ancienne muraille, construite avec des pierres d'angle de *douze coudées*, descendent à une profondeur de *quatre-vingts* pieds, au-dessous du niveau du sol actuel. C'est là, à cette profondeur, que le savant et intrépide explorateur Anglais a trouvé, intacte, cette *jarre*, que nous donnons ici comme simple souvenir.

2. *Cruche moderne.*—C'est la cruche ou jarre dont les femmes à Nazareth (et dans toute la Palestine) se servent aujourd'hui pour aller puiser de l'eau. Pèlerins et Touristes sont frappés, comme nous, de la ressemblance parfaite entre ces deux jarres, et cela à tant de siècles de distance ! " Que d'heures nous avons passées, s'écrie l'un d'eux, couchés sous les arbres, près de la Fontaine (1), occupés à contempler les femmes et les jeunes filles, courbant le bras pour maintenir sur leur tête pleine de noblesse ces grandes jarres en terre noire, *identiques* à celle dont la Mère de Jésus devait se servir (2) pour approvisionner son humble demeure ! "

---

(1) De la Sainte-Vierge, à Nazareth.
(2) Et aussi la Bonne Ste Anne !

une religieuse et sainte émulation, à qui aura le Pèlerinage le plus nombreux, le mieux organisé, le plus fervent, le plus digne d'obtenir les faveurs de choix de notre incomparable Thaumaturge, la grande et Bonne sainte Anne.

XXII

MERVEILLEUSE APPARITION DE LA BONNE SAINTE ANNE A L'HUMBLE SERVANTE DU SEIGNEUR, SAINTE COLETTE DE CORBIE, VIERGE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE.

"Nous lisons de notre Bienheureuse Sœur Colette, Vierge, Réformatrice de son Ordre en France, qu'elle ordonna à ses Religieuses de réciter après l'Office Divin, de longues et nombreuses commémoraisons. A Besançon, dans le Couvent de son Ordre, elle les faisait réciter dans une chapelle spécialement dédiée à Sainte Anne. Elle en agissait ainsi par un sentiment de reconnaissance, à la suite d'une grande faveur qu'elle avait obtenue de la Bonne sainte Anne, à laquelle elle avait voué une particulière et *sienne* dévotion. Voici cette faveur toute céleste :

Sainte Anne lui était apparue, accompagnée de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, et il lui fut révélé,

dans une de ses extases, que la Bonne sainte Anne l'avait en particulière estime et appréciait beaucoup ses grandes œuvres. Et effectivement la Bienheureuse Sœur vit elle-même que la glorieuse sainte Anne les mettait toutes dans un vase d'or, et ensuite allait les offrir au Très-Haut, en compagnie de tous les Saints de la cour céleste, priant sa divine Majesté de regarder avec des yeux de miséricorde son humble servante Colette, et l'œuvre sainte qui lui était confiée, afin qu'elle réussît en pleine conformité à la volonté divine ! "

Pour mieux faire comprendre au Lecteur cette précieuse faveur accordée à sainte Colette, à cause de sa dévotion spéciale à la Bonne sainte Anne, nous croyons utile de donner ici quelques détails. Nous les empruntons à l'Auteur du bel Ouvrage connu déjà avantageusement des âmes pieuses, et intitulé : *l'Auréole Séraphique :*

" Dès sa plus tendre enfance, Colette avait apprécié à sa juste valeur la virginité, vertu céleste qui se conserve dans les saintes aspérités de la pénitence comme le lis au milieu des épines ; jusqu'à la fin de sa vie elle garda ce précieux trésor avec une inviolable fidélité. La pureté de son âme virginale transpirait sur son chaste corps : du lieu qu'elle habitait, s'échappait un parfum suave qui fortifiait ceux qui le respiraient et quelquefois même les guérissait de leurs infirmités ; l'eau dans laquelle elle se lavait, loin d'être salie, devenait plus limpide et avait

acquis une vertu merveilleuse. Qu'elle est belle et resplendissante la génération des âmes chastes ! elle est glorieuse aux yeux de Dieu et des hommes.

La servante de Dieu chérissait les enfants et se plaisait à les caresser et à les bénir, parce qu'ils étaient pour elle des symboles vivants de simplicité et d'innocence. Sa prédilection s'étendait aussi sur tout ce qui dans la nature lui rappelait quelque chose de la vertu des anges, comme les colombes, emblèmes de la pureté, et les agneaux, figures de l'Agneau sans tache. Les oiseaux s'apprivoisaient avec elle, comme autrefois avec saint François ; ils entraient familièrement dans sa cellule, la saluaient de leurs gazouillements et venaient recevoir de sa main leur nourriture.

Colette avait une plus particulière dévotion envers les saints qui étaient restés vierges, surtout envers Marie, la Reine des vierges, et envers saint Jean, l'apôtre vierge par excellence et l'apôtre de l'amour. Elle poussa même si loin ce sentiment, que dans les commencements elle priait rarement sainte Anne : Notre-Seigneur ne voulut pas laisser subsister cette froideur dans le cœur de sa fidèle épouse. *Sainte Anne* lui apparut, environnée de gloire et accompagnée de la très sainte Vierge tenant par la main le divin Enfant Jésus, et elle lui dit que, bien qu'elle eût été mariée, *elle était, par sa postérité, la gloire de l'Eglise militante et l'ornement de l'Eglise triomphante.* Cette vision réjouit sainte Colette et lui inspira depuis

une telle dévotion envers la bienheureuse aïeule du Sauveur, qu'elle l'implora pour le succès de sa Réforme (comme nous l'avons vu plus haut) et lui dédia plusieurs églises et chapelles de ses fondations."

Oui, ô Bonne sainte Anne, vous êtes vraiment, par votre postérité, la gloire de l'Eglise militante et l'ornement de l'Eglise triomphante. Et nous qui sommes vos humbles, petits, mais fidèles serviteurs dans l'Eglise militante, à l'exemple de l'admirable Vierge de Corbie, nous voulons vous honorer et publier partout votre véritable *gloire*, ici-bas, en attendant, par la puissance de vos Suffrages, le bonheur sans fin de vous contempler là-Haut, ô incomparable Sainte, vous l'ornement de *l'Eglise triomphante* dans les splendeurs du beau Paradis !

XXIII

LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU, FRÈRE INNOCENT DE CHIUSA, ET SON ZÈLE BRULANT A RÉPANDRE PARTOUT LA DÉVOTION ENVERS LA BONNE SAINTE ANNE.

Nous lisons dans la Vie du serviteur de Dieu, Frère Innocent de Chiusa, que son affection pour sa céleste Patronne, sainte Anne, était si vive, qu'il aurait voulu la voir aimée et honorée de toutes les créatures. Dans ce

but, il travaillait sans relâche, et employait tous les moyens pour répandre partout la dévotion à la grande Sainte, et pour obtenir qu'elle fût tellement gravée dans tous les cœurs que chacun la prît pour Patronne et pour Avocate spéciale auprès du Trône de l'Eternel.

Cependant cet amour envers la Sainte était tellement allumé dans son propre cœur, qu'il mérita par là de jouir souvent de ses célestes apparitions. La Bonne sainte Anne venait s'entretenir familièrement avec le serviteur de Dieu et lui obtenait de très grandes faveurs, et lorsqu'elle le quittait pour retourner au Ciel, Frère Innocent restait tout inondé de suaves consolations.

Une fois entr'autres, il fut aperçu par le Père Bonaventure Colonella, tout enveloppé d'une brillante splendeur ; ce prodige était occasionné par la présence de la Bonne sainte Anne, qui se trouvait alors dans la pauvre cellule de l'humble Frère Franciscain et qui causait familièrement avec lui, comme une douce et pieuse mère a coutume de faire avec son propre enfant ! Qu'on est donc heureux, lorsqu'on sert le bon Dieu, dans la simplicité de son cœur, comme le Frère Innocent, comme toutes les âmes justes ici-bas, puisque déjà même sur la terre on éprouve comme un avant-goût du ciel !

C'est dans une de ces célestes visites dont le serviteur de Dieu était si souvent favorisé que sainte Anne lui dit : " Sachez deux choses, Frère Innocent : la première, c'est que j'éprouve, le jour de l'Immaculée Conception de

MARIE, ma Fille Unique, la même allégresse que si c'était le jour de ma propre Fête : la deuxième, c'est que je veux que vous ayez une particulière vénération pour le jour de Mardi, parce que c'est le Mardi que je suis née, et le Mardi que mon âme est retournée à Dieu qui l'avait créée !

Cette Relation est extraite de la Vie du serviteur de Dieu, Frère Innocent de Chiusa, écrite par le Père Pierre Rognoletto, au Chapitre trentième, Folio 167.

Les Lecteurs des Annales connaissent déjà cet humble Enfant du Pauvre d'Assise ; ils se rappellent les grands miracles qu'il opérait, par la puissante intercession de sa céleste Patronne, et comment surtout il obtint l'éclatante guérison du Pape Grégoire XV, lorsque ce pieux Pontife promit de glorifier la Bonne sainte Anne, en établissant que sa Fête, dans l'Eglise Universelle, serait une Fête d'obligation pour tous les Fidèles. . . . . .

Daigne le très doux Jésus, dans sa bonté, susciter encore dans son Eglise des âmes dévouées au Culte de notre grande Thaumaturge, comme l'était celle du Frère Innocent de Chiusa ; et, ici, dans notre cher pays du Canada, si nous n'osons directement demander à son Cœur Divin, *à ce Cœur qui a tant aimé les hommes*, un Saint faisant lui-même de grands miracles, au moins puissions-nous obtenir de posséder toujours des âmes vraiment zélées pour la propagation du Culte de sainte Anne, notre Bonne Mère !

XXIV

APPARITION DE LA BONNE SAINTE ANNE A LA BIENHEUREUSE BENVENUTA, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La Bonne sainte Anne a toujours marqué sa prédilection pour les âmes candides et pures. L'exemple suivant en est encore une preuve éclatante :

La Bienheureuse Benvenuta de Frioul, de l'Ordre du Patriarche saint Dominique, à l'approche de la Fête de la Nativité de la sainte Vierge, pour laquelle elle avait une singulière dévotion, eut le désir de voir Marie, telle qu'elle était dans ses plus tendres années, et lorsqu'elle était encore portée dans les bras de sa douce et aimable Mère, la Bonne sainte ANNE. Elle se mit donc en oraison, et pria la Vierge Immaculée de daigner la consoler par une semblable vision, avec la faveur de pouvoir l'embrasser, avec une tendre et respectueuse affection, comme on embrasse une aimable et innocente enfant à cet âge. La douce Reine des Anges eut pour agréable cette naïve simplicité de sa petite servante. Et voilà que précisément la nuit même de la Nativité de la Vierge, pendant que Benvenuta se livrait, dans l'oraison, à ses plus ardents désirs, l'Archange saint Gabriel, et l'Archange

saint Raphaël lui apparurent et lui dirent : "Sache, Benvenuta, que tes désirs ardents ont été exaucés : le Seigneur a condescendu avec bonté à ce que sainte Anne te présentât notre commune Reine et Maîtresse, la Reine du Ciel et de la terre, que tu as tant désiré de voir au jour anniversaire de sa naissance." Cela dit, les deux Messagers Célestes enseignèrent à la Bienheureuse comment elle devrait honorer leur Reine, à son apparition, et disparurent.

Cependant, la chérubique enfant de saint Dominique attendait, avec une avidité extrême, la réalisation de la promesse faite par les Anges. Et voici qu'après une très brève attente, lui apparaît sainte Anne avec sa Fille, mille fois Bénie, la petite Marie de Juda, enlaçant, avec un sourire tout céleste, de ses petits bras enfantins, le cou de son aimable Mère. A cette vue, la petite servante du Seigneur, conformément à l'instruction des Anges, se prosterne contre terre : après un instant de vénération muette, elle se lève, et elle voit la petite MARIE qui commence à lui tendre ses deux petites mains, exprimant par là qu'elle désire reposer dans les bras de sa petite et pieuse servante, Benvenuta. Alors, la servante de Dieu, avec une humilité très profonde, mêlée à une inexprimable allégresse, la prit des bras de sainte Anne, et la pressa doucement contre son cœur. C'était le Paradis sur la terre : cette excessive condescendance de la Reine du Ciel, envers son humble servante, plongeait la Bienheureuse dans une extase d'amour, dont il est donné aux

saints seuls de savourer les délices ; et cela dura l'espace d'une heure entière. Durant tout ce temps, la Sainte Vierge s'entretint familièrement avec la Bienheureuse, lui parla de la joie des Saints, dans le beau Paradis, et de toutes les merveilles du séjour des Elus. L'heure passée, la très sainte Enfant retourna dans les bras de sainte ANNE, sa Mère, et la vision disparut. Les deux Saintes remontèrent au ciel, et l'innocente fille de saint Dominique continua, sur la terre, à imiter les vertus de son incomparable Père. Par son grand esprit de mortification, disent les *Leçons de l'Office* de la Bienheureuse, elle passait une partie de ses nuits en prières, et quand, vaincue par la fatigue, elle était obligée de se coucher, elle s'étendait à terre et plaçait une pierre pour soutenir sa tête. Chaque nuit elle se donnait la discipline jusqu'à trois fois. Ces dures austérités eurent vite épuisé sa santé. Elle tomba malade. Suffoquée par de continuels étouffements, il ne lui était plus possible de se coucher ni de se tenir debout ; il fallait qu'elle fût toujours assise. Cette position lui occasionna des ulcères si douloureux, qu'on ne pouvait plus la remuer, même légèrement, sans lui infliger de véritables tortures. Au milieu de ces souffrances, jamais la patience de la Bienheureuse ne se démentit, et jamais elle ne cessa de se livrer à la prière. Après cinq années de maladie, elle se fit transporter au tombeau de saint Dominique et obtint une guérison complète. De retour dans son pays, elle recommença ses mortifications, et s'affranchit si bien de l'empire de ses

sens qu'elle semblait ne plus exister que pour le Ciel. . . Elle mourut le 29 octobre 1292. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Son culte fut approuvé par Clément XIII, en 1765."

Puissent tous nos pieux Lecteurs imiter, sinon les grandes austérités de l'illustre Vierge de Frioul, au moins son *invincible patience*, dans les épreuves de la vie, et son grand esprit de prière. Par là, ils mériteront, comme elle, ici-bas, la protection du Ciel ; et, s'il plaît à Dieu, même les prévenances célestes de la Reine du Ciel, la Vierge MARIE, et de sa très compatissante Mère, la Bonne sainte ANNE ; et après cet exil, où les souffrances après tout ne sont que passagères, une gloire éternelle là-Haut, dans les splendeurs du beau Paradis !

XXV

COMMENT LA BONNE SAINTE ANNE CONSOLA LES RELIGIEUX DE CITEAUX.

Grande et insigne fut l'apparition suivante de la Bonne sainte Anne aux Moines de l'Ordre de Cîteaux (1).

(1) Cîteaux est un simple hameau dans le Département de la Côte d'Or (France), à 12 ou 13 milles de la ville de Dijon. C'est là que prit naissance, à la fin du onzième siècle, l'Ordre de Cîteaux ou des Cisterciens, devenu, plus tard, célèbre dans le monde entier.

Ces bons Religieux étaient à moissonner le grain pour les besoins du monastère de Clairvaux. La température était d'une chaleur extrême. Ils en souffraient outre mesure. La sueur ruisselante sur leur front découlait jusqu'à terre. Leur visage était enflammé par la véhémence de leur labeur : ils travaillaient ainsi, avec un soin diligent, pour se maintenir dans la perfection de l'obéissance. Mais que Dieu est bon ; et quelles merveilles n'accorde-t-il pas à ceux qui par amour pour lui, vivent sous la loi, à la fois si douce et si sûre, de l'obéissance ! Sa miséricordieuse bonté accorda à un de ces Religieux, plus spécialement fervent dans son service, une admirable vision, pour sa propre consolation et celle de tous ses Frères. Il arriva donc que ce bon Religieux, qui était en même temps grand serviteur de Marie, levant les yeux vers la montagne, aux pieds de laquelle les Moines faisaient la moisson, en vit descendre majestueusement Marie, notre Souveraine, sainte Anne, sa très douce Mère, et sainte Marie-Madeleine, l'illustre amante de son divin Fils, toutes trois, environnées d'une lueur resplendissante et toute céleste. Elles s'approchèrent, tranquilles, des Fils de saint Bernard, et avec l'expression d'une ineffable douceur, elles essuyèrent de leurs propres mains, l'abondante sueur des moissonneurs dont la surprise mêlée à une subite allégresse les mettait hors d'eux-mêmes. Après quoi, les trois Ambassadrices du Ciel, faisant comme un parfait éventail avec leurs vêtements d'azur, agitaient l'air autour des Serviteurs de Dieu et

leur faisaient ainsi respirer une brise d'une inexprimable fraîcheur. Et lorsque les bons Religieux eurent longuement joui de cette céleste faveur, toute la vision disparut.

" Pour moi, ami Lecteur, ajoute ici le pieux Rapporteur de cette ravissante apparition, je n'entre point dans la considération de la bénignité de la Vierge Marie, de la prévoyante et maternelle piété dont Elle use envers ses vrais dévots, je tiens seulement à noter qu'Elle voulut amener avec Elle, dans cette solennelle ambassade, sa gracieuse Mère, la Bonne sainte Anne et que cette admirable Sainte le fit avec joie et un empressement tout céleste, *parce que les Cisterciens sont les Enfants de Prédilection de sa Fille mille fois Bénie !* "

Laissez-moi, pieux Lecteurs, ajouter à mon tour, en terminant : " Voulez-vous tous, vous aussi, mériter les faveurs de choix de la grande et Bonne sainte ANNE, notre incomparable Bienfaitrice du Canada ? Imitez les bons Religieux de Cîteaux : ayez une dévotion sincère, une dévotion toute filiale envers sa Fille Bénie la Vierge Marie, notre auguste Mère ! "

XXVI

LA BONNE SAINTE ANNE APPARAIT A UN DE SES DÉVOTS ET LUI OFFRE UN ANNEAU PRÉCIEUX.

A la seconde partie des Chroniques de la Réforme (1) en Sicile, du séraphique Père saint François, le Père Tagnoletto rapporte qu'il existait autrefois, dans la ville

(1) Saint François d'Assise fonda Trois Ordres, dans l'Eglise :

1. L'Ordre des Frères Mineurs, ou 1er Ordre : les Franciscains, en 1209.

2. L'Ordre de Sainte Claire, ou 2e Ordre : les Clarisses, en 1212.

3. L'Ordre de la Pénitence, ou 3e Ordre : le Tiers-Ordre, en 1221.

Le Premier Ordre se divise en trois grandes Familles :

1. Les Frères Mineurs Observants (ou de l'Observance).

2. Les Frères Mineurs Conventuels.

3. Les Frères Mineurs Capucins.

La Famille de l'Observance se divise en deux grandes Branches :

1. La Branche des Frères Mineurs de la Régulière Observance ou Observants proprement dits : (*Regularis Observantiæ*).

2. La Branche des Frères Mineurs de l'Etroite Observance : (*Strictioris Observantiæ*).

Cette deuxième Branche se subdivise, à son tour, en trois autres Branches :

1. La Branche des Observants Déchaussés ou Alcantarins, qui eut son origine en Espagne.

2. La Branche des Observants Réformés, qui eut son origine en Italie (c'est celle dont il est fait mention ci-dessus).

3. La Branche des Observants *Récollets*, qui eut son origine en France.

de Salerne, un Religieux de sainte vie, appelé frère Vito Gondolfo. Ce grand serviteur de Dieu était spécialement dévoué au Culte de la Bienheureuse Vierge Marie, et de son illustre Mère, la grande Sainte ANNE. Il avait reçu par la puissante intercession de l'une et de l'autre de grandes faveurs spirituelles, durant le cours de sa vie.

Or, le saint Frère avait coutume de se rendre, chaque année, en Pèlerinage, avec la Bénédiction de son Supérieur, à la ville de Trapani, où l'on expose, à la vénération du public, dans l'église du Couvent des Pères Carmes, une miraculeuse et très célèbre image de la Madone.

Se trouvant donc là, un jour, en prière, devant cette sainte Image, et élevant son esprit, par l'ardeur séraphique de ses brûlants désirs, jusque dans les hauteurs mystérieuses d'une sublime Contemplation, il vit se présenter à lui la vénérable Mère de Marie, la Bonne sainte Anne, tout environnée de rayons, d'une splendeur éblouissante. La Sainte l'inonda, par cette visite, de célestes consolations et lui fit don d'un *anneau ;* après quoi toute la vision disparut.

Le Serviteur de Dieu, revenu de son extase, trouva, au doigt de la main droite, une riche Bague, agrémentée d'une pierre précieuse, qu'il porta ensuite toute sa vie, avec une grande dévotion. Il ne pensait jamais à ce précieux Don de sa céleste Bienfaitrice, sans verser des

larmes de tendresse, et il se plaisait à appeler cet anneau, l'*Anneau de la Bonne sainte Anne !*

Ce Prodige est si extraordinaire que quelque pieux Lecteur sera tenté peut-être de douter de sa réalité. Nous avons hâte d'ajouter que cet exemple n'est cependant point unique dans la vie des Saints. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, choisi entre beaucoup d'autres, nous lisons dans la Vie de sainte Catherine de Bologne, Vierge de l'Ordre de Sainte Claire, que le Chef de la Sainte Famille, le Patriarche saint Joseph, offrit un jour à la Sainte un *Objet* d'une inappréciable valeur.

Catherine avait l'emploi de Sœur Portière, au Monastère de Ferrare, chargée de la distribution, qu'après le maigre repas de la communauté, on a coutume de faire aux pauvres.

" Or, parmi les pauvres qui venaient demander l'aumône à la porte du monastère, il s'en présenta un qui fixa davantage son attention, et pour lequel elle se sentit un intérêt particulier. C'était un vieillard d'un aspect vénérable dont les discours semblaient indiquer qu'il avait fait le Pèlerinage de la Palestine. Ce bon vieillard revint plusieurs fois, et la pieuse portière éprouvait une indicible joie à l'entendre parler des Lieux consacrés par la vie et la mort de son céleste Epoux. Un jour, après avoir reçu l'aumône, le vieillard lui remit une coupe d'une matière transparente et lui dit que c'était le vase dont se servait la sainte Vierge pour donner à boire à

l'Enfant Jésus. Catherine apprit par révélation que cet inconnu était l'Epoux virginal de Marie. Ce prodige accrut la dévotion qu'elle avait déjà pour ce grand Patriarche. *L'écuelle de saint Joseph* se conserve encore aujourd'hui chez les Clarisses de Ferrare, et, le jour de la fête de saint Joseph, on l'expose à la vénération des Fidèles." (Aur. Sér. Tom. I.)

XXVII

LA BONNE SAINTE ANNE SAUVE LA VIE A UN CLERC SUR LE POINT DE FAIRE NAUFRAGE.

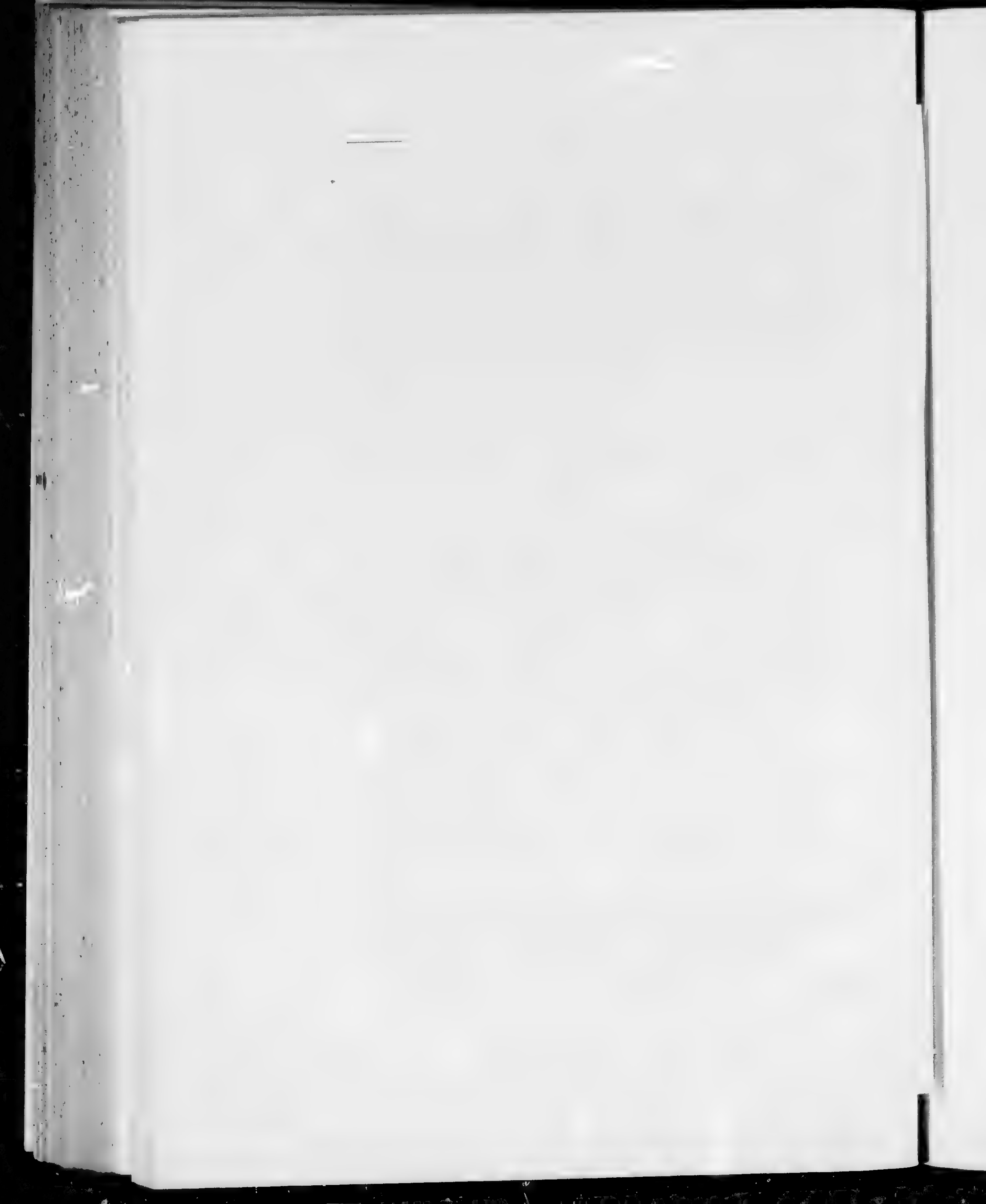
En 1667, le Révérend Dom Joseph Ferraro, homme de grand mérite, archiprêtre de Castelbono, me transcrivit, sur mes pressantes instances, une série de miracles authentiques, attestés sous la foi du serment, par des personnes très recommandables et dont quelques-uns sont arrivés à des citoyens mêmes de la ville de Castelbono. Me trouvant moi-même, vingt ans plus tard, sur les lieux, je pus constater, après les informations les plus scrupuleuses, que j'avais été parfaitement renseigné.

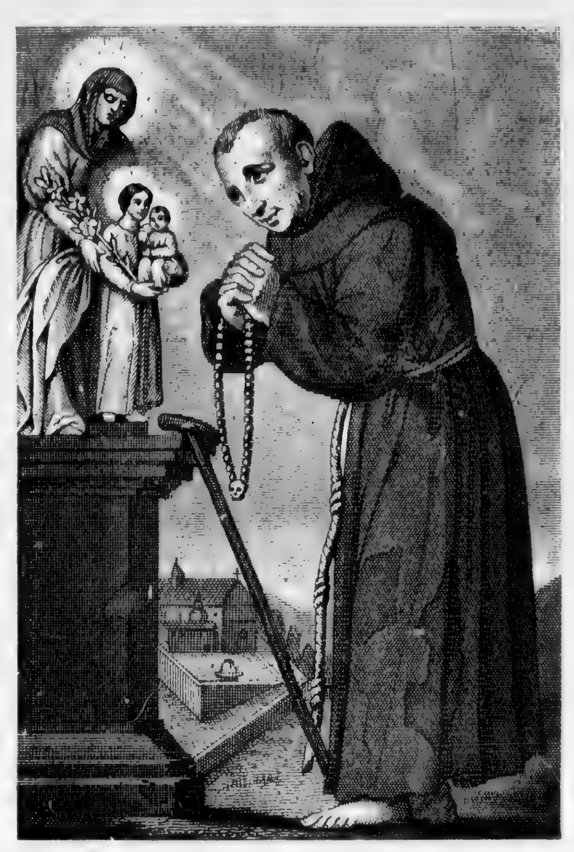
Le premier de ces miracles fut accordé à un Clerc très dévot à la Bonne sainte Anne. Dom Francesco Ximino, c'était son nom, partait en compagnie d'autres Clercs,

cet
dige
atri-
core
le la
des

ne de
crivit,
racles
r des
s sont
bono.
lieux,
crupu-

c très
imino,
Clercs,





XIII. — LE VEN. FRERE INNOCENT ET LA BONNE STE ANNE. *Page* 144.

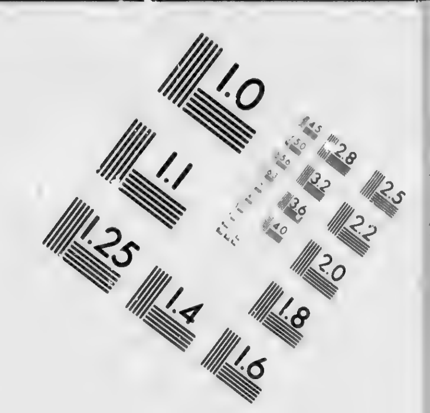
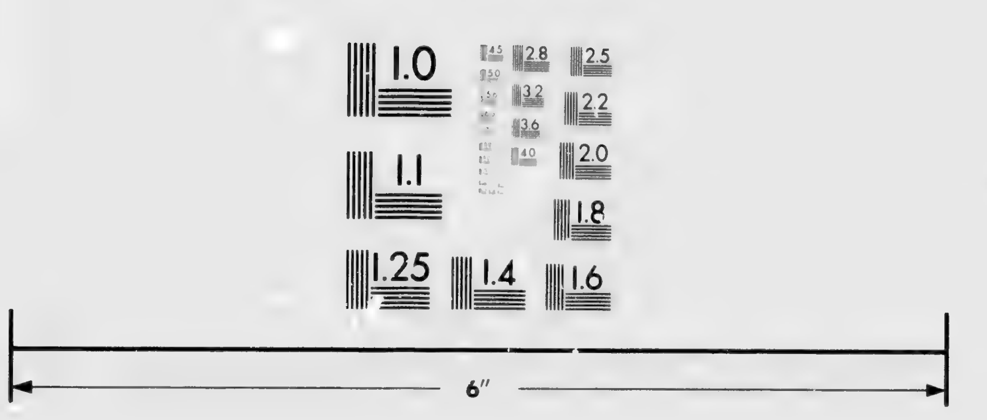


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

pour se rendre aux Ordinations qui allaient se faire dans la cité de Messine. Ils se placèrent tous dans une petite barque, par un temps très beau, un ciel serein, et suivirent ainsi, pendant quelque temps, leur heureux voyage. Lorsqu'ils furent ensuite arrivés, dans la haute mer, en vue du Castel di Tusa, une tempête subite les assaillit.

La petite barque dans laquelle se trouvait notre Clerc avec ses compagnons d'Ordination disparut en un clin d'œil, au milieu des vagues courtes et saccadées de cette Mer intérieure, qui s'élèvent presque à pic, comme des murailles (1). Leur frêle embarcation fut jetée contre la pointe d'Orlando, brisée, mise en pièces. Tous ces infortunés, privés de tout secours, se jetèrent éperdus à la mer, cherchant, malgré la fureur des flots, à se sauver à la nage. La Relation ne dit rien de plus ; mais il est terriblement à craindre que la mer écumante, horriblement tourmentée par la tempête, ne les ait engloutis tous au fond de ses abîmes, tous excepté Ximino.

---

(1) Nous avons subi nous-même un de ces brusques ouragans en sortant du détroit de Messine, lors de notre premier voyage en Terre-Sainte. C'était un dimanche matin, le saint jour de la Pentecôte. Le temps était beau : la température délicieuse. Tout à coup un orage éclate dans les montagnes de la Calabre et un vent impétueux se précipite sur la mer. Il nous poursuit jusqu'au Confluent de l'Adriatique ; et là, la mer devint si furieuse que notre beau et très solide steamer perdit toute contenance et chercha un abri le long des côtes, où il *stoppa*, je crois, durant 24 heures !—Que le Lecteur juge de là quelles durent être les angoisses de nos jeunes Clercs, au milieu de leur effroyable tempête !

Dans ce moment de péril extrême, déjà tout glacé d'effroi, par la perspective d'une mort imminente et inévitable, il fit un effort souverain sur lui-même, et dans toute la ferveur de son âme, il invoqua le secours toujours efficace de sa puissante Avocate, la Bonne sainte Anne, et dans l'angoisse de son cœur il l'appela par son propre Nom.

Celle qu'on nomme si bien le Port des Naufragés, entendit l'appel de son dévot serviteur. Le secours ne se fit point attendre. Elle voulut prouver une fois de plus dans cette circonstance toute l'efficacité de son *Nom* vénérable, qui, d'après de savants interprètes, veut dire : *Miséricorde !*

O la miséricordieuse et Bonne sainte Anne, usant de cette bonté et de cette miséricorde que lui inspire toujours son inépuisable tendresse de Mère, elle prit elle-même comme par la main son fidèle serviteur, et le conduisit tranquillement au rivage, sain et sauf, c'est-à-dire, sans blessure ni contusion, et avec ses habits aussi secs que s'il eût fait la plus tranquille et la plus heureuse traversée du monde !

Le pieux jeune homme, Dom Francesco Ximino, dit en terminant le Père Domenico, remercia, comme on le suppose bien, avec d'abondantes larmes de joie sa tutélaire Protectrice, sa Maîtresse et sa Mère, la Grande et Bonne sainte Anne !

Ce miracle, pieux Lecteurs, nous donne une grande et salutaire leçon à nous-mêmes. Ce jeune Ecclésiastique était très pieux ; et nous le disons, sans exclusion pour les autres : " Son cœur était pur et ses mains innocentes." Or, la prière humble et confiante d'une âme en état de grâce fend les nues, monte droit vers le trône du Très-Haut et n'en redescend que chargée de grâces et pleinement exaucée. Faisons de même : demeurons toujours les mains innocentes et le cœur pur, sous l'influence de la grâce sanctifiante ; conservons-nous dans cet heureux état par la fréquente réception des sacrements, seul moyen sûr d'une sainte persévérance ; demandons à Jésus que notre Dévotion envers son illustre Aïeule, la Bonne sainte Anne, augmente encore, et ainsi nous obtiendrons non seulement le salut du corps mais aussi et surtout le salut de notre âme !

XXVIII

COMMENT LA BONNE SAINTE ANNE RESSUSCITA UN ENFANT ET SAUVA LA VIE À SA MÈRE !

Nous lisons dans la vie du serviteur de Dieu, le Frère Innocent de Chiusa, religieux de notre Ordre [1], que se trouvant un jour à Rome, il s'y rencontra avec le seigneur

(1) Frère Innocent, religieux Franciscain, que nos Lecteurs connaissent déjà, par sa spéciale dévotion à la Bonne sainte Anne !

Domenico, Procureur de notre Couvent de *San Francesco à Ripa.* Ce grand dévot de notre Mère sainte Anne se mit à lui raconter les grandes et nombreuses faveurs qu'il avait déjà obtenues et qu'il obtenait encore sans cesse par l'intercession de sa glorieuse et miséricordieuse Bienfaitrice, et il l'exhortait à la prendre, lui aussi, pour sa Patronne et son Avocate auprès de Dieu. Le Procureur, un peu surpris, lui demanda quelle faveur il pourrait bien obtenir de la Sainte.—De très nombreuses, répondit le Frère Innocent — Racontez-moi donc, ajouta alors le Procureur, quelque faveur spéciale que vous avez obtenue par l'invocation de cette Sainte.—Pour toute réponse, le fervent Religieux le prit par la main, le mena dans sa petite cellule et en ferma soigneusement la porte. Là, seul avec Domenico il lui raconta un grand nombre de faits merveilleux et entr'autres le prodige suivant : " Un jour, lui dit-il, je fus appelé auprès d'une moribonde qui devait donner le jour à un enfant mort déjà depuis trois jours, d'après la constatation des médecins. Aucun remède humain n'était plus capable de venir en aide à la pauvre mère qui endurait d'atroces douleurs et qui allait elle-même évidemment perdre la vie. Je me mis alors à invoquer ma Protectrice la grande Sainte Anne, et immédiatement l'enfant vint au monde, mais il était mort et dans un tel état de décomposition qu'il faisait horreur à voir. A ce triste spectacle, toutes les personnes présentes tombèrent à genoux avec moi, et nous priâmes ensemble, avec confiance, l'aimable Sainte,

de daigner, après avoir sauvé la vie à la mère, rendre aussi la vie à l'enfant. C'était demander un grand, un insigne miracle.

Notre prière était à peine terminée, que nous vîmes cette petite masse de chair déjà en putréfaction se remuer doucement et donner ainsi signe de vie. Les mouvements du petit être s'accentuèrent graduellement : ils prirent la forme d'un bel enfant et nous nous trouvâmes tous devant un vrai et grand miracle. C'était une résurrection véritable, ou mieux encore, c'était comme une création nouvelle. Le petit enfant se mit à pleurer ! et nous, à la vue d'un tel prodige, profondément émus nous-mêmes, nous mêlâmes nos larmes de joie aux pleurs du petit enfant, et chacun devine les sentiments d'allégresse qui remplissaient tous les cœurs ; comment nous rendîmes grâces à Dieu pour un tel événement et comment tous les assistants s'attachèrent à la Grande, à la Puissante, à la Miséricordieuse et Bonne Sainte Anne, et la prirent tout le reste de leur vie pour leur spéciale Protectrice et Mère ! " Ainsi parla Frère Innocent au Procureur Domenico, et la sainte vie de ce grand serviteur de Dieu est toute remplie des merveilles opérées par l'illustre Thaumaturge, notre insigne Bienfaitrice, la Bonne sainte Anne !

XXIX

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-AUGUSTIN, ET LA BONNE SAINTE ANNE.

"Cette Religieuse, une des gloires de la Réforme des Carmélites de sainte Thérèse en Espagne, fut la compagne, l'amie, la fille spirituelle de cette sainte Réformatrice du Carmel, et aussi illustre par ses vertus que par les événements miraculeux de sa vie, dont elle écrivit elle-même le récit par ordre de ses supérieurs.

Le monastère de Villeneuve de la Xara avait une petite église dédiée à sainte Anne, mais il y manquait une image convenable de la *Sainte*. La sœur Anne crut voir pendant son oraison cette image en relief. Comme elle la désirait avec ardeur, quelques jours après, un homme inconnu en apporta une semblable. La pieuse image fut placée dans l'église, où le peuple, instruit de la merveille, vint la vénérer.

Lorsqu'elle fut Prieure, plusieurs fois elle entendit une voix qui lui disait: "Anne, et ma maison?" — Elle comprit que la *Sainte* voulait aussi une maison plus convenable, et, pleine de confiance, elle fit commencer les travaux, quoiqu'elle fût sans ressources.

Le jour de saint Augustin, on l'appela au parloir, où elle trouva *deux cents réaux* (1) qui paraissaient d'abord inépuisables. Puis, lorsqu'ils vinrent à manquer, *sainte Anne* lui apparut et pour montrer à sa servante qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion du démon, la *Sainte* embrassa la croix du rosaire de la Religieuse avec beaucoup d'amour et de respect, puis elle lui laissa *trois cents ducats.* Plusieurs fois de semblables merveilles se renouvelèrent. Aussi, lorsque, faute d'avances, la Sœur Anne empruntait, chacun s'empressait de lui offrir de l'argent, bien sûr qu'il serait au plus tôt restitué.

Un gentilhomme, poursuivi par ses ennemis, vint chercher un refuge au Couvent et le combla de bienfaits, et il en obtint bientôt lui-même, par l'intercession de la *Bonne sainte Anne,* d'être rétabli dans la paix et dans la condition que la haine lui avait fait perdre. La Sœur Anne, de son côté, put aussi bientôt achever son église, grâce à tant de secours. Comme elle voulait placer une inscription devant le grand autel, elle entendit un concert angélique qui chantait l'antienne suivante : "O Bienheureuse Anne, qui régnez éternellement avec les Anges, veuillez vous y souvenir de nous de telle sorte que nous méritions d'être admis dans votre compagnie (2)."

---

(1) Monnaie espagnole : le *réal* vaut environ cinq centins.

(2) "O Beata Anna, quæ semper regnas cum Angelis, illic nostri sis memor esto, ut tuo mereamur sociari collegio."

Cette inscription fut si agréable à Dieu, que *Jésus*, *Marie*, *Anne* et *Thérèse* lui apparurent pour lui témoigner leur satisfaction et se réjouir avec elle. Elle obtint encore, par le secours de la *Bonne sainte Anne*, un ciboire digne de la majesté divine, lorsqu'elle fit célébrer avec toute la solennité possible la translation du Saint Sacrement et de l'image de *sainte Anne* de l'ancienne église dans la nouvelle. Au seuil de l'église, cette image resplendit d'un éclat extraordinaire et parut bénir la foule.—Une fois, sœur Anne fut sauvée d'un danger imminent de périr dans un fleuve ; une autre fois elle fut préservée de la peste et guérie miraculeusement par une apparition de la *Bonne sainte Anne*.

Ayant fait construire une nouvelle église dédiée à sainte Anne et à saint Joseph, celui-ci lui apparut avec l'Enfant Jésus dans ses bras pour la remercier.

Plusieurs fois, elle dissipa les artifices du démon par l'intercession de sa sainte Patronne. Elle obtint tant de force aux ouvriers qui travaillaient à l'église, qu'ils ne ressentaient aucune peine de leurs travaux. "Que Jésus soit avec vous, ma fille" disait la *Sainte* lorsqu'elle apparaissait à sa servante. A sa mort, la vénérable Religieuse fut assistée d'une manière particulière par la Bonne sainte Anne, qui sans doute la conduisit au ciel (1)."

---

(1) La vie et le culte de Ste Anne ; 2e Partie . . .

—En lisant et relisant le résumé des merveilles opérées en faveur de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, daignez toujours, Pieux Lecteur, vous souvenir de la beauté de l'*Antienne Angélique*, rapportée plus haut, et puisse ce souvenir vous mériter que la *Bonne sainte Anne* se souvienne de vous, *de telle sorte* que vous méritiez d'aller, un jour, la joindre, *réellement*, là-Haut, dans le séjour de la gloire.

Et que votre céleste souhait : "*Que Jésus soit avec vous !*" demeure toujours sur nous, ô aimable Mère ! Oh ! Oui, que Jésus soit avec nous ; qu'Il soit avec nous, dans toutes nos épreuves ici-bas : qu'Il soit avec nous, à notre dernière heure, afin que nous soyons avec Lui, pour toujours, dans les éternelles clartés du beau Paradis ! ! !

XXX

UN BEAU MIRACLE À SAINTE ANNE DE BEAUPRÉ.

"Au mois d'août 1876, se trouvait à Sainte Anne de Beaupré, non en pèlerinage mais en promenade, un Canadien, Y. G., habitant Boston depuis plusieurs années. Elevé à Québec par une mère chrétienne, il avait perdu

la foi aux Etats-Unis, abandonné ses pratiques religieuses, et était devenu franc-maçon. Il ne croyait nullement au pouvoir de sainte Anne ; il n'avait aucune intention de la prier. Une conversation avec M. le curé de la paroisse, l'avait amené à faire sincèrement tous ces aveux. Sur les instances du Pasteur, le franc-maçon promit d'assister le lendemain, à la messe d'un pèlerinage qui devait arriver de Sorel et des Trois-Rivières. M. le curé pria beaucoup et fit prier pour lui.

Y. G. était déjà rendu à l'église, quand y entrèrent les pèlerins. Parmi eux on remarquait un jeune homme infirme qui se tenait péniblement sur ses béquilles. Il avait les jambes complètement raides, collées l'une à l'autre, sans pouvoir les disjoindre. Comme il arrivait près de Y. G., une de ses béquilles glissa et il tomba lourdement sur le plancher. Plusieurs personnes l'aidèrent à se relever. Le franc-maçon se sentait vivement ému à la vue de cet état d'infirmité. "Si ce jeune homme allait être guéri, ici devant moi, pensait-il, il faudrait bien croire qu'il y a, dans la religion et dans le culte de sainte Anne, autre chose que ce que l'on m'a dit. Que ferais-je ? résister à l'évidence ? impossible. Me convertir, changer de vie ? c'est également impossible." La messe commença. Le pauvre infirme priait de toute son âme, disant à Dieu ainsi qu'il l'a déclaré plus tard : "Seigneur, je suis un misérable, indigne de paraître devant vous, mais ici c'est la *Bonne sainte Anne* qui prie pour moi. Si je vous

demande ma guérison, ce n'est pas précisément pour mon bien-être, car je pourrais abuser de ma santé pour vous offenser encore, mais c'est pour gagner le pain de mes vieux parents qui, sans mon assistance, seront réduits à la mendicité. Ayez pitié d'eux, ayez pitié de moi !"

Blanchet c'était le nom de l'infirme, alla communier et il le fit avec une dévotion si profonde qu'elle édifia tous les assistants. Y. G., les yeux toujours fixés sur le jeune homme, ne perdait de vue aucun de ses mouvemens. La messe terminée, Blanchet s'approche, toujours sur ses béquilles, pour la vénération des saintes Reliques. Il y colle ses lèvres avec une ardente piété. Au même instant, il abandonne ses béquilles, se redresse, en disant : " miracle ! miracle ! je suis guéri." Il pleure, il prie, il remercie sainte Anne. La foule émue, attendrie, lui ouvre un passage ; il marche d'un pas ferme, répétant toujours : " merci, ô Bonne sainte Anne !" Chacun veut le voir, tout le monde est heureux de son bonheur. Mais le plus impressionné de tous c'est Y. G. Il a vu le prodige, il ne peut plus résister. Les yeux baignés de larmes, il perce la foule, se rend à la sacristie, aborde le curé en lui disant : M., je serais le dernier des misérables, si je ne me convertissais point sincèrement après ce que je viens de voir ; aidez-moi à faire une bonne confession !" La bonne sainte Anne l'avait réellement converti en même temps qu'elle avait guéri Blanchet. Y. G. fit dès lors un vrai pèlerinage ; il pria, il communia,

il partit decidé à vivre en bon chrétien. Le Rév. M. G., curé de Sainte-Anne, heureux témoin de ces merveilles, en écrivit une relation exacte, confirmée, pour le cas de Blanchet, par le certificat d'un médecin [1].

XXXI

UN NAUFRAGÉ ET LA BONNE SAINTE ANNE.

Nous extrayons ce qui suit d'une relation, bien connue de M. Nap. Mathurin :

"Le 4 février 1882, apres avoir pris son chargement à Porto-Rico, le *Bahama* leva l'ancre pour revenir à New-York. Le soir du 10 février, vers les 9 heures, une furieuse tempête s'éleva. A minuit je descendis comme de coutume, mais le bruit, le mouvement sur le pont m'empêchèrent d'abord de dormir. A la fin la fatigue l'emporta. Cependant je ne tardai guère à m'éveiller, et cette fois, je sautai en bas du lit et montai sur le pont. Nous étions au cœur de la tempête ; les commandements se multipliaient, l'équipage se précipitait de toutes parts à la voix vibrante du premier maître. Le vaisseau obéissait péniblement, et se renversait de plus en plus

(1) Manuel de dévotion à la Bonne sainte Anne : 2e Partie, 4e jour, mois de sainte Anne.

dans son roulis. . . . Soudain le maître s'écrie : "Tout l'équipage sur le pont !" C'est le cri du danger, presque de désespoir du marin. Nous avions quatre chaloupes à bord ; mais déjà deux sont emportées. Les lames montaient à l'assaut du navire, le couvrant dans toute son étendue. On le sentait sombrer sous nos pieds. Chacun sent le danger sans en souffler mot. Tout à coup, d'une voix lugubre, on entend le capitaine s'écrier : "Les deux chaloupes à la mer, vite, il n'y a pas de temps à perdre." C'était la condamnation du navire le *Bahama*. Chacun court aux chaloupes. A peine celle du capitaine se fut-elle éloignée de quelques encâblures qu'un coup de mer la renversa. Pendant ce temps le premier maître se tenait debout sur la lisse du navire, immobile, silencieux avec une quinzaine de compagnons, frémissant d'horreur auprès de lui. "Embarquez" lui dis-je. Après une courte hésitation, il céda à mon avis et quelques coups de rames me les firent perdre de vue. J'essayai d'enlever une échelle pour me jeter à la mer, quand je me sentis englouti dans un tourbillon où je perdis complètement conscience de la vie. Quand je revins à moi, je me trouvai à la surface de la mer, le jouet des vagues furieuses. Le navire avait disparu. Alors ma pensée s'éleva vers le ciel. Quoiqu'ayant mené la vie assez rude du marin, je n'avais jamais négligé certaines pratiques pieuses que je tenais de ma mère. Je portai sur moi un scapulaire, et j'avais la plus grande confiance dans la Sainte Vierge, la *Bonne sainte Anne* et saint

Joseph. Je les appelai tous à mon secours en ce moment de détresse, presqu'instantanément je me sentis plus fort et plein d'espoir. Un morceau de bois vint à ma portée, et quoique petit, il suffit néanmoins à me reposer un peu. Aux premières lueurs du jour, je distinguai une pièce du gaillard d'avant qui fut ma vraie planche de salut et sur laquelle j'ai passé cent cinquante heures, c'est-à-dire, *sept nuits et six jours !*

La miséricorde de Dieu a été grande pour moi ; j'ai échappé au naufrage. J'attribue cette faveur à mes prières, à la foi que j'ai toujours conservée au milieu des impies et des blasphémateurs. Oh ! je n'oublierai jamais le spectacle de plusieurs de mes compagnons, qui criaient vers le ciel : pitié et miséricorde et qui invoquaient le secours de Dieu, dont ils niaient l'existence peu d'heures auparavant. Je crois les entendre encore : " Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! "

. . . . . Me sentant faiblir de plus en plus, je ne songe plus qu'à la mort. Je m'adresse au ciel, à genoux : " Mon Dieu, pardonnez-moi les fautes de ma vie. Anges et saints que j'ai invoqués, venez à mon aide en ce moment suprême. Ayez pitié de ma misère. Ne souffrez pas que je meure de faim et de soif sans les secours de ma religion. Mais s'il faut périr ainsi, vous, mon Dieu, qui connaissez mes erreurs, oubliez-les devant mon repentir, et ne me jugez pas avec trop de rigueur ; acceptez mes souffrances et ma résignation en expiation de mes péchés."

Je fus distrait de ma prière par la vision d'une voile qui me paraissait venir vers moi. Le ciel m'avait-il exaucé ? Vaine espérance ! la voile s'éloigna de moi et ne tarda pas à disparaître.

Mes yeux se tournèrent alors sur mon couteau de matelot dont la lame bien aiguisée me fascinait. Le diable me soufflait à l'oreille : " Un seul coup, un seul ! et tous tes maux sont finis ! " Mais j'appelai la Sainte Vierge et la *Bonne sainte Anne* à mon secours, et la sinistre tentation du suicide se dissipa comme par enchantement.

J'entrai dans ma sixième nuit d'épreuves, au milieu des tonnerres et des éclairs. Un grand navire passa sans que je pusse lui faire des signaux, tant la mer houleuse ballotait mon radeau. Epuisé, transi de froid, perdu d'espoir, je crus mon dernier moment arrivé, lorsque tout à coup une pluie bienfaisante commença à tomber. J'ouvris la bouche, pour en recueillir quelques gouttes. Rafraîchi et soulagé je m'étendis sur mon radeau, et je dormis jusqu'au matin. A mon réveil j'aperçus une voile, je trouvai encore assez de forces pour faire mes signaux. Ils furent aperçus et vingt minutes après, une chaloupe venait me recueillir.

Dieu, Vierge Marie, *Bonne sainte Anne* et saint Joseph, soyez-en à jamais bénis !

. . . J'avais fait vœu d'aller à Sainte-Anne de Beaupré, à pied, vœu que j'accomplis dès le lendemain de mon

arrivée chez nous. Je me rendis à Sainte-Anne, à pied, en deux jours et demi, la distance étant d'environ vingt lieues.

Plusieurs amis m'ayant engagé à faire publier le récit de mon naufrage et de ses péripéties, j'ai cédé à leurs désirs. Puisse-t-il leur inspirer l'amour de Dieu et la vénération des Saints qui m'ont si visiblement protégé (1)."

NAPOLÉON MATHURIN.

XXXII

UNE PÈLERINE DE VILLE MARIE GUÉRIE PAR SAINTE ANNE (2).

Le récit suivant a été recueilli d'un témoin oculaire par M. l'abbé Lindsay qui le communique aux lecteurs des *Annales* de sainte Anne, avant son entrée dans la Compagnie de Jésus.

Nos lecteurs auront en échange un souvenir devant sainte Anne, pour celui qui l'a servie et fait aimer pendant de longues années en rédigeant cette publication :

---

(1) Manuel de dévotion . . . .

(2) Annales N° de septembre 1893.

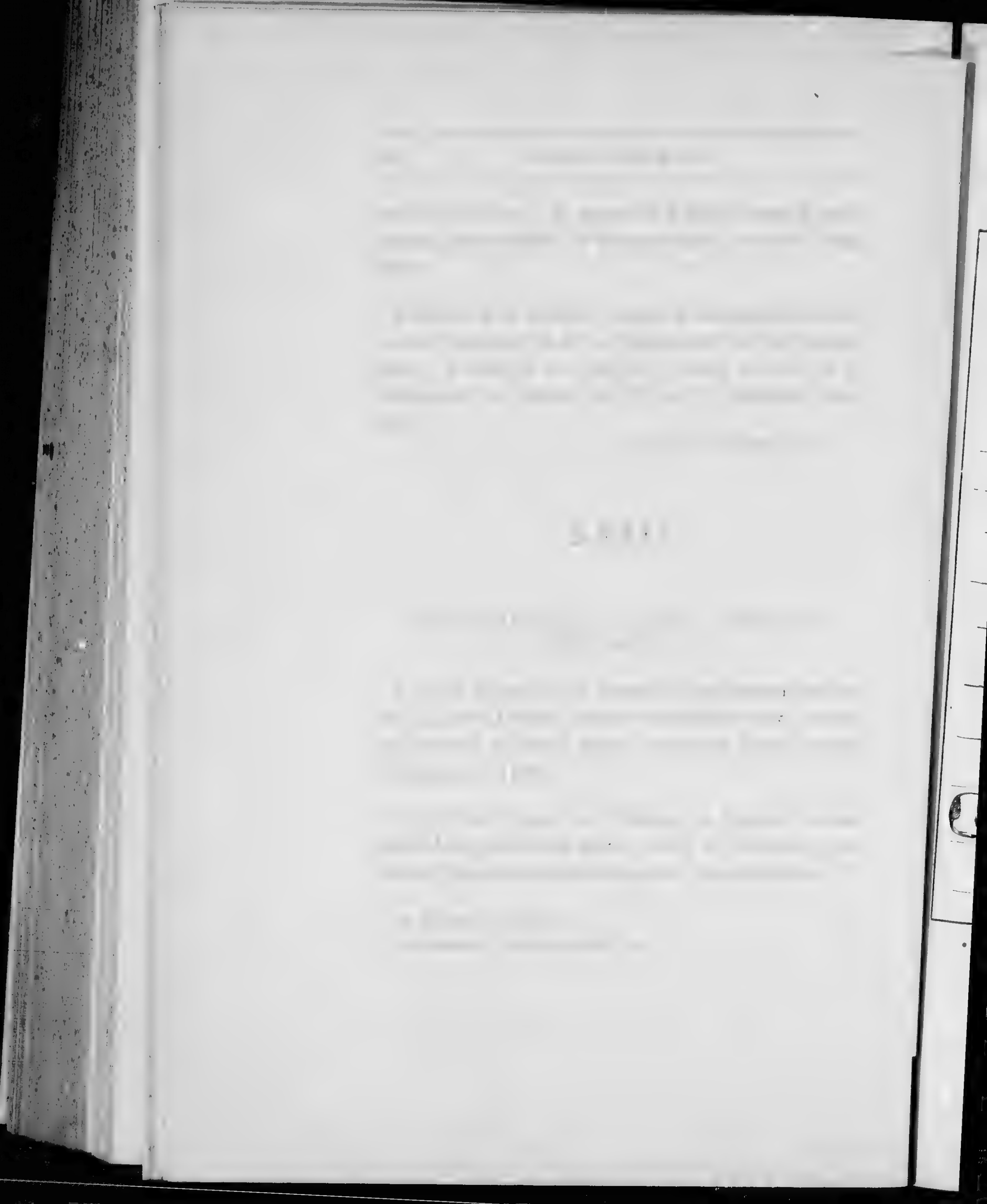
ed,
ngt

récit
eurs
et la
pro-

R

ulaire
cteurs
ans la

devant
r pen-
on :





XIV.—LES NAUFRAGES DE ST. ALBAN. Les 9 plus grands, avec leur sauveteur. *Page* 235

—Il y a de cela un an. La petite Rose Parent, que vous voyez aujourd'hui pleine de vie et de gaieté, s'empresser auprès de sa bonne mère, gisait alors pâle et inerte comme une morte, animée seulement d'un faible souffle que la moindre secousse semblait devoir éteindre.

Depuis plusieurs mois déjà, une affection difficile à caractériser, mais dont la violence semblait se concentrer dans la région du cœur minait sourdement les forces de l'enfant et la conduisait sûrement à une mort précoce. Le traitement d'un premier médecin n'avait pas réussi à la soulager. Un second et un troisième furent mandés et consultés ; mais toujours avec le même résultat désespérant. La petite Rose, comme son homonyme chantée par le poëte, ne devait vivre sur la terre que "l'espace d'un matin."

Elle était fille unique d'une pauvre veuve, et partant son unique joie, son seul espoir. Le bon Dieu, qui lui avait déjà demandé le sacrifice de son mari, allait-il réclamer le sacrifice en quelque sorte plus douloureux encore de sa tendre enfant ? Dans sa confiance de mère la chose lui semblait impossible, mais son âme chrétienne se trempait déjà par la résignation pour l'heure du sacrifice. Et ce n'était pas sans motif, car humainement parlant, l'enfant était condamnée sans retour. Le mal avait tellement abattu sa vigueur qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement. Sa mère lui portait aux lèvres les

rares parcelles de nourriture qu'elle pouvait avaler. Souvent, lorsqu'elle changeait son linge, la pauvre enfant s'évanouissait.

Au début de sa maladie elle s'était confessée plusieurs fois à un des vicaires de Notre-Dame, prêtre zélé qui la visita souvent pour l'encourager à la résignation et la préparer au sacrifice de sa vie. Sur l'avis du médecin, Monsieur P. . . son confesseur, lui avait déjà administré l'extrême onction et le saint Viatique. La faiblesse de l'enfant était devenue telle qu'elle avait perdu l'usage de la parole. Pour appeler sa mère elle poussait un petit cri guttural à peine perceptible, si ce n'est pour l'oreille maternelle. Pour cette raison, les dernières confessions durent être faites par signes.

Sur ces entrefaites, les Pères du Saint-Sacrement organisèrent un grand pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré. Comme un remède suprême, la mère songea à conduire sa chère malade aux pieds de sainte Anne et à supplier cette mère miséricordieuse de lui conserver son unique enfant. Heureuse idée inspirée à la foi maternelle par la bonté divine ! Le confesseur de Rose l'approuva volontiers ; il était convaincu, lui aussi, que sainte Anne la guérirait et il fit part de sa confiance à plusieurs de ses confrères.

La veille du pèlerinage, l'enfant se confessa toujours par signes. Pour se convaincre que sa faiblesse était extrême, son confesseur lui fit faire le signe de la croix

en portant lui-même sa main décharnée au front, à la poitrine, puis à chaque épaule. Rendu au dernier mouvement, il lui dit : "Voyons Rose, achevez vous-même le signe de la croix." Puis il lâcha sa main qui retomba lourdement à son côté.

La mère désirait vraiment que le prêtre vint au pèlerinage, afin de contribuer par ses prières au succès de l'entreprise et être témoin immédiat de la guérison qu'elle espérait. Mais un surcroit de travail dans son ministère paroissial le retint à son poste. Non sans regret, car il appréhendait un reproche si la démarche n'était pas fructueuse.

Tout de même, Dieu récompensa la foi du prêtre, de la mère et de l'enfant. Sainte Anne accueillit les pèlerines avec bonté et les renvoya exaucées.

Madame Parent avait loué, sur la rue McGill, une petite voiture d'enfant à deux places, afin d'y coucher commodément la fillette de douze ans. Rendue à Sainte-Anne, elle conduisit l'enfant à l'église, et la roula au pied du sanctuaire, pour y recevoir avec elle la sainte communion. C'était là, comme souvent, le moment favorable. Dieu se plait à glorifier son Divin Fils, présent sous les espèces sacramentelles, en choisissant le moment de la communion pour manifester la puissance de ses saints serviteurs.

A peine l'enfant eut-elle communié qu'elle descendit de sa petite voiture, et se dirigea toute joyeuse vers sa mère étonnée, en lui disant : "Maman, venez donc ici pour que je vous parle ; car je puis parler maintenant."

Le bruit de sa guérison se répandit bientôt parmi les pèlerins, et provoqua comme toujours, un accroissement de confiance et une explosion d'actions de grâces. L'émotion aurait été plus grande si l'enfant n'eût été inconnue à la plupart des pèlerins, étant d'une paroisse étrangère et s'étant associée à ce pèlerinage dans des conditions extraordinaires.

C'est pourquoi on n'en parla guère dans les journaux à l'époque du fait. Mais celui qui avait connu toutes les phases de la maladie de l'enfant depuis son début ; qui l'avait vue partir mourante et dont les vœux accompagnaient l'enfant et sa mère jusqu'aux pieds de sainte Anne, devait aussi d'une façon évidente et authentique, constater dès son retour, l'action manifeste du doigt de Dieu et la puissante intercession de la Thaumaturge.

A peine eut-il franchi le seuil de la maison qu'il entendit appeler par une voix étrange : "Bonjour, Monsieur P . . . , comment vous portez-vous ?" Ne sachant qui lui parlait, il se dirigea vers la chambre de sa petite malade. A son grand étonnement il la trouva assise, causant avec entrain, entourée de sa mère et de personnes amies accourues pour la voir et qui pleuraient d'émotion. Sa voix avait un accent particulier, ressem-

blant plutôt à une voix de jeune homme qu'à une voix de petite fille ; phénomène dû probablement à l'état anormal de ses organes, après une longue maladie. On crut y constater—et avec justice, me semble-t-il—le caractère instantané de sa guérison, au moins quant à la substance. Quant aux détails, tout rentra bientôt dans l'ordre. La voix de Rose est normale : l'enfant est toute rayonnante de santé et de bonheur. Elle peut fréquenter la classe et elle aide sa bonne maman dans les travaux du ménage. Puisse cette jeune miraculée de sainte Anne toujours garder la mémoire du bienfait reçu et comprendre le devoir de la reconnaissance. Le bon Dieu demande beaucoup à ceux qui ont beaucoup reçu.

Qui voudrait constater l'authenticité de ce récit pourra l'entendre des lèvres mêmes de la mère et de l'enfant. Elles demeurent 317, rue des Commissaires. Montréal.

L.....

XXXIII

LES 14 NAUFRAGÉS DE ST. ALBAN ET LA BONNE SAINTE ANNE (1).

Il n'y a qu'une voix dans toute la Paroisse de St. Alban pour redire que les quatorze personnes, pères,

(1) Ceci est extrait du Récit complet de la Catastrophe (les grands Eboulis de St. Alban) de la nuit du vendredi au samedi, 27-28 Avril 1894.

mères et enfants, dont nous rapportons ici l'émouvante histoire, n'ont échappé à la mort que par une protection spéciale de la Bonne sainte Anne.

Ils avaient fait vœu d'aller à son béni Sanctuaire de Beaupré et de publier le fait dans ses Annales, s'ils conservaient la vie, dans cette affreuse nuit du 27 au 28 avril, ainsi qu'ils nous l'ont assuré à nous-même, et comme nous le verrons au cours de ce dramatique récit.

Sainte Anne est la Consolatrice des affligés ; le Secours des âmes en péril ; le Port des naufragés. Elle a veillé avec une tendresse de Mère sur ceux qui, au milieu de cet effroyable bouleversement de la nature, s'étaient confiés en elle ; mais nous croyons, avec les Naufragés, que c'est surtout à cause des petits enfants que le Ciel dans cet extrême péril a eu pitié d'eux et leur a été favorable.

La prédilection marquée de notre grande Sainte pour les petits enfants est déjà connue de tous, ici, au Canada. Plus de *cent mille* personnes ont lu, avec émotion, la touchante histoire de la petite Jeanne Samson, publiée, en décembre 1892, dans ses pieuses et intéressantes Annales.

L'histoire rapporte mille traits semblables de la gracieuse, de l'abondante, de l'inépuisable bonté de l'Aïeule de Jésus, de l'incomparable Mère de Marie ! Or, si sainte Anne, en vertu du crédit exceptionnel dont elle jouit, là-Haut, devant le trône de Dieu, ressuscite les morts, rend la vue aux aveugles, fait toutes sortes de miracles et

montre si visiblement son affectueuse bonté pour les petits enfants, pourquoi n'aurait-elle point pu tenir suspendues au-dessus d'un abîme et sans qu'il tombât un seul cheveu de leur tête, et cela durant une longue, terrible, interminable nuit, *quatorze* personnes qui lui étaient chères et d'une paroisse qui lui est particulièrement dévouée ? Eh bien ! c'est ce que notre grande Thaumaturge a fait, et c'est ce que le présent Récit va nous dire.

LA NUIT

LA FAMILLE DARVEAU.—M. Prosper Darveau, âgé de 54 ans, est un respectable Cultivateur de St-Alban et père de *huit* enfants. Mme Adèle Naud, sa vertueuse épouse, a 50 ans. Voici le nom et l'âge de leurs *huit* enfants : Mlle Anna Darveau : 22 ans.—Mlle Célina : 20 ans.—Narcisse : 16 ans.—Damase : 11 ans.—Alfred : 10 ans.—Georges : 8 ans.—Marie-Anne : 5 ans. —Rose-Anne : 3 ans.

Le vendredi soir, 27 avril, par un temps sombre mais très calme, M. Darveau se rendait, entre 7 et 8 heures, à ses étables, avec M. Job Tessier, du voisinage et aussi père de famille, pour soigner une des bêtes à cornes qui était malade. Dans l'intervalle, il appela sa femme pour aller l'aider. Celle-ci était alors près du lit de la petite Rose-Anne, pour l'endormir, disant son Chapelet. A peine entrée dans l'étable, Mme Darveau entendit *le bruit ;* bruit semblable, au témoignage de tous les Nau-

fragés, à celui des chars qui d'abord se mettent en marche et qui ensuite roulent à toute vapeur. Ce bruit, pensent-ils, a duré de *cinq* à *six* minutes.

Mme Darveau, toute surprise, dit à son mari : "Ce bruit-là, qu'est-ce que c'est donc ?—C'est le bruit de la chute, répondit-il." Cela dit, Darveau, sa femme et Tessier sortirent tous trois de l'étable, pour rentrer à la maison. Ils rencontrent tous les enfants, (sauf les deux plus petites) qui, eux aussi, entendaient le bruit. Anna, en allant ainsi à la rencontre de son père et de sa mère, tomba dans une crevasse : la terre venait de s'entr'ouvrir. Elle y descendit jusqu'aux épaules : c'était effrayant, d'autant plus qu'il faisait déjà noir. Cependant, elle ne perdit point son sang-froid, m'a-t-elle dit, et elle se souvient très bien qu'elle se tenait des deux bras étendus de chaque côté de la crevasse, et que l'extrémité de ses pieds touchait à terre. La terre était parfaitement sèche et il n'y avait pas la moindre apparence d'eau autour d'elle. Sa sœur Célina alla heurter contre un billot : ses deux frères, Alfred et Georges, tombèrent aussi de tout leur long, à terre. Dans le même temps, Mme Darveau fut prise, dans une crevasse, par la jambe gauche, jusqu'au genou. La terre la serrait fortement, en se resserrant. Elle eut peur et dans son saisissement, elle promit *une grand'messe* à la Bonne sainte Anne et à la Sainte Vierge, N. D. du Rosaire : aussitôt elle put se dégager, mais sa chaussure resta au fond de la crevasse.

Alors Anna dit à son père : "Papa, courez vite chercher mes deux petites sœurs, car je les entends pleurer bien fort." Et il y avait de quoi effrayer ces pauvres petites créatures : toute la maison écrasait sur elles !

Le père entra immédiatement dans la maison avec Damase : à l'intérieur de la maison, tout était déjà bouleversé ; le poêle, les chaises, les armoires, tout était à terre. . . . *tout !* Damase alla prendre, dans le bas de la maison, la petite Rose-Anne qui était assise sur son petit lit, et la sortit, en grimpant par-dessus un grand buffet renversé qui lui barrait le passage.

De son côté, Prosper Darveau, entré dans la maison en même temps que son fils Damase, monta à la chambre d'en haut, prendre Marie-Anne qui pleurait, accroupie, elle aussi, sur sa petite couchette. Elle s'était levée pour sortir, la pauvre enfant ; mais ayant trouvé la porte bouchée, elle était retournée dans son lit, toute tremblante. (Le lendemain, un lourd banc qui se trouvait le long du châssis, était renversé sur cette couchette !) Comme le père achevait de descendre, l'escalier se brisait derrière lui.

Le Coffret. — M. Darveau, en rentrant dans la maison pour aller sauver sa petite Marie-Anne, sentit un petit coffre lui tomber sur les pieds et il le donna immédiatement à son épouse. C'est un petit coffre de bois, peint en brun, long de *dix* pouces, large de *sept*, et *six* pouces de profondeur. Son couvercle est échancré à la manière d'une grosse valise de voyage.

Ce précieux *Coffret* renfermait : une Relique du *Lieu de la Sainte Crèche ; deux médailles* de la Bonne sainte Anne ; *l'insigne* du Sacré-Cœur, de M. Darveau père ; une médaille de saint Benoit, avec les Billets d'Association de toutes les Confréries auxquelles ils appartenaient. Mme Darveau, en recevant ce *vrai Trésor* des mains de son mari, s'écria : " Il y a une Relique dans cette *valise*, ayons confiance, nous serons sauvés ! " Elle ne pensait alors qu'à sa seule *Relique ;* elle ne pensait pas, m'a-t-elle dit, pour le moment, aux autres objets précieux renfermés dans la petite *valise*. Elle voulut garder elle-même son Trésor, et elle le porta seule, dans ses bras toute la nuit.

C'est ici que la famille Darveau commença à errer dans cette affreuse nuit, au milieu de mille périls, jusqu'au moment où elle joignit la petite Famille Audy qui se composait du père, M. Joseph Audy, homme pieux, atteint d'une infirmité pénible qui le rend incapable de gagner sa vie et que le présent désastre allait réduire à la mendicité ; de la mère, personne d'une constitution faible, et qui, au moment du sinistre, souffrait encore beaucoup des atteintes de la *grippe ;* et enfin de leur petit Joseph, pauvre petit bébé de six mois !

Lorsqu'ils furent ainsi réunis, ils songèrent à faire un peu de feu, arrêtés sur un tertre et formant une espèce de campement. L'eau les envahit. Ils furent obligés de chercher, dans les ténèbres, un tertre plus élevé. . . .

L'eau les y suivit encore, et ils voulurent chercher pour la troisième fois, une butte plus élevée et par la même un campement plus sûr.

Troisième campement.—Vœu à la Bonne sainte Anne.—Que le Lecteur nous permette de nous arrêter ici, un instant, pour considérer, le cœur ému, la terrifiante situation de ces pauvres infortunés, là dans leur isolement absolu, loin de tout secours et de toute espérance de secours humain, au sein de ténèbres profondes, au milieu d'un bouleversement effroyable de la nature, sur un terrain toujours prêt à s'effondrer sous leurs pieds, et à les engloutir dans l'abîme, ou la perspective d'un torrent formidable qui les entoure et peut en un instant les entraîner tous sans retour. Ajoutez à cela le bruit sinistre, causé par la chute de blocs de glaise et d'autres débris dans la profondeur des eaux débordantes et qui, dans le silence de cet horrible nuit, ressemblait au bruit du tonnerre. De plus, l'imagination excitée presque jusqu'au paroxisme, par tant de frayeurs à la fois, dans cette indescriptible nuit, et qui leur montrait d'un côté de hautes montagnes, et de l'autre d'insondables abîmes, et cela à un degré tel qu'ils croyaient à un cataclysme général et à *la fin du monde*, et l'on aura une faible idée de leur effroi et de leur terreur, des épouvantements de leur esprit, du serrement de leurs cœurs, des inexprimables angoisses de leur âme !

Dans leur frayeur, causée maintenant par l'eau qui les suivait toujours, ils croyaient avoir marché assez loin et

ils n'avaient avancé, en réalité, que de quelques pas. Ils s'arrêtèrent et allumèrent un troisième feu. C'est là qu'ils virent la fin de cette interminable nuit, ce qui les soulagea grandement. Ils se reconnurent, virent devant eux la petite forêt, plantée sur le bord très élevé de la rivière et que, dans l'horreur de la nuit, ils avaient pris réellement pour une haute montagne. . . . . mais leurs frayeurs les reprirent en se voyant sur un îlot, allongé à la vérité, mais dont la largeur n'égalait pas *vingt* pieds et dont les bords escarpés s'éboulaient avec une rapidité effrayante, sous l'irrésistible puissance d'un double courant qui, de chaque côté, se précipitait vers le lit de l'ancienne rivière.

C'est alors, dans cette détresse extrême, que Mme Darveau prit la parole et dit, avec un accent de grande foi, à tous les Naufragés qui se groupèrent autour d'elle : "C'est un grand Miracle que notre conservation, durant cette longue nuit, et ce Miracle j'estime que nous le devons à la Bonne sainte Anne. Eh bien ! il faut le continuer ce Miracle. Il faut que la Bonne sainte Anne nous sauve du danger d'être entraînés par l'eau et de périr ; elle en est bien capable. Il faut tous faire un *vœu* à la Bonne sainte Anne. . ." Alors tous promirent d'aller ensemble en Pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, s'ils sortaient définitivement du péril et de faire publier dans ses Annales ce grand miracle de leur délivrance.

Mlle Anna avait un Crucifix, avec les Indulgences du Chemin de la Croix et de la Bonne Mort : elle l'avait

fait vénérer, de distance en distance, durant la nuit, à tous les pauvres Naufragés : de plus, ils firent *trois* Chemins de Croix, avec ce même Crucifix.

Leur *vœu* leur donnait, avec les premières lueurs de l'aurore, une nouvelle espérance. A partir de ce moment, les eaux tumultueuses qui les menaçaient des deux côtés de leur îlot presque éboulé, baissèrent tranquillement, au point qu'après une heure environ ils purent quitter ce tertre pour en choisir un autre plus élevé, en attendant les secours que Dieu leur réservait dans sa miséricordieuse bonté.

. . . . Nos Lecteurs savent le reste : ils savent comment les 14 Naufragés, ainsi visiblement protégés du ciel, dans cette effroyable catastrophe, sortirent de l'abîme, trouvèrent un asile chez des personnes amies (1) et allèrent, dans la belle saison, faire tous ensemble leur pèlerinage, en acquittement de leur *vœu*, au Sanctuaire de Beaupré, pour y remercier, avec effusion de cœur, leur admirable Protectrice, la grande et Bonne sainte Anne.

Conclusion.—A cette longue et si belle série de Prodiges opérés par la puissante et maternelle intercession de la Bonne sainte Anne, nous pourrions ajouter encore mille autres merveilles opérées, ici, au Canada, et dans

(1) Car on sait qu'ils avaient tout perdu, maison, bâtisses, provisions, vêtements, et leur terre elle-même, arrachée au reste du plateau jusqu'à une profondeur vraiment incroyable de *cent* à *cent soixante-dix pieds !*

les autres contrées du monde. Mais nous devons nous borner. Celles que nous venons de rapporter suffisent, croyons-nous, pour augmenter encore davantage dans le cœur des personnes qui les liront attentivement, leur confiance, leur amour et leur reconnaissance envers notre insigne Bienfaitrice *la Bonne sainte Anne !*

Cependant notre tâche serait incomplète si nous ne disions maintenant un mot de quelques-uns de ses principaux Sanctuaires : car, c'est là surtout que notre admirable *Sainte* se plaît à multiplier pour ses vrais dévots les merveilles de sa maternelle bonté.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

LA BONNE STE ANNE.—SES SANCTUAIRES.

I

SÉPHORIS.

"La dévotion à sainte Anne et à saint Joachim est aussi ancienne que le christianisme ; et leur culte dut prendre naissance en Palestine, dans les Lieux bénis qu'ils habitèrent. Ces lieux sanctifiés par leur vie toute céleste, la maison embaumée de leurs vertus patriarcales, furent naturellement désignés à la piété des premiers fidèles par des traditions encore vivantes. Inconsolable de la perte de Marie, ceux-ci se pressèrent sur les lieux où s'écoula son enfance. . . et tout ce qui de près ou de loin leur rappela Marie, Anne ou Joachim, leur devint comme sacré.

Des monuments attestent ce culte des premiers fidèles (1)."

Une pieuse Tradition montre à environ quatre milles Nord-Ouest de Nazareth, l'emplacement de la Maison des Parents de la Sainte-Vierge, la résidence ordinaire de saint Joachim et de la Bonne sainte Anne.

M. Victor Guérin, dans son splendide Volume, intitulé : La *Terre-Sainte* (2), rappelle cette Tradition, dans le paragraphe qu'il consacre à l'antique ville de Séphoris : "Le village de *Seffourieh*, situé à six kilomètres au nord-ouest de Nazareth, rappelle, légèrement altéré, le nom de Sepphoris que cette localité portait autrefois. Le sommet de la haute colline dont il occupe les dernières pentes était couronné jadis par une acropole, qu'environnait un mur d'enceinte construit avec de magnifiques blocs rectangulaires ; on en distingue encore çà et là quelques traces.

Sur le point culminant s'élève encore aujourd'hui une grande tour carrée qui mesure vingt deux pas sur chaque face. Ce fortin, qui, vu de loin, offre une apparence antique

(1) Le Culte et le Patronage de Sainte-Anne, par le R. P. Laurent Mermillod (S. J.).

(2) Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix Montyon). M. Victor Guérin, l'ami et le bienfaiteur de nos Pères du Commissariat de Terre-Sainte en France, et qui, lors des *Expulsions*, leur donna un abri dans sa propre maison, travaillait avec une incroyable activité à ce bel Ouvrage, lorsque nous reçumes l'hospitalité chez lui, dans sa pieuse famille, à Paris, en 1882, à notre retour en France, de notre premier voyage au Canada.





XV.—LES NAUFRAGES DE ST. ALBAN.

Le frère et ses deux petites sœurs. La mère et son bébé de 6 mois. *Pages* 237 *et* 240.

à cause de la nature et de la beauté des matériaux avec lesquels il a été bâti, est vraisemblablement d'origine arabe, mais il a sans doute succédé à un autre plus ancien. Quant à la vaste plate-forme qui s'étend alentour, elle est actuellement en partie livrée à la culture. Sur les flancs de la colline, de nombreuses citernes et des silos ont été excavés. Enfin plus bas encore s'allonge le village actuel sur l'emplacement de la ville proprement dite. Il renferme au moins deux mille cinq cents habitants, la plupart musulmans et *très-fanatiques.* A son extrêmité nord-ouest, les pèlerins chrétiens ne manquent pas d'aller vénérer les restes d'une église dédiée autrefois à saint Joachim et à sainte Anne, parents de la Sainte Vierge, qui, d'*après une tradition fort ancienne*, passent pour avoir habité Séphoris où ils seraient nés. Tournée de l'ouest à l'est, cette église avait trois nefs répondant à trois absides ; celles-ci seules sont encore debout. Les deux rangées de colonnes qui ornaient et divisaient les nefs consistaient en fûts monolithes de granit gris couronnés de chapitaux corinthiens, comme le prouvent deux de ces fûts encore en place. Ces colonnes doivent avoir appartenu à la basilique primitive ([1]) qui fut reconstruite à l'époque des Croisades. . . .

Séphoris était, à l'époque de la guerre des Juifs contre les Romains, l'une des principales villes de la Galilée, au

(1) *Basilique superbe*, élevée là par la piété de nos vieux Ancêtres dans la foi, à l'honneur de saint Joachim et de la Bonne sainte Anne !

centre de laquelle elle se trouvait. Consacrée auparavant à Auguste par Hérode Antipas, elle s'appelait également Diocésarée, nom qui indique qu'elle avait pris à la fois pour patrons Jupiter et l'empereur.

Après la chute de Jérusalem, le grand Sanhédrin se réfugia à Séphoris, avant d'aller s'établir à Tibériade. Une communauté chrétienne s'y forma ensuite, et un évêché appartenant à la Palestine seconde y fut créé.

Du temps des Croisades, il est souvent question, non pas précisément de cette ville, mais de la source abondante appelée Aïn-Seffourieh, qui coule à une demi-heure de distance au sud, comme d'un rendez-vous naturel pour les armées latines contre les musulmans."

M. Victor Guérin dit que les Musulmans de Séphoris sont *très-fanatiques*. Ce fanatisme semble traditionnel chez ces farouches habitants de l'antique cité où une *tradition fort ancienne* place la maison d'habitation et même la naissance des Parents de la Sainte Vierge. Les Pères de Terre Sainte, résidant à Nazareth, ont eu de tout temps, à souffrir de leur brutalité, dans leurs visites à l'antique Sanctuaire, et surtout à l'occasion du pèlerinage qu'ils faisaient annuellement à Séphoris le 26 juillet, Fête de la Bonne sainte Anne. Ce fanatisme révoltant fut la cause du triste abandon dans lequel demeura ce béni Sanctuaire, jusqu'à ces dernières années [1] où il

(1) En 1879.—Nous parlerons ailleurs de cet heureux événe-

fut rendu, d'une manière inespérée et toute providentielle, à la Custodie de Terre-Sainte.

Il y a près de deux cents ans, un vénérable chanoine de Bar-le-Duc, en France (1), parle de ce lamentable abandon du premier Sanctuaire de la Bonne sainte Anne, par suite de la sauvage intolérance des musulmans de Saffourieh.

". . . La ville de Séphoris, dit ce pieux pèlerin de Terre-Sainte, la ville de Séphoris, aujourd'hui nommée Saphourié en langue vulgaire, fut autrefois nommée, selon quelques auteurs, Diocésarée. . . Cette ville qui fut jadis une des plus belles de la province de Galilée, n'est plus qu'un bourg médiocre. On voit, auprès, quelques ruines, qu'on dit être les débris d'un château très-fort. A une portée de mousquet (2) de là sont les restes d'une église qui était autrefois d'une beauté et d'une grandeur considérable. Je m'écartai du droit chemin pour y aller faire ma prière qui ne fut pas longue, car je la trouvai remplie de ronces, d'herbes fort hautes et pleine de chèvres qui broutaient. Elle fut dédiée par les premiers chrétiens à saint Joachim et à sainte Anne père et mère de la très-sainte Vierge et quelques-uns même veulent que cette église ait été bâtie dans l'endroit où était leur

---

ment que nous avons attribué directement à la puissante et miséricordieuse intervention de notre illustre Thaumaturge et insigne Bienfaitrice, la BONNE SAINTE ANNE !

(1) Le Sieur A. Morrison. *Relation historique.* Paris 1714.

(2) Nous avons laissé le vieux style de l'Auteur.

maison, du moins est-il certain qu'ils étaient de Séphoris et qu'ils y avaient du bien, comme ils en avai^nt à Nazareth ; ainsi Séphoris a souvent été honoré par la présence de la Reine des Anges. . . . A quelques pas de cette ville est une source d'eau très-belle et très abondante, auprès de laquelle le roi Baudoüin quatrième, campa avec une armée nombreuse, allant au secours de Jérusalem contre Saladin qui se disposait à l'aller attaquer. Nos habitans de Nazareth nous aiant avertis que le peuple de Séphoris était brutal et énemi des chrétiens, plus que dans aucun endroit de Galilée ; pour ne pas être trop longtemps exposez à leur mauvaise humeur, nous continuâmes notre chemin à travers une plaine d'une bonne lieüe de longueur, dont l'agréable verdure était alors émaillée de mille fleurs d'espèces diférentes, et sur tout semée d'une infinité de tulipes de toutes couleurs, cultivées sans art et par les soins de la seule nature."

Voici maintenant l'état actuel de la bourgade musulmane de Séphoris, et des ruines de l'antique Sanctuaire.

"Située sur le penchant d'une haute colline, Séphoris est devenue un bourg qui possède environ 5,500 habitants, tous Mahométans autrefois fanatiques.

La première chose à visiter est, à l'extrémité Nord, l'

EMPLACEMENT
DE LA MAISON DE ST. JOACHIM ET STE. ANNE.

Dès le IV[e] siècle, Joseph, gouverneur de Tibériade, éleva en ce saint Lieu une belle église qui fut visitée par

Antonin le Martyr. Celui-ci y trouva en grande vénération plusieurs objets, parmi lesquels un siège qui avait été à l'usage de la Sainte Vierge. Cette église, détruite par Chosroës en 614, fut rebâtie par les Croisés. Elle était à trois nefs ; mais il n'en reste plus debout que deux absides dont l'une contenant trois autels sert de chapelle. Les Pères de Terre-Sainte viennent d'enfermer, dans un mur d'enceinte maçonnée, deux des absides, et la plus grande partie de l'emplacement de l'ancienne église ainsi que des terrains circonvoisins. On y voit une partie d'un des murs latéraux, plusieurs colonnes et quelques chapitaux byzantins ([1])."

C'est donc là, l'endroit de la demeure où la Sainte Vierge, d'après la pieuse Tradition, aurait passé les trois premières années de sa vie, avant d'être conduite par ses heureux Parents au Temple de Jérusalem pour s'y consacrer au service du Seigneur. Que de merveilles ont dû s'accomplir, durant ces trois années, dans cette maison où Marie, la Reine des Anges, reçut de ses bienheureux Parents, sa première éducation ! Et quelle éducation !

"Non, jamais, s'écrie ici un savant et très pieux auteur ([2]) jamais peut-on dire, fille de rois ne fut prévenue de tant de soins, entourée de tant de sollicitude que

---

(1) *Guide Indicateur* des sanctuaires et lieux historiques de la TERRE SAINTE. Par le Frère Liévin de Hamme Franciscain, résidant à Jérusalem (3e édition,—Jérusalem 1887).

(2) L'abbé Jamar. *Marie, Mère de Jésus.* 1 vol. grand in-8°. Paris 1880.

le fut Marie, la divine Princesse. Les pieux parents qui veillaient sur elle connaissaient ses glorieuses destinées ([1]). Aussi l'éducation de Marie fut-elle l'objet de leurs constantes préoccupations. . . . . Marie croissait et s'épanouissait comme ces fleurs délicates plantées dans un sol fertile, arrosées de pluies bienfaisantes, à l'abri des ardeurs excessives du soleil et de toute influence funeste. Elle réjouissait le cœur de ses parents par les attraits sans cesse grandissants de sa beauté et de ses grâces. Dès ses plus tendres années, et encore au berceau, Marie montrait aux yeux de tous qu'elle avait été favorisée de dons signalés. La sagesse, la piété, la discrétion, la raison devancèrent chez elle les progrès de l'âge. Différente des autres enfants, elle ne donnait aucun signe d'imperfection, et à travers son regard limpide on découvrait comme une apparition ravissante des cieux.

Oh ! quel ange gracieux anime, décore, embellit la demeure patriarcale de Joachim et d'Anne !

Contemplez cette jeune enfant : voyez-la qui sourit délicieusement à son père et à sa mère, et qui crée dans leur cœur une source d'ineffables jouissances. Voyez-la, profondément recueillie, joindre modestement les mains pour la prière ; puis remarquez l'attention qu'elle prête à la lecture des Livres Saints. Anne vient-elle à lui parler

---

(1) Voir Ire Partie, chap. VII.

de la puissance infinie et de la bonté du Seigneur, aussitôt le feu divin dont elle brûle intérieurement colore son visage et illumine son front. Bientôt son œil immobile et dirigé vers le ciel, l'expression de ses traits où se peignent successivement la joie, l'admiration, la reconnaissance et l'amour, l'éclat extraordinaire qui environne son corps, tout annonce en elle le ravissement de l'extase.

Heureux parents, que se passe-t-il en vous, quelle émotion agite votre âme à ce spectacle inattendu ! Ne reconnaissez-vous pas déjà dans cette Fille Bénie, la Femme qui doit écraser la tête du serpent infernal, l'Epouse Immaculée des Cantiques, la Vierge qui enfantera l'Emmanuel ? Souvent, quand elle repose sur votre poitrine et que vous la pressez entre vos bras, votre esprit se reporte vers ces femmes illustres, la gloire de votre antique famille ; vous vous rappelez les faveurs accordées originairement à Eve, la mère des vivants,—les grâces de Sara, de Rebecca et de Rachel,—le courage héroïque de Débora, de Jahel et de Judith,—la bonté prévenante d'Abigaïl et d'Esther, et vous dites avec un sentiment de légitime fierté que votre Fille les surpassera toutes en vertus et en perfections. Vous savez déjà que, nouvelle Arche de Noé, elle sauvera le genre humain de la mort ; que, semblable à la Branche d'amandier d'Aaron, elle fleurira par la puissance du Très-Haut et portera le Fruit du salut ; que, vraie Arche d'alliance, Temple plus privilégié que celui de Salomon, elle deviendra le Tabernacle vivant où le Fils de Dieu fixera sa demeure. Vous admi-

rez en elle la pureté sans tache du lis, la majestueuse élévation du cèdre et du palmier, les vertus salutaires de l'olivier et de la vigne, dont parle la Sainte Ecriture ! . ."

Daigne la Bonne sainte Anne attirer de nombreux Pèlerins à ce Sanctuaire si cher à son cœur maternel, aujourd'hui qu'ils n'ont plus rien à craindre du fanatisme musulman. Puisse-t-il se relever promptement de ses ruines et reprendre son antique splendeur, comme celui de Jérusalem que nous allons maintenant décrire.

II

L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE

A JÉRUSALEM.

L'Eglise célèbre la Nativité de la sainte Vierge, le 8 du mois de septembre.

Le mois hébraïque de *Tisri* (1), correspondant à notre mois de septembre, ouvrait chez les Juifs l'année civile, que l'on annonçait au son des trompettes. Le commencement de ce mois était marqué par la solennité de la Dédicace du Temple et par la Fête des Tabernacles qui était pour les Hébreux la plus joyeuse de l'année. Durant une semaine entière ils habitaient des tentes de feuillage, en souvenir de leurs aïeux au désert, sous les pavillons de Moïse.

" Le huitième jour de la solennité, la multitude tout entière, ayant quitté ses tentes et se trouvant réunie sous les portiques du Temple, assistait au sacrifice du matin : ce jour-là nul autre qu'un Juif ne pouvait prendre part

(1) Voir la 1re Partie de cet Ouvrage.

à la solennité, et le parvis des Gentils restait vide. Après l'immolation des victimes sur l'autel, un prêtre, désigné pour cet office, se rendait à la source de Siloë, où il puisait trois mesures d'eau vive, dans une coupe d'or (1). Précédé des lévites, il revenait au Temple par la porte de l'Eau, la même par laquelle Notre Seigneur fit lui-même son entrée triomphale. Il était reçu au son des trompettes sacrées, et montait à l'autel. Aux deux angles étaient disposées deux coupes d'argent, l'une vide, l'autre remplie de vin. L'eau de la coupe d'or était transvasée dans la coupe vide, puis mêlée au vin de la troisième. Cependant le peuple, portant à la main des palmes, des branches de myrte et de figuier, défilait processionnellement autour de l'autel, en chantant les hymnes de délivrance. Quand l'*Alléluia*, qui terminait chacune des strophes alternées par deux chœurs de musiciens, se faisait entendre, tous les rameaux étaient agités et élevés en l'air, avec des acclamations joyeuses. Après le défilé, le prêtre offrait une libation, sur l'autel du Seigneur, avec l'eau de Siloë mêlée de vin ; et le peuple assemblé chantait d'une seule voix ces paroles du prophète Isaïe : "Vous puiserez avec allégresse aux sources du Sauveur (2)."

---

(1) Notre Seigneur faisait allusion à l'eau de Siloë, ainsi offerte sur l'autel du Temple, lorsqu'au dernier jour de la Fête, se tenant debout, il s'écriait : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive."—Joan. VII. 37.

(2) Is. XII, 13.

Telle était la cérémonie solennelle qui rappelait aux Juifs les sources miraculeuses ouvertes par Moïse au désert ; les fontaines et les palmiers d'Elim ; les tabernacles d'Israël et les pavillons de Jacob, salués jadis par le fils de Béor, enfin les grappes de raisin rapportées par les envoyés du grand Prophète, en témoignage de la fécondité de la Terre promise, où les enfants d'Abraham devaient échanger l'eau des torrents pour le vin qui réjouit le cœur de l'homme. L'époque de la Fête des Tabernacles était celle où l'on venait de recueillir, sur les collines d'Engaddi, et de Jéricho, le fruit de la vigne. La reconnaissance pour les bénédictions du Très-Haut se mêlait ainsi aux traditions séculaires de l'histoire nationale. Chacun des fils d'Abraham rapportait à sa demeure et conservait toute l'année les *Lulabim*, ou rameaux de la Fête des Tabernacles (1)."

C'est donc à ce même mois de *Tisri* que naquit la Vierge Immaculée, l'Enfant mille fois Bénie de saint Joachim et de la Bonne sainte Anne. Ses heureux parents lui donnèrent le nom de Marie (2), Reine ou Etoile de la mer. Dans le Testament Ancien, ce nom apparaît une fois, porté par la sœur de Moïse, au pied du Sinaï, à côté de l'Arche sainte. Dans le Testament Nouveau, le nom de Marie rappelle le Sinaï virginal, qui fut le trône d'un Dieu enfant ; l'Arche du salut universel, où

(1) Darras, Hist. Gén. de l'Eglise Tom. V. C. VIII.

(2) Voir plus haut, 1re Partie.

Dieu et l'homme se sont réconciliés. Le nom de Marie, associé au nom de Jésus, partage avec lui la royauté du ciel et de la terre (1).

"Ainsi, tandis que les Israélites solennisaient la mémoire de leur délivrance du joug de Mesraïm, il fut donné aux anges d'entonner le chant d'allégresse que l'Eglise fait maintenant retentir au jour de la Nativité de la sainte Vierge : "La Fille des rois a paru, radieuse de gloire. Louons le Seigneur ; célébrons avec de pieux transports la naissance de la bienheureuse Vierge Marie ! Votre nativité, ô Vierge, Mère du Seigneur, apporte la joie au monde entier. Vous êtes bénie au-dessus de toutes les femmes . . ."

Quelle joie, en effet ne dut pas être celle des anges, à la naissance de cette auguste Reine ? Quel empressement n'auront-ils pas mis à descendre dans l'humble demeure de saint Joachim et de sainte Anne, pour rendre les premiers devoirs à une Souveraine que désormais ils ne devaient plus quitter ?

Ah ! c'est ici, près du berceau de Marie, qu'on aime à se représenter l'échelle mystérieuse de Jacob par où montaient et descendaient les anges du Très-Haut, et au sommet de laquelle reposait la Divinité. Oh ! qui pourrait concevoir la tendresse avec laquelle Dieu le Père arrête ses regards sur sa Fille bien-aimée ; Dieu le Fils,

(1) Darras, Tom, IV.

sur cette Vierge auguste qui doit devenir sa Mère ; et le Saint-Esprit, sur son Epouse immaculée ! Ce jour après lequel les Prophètes et les Rois d'Israël ont tant soupiré, que les anges attendaient impatiemment, ce jour de bénédiction n'a-t-il pas été désiré de Dieu même, puisque l'œuvre de notre rédemption, et partant la naissance de Marie, furent anticipées de soixante-dix semaines d'années.

Or, pendant que le ciel se réjouit, l'indifférence règne sur la terre autour de la modeste résidence où se trouve le berceau de la Reine des Anges. Ces esprits célestes seuls sont là pour payer à leur Souveraine un juste tribut d'hommages. Mais non : il s'y trouve encore deux saintes âmes enivrées des plus chastes délices. Avec quelle amoureuse bienveillance *Joachim* et *Anne* contemplent, caressent, vénèrent cette Enfant admirable que Dieu vient de leur accorder !

Heureux Parents ! couple mille fois béni ! quel bonheur est le vôtre d'avoir été dotés, après une si longue épreuve, d'un trésor que toutes les nations de la terre vous envieront ! Quel honneur pour vous d'avoir donné le jour à la Souveraine de l'univers, à la Mère de Dieu ! Epoux privilégiés de quelle gratitude le monde ne vous est-il pas redevable ? N'est-ce pas à vous qu'il doit de pouvoir offrir au Créateur le plus précieux de tous les présents ?

C'est donc à juste titre que Marie est appelée la *Cause de notre joie :* sa naissance a été l'aurore riante dont les douces clartés annonçaient le lever du Soleil de Justice, de cette Lumière du monde, qui devait éclairer tous les hommes. L'Evangile nous assure que la naissance de Jean-Baptiste fut pour un grand nombre d'hommes un sujet de joie. Jean-Baptiste, en effet, était le précurseur du Messie. Mais Marie ne devait-elle pas être une cause d'allégresse universelle pour le monde assis tristement dans les ombres de la mort, elle qui était destinée à devenir la Mère du Sauveur ? Quand de pauvres nautonniers ont passé de longs jours, d'affreuses nuits sur une mer furieuse, battus sans relâche par la tempête, luttant continuellement contre la mort, qu'appellent-ils de tous leurs vœux, qu'accueillent-ils avec les plus vifs transports ? Ah ! certes, ce qu'il leur faut, ce qu'ils désirent, ce qui leur rend le courage, la vie, c'est l'aurore d'un beau jour, c'est la sérénité d'un ciel pur. Enfants exilés et déchus d'un père coupable, relevez la tête, ranimez votre ardeur, puisque voilà venir Celle qui vous apporte le salut.

Il est permis de croire que l'apparition de la Vierge sur la terre fut accompagnée de plus d'un prodige. Ne lisons-nous pas que d'autres saints bien inférieurs en dignité à la Mère de Dieu, ont été signalés dès leur entrée en ce monde par des événements extraordinaires ? C'est une pensée qui sourit agréablement à l'esprit du chrétien : il aime à se représenter l'influence que la naissance de

Marie exerça sur la nature entière. On se figure volontiers l'orient illuminé des tendres clartés de l'aurore la plus réjouissante qui ait jamais souri à la terre ; l'air coloré d'un azur immaculé et si pur, que l'œil ne peut en sonder la transparente profondeur. A l'horizon jaillissent des flots de lumière que l'on prendrait pour de l'or en fusion et qui projettent sur la cime des montagnes un éclat merveilleux : ici, la rosée scintille avec des reflets inaccoutumés sur les feuilles fraîchement déployées et dans le calice des fleurs ; au souffle de la brise matinale, un parfum tout céleste, plus suave que l'encens aromatique, embaume l'atmosphère ; les habitants des airs voltigent en foule et s'abattent autour de la maison qui abrite l'aimable Vierge ; leur chant ressemble à un concert mélodieux et si ravissant, qu'on le croirait modulé par des voix angéliques. Cependant au-dessus du berceau de l'Enfant apparaît une auréole d'or et d'argent, d'où s'échappent des rayons aux nuances variées et qui se parent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Semblable au murmure du zéphyr dans le feuillage, on entend une musique d'un charme indescriptible, dont les accords montent et descendent tour à tour avec une douceur surhumaine, comme si des êtres invisibles mêlaient leurs cantiques harmonieux aux élans de reconnaissance et d'amour qui débordent du cœur virginal de Marie.

Quel sujet d'admiration pour les anges, que cette âme sainte de Marie d'où s'épanchent des sentiments si élevés, si généreux, si purs, qu'ils surpassent les ardeurs dont

brûlent les séraphins ! Quelle divine merveille que cette tendre Enfant, dont le cœur enrichi des dons les plus rares, inondé d'un torrent de grâces, brille de la splendeur de toutes les vertus ; cette Enfant, qui a commencé plus haut que là où finissent les saints, modèle d'une perfection sans précédent et en qui les charmes extérieurs ne sont qu'un faible rejaillissement de la beauté de son âme !

"Aussitôt qu'elle eut vu le jour, Marie, dit saint Modeste, patriarche de Jérusalem, s'offrit à Dieu pour le salut du genre humain. Déjà à partir de ce moment, nous la voyons fournir sa carrière d'une façon tout admirable." Car si Dieu l'a prévenue par des faveurs sans égales, elle y a répondu avec une fidélité parfaite ; et défiant, pour ainsi dire, la munificence divine par sa générosité à obéir à l'influence de l'Esprit-Saint, elle a pu, quoique comblée de grâces dès le premier instant de son existence, en recevoir chaque jour un merveilleux accroissement et ajouter à l'abondance de ses mérites. C'est pourquoi saint Bonaventure la compare à l'Océan qui absorbe dans son sein tous les fleuves de la terre et en joint à ses ondes le tribut incessant, ou à une mer immense dont le lit, par le mouvement des flots, s'approfondirait sans cesse et dont les rives cèderaient et reculeraient toujours.

Et vous, ô Joachim et Anne, vos yeux ne peuvent se rassasier de contempler ce gage excellent de la divine bonté ! Immobiles, muets d'admiration, vous tenez vos

cette
plus
splen-
nencé
d'une
rieurs
e son

saint
our le
nous
ble.''
s, elle
pour
obéir
mblée
rece-
jouter
Bona-
n sein
tribut
par le
t dont

ent se
divine
ez vos

brûl
tenc
rare
deu
plus
per
ne
âm

‘

Mc
sal
la
Ca
y
air
à l
de
vo
à l
ve
to
in
m
les

ra
bc



XVI.—EGLISE DE SAINTE-ANNE A SEPHORIS (Ruines). *Page* 247.

regards attachés sur les traits angéliques de cette Enfant, qui reflètent des affections toutes célestes. Oh ! comme votre cœur s'émeut d'attendrissement, lorsque vous voyez courir sur ses lèvres un sourire de bonté, quand elle tend vers vous ses petites mains plus pures que le lis, et qu'elle répond par d'aimables caresses aux marques d'amour que vous lui prodiguez ! Des larmes mouillent votre visage, tandis que vous la pressez contre votre poitrine ! Non, il n'y eut jamais de parents aussi heureux que vous, il n'y en eut jamais d'aussi fortunés, car vous avez été trouvés dignes de donner à la terre une Fille riche des mérites les plus précieux et des dons les plus rares.

Ce fut au sein de ces joies toujours croissantes que s'écoulèrent les premiers jours après la naissance de la Vierge ([1]).

Mais où s'est accompli ce mémorable événement? Quelle est la cité ou la bourgade qui a eu l'incomparable honneur d'abriter ce Berceau de la Reine des Anges? . . .

Il y a à Jérusalem, un monument antique, un noble Sanctuaire qui se dresse en face du Temple détruit, et c'est là que la Tradition Orientale place le Lieu Béni de la Naissance de la Bienheureuse Vierge Marie.

"... Une quatrième Basilique, dit M. Victor Guérin, dans son beau volume déjà cité ([2]), une quatrième Basi-

(1) *Marie, Mère de Jésus*, par l'abbé Jamar.

(2) *La Terre-Sainte.*

lique, qui mérite de ma part une mention toute spéciale, est celle de *Sainte-Anne.* Elle avoisine le Birket-Israël, dont j'ai parlé plus haut, et a été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne maison pratiquée dans le roc, ayant appartenu à saint Joachim et à sainte Anne. Ce serait dans cette pauvre demeure que, d'après une tradition dont on peut suivre la trace jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, serait née la Reine des Anges et des hommes, la Mère du Messie ; du moins, cette tradition est universellement et unanimement répandue dans toute l'Eglise orientale, et celle de Jérusalem, en particulier, revendique comme un des honneurs les plus grands de cette ville et en même temps des plus justifiés par d'innombrables témoignages, celui d'avoir été le berceau de la Sainte Vierge. Cette tradition a été mise en pleine lumière au dix-septième siècle par le docte Quaresmius (ancien Custode de Terre-Sainte), et il y a peu d'années par le R. P. Bassi (Franciscain, dans son ouvrage traduit de l'italien, et intitulé : *L'ancienne Eglise de Sainte-Anne, à Jérusalem*). Plus récemment encore, Mgr Lavigerie (plus tard, cardinal de la sainte Eglise), reprenant le même sujet, l'a supérieurement traité dans une éloquente brochure qui a pour titre : *Sainte-Anne de Jérusalem et Sainte-Anne d'Auray* . . . . La petite habitation que saint Joachim et sainte Anne possédaient à Jérusalem était, à l'époque de Notre-Seigneur, en dehors de la ville et dans le voisinage de la piscine Probatique, comme le prouvent les divers auteurs cités par Mgr Lavigerie.

C'est là que les augustes parents de la Sainte Vierge ont passé les dernières années de leur vie, là qu'ils ont eu le bonheur de mettre au jour l'Enfant privilégiée qui devait éclipser toutes les autres créatures par sa pureté angélique et par sa divine maternité ; c'est de là qu'ils la portèrent au Temple pour la consacrer au Seigneur ; c'est là aussi qu'ils rendirent leur dernier soupir. De là enfin, ils furent transportés après leur mort et ensevelis dans la vallée de Josaphat, non loin du tombeau que devait plus tard occuper un instant la Sainte Vierge elle-même. . (1).

Dès les premiers âges de l'Eglise, les Lieux Saints furent vénérés à Jérusalem, non seulement par les chrétiens indigènes, Juifs convertis à la foi nouvelle, mais encore par une foule de pèlerins accourus de tous les points du monde pour venir prier sur les endroits qu'avait sanctifiés la présence de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère, et ce mouvement de pèlerinage commença dès l'ascension de Jésus-Christ, comme l'affirme saint Jérôme : " Il serait long, en parcourant tous les âges depuis l'ascension du Seigneur jusqu'à nos jours, d'énumérer les évêques, les martyrs, les orateurs éloquents dans la doctrine de l'église, qui sont venus à Jérusalem dans la pensée qu'il leur manquerait quelque chose en piété, en science et en vertu, s'ils n'avaient point adoré le Christ dans les lieux mêmes d'où la lumière de l'Evangile avait commencé à briller sur le monde du haut de la Croix."

---

(1) Les Révélations de la Vén. M d'Agréda placent la mort de saint Joachim et de sainte Anne à Nazareth.

Nul doute que la maison de sainte Anne, ou du moins les chambres pratiquées dans le roc, qui en restaient, n'aient été également entourées dès lors d'une vénération particulière ; et quand la paix eut été rendue à l'Église et que sainte Hélène, malgré sa vieillesse avancée, fut elle-même arrivée en Palestine pour y ériger des temples magnifiques sur les lieux qui avaient été témoins des principaux mystères de notre foi, il est permis de supposer que la maison d'Anne, qui avait été la demeure natale de la Sainte Vierge, ne fut point oubliée dans ses pieuses fondations, car on sait que cette princesse, indépendamment des grandes Basiliques qui lui sont attribuées nominativement, en fonda encore, ou du moins donna l'ordre d'en bâtir beaucoup d'autres. Nicéphore Calliste en fait monter le nombre à plus de trente. Le pèlerin Théodosius signale le premier, vers l'an 530, une église consacrée à la Sainte Vierge, près de la piscine Probatique. Quarante ans plus tard, vers 570, la même église est mentionnée par Antonin de Plaisance qui nous dit qu'elle avait été bâtie dans l'un des cinq portiques de la piscine Probatique.

Or, comme l'observe très-justement Mgr Lavigerie, la Basilique dont il est ici question était déjà ancienne à cette époque, car on appela Sainte Marie la Neuve celle que Justinien fit élever en 529 sur le mont Moriah, à l'endroit où la Sainte Vierge avait été présentée au Temple et offerte au Seigneur, pour la distinguer de Sainte-Marie de la Nativité, qui existait par conséquent avant elle. . . .

Détruite sans doute pendant l'invasion de Chosroès en 614, la Basilique de Sainte-Marie de la Nativité, qui devait probablement sa fondation soit à sainte Hélène, soit à l'impératrice Eudoxie, ne tarda pas à être rebâtie, lors des restaurations entreprises par Modeste ; car elle est citée comme debout par saint Sophrone, successeur de ce moine illustre sur le siège patriarcal de Jérusalem. Un couvent de religieuses y est attenant, au moins au commencement du neuvième siècle, comme cela résulte du *Commemoratorium de Casis Dei*, rédigé vers l'an 810, et qui, d'après son contenu, ne peut se rapporter qu'à la distribution des quêtes ordonnées par Charlemagne pour les Sanctuaires et les Monastères de la Palestine. Nous lisons : " A Sainte Marie, où la Vierge est née dans la Probatique, clercs : cinq ; recluses consacrées à Dieu, vingt-cinq ".

Lorsque les Croisés, en 1099, s'emparèrent de Jérusalem, ils trouvèrent cette église convertie en mosquée, ce qui l'avait sauvée de la ruine. L'higoumène russe Daniel, qui visita la Ville Sainte en 1113, parle en ces termes de ce Sanctuaire : " Une grande église consacrée à la mémoire de Joachim et d'Anne est bâtie en cet endroit. On y voit une petite caverne creusée dans le roc ; elle est placée sous l'autel. C'est là que se trouve le sépulcre de saint Joachim et de sainte Anne ".

Quand l'église de Sainte-Anne eut été rendue au culte chrétien par les Croisés, ceux-ci y établirent des reli-

gieuses de Saint-Benoit. Elles étaient d'abord pauvres et en petit nombre ; mais, en 1104, le roi Baudouin 1er, ayant répudié son épouse, la reine Arda, la força d'entrer dans ce monastère, qui fut alors enrichi par ses libéralités. Plus tard, en 1130, la princesse Judith, fille de Baudouin II, y prit également le voile et y resta jusqu'à l'achèvement du couvent de Béthanie, qu'avait fondé pour elle la reine Mélisende, sa sœur. C'est à cette époque, sans doute, que l'église de Sainte-Anne fut, non pas rebâtie de fond en comble, mais seulement agrandie, réparée et ornée de peintures par les Latins ; le monastère, au contraire, fut, selon toute vraisemblance, complètement reconstruit par eux. L'église actuelle est donc à la fois byzantine et romano-ogivale. . . . .

Sans suivre les destinées du même monument de siècle en siècle, je dirai seulement qu'à la fin de la guerre de Crimée, après de longues négociations qui font beaucoup d'honneur à M. de Barrère, alors consul général de France à Jérusalem, il fut accordé à la France par le sultan Abdul-Medjid. La restauration en fut confiée à un architecte français fort habile, M. Mauss, qui, en lui conservant fidèlement son cachet gréco-latin et ses décorations arabo-chréti[illegible] rendu une sorte de jeunesse premi[illegible]e les outrages du temps et des hom[illegible]evée. En même temps, il a laissé à la crypte sa forme et ses compartiments traditionnels. Cette crypte, qui est elle-même une véritable relique du passé et qui est comme embaumée des

augustes souvenirs de Joachim, d'Anne et de leur incomparable Fille, s'étend sous le côté droit du transept de l'église et se compose de trois parties, d'un narthex, d'une chapelle et de deux absidioles. C'est l'ancienne maison de sainte Anne, ou du moins c'est la portion de cette maison qui avait été taillée dans le roc. Une autre crypte creusée pour le tombeau où furent transportés de la vallée de Josaphat, en totalité ou en partie, les précieux restes des parents de la Sainte Vierge, est située directement sous le maître-autel.

Tel est le vénérable Sanctuaire dont la France, en 1878, à confié la garde à la Société des Missionnaires d'Alger."

". . . . L'église de Sainte-Anne, entièrement bâtie en pierres de taille aussi bien les voûtes que les murs et les piliers, se fait remarquer par sa très-grande simplicité. La forme est celle d'un trapèze d'environ 120 pieds de long sur 55 à 60 de large. Elle se divise en trois nefs au moyens de six piliers disposés en deux rangées. La nef du milieu est, comme d'ordinaire, plus large et plus élevée que les deux latérales. Toutes trois se terminent par une abside en avant de laquelle passe une travée dont la voûte est aussi élévée que celle de la nef du milieu, dont la hauteur totale est de 50 pieds. La coupole s'appuie sur les deux derniers piliers et sur les murs massifs qui séparent l'abside du milieu d'avec celles des bas-côtés. Au fond de la grande abside est une petite fenêtre placée entre deux colonnettes.

L'édifice est éclairé par trente et une fenêtres faites uniquement de pierres à jour et de carreaux de vitres de diverses couleurs. La lumière la plus douce qu'on puisse imaginer descend de ces singulières ouvertures et produit un effet très-religieux.

Vers le milieu de la nef sud s'ouvre un escalier. Cet escalier, composé de 22 marches est mûni au Nord, à l'Est et au Sud d'une balustrade en pierre d'un travail aussi solide que simple.

Prenant cet escalier, on descend d'abord 16 marches pour arriver sur un palier et passer ensuite par la baie d'une porte ; de là on descend 4 autres marches au bout desquelles on passe par la baie d'une seconde porte et l'on remarque à droite l'ouverture en forme de glacis par laquelle les Pères de Terre-Sainte entraient autrefois pour vénérer ce saint Lieu (1). De là, on descend encore 2 marches pour se trouver dans la

VÉNÉRABLE CRYPTE DE LA NAISSANCE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

—Cette Crypte, entièrement creusée dans le rocher, vient de recevoir une restauration laissant subsister sa forme ancienne (2) qui est très-irrégulière. Le plus grand axe

---

(1) L'édifice était alors presque enseveli sous un énorme amas de décombres. La restauration complète du Sanctuaire, avec les frais de déblayement a coûté, dit-on, à la France, plus d'un million de francs !

(2) Voir ci-dessus.

du Nord au Sud est de 23 pieds et celui de l'Est à l'Ouest, y compris l'abside est de 17 pieds. Entre l'abside et la paroi Nord se trouve un espace de 6 pieds dont le fond est occupé par un autel. L'espace entre l'abside et la paroi Sud est d'un peu plus de 6 pieds. Sa hauteur n'est pas partout égale : le rocher, en différents endroits, y est à nu. Une baie étroite est percée dans le mur oriental de ce dernier espace : elle s'ouvre dans un couloir et permet d'aller voir une petite chapelle taillée dans le roc, en forme de citerne circulaire ; un autel en occupe le fond (1).

Nous avons voulu descendre jusqu'aux moindres détails, dans la description de ce vénérable Sanctuaire, parce que tout intéresse dans ce Lieu qui a été témoin (2) de la Naissance de la Fille à jamais Bénie de la Bonne sainte Anne, de Marie notre Reine et notre Mère.

Transportons-nous donc en esprit, mais avec amour, pieux Lecteurs, dans cet auguste Sanctuaire ; et faisons notre prière avec confiance dans ce Lieu, dont le souvenir reste si cher à sainte Anne et à la Vierge Immaculée que Notre-Seigneur a daigné faire entendre un jour à sainte Brigitte, comme elle le rapporte elle-même au Ve Livre de ses Révélations, ces étonnantes paroles : " Quiconque visitera dignement ce Lieu où Marie est née et où elle a été élevée, purifiera son âme et deviendra à mes yeux comme un vase d'honneur."

---

(1) Guide-Indicateur des Sanctuaires . . . Tom. I. 3e Sortie.
(2) Toujours d'après la Tradition Orientale.

Sainte Brigitte, dans son Pèlerinage à Jérusalem où elle eut tant de révélations ([1]) entra dans cette antique demeure de saint Joachim et de sainte Anne.

" Elle connaissait la Mère de Marie, elle avait reçu de ses Reliques au monastère de Saint-Paul-hors-les-murs, et, durant une extase, elle s'y était entretenue avait la Sainte de l'ancienne Loi. A Jérusalem, dans la Grotte même où est née la Vierge, Anne parla longtemps de l'amour réciproque qu'elle et Joachim se portaient ; amour conjugal plus pur que celui de tous les autres époux, et dont les racines partaient du ciel. La veuve d'Ulf (sainte Brigitte) était digne d'entendre l'expression de cette tendresse, soumise aux volontés divines, dont la volupté n'avait jamais troublé l'innocence. Elle partageait les sentiments d'Anne et de Joachim, quand un Ange leur annonçait qu'ils donneraient le jour à la Vierge, Mère de Dieu, et que l'enfant naîtrait dans les conditions ordinaires de l'humanité, quoiqu'elle sortît pure de la postérité souillée d'Eve, comme une fleur immaculée sort d'un germe tombé en pourriture.

La très-sainte Vierge, visible aux regards de Brigitte, lui disait elle-même : "*J'ai été conçue sans péché,*" et lui expliquait comment son âme, venant habiter son corps, le sanctifiait et répandait une joie mystérieuse dans tout l'être de sa Mère ([2])."

---

(1) Voir le Livre VI, de ses Révélations.

(2) Sainte Brigitte de Suède... par Mme la Comtesse de Flavigny : C. XII.

Longtemps la piété des catholiques fut privée de venir prier dans cette sainte Grotte. Mais au XVe siècle, un firman autorisa les Pères de Terre-Sainte à y dire de temps en temps la sainte Messe. Depuis cette époque, ils n'ont jamais manqué de s'y rendre pour célébrer les principales Fêtes de sainte Anne et de la Très-Sainte Vierge.

Les Franciscains conservèrent ces pieuses Traditions jusqu'en l'année 1878, où la France, ainsi que nous l'avons dit plus haut, confia la garde du Sanctuaire *à la Société des Missionnaires* d'*Alger*. Sa Grandeur Monseigneur Lavigerie, Archevêque d'Alger (et depuis Cardinal de la Sainte Eglise) se rendit à Jérusalem ([1]) dans le cours de l'été de cette même année, pour y traiter de cette importante affaire. L'année suivante, le 26 Juillet, Fête de la Bonne sainte Anne, le Sanctuaire fut béni par Son Excellence Mgr Vincent Bracco, Patriarche de Jérusalem et ouvert au Culte, au milieu d'une solennité extraordinairement imposante ([2]).

---

(1) Nous fîmes le voyage, ensemble avec S. G., du canal de Suez, jusqu'en Terre-Sainte.

(2) C'est nous qui avons eu l'honneur et la consolation de publier, le premier, dans cette circonstance, les gloires de la Bonne sainte ANNE, sous ces voûtes antiques, restées silencieuses durant *six siècles !* Nous nous proposons de publier aussi, plus tard, une série d'articles dans les Annales, sur ce noble Sanctuaire de la Bonne sainte ANNE à Jérusalem.

III

Les autres Sanctuaires de Sainte-Anne,

EN ORIENT.

" Le culte de sainte Anne ne fut pas moins célèbre dans les différentes contrées de l'Orient, et il passa dans tous les rites. Chaque année, les Grecs font *trois fois* sa Fête, comme on peut s'en assurer en parcourant le Typique de saint Sabas (1).

Le 9 septembre, ils célèbrent sa Naissance : le 9 décembre, ils font mémoire de sa gloire unique d'avoir conçu Marie Immaculée : enfin le 25 juillet, ils solennisent l'anniversaire de son bienheureux trépas, qu'ils appellent *son sommeil.*

Le même saint Sabas adressait la prière suivante aux Parents de la très-sainte Vierge Marie :

---

(1) Nous avons visité la célèbre Laure de Saint-Sabas, qui se trouve en plein désert, sur les sauvages bords du torrent de Cédron, entre Jérusalem et la Mer-Morte. C'est la seule qui ait résisté aux ravages du temps. Nous y avons prié sur le Tombeau de saint Jean Damascène, Docteur de l'Eglise qui a parlé si admirablement de notre illustre Thaumaturge, la Bonne sainte Anne, et dont nous rapporterons les paroles, avec celles d'autres Pères de l'Eglise grecque, à la Conclusion du présent Ouvrage.

"O Joachim, embelli du souffle divin ! ANNE resplendissante de la divinité ! vous êtes les deux lustres d'où est sortie la lampe inaltérable autour de laquelle on ne saurait apercevoir l'ombre la plus légère. La grâce même de Dieu, c'est-à-dire de sa Mère, vous a surabondamment enrichis. A ses prières joignez vos prières, afin que le Seigneur accorde à nos âmes la jouissance de ses miséricordes infinies."

Ces Fêtes se célébraient avec une grande pompe à laquelle les empereurs d'Orient contribuèrent par la construction de magnifiques églises. Entre toutes, on admirait, à Constantinople, les deux basiliques dues à la munificence des deux Justinien. La ville impériale n'avait pas seule le privilège des belles églises en l'honneur de sainte Anne : on en admirait, dans les coins les plus reculés de l'empire : témoin celle qu'on visitait dans la Chersonèse, car si, dans cette contrée sauvage et lointaine, dans cette contrée si dédaignée qu'on y exilait les disgraciés, on trouvait un temple magnifique dédié à cette Sainte, que devait-il en être des autres lieux célèbres et des villes populeuses de ces vastes régions ? Voici du reste une nouvelle preuve de cette assertion ; elle est tirée du récit d'un contemporain.

"Saint Etienne-le-Jeune (1) (martyrisé par les Iconoclastes en 766) fut exilé par l'empereur Constantin

(1) La mère de saint Etienne-le-Jeune s'appelait Anne. Elle eut d'abord deux filles, dont l'une reçut aussi le même nom ; mais

Copronyme dans la Chersonèse Tauride : c'est là qu'il devait passer le temps de son exil. Là, abandonné de tous ses compagnons, comme il parcourait ces plages désertes, il se trouva, non loin de la mer, en face d'un escarpement de formidable aspect : il visite, afin de découvrir un lieu de retraite, tous ces précipices qui dominent les flots. Conduit comme par une main divine, il arrive à une habitation fort agréable, pratiquée dans une sorte de caverne, sur la partie méridionale d'un gouffre. On l'appelait *Cisuda :* tout près de là s'élevait un temple magnifique dédié à *sainte Anne, Aïeule du Christ.* Alors le Bienheureux, inondé de joie, fixe sa demeure dans cette retraite que Dieu semble lui avoir préparée et s'y nourrit des herbes qu'il trouve aux environs."

Comme on le voit, le culte de sainte Anne jeta d'abord un vif éclat dans tout l'Orient, durant les beaux âges de l'Eglise Grecque. C'est de là que nous sont venues les plus belles pages écrites en son honneur, les hymnes les plus tendres, les prières les plus affectueuses (1)."

Nous avons dit plus haut que les Grecs célèbrent plusieurs fois, chaque année, la Fête de la Bonne sainte

---

après leur naissance elle demeura stérile et devint inconsolable de n'avoir pas de fils. Après une épreuve d'un grand nombre d'années, elle obtint, par l'entremise de sa Patronne, un fils qui fut un Saint.

(1) Le Culte et le Patronage de sainte Anne.

Anne. L'histoire nous a conservé quelques-unes des prières liturgiques qui se récitaient à cette occasion.

" Saint André, dit *de Crête*, parce qu'il avait été évêque d'Aléria en l'île de Crête, et surnommé aussi le Jérosolymitain, parce qu'il se retira dans un monastère de Jérusalem, où il mourut en 720, non seulement nous a laissé dans ses homélies les traditions les plus constantes de tout l'Orient sur les saints Parents de la Vierge Marie, mais il avait composé, à l'usage de ce monastère, où la foi orthodoxe se conservait si fidèlement pendant que le schisme s'asseyait si souvent sur les sièges des patriarches, des prières liturgiques qui nous ont été transmises sous ce titre :

" Principaux *canons* et *triodia* de notre père André de Crête, surnommé le Jérosolymitain.

IX décembre, *Conception de sainte Anne, Aïeule du Christ* (1).

CHANT DE VICTOIRE :

"Aujourd'hui nous célébrons votre conception, ô pieuse Anne : brisant les liens de votre stérilité, vous portez dans votre sein Celle qui renfermera Celui que l'univers ne peut contenir.

---

(1) Le 9 décembre, à l'occasion de la Fête de l'Immaculée Conception, on faisait mémoire, nous l'avons dit, de la gloire unique de sainte Anne, d'avoir conçu Marie Immaculée : la Fête du 8 décembre, que les Latins appelèrent la *Conception de Marie*, se faisait pour ainsi dire alors en l'honneur de sa Mère et s'intitulait chez les Grecs : *Conception de sainte Anne, Mère de la Mère de Dieu.*

des

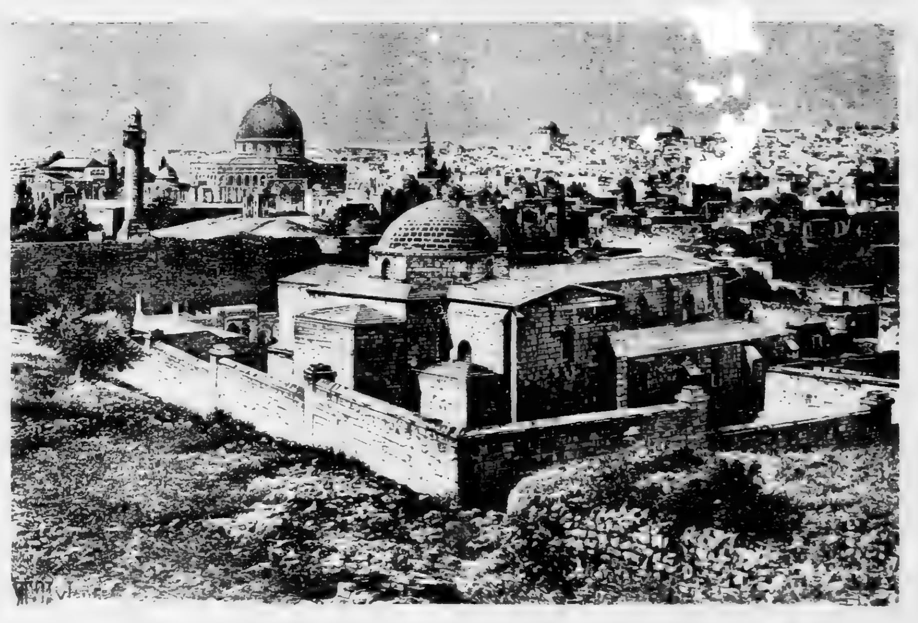
êque
osoly-
Jéru-
laissé
es de
, mais
ortho-
hisme
s, des
titre :

ré de

ule du

ion, ô
, vous
ui que

ée Con-
unique
ête du 8
Marie, se
intitulait
Mère de



XVII. – L'EGLISE DE SAINTE-ANNE A JERUSALEM. *Page 268.*

"..... Seigneur, vous avez exaucé la prière des justes ; vous avez écouté favorablement les supplications de vos aïeux et vous leur avez donné Celle qui vous a enfanté.

"O sainte Anne, mère contre toute espérance, de l'Épouse Vierge, vous avez vu germer dans votre Sein la fleur de la virginité, la gloire de la Chasteté. C'est pourquoi nous vous proclamons tous bienheureuse et la source de la vie.

"Bienheureuse Anne, vous avez conçu le suave parfum qui, d'une manière merveilleuse, a attiré le Seigneur, baume de notre vie, et dont les célestes émanations remplissent nos âmes du souffle de la grâce.

"O très-pieuse Anne ! le Seigneur écoute votre voix quand vous le priez au fond de votre jardin. Il donne pour fruit à vos chastes entrailles Celle qui nous a ouvert le jardin de la grâce."

VIII septembre, *jour de la Nativité de Notre-Dame, la très sainte Mère de Dieu.*

CANONS DE NOTRE PÈRE ANDRÉ.

"Honorons tous par nos chants votre Fille, ô Anne ! vous avez porté dans votre sein la brebis immaculée qui a donné au Christ sa laine et ô prodige ! sa substance humaine.

" Que les cieux tressaillent, que la terre se réjouisse, car le ciel de Dieu, l'Epouse de Dieu, est venue au monde. Anne la stérile allaite Marie, l'Enfant de la promesse : et que Joachim se glorifie de cette naissance et s'écrie : je vois le rameau sur lequel s'épanouira la fleur du Christ de la racine de David.

" Seigneur, vous avez fécondé le sein de Sara en lui accordant Isaac dans sa vieillesse, et aujourd'hui vous donnez à la pieuse Anne un fruit de vie, votre Mère immaculée.

" Aujourd'hui l'univers vous félicite, ô pieuse et religieuse Anne, car vous avez produit la Mère du Rédempteur : sortie de la branche de David, elle portera le Christ, la tige et la fleur de toute vertu.

" Joachim et Anne sont délivrés de l'opprobre de la stérilité, Adam et Eve de la corruption et de la mort, par votre sainte naissance, ô Vierge sans tache ; que votre peuple délivré des liens du péché la célèbre à l'envi et s'écrie : sainte Anne, contre toute attente, a mis au monde la Mère de Dieu et la source de notre vie.

" O Anne ! dans votre sein a été tissue la pourpre dont notre Souverain Maître s'est revêtu avant de se montrer à nous et de terrasser nos ennemis (1)."

" C'est de l'Orient que sainte Anne, cette douce Mère commença à répandre sur ses fidèles clients ce fleuve de

(1) Sainte Anne, par A. Lallemand.

grâces qui depuis a toujours coulé à travers les siècles, sans jamais tarir. Malheureusement l'Orient fut ingrat : ses peuples dégénérés altérèrent par des superstitions et de vaines observances ce culte dont ils eurent d'abord le privilège ; plus tard, les iconoclastes brisèrent les statues et déchirèrent les images de notre Sainte avec celles des autres Bienheureux ; enfin, le schisme et l'hérésie l'obligèrent à tourner ailleurs ses regards maternels et à répandre ses bénédictions sur d'autres contrées. Elle se trouva des enfants plus fidèles en Occident (1)."

(1) Le Culte et le Patronage de sainte Anne.

IV

LE SANCTUAIRE DE SAINTE-ANNE

A APT, EN PROVENCE.

"On a dit avec raison, continue l'Auteur que nous venons de citer [1] : *Royaume de France, royaume de Marie* [2]. Durant plusieurs siècles, on aurait pu, dans ce vieil adage, et sans le fausser, joindre le nom de sainte *Anne* à celui de Marie. En effet, quoique Rome et peut-être quelques villes d'Italie nous aient vraisemblablement précédés dans les honneurs rendus à cette vénérable Mère, cependant on ne saurait nier que la France ne soit comme le berceau de son culte en Occident, le centre d'où il a rayonné sur l'Europe et le monde entier. Un estimable écrivain expose ainsi cette consolante tradition :

"Par une prédilection spéciale de la divine Providence, la ville d'Apt, notre patrie, a depuis bientôt *dix-huit*

---

(1) Le R. P. Laurent Mermillod (S. J).
(2) Regnum Galliæ, regnum Mariæ.

siècles l'inappréciable avantage d'être la dépositaire du corps de sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge Marie. Ces précieuses reliques furent apportées de Palestine par ceux qui les premiers vinrent prêcher l'Evangile dans nos contrées, et confiées ensuite à saint Auspice, disciple du pape saint Clément, notre premier évêque.

D'après une tradition vénérable et sacrée par son antiquité, ces missionnaires étaient saint Lazare, ses saintes sœurs, Marthe et Marie, les saintes Marie de Jacob et Salomé, dont l'arrivée en Provence n'est plus un événement douteux pour personne. . . . . Il existe, on le sait, d'autres versions sur le fait historique que nous traitons ; mais toutes concourent au même but, toutes affirment la même chose, et c'est là l'essentiel pour nous. . . . Cette diversité même de sentiments, loin d'affaiblir notre tradition, semble au contraire lui donner une plus grande sanction par l'accord unanime qui existe sur le sujet principal. Un martyrologe très-ancien, conservé autrefois dans les archives du chapitre avec le plus grand soin, parlait de cette translation du corps de sainte Anne. Plusieurs auteurs affirment qu'il fut transporté d'Orient en Occident et déposé dans les Gaules. Mais où se fit ce dépôt ? Aucune ville de cette partie de l'empire romain ne revendiqua jamais pour elle l'honneur de le posséder tout entier, si ce n'est la ville d'Apt. C'est donc ici un fait reconnu et accepté ; de là aussi notre point de départ.

Mais avant, il est nécessaire d'observer, avec M. de Remerville [1], qui avait étudié la question et l'avait approfondie avec un soin minutieux, vérifié les actes, consulté les ouvrages propres à l'éclairer, que toutes les parcelles des reliques de la *Sainte*, conservées dans certaines églises d'Europe, sont apocryphes, si elles ne viennent de notre ville. Les unes ont des titres qui le constatent, d'autres possèdent des parties d'ossements qui n'ont plus été trouvés ici en faisant l'inventaire, ce qui doit être une preuve suffisante de leur authenticité [2]."

Les mêmes faits sont consignés dans l'office concédé à l'Eglise d'Apt. Nous traduisons ici les leçons du second Nocturne de cet Office : "La sainte Eglise d'Apt a toujours vénéré le corps de sainte Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie, que, d'après une antique tradition, les premiers fidèles ont apporté dans cette ville. Le bienheureux Auspice, voulant le soustraire aux profanations de la guerre et de la persécution, le déposa avec soin dans une crypte souterraine. Il y demeura ignoré plusieurs siècles après la mort de ceux qui eurent le secret de ce dépôt sacré, et, jusqu'à l'arrivée du Roi Charles [3] à Apt, vers les fêtes de Pâques, après sa victoire sur les Sarrasins et la pacification de la Provence. Ce prince

(1) *Histoire manuscrite de l'église d'Apt*, par M. de Remerville.

(2) *De la dévotion à sainte* ANNE, par X. Mathieu.

(3) L'empereur Charlemagne.

ayant fait alors consacrer de nouveau l'église, souillée par un culte impie, au milieu de cette solennité, pendant qu'un immense concours de fidèles, de tous les ordres de la cité, payait au Tout-Puissant un juste tribut de louanges en action de grâces de cette faveur inattendue, le Seigneur exauçant la prière de cette pieuse ville, découvrit par un éclatant miracle le trésor qu'elle possédait à son insu.

Dans l'assistance se faisait remarquer, par sa pieuse attitude, le fils d'un noble guerrier chez lequel le Roi Charles recevait l'hospitalité. Cet enfant, âgé de quatorze ans, se nommait Jean. Il était *aveugle, sourd et muet* de naissance. Pendant quelques moments, il paraît comme un homme qui entend un céleste avertissement, et, bientôt après, par les gestes expressifs de ses pieds et de ses mains, il semble demander avec instance qu'on fouille profondément la terre sous les degrés où il se trouve. Le religieux Prince, frappé, comme toute l'assemblée, de ce spectacle, et pressentant comme un prodige, ordonne qu'on se rende aux désirs de cet enfant. On creuse et on pénètre dans la chapelle souterraine, où le bienheureux Auspice, l'Apôtre des Aptésiens, avait coutume de distribuer à ses ouailles la nourriture spirituelle de la parole sainte et des sacrements. Le jeune aveugle devance les assistants, montre la direction à suivre, et indique du geste la partie d'un mur au pied duquel il fallait encore creuser le sol. Mais là une lumière soudaine enveloppe les assistants. A peine ont-

ils ouvert une crypte encore plus profonde, qu'ils trouvent, à leur grande surprise, près de l'excavation, une lampe tout ardente. Le Roi et les principaux habitants accourent à l'éclat de cette splendeur inattendue. Mais voici que, recevant *l'usage de ses yeux, de ses oreilles et de sa langue,* Jean s'écrie : DANS CETTE CRYPTE EST LE CORPS DE SAINTE ANNE, MÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU."

Tous les assistants, plongés dans la stupeur et l'admiration à la vue de la guérison miraculeuse de Jean, font entendre des cris de bonheur. Cependant le très-pieux Roi fait déblayer la crypte, et le dépôt sacré, dont un prodige éclatant vient de proclamer si haut l'authenticité, apparaît à tous les regards enfermé dans une châsse de cyprès, enveloppé d'un riche suaire. Il portait cette inscription : "ICI EST LE CORPS DE LA BIENHEUREUSE ANNE, MÈRE DE LA VIERGE MARIE." On ouvre la châsse, et en confirmation du récent prodige, il s'en échappe le plus suave des parfums, dont la douce odeur remplit l'une et l'autre crypte. Tous alors se livrent à des transports d'allégresse. L'Evêque et son clergé rendent des actions de grâces au Dieu auteur de cette miraculeuse invention, au Dieu qui vient de révéler le vénérable corps de l'Aïeule du Christ, et de le donner à la ville comme sa défense et sa sauvegarde. Charles fit faire le récit exact de cet événement et l'envoya au Souverain Pontife, qui le confirma par son approbation."

Cette pièce qu'on croyait perdue, et dont l'absence, au dire de quelques critiques sévères, laissait planer quelque doute sur l'exactitude de tous ces détails, a été dernièrement retrouvée et publiée ; de sorte que toutes les découvertes historiques de ce siècle confirment pleinement cette légende du Bréviaire aptésien. Voici la Lettre de l'empereur Charles au pape Adrien et la réponse de cet auguste Pontife.

Charles, roi des Gaules, au souverain et romain pontife Adrien 1er, salut.

"Après avoir entièrement purgé notre royaume des restes du paganisme, nous nous sommes arrêté, en venant d'Aquitaine, avec Gérard, duc de Bourgogne, dans la ville d'Arles, où ayant remercié Dieu de nos victoires durant ces fêtes de Pâques dernières, nous sommes ensuite retourné au pays de Narbonne, où nous avions déjà jeté les fondements de quelques églises et laissé des prédicateurs pour instruire le peuple chrétien. De là nous étant rendu à Digne, nous avons ordonné d'en élever une en l'honneur de Notre-Dame ; puis, venant à l'antique cité d'Apt, le sieur Baron de Caseneuve qui s'était saisi en Gascogne de Hunaud, comte de Provence, nous a donné sa maison pour logis. Durant le séjour que nous y avons fait pour reconnaître les dégâts des barbares idolâtres, nous avons fait reconsacrer l'église par Turpin, notre confesseur et pendant que la cérémonie du service divin se faisait, nous aperçûmes le fils de notre hôte bien-aimé frappant continuellement, avec une baguette, une

levée de degrés qui vont au maître-autel, et en donner de si rudes coups que l'office divin en était troublé, sans qu'il fût au pouvoir de nos gardes ni des autres officiers de notre cour d'empêcher ce jeune homme. Au contraire, *tout aveugle, sourd et muet* qu'il était, il persistait toujours à frapper, tellement que nous fûmes contraint de faire enlever à l'heure même les marches de cette montée, et aussitôt une porte fermée de grosses pierres que l'on découvrit, nous fit présager quelque chose de remarquable.

Les ouvriers ayant ouvert cette porte à coups de marteau, nous vîmes une entrée et une descente de degrés qui nous conduisit dans une grotte souterraine artistement travaillée, dans laquelle il y a un autel soutenu d'une pierre antique où sont inscrits les noms de ceux qui, du temps des Césars, gouvernaient Apta Julia, l'une de leurs colonies, et autour de l'autel étaient rangés douze sépulcres. Ce muet était si actif, que, nonobstant sa cécité, il devançait toujours les autres, tellement que nous fûmes obligé de le faire tenir près de nous pour qu'il ne fût pas foulé aux pieds des curieux courtisans. Le jeune homme faisait toujours signe de creuser plus avant. Nous descendîmes enfin dans une galerie longue et étroite, où nous aperçûmes une lumière qui s'éteignit aussitôt qu'elle eut pris l'air, et sur le champ, chose admirable ! nous entendîmes ce noble *sourd* et *muet* s'écrier : ICI EST LE CORPS DE SAINTE ANNE, MÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU. A

l'instant nous sentîmes une odeur semblable à celle du baume, et nous vîmes, dans une armoire enfoncée, une caisse de cyprès dans laquelle était le saint corps. Notre dit confesseur, l'ayant prise, la mit entre nos bras pour nous la faire baiser en signe de joie et de consolation ; et après que nous eûmes satisfait notre dévotion, nous avons expédié ces Lettres à Votre Sainteté."

Le pape Adrien 1er répondit en ces termes à la Lettre du Roi Charlemagne :

Adrien I., par la grâce de Dieu, pape, à Charles, Roi très-chrétien et premier Fils de la sainte Eglise.

"Gloire éternelle soit rendue à Dieu, et le plus grand honneur à vous, Prince, pour avoir remporté une si éclatante victoire et triomphé d'un peuple ennemi de la chrétienté, mais plus encore pour l'insigne faveur que notre Seigneur, dans son infinie bonté vous a faite en vous rendant présent à la merveilleuse invention du corps de la Bienheureuse Anne, mère de la glorieuse Vierge Marie, et témoin de l'étonnant miracle qui s'est opéré dans la personne de ce gentilhomme de Caseneuve.

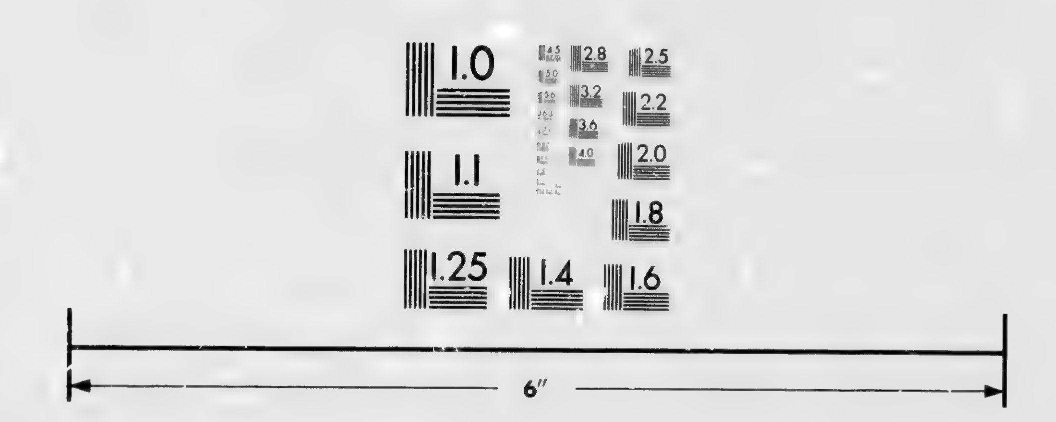
Nous recommandons que ces saintes reliques soient conservées avec la vénération qui leur est dûe, et à vous-même d'être toujours rempli de zèle, le tout à l'honneur de la divine Majesté et pour l'édification de votre peuple."

"Un tel événement ne pouvait passer inaperçu : son retentissement dut avoir une action extraordinaire sur la piété de nos pères. Cette merveilleuse invention fut le début d'une série de prodiges qui, jusqu'à nos jours, ne s'est pas interrompue ; elle établit dès lors le fondement solide de cette confiance à laquelle s'abandonnent si justement encore tous les malheureux, même après avoir tout essayé sans succès et épuisé en quelque sorte toutes les intercessions. La portée de cet événement est brièvement indiquée dans les Leçons suivantes d'un autre Office accordé à la même Eglise, celui de la Translation des Reliques de la Sainte.

En voici la version :

"Le corps de sainte Anne, après sa glorieuse invention, fut retiré de la crypte où il avait été caché si longtemps, et placé dans une chapelle d'un accès libre et facile. Là, il devint bientôt l'objet de la vénération de toute la catholicité ; car, près de ces ossements sacrés, il s'opéra tant de guérisons, que le nom d'Anne acquit la plus grande célébrité, non seulement en Provence et dans les contrées voisines, mais encore dans toute la Gaule et dans le reste de l'Europe. Les précieux restes de la Sainte donnèrent à la ville d'Apt une illustration plus éclatante que celle dont l'avait enrichie le nom de Jules César. Les monuments de tous les âges, écoulés depuis cette époque, nous ont transmis le souvenir d'une multitude de prodiges : démons chassés, morts ressuscités, malades innombrables guéris d'infirmités de toutes sortes.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Or, comme des preuves irrécusables et constantes attestaient depuis si longtemps la prompte assistance de la Bienheureuse Anne dans toutes les nécessités de l'âme et du corps, comme de toute la Gaule et des royaumes limitrophes il s'était établi vers ces reliques vénérables un immense concours de pèlerins, pour répondre à l'empressement d'une telle affluence du peuple, les Aptésiens, après avoir été eux-mêmes délivrés de la fureur des Calvinistes, résolurent de bâtir, sur l'un des flancs de la Basilique, une chapelle spacieuse et d'un facile accès, en l'honneur de la Bienheureuse Anne. Les généreuses offrandes d'une auguste Reine de France ne contribuèrent pas peu à la magnificence de cette construction ; des sommes considérables d'argent furent données par Anne d'Autriche quand, après avoir obtenu Louis XIV, elle vint s'acquitter de son vœu et vénérer les reliques de la Sainte.

Après l'achèvement de cet édifice, le corps de sainte Anne fut retiré de la chapelle où il avait été exposé jusque-là, et, au milieu de l'allégresse générale, transféré avec une grande pompe dans cette nouvelle Basilique, le 4 mai de l'an 1664. Depuis ce temps-là, il n'a cessé d'y recevoir les hommages de la piété aptésienne et des Pèlerins qui de toutes parts viennent s'acquitter de leurs vœux. Or le très-saint corps de l'Aïeule du Christ, religieusement gardé dans cette chapelle, est vraiment digne de ces hommages extraordinaires. Par sa présence, il sanctifie merveilleusement ce lieu sacré, et ne contribue

pas moins à porter ceux qui le visitent, à la sainteté. L'aspect de la châsse qui le renferme saisit l'âme du Pèlerin, l'émeut profondément et lui fait éprouver quelque chose de la religieuse émotion qu'il ressentirait à la présence de la Sainte elle-même. Allons donc la visiter fréquemment, approchons-nous de cette châsse, et baisons ces reliques avec une grande foi, pour en retirer toujours quelque bénédiction."

Les faits consignés dans le document qui précède sont d'une rigoureuse exactitude : l'Eglise d'Apt devint, en effet, dès le huitième siècle, le centre d'une dévotion qui alla toujours en augmentant et dont il est peu d'exemples dans l'histoire ecclésiastique.





XVIII.—NICOLAZIC (Statue de M. Falguière).
(Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray). *Page* 296.

V

SAINTE-ANNE D'AURAY

EN BRETAGNE.

" Sainte Anne, dit encore l'Auteur que nous avons déjà plusieurs fois cité plus haut, sainte Anne est encore honorée en France dans une multitude d'endroits, dont quelques-uns furent ou sont encore des pèlerinages ; elle est vénérée au Nord, au Midi, à l'Est, en Franche-Comté, dans les plaines qui avoisinent les Flandres, à Langres, à Rouen. . . . Mais nulle part peut-être, même dans le monde entier, elle n'est invoquée avec autant de dévotion qu'en Bretagne. Il faut l'avouer, non pour en tirer gloire, mais pour nous confondre, car nous n'avons pas toujours répondu à ses maternelles avances, sainte Anne nous a privilégiés entre toutes les nations. Elle a voulu prendre possession de notre patrie tout entière, en inspirant sa dévotion en deux de ses points extrêmes : au Sud-Est, elle a légué ses restes vénérables, avec les bénédictions qui en sont inséparables ; au Nord-Ouest, elle semble avoir réservé ses prédilections. Les Bretons, on

peut le dire, sont ses enfants bien-aimés. Leur spéciale adoption par cette aimable Mère se perd dans les origines du christianisme, elle parait remonter à la conversion de ces peuples à la vraie foi. Il est permis de le conjecturer, d'après les révélations faites au bon Nicolazic (1)..." "Il y a, dit le P. Arthur Martin (2), à trois lieues de Vannes, à une lieue d'Auray, un village nommé Keranna, à qui une chapelle dédiée à sainte Anne avait donné son nom. La chapelle avait été détruite vers l'an 699; mais jamais la charrue n'avait pu passer sur le lieu où elle avait été et que l'on appelait le Bocenneu ou Bocenno.

En 1622, Yves Nicolazic, d'une pauvre famille du pays, tenait depuis longtemps la ferme du Bocenno, appartenant à la maison de Kerloguen. C'était un de ces hommes rares qui pratiquent la vertu avec goût et par habitude, et qu'on dirait nés avec elle. Dès son enfance on l'avait vu exact à remplir tous ses devoirs religieux, et le temps critique des passions n'avait pu l'en écarter. Il était alors dans toute la maturité de l'âge et de la vertu, ayant quarante-trois ans environ. Ses voisins le choisissaient ordinairement pour arbitre dans leurs différends, convaincus qu'il eût mille fois préféré recevoir un tort que de l'occasionner aux autres. Cette habitude du bien était d'autant plus solide, qu'elle

(1) Le culte et le Patronage de sainte Anne : XII.

(2) Le Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray.

reposait sur un grand fond de foi et de piété, entretenu par l'amour de la prière. Quand on le rencontrait dans les chemins, on était sûr de le trouver récitant dévotement son chapelet. Son attrait particulier était d'offrir ses actions pour le soulagement des âmes du purgatoire. Il avait été formé par ses parents à une grande dévotion envers la très-sainte Vierge et sainte Anne ; et il l'avait cultivée depuis son enfance, sans jamais séparer dans sa pensée le souvenir de la Fille de celui de la Mère.

Depuis quelque temps, sans qu'il pût trop s'en rendre compte, il sentait se fortifier de plus en plus sa dévotion envers sa sainte Patronne. C'était un avant-coureur des merveilles qui allaient avoir lieu.

La première fut une clarté extraordinaire qui parut tout à coup dans sa maison, au milieu de la nuit, et qui semblait provenir d'un cierge porté par une main isolée. Le phénomène dura le temps, ce fut son expression, de réciter deux *Pater* et deux *Ave*.

Six semaines après, un dimanche, une heure après le coucher du soleil, le même prodige se renouvela dans le champ du Bocenno ; seulement la vision du flambeau fut plus courte et la main mystérieuse ne parut pas.

Dans l'impossibilité de trouver une autre explication de ce qu'il voyait, Nicolazic vint à penser que ces apparitions pouvaient provenir de sa mère, décédée depuis peu de temps, et qui implorait peut-être ainsi le secours

de ses prières. Dans cette pensée il ne négligea rien pour hâter la fin de ses souffrances ; mais un autre événement lui fit voir qu'il se trompait.

Un soir, toujours vers une heure après le coucher du soleil, son beau-frère et lui étaient allés, à l'insu l'un de l'autre, chercher les bœufs dans les champs ; et tous les deux, au retour, avaient à les faire passer auprès d'une même source coulant alors humblement sur le gazon, et devenue depuis la belle fontaine de Sainte-Anne. S'étant rencontrés, ils s'en approchaient ensemble, quand tout à coup les bœufs reculent épouvantés, sans qu'il soit possible de les faire avancer davantage. Que pouvait-il y avoir auprès de la fontaine ? Ils s'avancent pour découvrir ce que leur cachait le feuillage. Quelle est leur surprise de voir devant eux une Dame d'un aspect auguste, debout et tournée du côté de la source ! Sa robe, d'une couleur éblouissante, descendait jusqu'à terre. Elle était environnée d'une clarté douce, et cependant vive, qui se répandait sur les objets voisins. A cette vue, leur premier mouvement avait été de prendre la fuite : ils ont bientôt rougi de cette timidité puérile et reviennent sur leurs pas ; déjà tout s'était évanoui.

Le prodige ne tarda pas à se renouveler. Il paraît même que, pendant les quinze mois qui suivirent, Nicolazic ne passait jamais trois semaines sans recevoir quelque apparition nouvelle. Toutes les fois qu'il revenait de ses champs plus tard que de coutume, la nuit com-

mençant à tomber, un cierge soutenu par un bras invisible, s'avançait à ses côtés pour éclairer sa route. Quand le vent soufflait, la flamme n'en était jamais agitée.

Souvent la Sainte se montrait en personne : tantôt auprès de la fontaine solitaire, tantôt dans la maison ou dans la grange, à côté des vieilles pierres travaillées que le père de Nicolazic avait autrefois retirées des ruines couvertes de la chapelle. Dans ces apparitions, elle était toujours revêtue d'une robe d'éclatante blancheur ; sa main tenait toujours un flambeau ; ses pieds étaient toujours portés sur un nuage ; elle gardait le silence ; mais son air majestueux était tempéré par une douce bienveillance ; et la lumière qui semblait la pénétrer en l'entourant, rappelait à l'esprit du bon laboureur celle qui avait ravi les Apôtres au sommet du Thabor.

Deux fois en outre, durant l'époque dont nous parlons, il lui arriva d'entendre de délicieux accords qui lui semblaient s'élever du fond des saintes ruines. Il en voyait en même temps sortir une grande clarté qui s'étendait jusqu'au village.

Ces faveurs duraient peu ; mais elles se renouvelaient trop souvent pour ne pas vivement frapper une âme aussi droite et aussi ingénue que celle de Nicolazic. Il résolut de demander conseil aux Frères Mineurs Capucins du couvent d'Auray. Ce fut au P. Modeste que Nicolazic s'adressa.

Le P. Modeste était trop prudent pour ne pas suspendre d'abord son jugement au sujet d'événements si étranges. Il se contenta donc de recommander à son pénitent de redoubler de fidélité à tous ses devoirs, de faire célébrer quelques messes, et d'aller demander à Dieu la connaissance de ses desseins dans l'église du Saint-Esprit et dans celle de Notre-Dame de Nazareth, dévote chapelle, maintenant détruite, mais alors en grande vénération sur toutes les côtes. Nicolazic obéit et ses prières furent exaucées de la manière suivante :

Un soir, c'était le 25 juillet 1624, la veille de la fête de Sainte-Anne, il revenait d'Auray, où probablement il avait été se confesser pour la solennité du lendemain. Comme il s'avançait par un temps obscur en récitant son chapelet, arrivé près de la Croix de pierre, appelée depuis la *Croix de Nicolazic*, il aperçoit la Sainte qui brillait dans l'obscurité, toujours portée sur son nuage et tenant en main son flambeau. Il continue sa route, elle se déplace pour le suivre, et le mystérieux flambeau l'éclaire jusqu'à sa maison où tout disparaît.

La durée de ce dernier prodige, fit sur son esprit une impression profonde. Plus que jamais désireux de connaître ce que Dieu demandait de lui, il se retira sans rien manger, et tout pensif, dans sa grange, bien moins pour y garder, pendant la nuit, le grain battu les jours précédents, que pour se livrer en liberté à ses réflexions. Etendu en un coin sur quelques bottes de paille, il con-

tinuait ses prières sans songer à goûter un sommeil alors impossible, quand tout à coup, c'était de onze heures à minuit, un bruit singulier lui fait prêter l'oreille ; il se relève un peu, et il entend distinctement les pas d'une foule empressée, un murmure confus de voix nombreuses : c'est évidemment une multitude de personnes qui arrivent de toutes parts, et s'agitent dans tous les sens. Surpris au-delà de ce qu'on peut dire, il se lève entièrement et court s'informer de ce que veut dire un tel rassemblement à une pareille heure. Chose plus étrange encore, il regarde et ne découvre rien ; il écoute, et n'entend plus rien. Il a beau s'avancer vers les prairies voisines, la campagne est solitaire, la nuit est calme ; et, dans le profond silence, on distingue à peine un bruit léger, celui du vent qui remue le feuillage.

Il rentre alors et reprend son rosaire avec plus de ferveur : nouveau prodige ! La grange est subitement éclairée et une voix lui demande s'il n'a jamais ouï dire qu'il y avait eu autrefois une chapelle dans le Bocenno. Avant qu'il pût répondre, apparaît toute resplendissante une Dame d'un aspect auguste et d'une aimable bonté, qui lui dit dans la langue du pays :

" *Yves Nicolazic, ne crains pas, c'est moi qui suis Anne, la mère de Marie : va dire à ton Pasteur qu'au milieu du champ qu'on appelle le Bocenno, il y avait autrefois avant même qu'il existât de village, une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée en Bretagne en mon honneur. Voilà*

aujourd'hui neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins. Dieu veut que mon nom y soit vénéré encore."

Elle dit, et disparaît avec la lumière.

Nicolazic résolut d'obéir et s'endormit ; mais le réveil changea bien ses pensées. Quand il vint à réfléchir plus directement aux difficultés à vaincre, le découragement s'empara de son esprit. Il se demandait ce qu'allait penser de tout cela son Recteur, et ce qu'on allait dire de lui dans le voisinage. Il se figurait l'étonnement des uns, les mauvaises plaisanteries des autres, le peu de croyance à attendre de la plupart ; s'il ne passait pas pour un imposteur, il passerait au moins pour un visionnaire. D'ailleurs est-ce qu'un pauvre laboureur comme lui pourrait jamais recueillir assez d'argent pour la construction et le service d'une église? Ces craintes l'emportèrent tellement sur tout autre considération qu'il laissa s'écouler six semaines avant de se sentir le courage de voir son Pasteur. Et cependant toujours poursuivi par de saintes inspirations, il ne goûtait plus un moment de paix. Il fuyait ses amis pour n'être pas contraint d'avouer le sujet de son trouble ; mais il ne pouvait pas se fuir lui-même ni échapper à ses remords.

La Sainte eut pitié de sa faiblesse : lui apparaissant de nouveau, elle lui répéta d'une voix plus sévère qu'il devait s'ouvrir à son Recteur, et consulter d'autres gens de bien, et elle le menaça de son indignation s'il refusait

d'obéir. Nicolazic effrayé se rendit le lendemain au presbytère où, ayant demandé à être entendu en confession, il raconta avec simplicité à son Pasteur tout ce qui lui était arrivé depuis près de deux ans.

Dom Sylvestre Rodüez, Recteur de Pluneret, n'était rien moins qu'un esprit crédule. Au récit de tant de choses extraordinaires, il s'imagina avoir affaire à un cerveau dérangé, il renvoya bien loin (Dieu le permettant ainsi) le pauvre Nicolazic, avec ce qu'il appelait ses extravagances.

L'abattement de celui-ci fut à son comble, et cependant il n'était qu'au premier pas des obstacles qui devaient servir dans les vues de la Providence, à éprouver sa vertu et à constater sa mission.

Sa sainte Maîtresse, car c'était le nom qu'il avait pris l'habitude de donner à la Sainte, voulut bien le consoler dans sa peine. Elle lui apparut la nuit suivante : et, lui reprochant son peu de confiance, elle l'encouragea à se mettre au-dessus des jugements du monde et à supporter avec plus de fermeté les oppositions qui devaient, lui dit-elle, durer quelque temps encore. Mais cette nouvelle faveur ne put le décider à recommencer ses démarches ; une crainte à laquelle il ne pouvait se faire était de passer pour un insensé dans l'esprit de tous ceux qui l'estimaient ; il eût voulu obéir, mais il hésitait toujours.

Ces tergiversations duraient depuis sept semaines, lorsque, dans une nouvelle apparition, la Sainte, se mon-

trant pleine de compassion et d'indulgence, l'assura qu'il aurait sans tarder des preuves sensibles de sa protection. Cette bonté l'enhardit tellement qu'il s'écria comme par un mouvement involontaire : " Mais, ô ma bonne Maîtresse ! pourra-t-on jamais me croire, quand je dirai qu'il y a eu autrefois une chapelle là où je n'en ai jamais vu, et où l'on n'en voit plus aucun reste ? Et puis, qui suis-je, moi, pour trouver quelqu'un qui veuille faire les frais de la nouvelle ? "—" Rassure-toi, répondit la Sainte, et fais ce que je demande. Tu auras suffisamment pour commencer, et je trouverai non seulement ce qu'il faudra pour finir, mais pour faire encore bien d'autres choses, au grand étonnement de tout le monde."

Ces dernières paroles restèrent imprimées dans son esprit, avec un sentiment de confiance et de joie qu'il n'avait pas encore si vivement éprouvé.

Plus que jamais encouragé par les promesses de sainte Anne, Nicolazic se résolut enfin à retourner chez son Recteur, et s'y rend dès le lendemain matin. Dom Rodüez était chez lui et veut bien prêter quelques instants l'oreille ; mais au mot d'apparition, son sang-froid l'abandonne, et il n'eût pas été prudent de lui en dire davantage. Nicolazic espère être plus heureux auprès du Curé (1), et se présente chez Dom Jean Thominec ; mais là c'est pis encore. Cependant cette double humiliation

(1) On donne en Bretagne le nom de curé, au premier vicaire. C'est le Recteur Dom Rodüez qui était son Curé.

ne lui ravit rien de la conviction intime où il était, que Celle qui lui avait fait de si formelles promesses saurait bien trouver le secret de les remplir. C'est qu'en effet ces promesses se confirmaient presque tous les jours par de nouveaux prodiges : tantôt c'était comme une pluie de brillantes étoiles, tantôt comme des faisceaux de flambeaux ardents qu'il voyait descendre sur le Bocenno. Souvent il lui arrivait de s'y trouver subitement transporté de sa maison, pour y entendre des accords si ravissants qu'il se croyait déjà au milieu des chœurs des Anges et qu'il lui semblait savourer les délices des cieux.

Un soir, en particulier, c'était le premier lundi de mars 1625, cinq jours avant la découverte dont nous parlerons bientôt, la nuit venait de tomber, il voit de loin le Bocenno en feu et tout à coup se trouve au milieu de cette lumière. Il entend de nouveau les pas d'une foule qui semble arriver et se presser impatiente autour du lieu saint et en même temps commencent des concerts d'une si merveilleuse douceur que l'ivresse de la jouissance le ravit hors de lui-même. De retour chez lui, il est fort étonné de trouver tous ses domestiques couchés et sa sœur fatiguée de l'attendre. Il s'imaginait s'être arrêté tout au plus une demi-heure et c'était trois heures entières qu'il venait de passer à jouir des consolations célestes. Ces consolations avaient été si grandes que toutes les fois qu'il lui arrivait plus tard d'en parler, des larmes de reconnaissance et de joie s'échappaient de ses yeux.

Nicolazic n'était pas seul admis aux faveurs de la Sainte. A la même époque, trois habitants de Pluvigner, revenant du marché d'Auray, vers neuf heures du soir, aperçurent dans le Bocenno une Dame pleine de majesté et environnée de lumière. Mais elle se montrait de préférence à son pieux serviteur ; elle lui intima un nouvel ordre d'aller trouver son Pasteur, ajoutant que bientôt elle donnerait à tous des signes infaillibles qui ne permettraient plus de mettre en doute la vérité de ce qu'il avait vu et entendu. Le principal signe devait être une lumière qui lui ferait découvrir la sainte Image, autrefois vénérée dans ces lieux.

Des recommandations et des promesses aussi précises devaient décider l'esprit le plus timide. Nicolazic va donc trouver un de ses voisins, nommé Lézulit, ami digne de toute sa confiance et le prie de l'accompagner chez son Recteur. Il se flattait que le temps aurait diminué ses préventions fâcheuses et qu'il serait plus favorablement écouté : c'était se tromper étrangement.

Dom Sylvestre se montra cette fois aussi affligé que surpris de trouver de pareilles rêveries, c'est ainsi qu'il parlait, dans un esprit jusqu'alors si sage. Il se mit à lui remontrer le tort qu'il se faisait en se livrant à des imaginations ridicules. Est-ce donc que des révélations se feraient, disait-il, à des ignorants comme lui ? Est-ce que Dieu ne choisirait pas de préférence quelque pieux Ecclésiastique, ou tout au moins quelque séculier saint et

savant ? S'enflammant toujours davantage, il finit par lui déclarer que s'il ne renonçait au plus tôt à toutes ses folies, il allait lui interdire l'usage des Sacrements, l'entrée de l'église, et en cas de mort, la sépulture ecclésiastique. Nicolazic ne répondit rien et se retira consterné. Dans sa tristesse, il revenait lentement à Keranna, avec son ami, lorsqu'ils rencontrent sur ses terres M. de Kermadio-Lescouët. Ce seigneur était plein de religion et de bonté. Il connaissait Nicolazic, et faisait un cas particulier de son bon esprit et de sa droiture. S'étant aperçu de l'altération de ses traits, il voulut en savoir la cause, et, aux premiers détails qu'il en apprit, sans rien prononcer sur le fond, ce qui n'était pas de son ressort, il donna ses conseils à l'affligé, avec tant de bienveillance et de sagesse, qu'il lui rendit quelque chose du calme qu'il avait perdu.

Aussi, quelques jours après, Nicolazic prit la liberté d'aller le trouver chez lui, accompagné d'un prêtre respectable, son voisin et son ami, appelé Dom Yves Richard. Il lui fit alors un récit plus circonstancié de toutes ses révélations, des violences qu'il s'était faites pour obéir et de la confiance qu'il conservait malgré les obstacles. M. de Kermadio approuva sa discrétion et sa docilité et l'encouragea pour l'avenir. N'osant toutefois donner son sentiment sur des matières si délicates, il lui conseilla d'aller consulter les PP. Capucins d'Auray, et surtout de prier Dieu pour obtenir ou des lumières, s'il était dans l'erreur, ou des secours s'il ne se trompait pas.

Il lui recommanda particulièrement de se procurer plusieurs témoins dignes de foi, s'il recevait les signes qui lui étaient promis.

Consolé par les bons conseils de M. de Kermadio, Nicolazic le fut bien davantage quelques jours après par deux faveurs remarquables. Sainte Anne lui apparaît de nouveau : elle veut cette fois qu'il mette immédiatement la main à l'œuvre pour bâtir sa chapelle, assurant que rien ne manquera. " Mais vous-même, ma bonne Maîtresse, s'écrie-t-il avec cette confiante familiarité que semblent provoquer tant d'avances, vous-même, faites donc quelque miracle qui fasse voir à mon Recteur et à tout le monde que vous voulez qu'on y travaille ! "—" Tranquillise-toi, reprit la Sainte, mets seulement ta confiance en Dieu et en moi : on verra bientôt une foule de miracles et la seule affluence de peuple qui viendra m'honorer dans ce lieu ne sera pas le moins grand." Après ces mots, elle disparut et le laissa inondé de joie. Depuis ce moment, Nicolazic ne pensa plus qu'à la construction de la chapelle, décidé à engager s'il le fallait, le peu de bien qu'il pouvait avoir ; mais sainte Anne ne voulait de ses offres que la bonne volonté qu'elles témoignaient. Il en eut bientôt la preuve dans les arrhes miraculeuses qu'elle lui donna de l'exécution de ses promesses. Voici comment la chose arriva :

Le vendredi suivant, 7 de mars, fête de saint Thomas d'Aquin, il aperçut en se réveillant, la main accoutumée,

tenant un flambeau sur sa table. La vision fut d'un instant ; mais sa femme, Guillemette Le Roux, s'étant levée aussitôt pour s'approcher de l'endroit, se trouva bien surprise d'y voir de l'argent. Il y avait environ 12 francs, ou comme on parlait alors, 12 quarts d'écu. Quelques-unes des pièces portaient le millésime de 1623, d'autres des dates plus anciennes, et plusieurs sont restées inconnues.

D'où peut donc venir cet argent ? Quelqu'un l'aurait-il placé là ? Telle fut la première pensée de Nicolazic et de son épouse ; mais ils avaient beau réfléchir, rien n'expliquait le mystère. Ils ne voyaient personne parmi les voisins qui fût d'humeur à donner si gratuitement cette somme : d'ailleurs, les portes étaient soigneusement fermées, ajoutez la vue du flambeau. Nul doute que ce ne fût un don de sa bonne Maîtresse et des gages de la vérité de ses paroles. Cependant, comme s'il eussent craint encore quelque illusion, avant d'y toucher, on appelle Lézulit, qui voit aussi dans l'événement un témoignage des volontés du ciel. Ainsi donc, après avoir remercié ensemble la sainte Patronne, les deux amis enveloppent l'argent dans un mouchoir et prennent avec confiance le chemin du presbytère.

Dom Rodüez était absent, mais ils trouvent le curé Dom Thominec qui leur offre de les accompagner, avec un de ses confrères, chez les Capucins d'Auray. En passant par la ville, on ne put se dispenser de s'arrêter un

moment chez M. Cadio de Kerloguen, propriétaire du Bocenno, qui n'avait pas sans doute attendu jusqu'alors à s'informer de ce qui se passait. Les paroles pleines de bienveillance qu'il adressa à son bon fermier firent oublier à celui-ci les réflexions pénibles qu'il avait fallu entendre pendant la route. M. de Kerloguen, voulut examiner de près les pièces d'argent, et il en retint deux, s'engageant à donner, si la chapelle se bâtissait, tout l'emplacement nécessaire. C'est ainsi que la Providence consolait le timide Nicolazic au milieu des épreuves de sa mission ; mais il s'en fallait bien qu'il fût sur le point d'en voir le terme.

Les PP. Capucins, lors de cette seconde visite, auraient-ils été prévenus défavorablement sur son compte, on ne saurait le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en les abordant, il put s'apercevoir qu'on ne s'apprêtait pas à souscrire à toutes ses paroles. La communauté s'étant réunie pour l'interroger, on l'accabla de questions pendant deux heures entières et avec une telle rapidité que, s'étant épuisé à répondre, il se trouva bientôt hors d'état de continuer. On lui fit grâce alors, pour résumer les opinions ; et, après avoir discuté le pour et le contre, on convint, à l'unanimité, que, bien qu'il y eût dans les déclarations précédentes des choses plausibles, le plus sage était de juger le projet en lui-même. Or, on ne voyait déjà que trop de chapelles dans les campagnes, puisque la plupart languissaient délabrées. Il en serait bientôt



[illegible] CHAPELLE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



XIX.—ANCIENNE CHAPELLE.
(Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray).

ainsi de la nouvelle. Il valait donc mieux se contenter d'honorer la Sainte aux autels déjà dédiés sous son invocation.

Cette décision sévère fit d'autant plus de peine à Nicolazic qu'il avait plus compté sur l'appui des PP. Capucins. En retournant à Keranna, il ne put se défendre de pleurer. Néanmoins, sa confiance ne fut pas ébranlée. Sûr, après tout, de sa bonne Maîtresse, il dit à Lézulit, en le quittant, que le jour de la découverte approchait, et qu'au premier signe, il irait l'appeler pour le rendre témoin du prodige.

Le lendemain, au soir, Nicolazic venait de se mettre au lit et d'éteindre sa lumière ; ses domestiques veillaient encore et s'entretenaient dans la chambre voisine, quand tout à coup le mystérieux flambeau reparaît en jetant un grand éclat. Sainte Anne se montre aussitôt, et d'une voix plus douce, plus engageante qu'à l'ordinaire, elle avertit Nicolazic de se lever et de se rendre au Bocenno, à l'endroit que lui indiquerait la lumière, lui promettant qu'il y trouverait la statue promise, dont la découverte serait une preuve palpable de la vérité de ses révélations.

La Sainte disparaît ; mais le flambeau reste, et l'on peut concevoir avec quelle hâte et quelle joie Nicolazic se lève. Au moment où il se dirige du côté de la porte, le flambeau le devance. Il suivait depuis quelque temps ce

guide mystérieux, lorsqu'il se souvient des témoins qu'il devait prendre. Il court chez eux. Son beau-frère Le Roux veillait encore : les autres, Julien Lézulit, autrement dit Alanigo, Jean Tanguy et Jacques Lucas, sont bientôt prêts. François Le Bloënec se réunit un peu plus tard à eux, soit qu'un des derniers l'eût averti, soit que le bruit de leur marche eût piqué sa curiosité.

Arrivé près de la grange, Nicolazic pousse un cri de joie en retrouvant le flambeau qui s'était arrêté pendant son absence. Le Roux et ses compagnons l'aperçoivent également, à mesure qu'ils sortent du chemin couvert, à l'exception toutefois de deux d'entre eux qui, au grand étonnement des autres, restèrent jusqu'à la fin privés de cette faveur. L'un et l'autre sans être scandaleux dans leur conduite, avaient des reproches graves à se faire devant Dieu et ne s'étaient pas même approchés du tribunal de la pénitence à la Pâque précédente. De vifs remords les forcèrent de convenir dès lors que cette privation pouvait être un châtiment du mauvais état de leur conscience. Le pécheur obstiné a-t-il droit de s'attendre aux faveurs spirituelles des amis de Dieu ?

Cependant le flambeau qui le guidait s'avançait à trente pas environ au-devant d'eux, élevé à trois pieds de terre. Sa flamme immobile divergeait en gerbes rayonnantes et éclairait un grand espace. Parvenu au-dessus de l'emplacement de la chapelle, il s'arrête ; puis, s'élevant et s'abaissant par trois fois, il semble s'enfouir dans la terre.

Les quatre témoins privilégiés fixaient d'un regard immobile l'endroit si bien désigné. Une fraîche verdure le couvrait aussi bien que le reste du champ. Nicolazic l'indique de la main à son beau-frère, et Le Roux se met à creuser avec sa tranche. Au bout de quelques moments, il annonce qu'il vient de rencontrer du bois ! Nul doute que ce ne soit la Statue, objet de tous les vœux. Saisis d'un religieux respect, ils veulent, avant de continuer la fouille, allumer, en signe d'honneur, un cierge bénit. Cela fait, ils retirent avec soin la sainte image. Elle est tellement couverte de terre et rongée de vétusté, qu'il était difficile d'y reconnaître une forme. On la dépose sur le gazon de la haie voisine, et chacun retourne au village en bénissant Dieu, pour prendre quelque repos pendant le reste de la nuit.

L'aurore du lendemain les retrouva tous dans le champ avec la plupart des voisins, également curieux de voir et d'examiner l'image miraculeuse. Elle portait encore quelques vieilles traces de couleur, et laissait paraître des traits défigurés qui pouvaient aider à faire connaître une antique statue de sainte Anne. Ce fut alors que prosternés autour d'elle, tous ensemble et les premiers depuis tant de siècles d'oubli, ils invoquèrent avec une confiance sans bornes, la glorieuse Sainte qui semblait se donner à eux avec son image. . . . . (1)."

(1) Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, par le P. Arthur Martin.

Les Pèlerins ne tardèrent pas à accourir en foule, et le Seigneur pour recompenser leur confiance et leur amour envers la Bonne sainte Anne, commença à opérer, par sa puissante intercession de nombreux et grands miracles. Le 25 juillet de cette même année 1625, au milieu d'un concours de plus de *trente* mille Pèlerins, eut lieu la pose de la première pierre de la chapelle, à côté de laquelle fut construit un monastère que les Pères Carmes Déchaussés occupèrent jusqu'à la grande révolution. Voici une courte statistique des miracles opérés à Auray et juridiquement constatés, vingt ans seulement après l'invention de la Statue. Elle est donnée par un Religieux du même Ordre ([1]), qui s'exprime ainsi : "On pourrait apporter en témoignage de la protection de la *Sainte* un grand nombre de miracles éclatants extraits de livres déjà publiés, et de registres où l'on a consigné les faits les plus saillants et les plus extraordinaires, comme aussi de procès-verbaux isolés et des autres instruments publiés.

Dans ce nombre figurent :

La résurrection de *douze morts !*

La guérison de soixante malades arrachés à un danger imminent ;

La vue rendue à neuf aveugles ;

L'ouie accordée à dix sourds ;

---

(1) Le Père Jean Thomas de Saint-Cyrille.

L'inncence miraculeusement reconnue de plusieurs accusés ;

Des paralytiques, au nombre de trente-six, qui ont retrouvé l'usage de tous leurs membres ;

La parfaite guérison de treize incurables ;

Trente-trois naufragés échappés à une mort prochaine ;

Trente-cinq autres qui, sans sa miséricordieuse intervention, auraient trouvé un trépas inévitable au fond des étangs, des rivières et des fleuves ;

Treize captifs délivrés de la servitude des Turcs ;

Plusieurs centaines de personnes, de tout âge et de toute condition, délivrées de divers périls de mort, ou guéries d'une multitude d'infirmités ;

Enfin un grand nombre de malheureux frappés par la Justice divine, pour avoir parlé avec mépris de la dévotion à cette charitable Mère ! ''

Les Religieux furent chassés en 1792, leur couvent et l'église vendus, l'image fut brisée et brûlée, un seul morceau de la figure échappa à la destruction. L'église et le couvent rachetés en 1815, furent confiés aux Pères Jésuites qui y établirent un petit séminaire. Ils en furent expulsés en 1828.

Depuis cette époque, la maison de Sainte Anne n'a pas changé de destination, elle est encore l'école ecclésiasti-

que du diocèse de Vannes, et la dévotion attire toujours dans son église de nombreux Pèlerins (1).

Une intéressante Relation publiée dans les Annales, en l'année 1883 (2), et dont nous donnons ici un large extrait, montre, en effet, que les religieuses populations de la Bretagne n'oublient pas leur cher Sanctuaire, élevé sur les ruines du Bocenno, et que la dévotion à la *Bonne sainte Anne* est restée la dévotion par excellence des Bretons.

"... . Voici l'heure des premières vêpres de sainte Anne, car la Fête commence avec le jour ecclésiastique, c'est-à-dire à midi, la veille. Après vêpres, la procession s'organise et défile solennellement au chant des cantiques. La statue de sainte Anne est descendue de sa niche et placée sous une coupole élégante et richement dorée, fardeau béni que des acolytes portent sur leurs épaules. La procession se dirige avec bannières déployées, en face de la Basilique, vers le Bocenno. Vous vous rappelez, M. le Gérant, qu'on nomme ainsi le champ où les bons paysans de Ker-Anna, l'ancien bourg de Sainte-Anne, ne pouvaient en labourant, parvenir à maîtriser leurs bœufs. Quand ces pauvres bêtes approchaient de l'endroit où plus tard le pieux Yves Nicolazic découvrit la statue de sainte Anne, elles devenaient furieuses. C'est là aussi

(1) Petits Boll. . . 26 juillet.

(2) Voir cette Relation tout au long dans le N° de septembre 1883, des Annales de la Bonne sainte Anne de Beaupré.

que Nicolazic fut favorisé de plusieurs apparitions de sainte Anne. Le champ est soigneusement enclos. A l'extrémité, on a dressé une *Scala Sancta*, ou Saint Escalier, à l'image de celui qui existe à Rome, c'est-a-dire de l'escalier du Prétoire où monta Jésus. C'est vers la *Scala Sancta* que se dirige la procession. Après le chant d'un beau cantique composé par Sa Grandeur Monseigneur Becel, à l'occasion d'un pèlerinage accompli le 17 juin de cette année, un prêtre gravit les marches de la *Scala* et de cette éminence, d'où il domine tout son vaste auditoire, il prononce un sermon touchant sur sainte Anne et la piété que lui doivent surtout les Bretons, enfants privilégiés de cette Mère incomparable. Puis a lieu la bénédiction solennelle du Saint Sacrement. La procession retourne à la basilique dans le même ordre, et les fidèles se dispersent, les uns pour retourner dans leurs foyers (car pour un grand nombre la Fête et le Pèlerinage sont terminés), les autres pour prendre leur repas du soir. La cuisine se fait en plein air, le feu pétille sous la marmite, et l'on mange avec appétit le pain si bien gagné. Mais n'allez pas croire qu'il est temps de se coucher, quoique le soleil en ait déjà depuis quelque temps donné l'exemple. Non, les portes de la Basilique restent ouvertes toute la sainte nuit, et je dis *sainte* sans équivoque. Le Sanctuaire est littéralement rempli de fidèles dont plusieurs ne le quitteront que demain. Ce sont les paysans qui l'emportent en nombre, mais il y a aussi des personnes de condition, quoique les pèlerinages de la noblesse n'aient lieu que plus tard. Il y a aussi des mili-

taires, des marins qui viennent remercier leur Mère ou se recommander à elle avant de partir pour l'expédition du Tonkin. Ces braves marins me rappellent avec bonheur que se sont leurs ancêtres, marins comme eux, qui ont planté sur les bords de notre grand fleuve, la première chapelle à sainte Anne, ce grain de sénevé devenu aujourd'hui le Sanctuaire et le lieu de Pèlerinages si populaires de Beaupré. Il y a aussi des religieuses et des prêtres surtout plus que je ne puis en compter. Demain, les messes doivent commencer aux treize autels de la Basilique, à 4 heures du matin, et il y en aura jusqu'à 10 ou 11 heures. Tout autour de la Basilique sont rangés des confessionnaux. *On y confesse toute la nuit.* Des groupes de pèlerins récitent à haute voix le chapelet ou chantent des cantiques à sainte Anne dans la langue du pays. Mais c'est autour de la statue de sainte Anne que l'affluence est la plus grande. Cette statue, couronnée solennellement par Mgr Becel, au nom de Sa Sainteté Pie IX le 30 septembre 1868 ([1]), n'est pas la statue miraculeuse découverte par Nicolazic.

(1) Cette solennité se fit au milieu d'un concours extraordinaire, et avec une pompe qu'il serait difficile de décrire. Au-delà de *soixante mille* Pèlerins accourus de tous côtés, vinrent prendre part à l'enthousiasme, au triomphe et au couronnement de Celle qui semble compatir à toutes nos souffrances, physiques et morales.

La marine, l'armée, la magistrature, le corps législatif, les amiraux, les généraux, les commandants, etc., tous voulurent figurer à cette Fête mémorable, et témoigner leur confiance et leur respect à sainte Anne.

Quant la nuit vint terminer ce jour de Fête, on le couronna par

Cette dernière, comme vous le savez, a été brûlée par les révolutionnaires, après avoir été tenue cachée par de bonnes gens pendant plus d'un an. On en sauva cependant une partie considérable, presque toute la tête, relique précieuse et doublement vénérable que l'on conserve dans une verrière à la base de la nouvelle statue. C'est là qu'elle est exposée aux regards et à la dévotion des fidèles. Deux prêtres s'y tiennent constamment pour y appliquer les chapelets, médailles et autres objets de piété. La relique de sainte Anne est exposée en avant de la statue. Tout le monde y a accès, et on la vénère en la baisant, puis en y appliquant chaque joue, comme pour lui donner une double marque de vénération. Devant l'autel de sainte Anne brûlent d'innombrables cierges. J'ai eu la consolation d'en faire allumer un aux intentions pour lesquelles j'ai offert le lendemain le saint sacrifice de la messe et que je vous indiquerai plus loin, pour l'intérêt de vos Lecteurs.

Tout autour des murs de la chapelle de sainte Anne, sont appliquées des tablettes de marbre qui racontent en quelques mots la reconnaissance de leurs donateurs. Il y a aussi toute une galerie de peintures qui redisent éloquemment la grandeur et la bonté de la Sainte. Ici,

---

un feu d'artifice dont les splendeurs ont émerveillé tout le monde. Deux pièces représentant sainte Anne couronnée par Pie IX, et la sainte Vierge écrasant un serpent qui se tordait sous ses pieds, ont produit un effet indescriptible.—(Annales de la Bonne sainte Anne de Beaupré, Mai 1874).

c'est une tempête effroyable qui menace la vie de tout un équipage et dont sainte Anne le préserve ; là, le retour à la vie d'un enfant retiré d'un puits après une longue immersion ; plus loin, les élèves du petit séminaire de Sainte-Anne, allant en procession remercier leur Sainte de les avoir délivrés d'une maladie contagieuse. Mais quel est donc ce précieux tableau qui accuse le pinceau d'un artiste ? C'est une mère fièvreusement penchée sur le berceau de son enfant. Celui-ci, on le dirait déjà mort, tant il est pâle et amaigri. La mère supplie, les mains jointes, sainte Anne de lui laisser son bonheur. Sainte Anne lui apparaît, sa prière est exaucée, son enfant vit et respire.

Cependant, il me semblait qu'une chose manquait à cette brillante épopée des hauts faits de la bonne Sainte : je ne voyais nulle part ce trophée de béquilles qui orne si bien le sanctuaire de Beaupré. A peine y rencontre-t-on quelques paires de béquilles isolées à côté des autels. Curieux d'en savoir la raison, je m'adresse à l'un des vicaires. Ah ! dit-il, M. l'Abbé, ne vous étonnez pas de cette disette de béquilles. Elle est encore plus éloquente que l'abondance. Il n'y a pas moyen d'en faire un monument. Les boiteux qui veulent être guéris viennent nous demander les béquilles de ceux qui l'ont été, et ne nous en laissent presque pas. La paire que vous voyez là nous a été apportée dimanche dernier par une jeune fille percluse depuis trois ans, et qui n'en a plus besoin pour marcher. Bientôt on viendra nous les demander, et nous nous garderons bien de refuser.

J'aurais pu longtemps encore prier et admirer dans cette Basilique, témoin de tant de merveilles de la grâce divine et de tant d'actes de sainteté connus de Dieu seul et de ses anges. Mais je voulais réserver un peu d'activité pour les solennités du lendemain, et je me rendis à l'hôtel de Sainte-Anne. Il était onze heures lorsque je me couchai. Quant à dormir, je ne saurais dire au juste si j'y réussis. Toute la nuit, j'entendis un bruit confus d'allées et de venues, de cantiques, de sons de flûte, de pluie et de sabots qui clapotaient dans la boue du chemin. A trois heures et demie, j'étais debout. De ma fenêtre je pouvais entendre la messe de quatre heures, qui se dit tous les ans à la *Scala Sancta*, mais elle n'eut pas lieu à cause de la pluie. A 4 heures et demie, j'eus moi-même le bonheur de monter à l'autel. Dans ce vénérable Sanctuaire, je sentis renaître un peu de cette ferveur de néophyte qui m'enivrait à la célébration de ma première messe. Aussi voulus-je profiter de ce souffle bienfaisant du Saint Esprit pour penser à tout ce qui m'est cher. Je priai donc pour la conservation de la foi chez notre peuple canadien, je priai pour le collège de Lévis et mes chers confrères, pour les abonnés et lecteurs des Annales, je priai pour ma famille et mes amis, sans m'oublier moi-même, qui ai tant besoin d'être protégé et soutenu (1)."

---

(1) Mgr l'Archevêque de Rennes posa la première pierre *liturgique* de l'église actuelle, le 4 septembre 1866. La statue miraculeuse de sainte Anne et celle de la Sainte Vierge, furent couronnées, comme il a été dit plus haut, le 30 septembre 1868, et la belle église, "riche de toutes les splendeurs de l'art chrétien," et déco-

Le Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray conserve la dépouille mortelle du bon Nicolazic qui a joué un rôle si important dans l'histoire de sa fondation. Le P. Arthur Martin qui nous en a donné déjà l'édifiant portrait dans le récit des merveilleux événements rapportés plus haut, nous raconte ainsi le reste de sa vie et sa pieuse mort.

" Nicolazic prouva par sa piété, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il n'avait pas été indigne des hautes faveurs du ciel. Les événements ne changèrent rien à la simplicité de ses habitudes ; et, loin de se laisser éblouir par l'espèce d'éclat qui l'entourait à Sainte-Anne, où les pèlerins, surtout les plus distingués, se montraient empressés de le voir et de l'entendre, jamais, au contraire, il n'éprouva plus d'attrait qu'alors pour la tranquillité d'une vie inconnue du monde. Ce fut, en effet, le seul désir de se sous-

---

rée par le Souverain Pontife, du titre de *Basilique mineure* (22 mai 1874) fut consacrée solennellement le 8 août 1877. (*Sainte-Anne d'Auray.* Abbeville-in-8°).

—La Basilique est une croix latine, en style de la Renaissance. Ses trois nefs sont vastes et bien proportionnées. Les colonnes sont massives, mais régulières : le pavé de la Basilique est en granit, comme les colonnes. Ce beau monument s'élève dans une cour rectangulaire, longue de 260 pieds, large de 220, dont les flancs autrefois dessinés par des galeries où s'abritaient les pèlerins, sont occupés aujourd'hui, par des habitations, à l'Ouest et au Sud. En suivant la rue des Merciers, on arrive sur la route d'Auray. A droite, se trouve la fontaine consacrée par la première apparition de sainte Anne à Nicolazic ; à gauche, le champ de l'Epine où se dresse, dans le fond, la *Scala Sancta.* Un rescrit de Pie IX, en date du 14 mai 1870, accorde à la *Scala Sancta*, de Sainte-Anne d'Auray, les mêmes indulgences qu'à celle de Rome. (*La Patronne de la Bretagne. . .* par Jules Delmas).

traire à ces marques de considération qui l'engagea à quitter le voisinage du couvent, malgré les offres obligeantes et les pressantes sollicitations des Carmes, pour se retirer dans une petite métairie qu'il possédait à Pluneret. Là ses jours se passaient, comme autrefois, partagés entre la prière et le travail des champs : seulement de temps à autre, il allait visiter *sa bonne Maîtresse.* Les religieux lui tenaient une cellule réservée et le traitaient en toutes choses comme un membre de leur famille.

Aussitôt qu'ils le surent frappé de la maladie qui l'enleva en six jours, ils le firent transporter sur un brancard dans leur infirmerie. Là, il reçut leurs soins assidus avec une reconnaissance qui s'exprimait souvent par des larmes. La prière favorite qu'il répétait à tout instant dans ses douleurs, était celle du Sauveur au jardin des Olives : *Mon Dieu, que votre volonté soit faite.* Ayant reçu les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, il parut entrer en agonie. Son confesseur lui suggérait les derniers actes du chrétien et n'attendait plus que son dernier soupir, quand tout à coup l'on voit son visage, à moitié glacé par la mort, rayonner d'une sainte joie. Ses yeux se fixaient devant son lit et paraissaient ravis du plus doux spectacle. . . . On le presse de parler, de dire ce qu'il regarde : *Voici la Sainte Vierge*, répond-il, *et Madame sainte Anne, ma bonne Maîtresse.*

Le confesseur eut alors la pensée d'ajouter une nouvelle garantie à la certitude où l'on était déjà de ses révéla-

tions. Il court à l'église et porte avec respect, auprès du mourant, la statue miraculeuse : Eh bien, mon frère, lui dit-il, en la lui montrant, sur le point de paraître devant Dieu, êtes-vous prêt à confirmer tout ce que vous avez tant de fois déclaré ? — Oui, répartit Nicolazic. — Et maintenant, ne sentez-vous pas envers sainte Anne la confiance que vous avez toujours témoignée, et n'êtes-vous pas bien aise de mourir aux pieds de son image, en reconnaissance des grâces qu'elle vous a obtenues pendant la vie ?—Oui, répondit-il encore. Le Père, ajoutant que le moment était venu, lui dit de baiser les pieds de la statue de la Sainte, en témoignage de sa confiance. Il obéit avec des marques sensibles de dévotion, et au même instant il rendit son âme à Dieu. Sa mort arriva le 13 mai 1645, vers midi, à l'âge de 63 ans, vingt ans après la découverte du Bocenno. Il fut enseveli avec la solennité d'usage à l'égard des religieux, devant le pilier qui sépare la chapelle de la Sainte Vierge de celle de sainte Anne, à peu près dans l'endroit où fut trouvée l'image (1)."

(1) "Pendant que Nicolazic terminait sa vie tranquille dans la pratique de la vertu, un gentilhomme du voisinage étonnait le pays par l'austérité de sa pénitence, après l'avoir scandalisé par l'éclat de ses dérèglements. . . . M. de Kériolet, l'illustre pénitent, mourut à Sainte-Anne d'Auray le 8 octobre 1660.—Dans la nouvelle Basilique on remarque deux petites chapelles qui se trouvent à l'entrée de l'église. La première est dédiée à saint Ives, patron de Nicolazic, et la seconde à saint Pierre, patron de Kériolet. Les restes de ces deux grands serviteurs de sainte Anne sont religieusement conservés dans deux petits caveaux pratiqués sous le palier des autels (Sainte-Anne d'Auray. . . .).

VI

SANCTUAIRES DE SAINTE-ANNE

DANS LES AUTRES CONTRÉES DE L'EUROPE

" Tout nous porte à croire que le culte de sainte Anne est aussi très-ancien dans le nord et dans le reste de l'Europe, et qu'il a brillé d'un vif éclat en Angleterre, et notamment en diverses contrées de l'Allemagne. . . Déjà depuis longtemps, dans la Hongrie, la Bohême, la Pologne et l'Autriche, cette dévotion avait produit de merveilleux fruits de salut et transformé des populations entières. Des églises nombreuses en étaient le foyer, et quelques-uns de ces sanctuaires, comme ceux de Cracovie et des environs de Vienne, par les grâces qu'on y recevait sans cesse attiraient une foule innombrable de pèlerins. La Belgique avait aussi les siens : les Flandres surtout se distinguaient dans ce pieux élan vers sainte Anne ([1]). L'histoire de chacun de ces sanctuaires offrirait des détails intéressants à plus d'un point de vue ;

---

(1) Voir un peu plus loin le Sanctuaire de Bottelaere.

mais un aperçu comme le nôtre doit avoir ses limites. Cependant nous ne pouvons, dans cette nomenclature, omettre la province ecclésiastique de Cologne, aujourd'hui la Prusse rhénane. Ses habitants ne furent dévancés par aucun peuple du nord dans leur filial amour pour sainte Anne : nul autre, dans ces contrées, ne l'honora aussi généralement et avec autant de persévérance. De son côté, cette bonne Mère ne laissa pas leur piété sans récompense : elle leur a conservé le don si précieux de la Foi : les populations du Rhin sont encore les plus catholiques de l'Allemagne. D'après des renseignements dont nous ne pouvons suspecter la fidélité, il n'est pas rare de trouver dans cette contrée des familles, et même des villages, qui par leur ferveur rappellent quelque chose des premiers chrétiens. Aussi le culte de sainte Anne ne s'y est pas encore refroidi, loin de là : après avoir résisté à l'action séculaire des hérésies et des révolutions, il semble au contraire, depuis quelques années, y reprendre son primitif éclat. Qu'on en juge par l'extrait suivant d'une lettre que nous écrivait un missionnaire du pays.

"Paderborn, 25 juillet 1863.

. . . . . M. le doyen de la magnifique église de Düren pourrait vous envoyer les relations d'un grand nombre de grâces dues à l'intercession de la Sainte. Voici du reste les observations recueillies par nos pères relativement aux points précis sur lesquels vous désirez être renseigné.

La dévotion à sainte Anne est ici très répandue et très-populaire parmi les catholiques. Düren surtout en est le

ites.
ure,
'hui
par
inte
ussi
son
com-
Foi :
ques
is ne
uver
qui
niers
pas
ction
e au
mitif
ettre

53.
Düren
re de
reste
t aux
é.

très-
est le



XX.—BASILIQUE DE SAINTE-ANNE D'AURAY.

centre et contribue à la maintenir et à l'étendre. Le concours de toute la province à ce Sanctuaire est réellement prodigieux le jour de la Fête, qu'on célèbre demain, et toujours avec une octave solennelle, des prédications extraordinaires, une ferveur et un ordre parfait. J'ai eu moi-même la consolation, avec deux autres Pères, de donner les exercices d'une mission dans l'église de Sainte-Anne. Le parfum inexplicable que répand une Relique de la Sainte, lorsqu'on ouvre la châsse magnifique où elle est conservée, est un fait incontestable et un miracle permanent. J'ai respiré ce merveilleux parfum.

L'église de Düren est très-vaste ; afin de donner plus d'éclat au culte de la Sainte, on vient de la restaurer avec beaucoup de goût. Dans sa tour principale, on admire une des plus grandes cloches de toute l'Allemagne. Cette cloche porte le nom de *Annaglocke*, et on ne la sonne que dans les grandes solennités du pays.

Les grâces obtenues sont nombreuses, on en parle continuellement à Düren. De tous côtés on vient visiter ce Sanctuaire, et de nombreuses processions y affluent. Toutefois ce Sanctuaire n'est pas le seul : il est le plus fréquenté, il est vrai, et le plus célèbre ; mais dans les provinces rhénanes, on trouve encore un grand nombre d'autres églises sous le vocable de Sainte-Anne, et presque dans toutes, des autels érigés en son honneur. Dans la campagne, le tiers des filles au moins reçoit le nom d'Anne

ou d'Anne-Marie, on aime à joindre ces deux noms. Quant aux communautés religieuses, je n'en connais pas qui soient vouées exclusivement à son culte ; plusieurs cependant ont pour sainte Anne des dévotions et des fêtes spéciales, parce qu'elle est une de leurs Patronnes principales (1)." "*Bottelaere*, à deux lieues de Gand, possède une grande et belle basilique, élevée en l'honneur de sainte Anne, au moyen d'aumônes ou d'offrandes fournies par les pèlerins. Ce Sanctuaire est un des nombreux témoignages que la Belgique peut donner de sa vénération pour la sainte Mère de l'Immaculée Vierge Marie . .

Le bruit des miracles qui s'opéraient à ce Sanctuaire, détermina l'auteur qui, dans les *Acta Sanctorum* s'occupait de la Vie de sainte Anne, à écrire, tant en son nom qu'au nom de ses collaborateurs, au curé du lieu, pour savoir si l'on avait pris soin de mettre par écrit au moins le récit de quelques miracles en particulier (2). Ils en reçurent au mois de mai 1727, une réponse générale, où il était dit que l'image de sainte Anne était une source de miracles. . . dont faisaient foi des centaines de tableaux, des images, des offrandes du peuple, des écrits des pasteurs, des prêtres et des médecins, sans parler de l'expérience de chaque jour. Et, chose digne de remarque, lit-on dans la même lettre, cette image, malgré son ancienneté, se conserve sans altération. La poussière soulevée,

(1) Le culte et le Patronage de Sainte Anne. . . .

(2) Nous publierons dans les Annales, une série de miracles opérés à Bottelaere.

soit par la foule, soit quand on balaie l'église, ne s'y attache jamais, comme on peut s'en assurer, en passant dessus un linge propre. Les Reliques de sainte Anne excitent au plus haut degré la piété du peuple, et plusieurs, en les vénérant, ont obtenu le secours du Ciel, en toute espèce d'afflictions. . . . (1)"

ITALIE.

Rome et le Patrimoine de Saint-Pierre.—Les Bienheureux parents de la glorieuse Vierge Marie, saint Joachim et sainte Anne sont en grande vénération dans la Capitale du monde chrétien. Les Romains, de même que les habitants des Marches et de l'Ombrie, leur ont dédié un grand nombre d'églises et de chapelles, où de tout temps les fidèles se rendirent avec une préférence marquée. Dans ces contrées, on se prépare généralement à la Fête de sainte Anne par des exercices prêchés et fort suivis. Une des plus belles églises de Rome est placée sous son vocable ; elle se trouve dans le quartier des *Traspontini*, non loin du Vatican ; on peut la considérer comme le centre de la dévotion à la Sainte dans la ville éternelle. Chaque année, dans ce Sanctuaire, le 26 juillet, se déploie une magnifique procession où l'on promène triomphalement une statue pieusement conservée au palais pontifical et portée par les gens de service du Pape.

(1) La dévotion à sainte Anne, par le P. Marc Ramus (S. J.).

Ce que nous disons de Rome et des terres connues sous le nom de *Patrimoine de Saint Pierre*, on peut généralement l'affirmer de l'Italie entière, où le culte si tendre et si populaire de la Madone dut naturellement faire une large part de vénération à ses glorieux Parents.

On en trouve partout des preuves écrites dans les archives locales, ou dans la date de quelques monuments et leurs noms n'ont jamais cessé d'y être portés avec une préférence particulière.

La Sicile.—Mais dans cette confiance séculaire en sainte Anne, la Sicile mérite une mention spéciale. Cette île lui fut dévouée dès la plus haute antiquité : loin de se refroidir, comme il n'arrive que trop souvent, elle grandit dans sa ferveur pour elle jusqu'au dix-septième siècle, où le vénérable Innocent de Chiusa, de l'Ordre de Saint-François ([1]) contribua à rendre cette dévotion encore plus florissante que jamais. Ce Religieux, qui mourut en 1631, en odeur de sainteté, s'éprit de la plus vive tendresse pour sainte Anne, et, par son intercession, obtint des grâces miraculeuses dont l'éclat rendit fort célèbre en Sicile le Patronage de sa maternelle Protectrice.

Grégoire XV, était tombé dans une grave maladie : toutes les ressources de l'art étaient déclarées impuissantes. Le Pontife, condamné par ses médecins et

(1) Voir la IIe Partie de cet Ouvrage.

réduit à toute extrémité, fit appeler en toute hâte le Vénérable Innocent. Le serviteur de Dieu le rassura, et lui dit que sainte Anne lui avait obtenu sa guérison, et qu'en reconnaissance de cette faveur il fit solenniser chaque année par les Fidèles la mémoire de sa Bienfaitrice. Le Pontife, rendu à la santé, décréta que sa Fête serait une Fête de précepte (1).

La Bonne sainte Anne usait avec le Frère Innocent de la plus grande familiarité : elle daignait souvent l'entretenir dans sa cellule et l'y combler des plus suaves consolations.

Un jour, les Religieux Franciscains, ses Frères, avec des étrangers, le surprirent ravi en extase au fond d'un jardin, et élevé jusqu'à la hauteur des arbres. L'humble Frère, au comble de la confusion, et ne pouvant souffrir d'être ainsi en spectacle, recourut à sainte Anne et à la très-sainte Vierge, et en obtint de n'être plus jamais surpris en cet état de merveilleuse communication avec Dieu. Il fit plus tard à ses amis, avec une pieuse simplicité, l'aveu de cette faveur.

Les prodiges incessants et presque journaliers opérés par ce grand serviteur de la Bonne sainte Anne ne donnèrent pas peu de poids à ses chaleureuses exhortations. En peu de temps il propagea et établit solidement

(1) Voir plus loin, la teneur de ce Document Pontifical, à la conclusion de cette Vie de la Bonne sainte Anne.

dans toute la Sicile sa dévotion favorite. Une multitude de personnes prirent sainte Anne pour Patronne, et, comme lui, en obtinrent des grâces miraculeuses. Longtemps encore après sa mort, on entendait les habitants de Trapani et d'autres villes invoquer jusque dans les rues et les places publiques, cette aimable Mère, en prononçant son doux nom avec un respect filial.

Aujourd'hui encore son nom est en grande vénération. Dans toutes les villes, dans chaque village on trouve des chapelles et des églises en son honneur. Quelques-unes sont remarquables, mais leur nombre ne nous permet pas de les mentionner chacune en particulier. La plus belle est à Palerme. Chaque année on y célèbre sa Fête avec vigile, office et messe solennelle, communions nombreuses, prédication, grand concours de peuple, illuminations, rien n'est oublié de ce qui peut [illegible] plus d'éclat à cette cérémonie. A l'autel de sainte Anne sont suspendus des offrandes, des *ex-voto* en cire et en argent, selon la coutume du pays. Le nombre de ces témoignages de reconnaissance est très-considérable. Dans la même ville, l'église des Pères de la Compagnie de Jésus renferme une chapelle riche en marbres précieux, en statues, et dédiée à cette grande Sainte. Elle a été bâtie et décorée par le prince de Butera, dont la pieuse famille y fait célébrer *chaque jour* une messe en l'honneur de sa Protectrice.

Bologne.—Il est encore en Italie un troisième foyer de la dévotion à sainte Anne, et il étend sa bénigne influ-

ence sur toute la partie septentrionale de cette contrée. Ce foyer bienfaisant est à Bologne, d'où il rayonne de l'Adriatique aux Alpes.

Au quinzième siècle (1435), Henri, roi d'Angleterre, fit don au nonce apostolique, alors accrédité auprès de lui, d'une portion notable du chef de sainte Anne. Ce nonce était le bienheureux Nicolas Albergati, Bolonais et évêque de sa ville natale. Il céda son précieux trésor à l'Ordre des Chartreux, dont il avait été membre avant sa promotion à l'épiscopat. Ces fervents Religieux, de tout temps dévoués à la Sainte, firent construire en l'honneur de cette insigne Relique la magnifique église où, jusqu'à leur expulsion, sur la fin du siècle dernier, elle fut conservée et vénérée. Après leur départ, elle fut transférée à la cathédrale.

C'est dans une riche chapelle de cette basilique que, *tous les mardis de l'année*, comme durant les neuf jours qui précèdent sa solennité, Fête de précepte dans la ville et le diocèse, on honore la Bonne sainte Anne, Mère de Marie Immaculée, avec une dévotion et une affluence extraordinaires. En ce dernier jour on expose la Relique sur un trône, non loin du maître-autel. La messe et les vêpres se chantent en musique, et dans la soirée, le prêtre, tenant en ses mains ce dépôt sacré, bénit le peuple accouru en foule et avec des flambeaux pour lui faire cortège jusqu'à sa chapelle. Le Reliquaire qui le

renferme est en argent doré, de forme octogone, orné de pyramides, de clochetons et de ciselures magnifiques en style gothique.

Outre une *vingtaine* d'églises paroissiales ayant toutes une chapelle dédiée à sainte Anne, on compte encore dans Bologne un grand nombre d'églises conventuelles et de sanctuaires appartenant à différentes corporations, où notre Sainte est honorée d'une manière spéciale. Plus de trente chapelles et oratoires lui sont consacrés dans le reste du diocèse. En tous ces lieux bénis on trouve écrits sur la toile ou sur le marbre les mêmes témoignages d'une dévotion reconnaissante.

Les pieux habitants de ces contrées, redevables à sainte Anne d'un bienfait ou d'une protection, se plaisent à suspendre dans son Sanctuaire un ex-voto avec ces trois lettres : P. G. R. *Per grazia ricevuta*, pour grâce reçue ([1]).

Avant de terminer ce résumé succinct des Sanctuaires et autres lieux de dévotion où l'on honore, d'un culte spécial notre admirable Bienfaitrice, la glorieuse et Bonne sainte Anne, il nous reste un mot à dire de la catholique Espagne.

" Quoiqu'on trouve l'office de sainte Anne dans tous les anciens bréviaires édités en Espagne, et notamment dans la liturgie mozarabique, on ne saurait cependant

(1) Le Culte et le Patronage de sainte Anne ....

assigner une date précise aux origines de son culte en ce pays. Mais les traditions locales, le style fort ancien de quelques-unes de ses chapelles, la préférence générale avec laquelle on y donne, depuis des siècles, son nom au baptême, permettent, comme dans le reste de l'Europe, d'y faire remonter son culte à un temps immémorial.

A des époques plus rapprochées, sa dévotion y fut répandue surtout par les ordres religieux. Les Carmes, ici comme ailleurs, paraissent en avoir été les plus fervents propagateurs. Au quinzième siècle et vers le milieu du seizième, illustré par la réforme du Carmel, sainte Anne était généralement honorée dans toute l'Espagne et, pour peu que l'on soit familiarisé avec son histoire, on est surpris du nombre prodigieux des personnes qui se firent gloire de porter son nom.

C'est un fait incontestable, le nouveau Carmel fit refleurir la dévotion à sainte Anne, la glorieuse Mère de Marie Immaculée : mais plus que toutes ses compagnes, et avec plus de succès que les orateurs les plus éloquents, la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin la popularisa d'une manière prodigieuse dans toutes les Espagnes, par l'autorité de son exemple, les grâces publiques et extraordinaires qu'elle reçut de sa maternelle Patronne (1).

Les églises, les chapelles, les autels, les oratoires et confréries en l'honneur de la Sainte s'y multiplièrent

(1) Voir les Annales, année 1896.

rapidement. Des villes et des paroisses, Madrid, la Capitale en tête, la prirent pour Patronne principale, et solennisèrent sa Fête avec autant de pompe que de piété. Depuis cette époque on peut à bon droit regarder l'Espagne comme le royaume le plus généralement dévoué à la Bonne sainte Anne [1].

(1) Le Culte et le Patronage de sainte Anne....

VII

Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré

(CANADA).

Nous ne parlerons pas de l'Origine du Pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré (1). Notre but étant surtout d'attirer toujours davantage aux pieds de notre aimable Sainte, les âmes confiantes en sa puissante et miséricordieuse intercession, nous ne rapporterons ici que des documents plus propres à augmenter dans le cœur de nos chers Pèlerins leur confiance et leur amour envers notre illustre Thaumaturge la grande et *Bonne sainte Anne !*

"... En 1658 " Honorable homme Etienne de Lessart— ainsi disent les archives de la paroisse de Sainte-Anne,— voyant l'inclination et la dévotion que les habitants de Beaupré ont depuis longtemps d'avoir une église ou

---

(1) On trouvera cette question traitée judicieusement dans la nouvelle édition du *Manuel*, qui est sous presse, en ce moment.

chapelle dans laquelle ils puissent assister au service divin, a volontairement donné deux arpents de front sur une lieue et demie de profondeur, à condition que, dans la présente année 1658, il sera commencé et continué incessamment de bâtir une église ou chapelle au lieu qui sera trouvé le plus commode, suivant l'avis de M. le Grand Vicaire." — Cette offre fut faite au mois de mars, et dans le courant du même mois M. de Queylus, sulpicien, alors curé de Québec, désignait M. Vignal pour aller bénir l'emplacement de l'édifice sacré. Il était accompagné de M. d'Aillebout, gouverneur de la Nouvelle-France, venant exprès de Québec pour poser la première pierre.

Dieu montra bientôt qu'il avait choisi ce lieu pour y faire éclater la bonté et la puissance de Sainte Anne.— "Comme Dieu a toujours choisi quelques églises spécialement entre les autres . . . il semble aussi qu'il a voulu choisir en nos jours l'église de Sainte-Anne . . . comme nous le voyons dans les miracles qui s'y sont opérés depuis six ans. Tel est le début de M. Thomas Morel, prêtre-missionnaire, dans la relation de ce qui s'est passé à Beaupré de 1661 à 1667. Et il ajoute : "Je le fais d'autant plus volontiers (c.-à-d. rapporter les miracles) qu'ayant été témoin oculaire ou très bien informé de ces choses je les dirai avec plus de certitude." — Mgr de Laval en approuvant cette relation, ajoute : "Tout cela est conforme à la vérité, et nous l'avons examiné avec

un tel soin, qu'on peut le faire connaître par le monde entier. — 25 juin 1680, François, 1er Évêque de Québec [1]."

Ce fut un nommé Louis Guimont, cultivateur du Petit-Cap, qui ressentit le premier les miséricordieux effets de la bonté et de la puissance de sainte Anne. Affligé d'un cruel rhumatisme, il alla, par un motif de dévotion, placer trois pierres dans les fondations de la nouvelle église qu'on commençait à construire, et il se trouva soudainement guéri.

En 1662, eut lieu une autre guérison non moins frappante. Marie-Esther Ramaye, épouse d'Elie Godin, également du Petit-Cap, était atteinte d'une infirmité qui, depuis 18 mois, la tenait courbée sans lui permettre de se redresser. Elle n'avait aucune espérance de guérison dans les moyens humains. La pauvre femme se rappela ce que son mari lui avait rapporté de la guérison instantanée de Louis Guimont, dont il avait été, lui, témoin oculaire. Elle invoque ardemment sainte Anne, la suppliant de lui obtenir la même grâce. Immédiatement elle put se tenir debout et marcher avec autant de facilité qu'avant son infirmité.

---

(1) Cette relation de M. Morel fut transcrite dans les Relations des Jésuites par le P. Lemercier, 10 novembre 1667 ; l'original se trouve dans les Archives du Séminaire, à Québec, et nous en avons une copie à Sainte-Anne de Beaupré.

En 1662, guérison d'un épileptique, Nicolas Drouin, de la paroisse du Château-Richer, côte de Beaupré. De fréquentes atteintes du mal caduc le mettaient souvent en danger de mort. Il fut délivré de cette horrible maladie pendant une neuvaine qu'il fit en l'honneur de sainte Anne, et le mal ne reparut plus dans la suite.

En 1664, guérison de Marguerite Bire, de Québec. Par suite de la fracture d'une jambe, cette femme était estropiée depuis huit ans, sans pouvoir aucunement marcher et déclarée incurable par les chirurgiens. Elle se fit conduire au Petit-Cap, le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, et pendant la messe, elle recouvra l'usage libre et régulier de ses membres.

Guérison d'Elie Godin, paroissien de Sainte-Anne. — Malade d'une hydropisie rebelle à tous les remèdes, il se disposait à la mort. M. Morel, en le préparant à recevoir le saint Viatique, le pressa de prier la Bonne sainte Anne, ce que Godin fit immédiatement. La communion lui fut portée après la messe dite à son intention. L'ayant reçue, il se déclara guéri, et, sous les yeux mêmes de M. Morel, il se rendit à l'église pour faire son action de grâces et remercier sainte Anne.

En 1665, guérison de Jean Adam. Complètement aveugle depuis trois mois, il fit un vœu à sainte Anne,

commença une neuvaine en son honneur, et alla en pèlerinage au Petit-Cap. Avant la fin de la neuvaine, la vue lui fut rendue plus parfaite qu'auparavant. "C'est ce qu'il a déclaré et signé véritable," dit la relation.

En 1667, guérison de Jean Pradès, soldat français, de la garnison de Québec. Il avait, depuis six mois, une jambe totalement paralysée. Il se rend à Sainte-Anne pour y faire une neuvaine. Le cinquième jour, il sent qu'il peut marcher aussi facilement que s'il n'avait jamais éprouvé la moindre infirmité. Et cela, ajoute l'auteur du récit, "non sans l'admiration de ceux qui connaissaient son incommodité, et jugeaient qu'il était aussi difficile de le guérir que de resssusciter un mort."

M. Morel termine son pieux manuscrit par ces belles paroles: "Ce qui est néanmoins plus considérable ce sont les grâces que Dieu a données et donne tous les jours, par l'intercession de sainte Anne, à plusieurs pécheurs pour leur conversion à vie meilleure. Ayant fait les fonctions curiales en cette église depuis cinq ou six ans, j'en ai connu plusieurs à qui ce bonheur est arrivé. Mais ces faveurs se passent entre Dieu et l'âme au secret du cœur, et ne se connaîtront bien que dans l'éternité.

"De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera, en ce

lieu, de mille bénédictions ce nouveau pays. Plaise à sa bonté que nos péchés n'en arrêtent point le cours."

Beaupré ne fut pas longtemps sans élever un temple plus digne à sa Patronne. En 1686, fut achevée une nouvelle église, bâtie en pierre et située non plus au bord du fleuve comme celle de 1658, mais sur le côteau. Ne pouvant plus contenir toute la population elle fut agrandie en 1694, et surmontée d'un clocher ; puis, après un siècle d'existence, elle fut reconstruite presque totalement en 1787, sur le même emplacement. En 1878, malgré tout le désir qu'on eut de la conserver, cette église qui menaçait ruine fut démolie et convertie en chapelle, située toujours sur le même emplacement, construite avec les anciens débris, ornée de son vieil ameublement et surmontée de son vieux clocher de 1694.

L'histoire de Sainte-Anne de Beaupré n'offre rien de notable à signaler pendant la première moitié de ce siècle. Les pèlerinages avaient lieu comme par le passé, sans attirer trop vivement l'attention. Mais on pouvait constater par les innombrables béquilles et objets divers suspendus aux corniches et aux murs du sanctuaire, que la Bonne sainte Anne récompensait toujours merveilleusement la confiance de ses dévots serviteurs.

Les circonstances cependant devenaient plus favorables et préparaient le développement que le pèlerinage a pris, surtout depuis 14 ou 15 ans, dans des proportions au-delà de toute prévision. Grâce à la vive impulsion de Monsei-

à sa

nple
une
bord
Ne
ndie
ècle
t en
tout
ena-
tuée
: les
: et

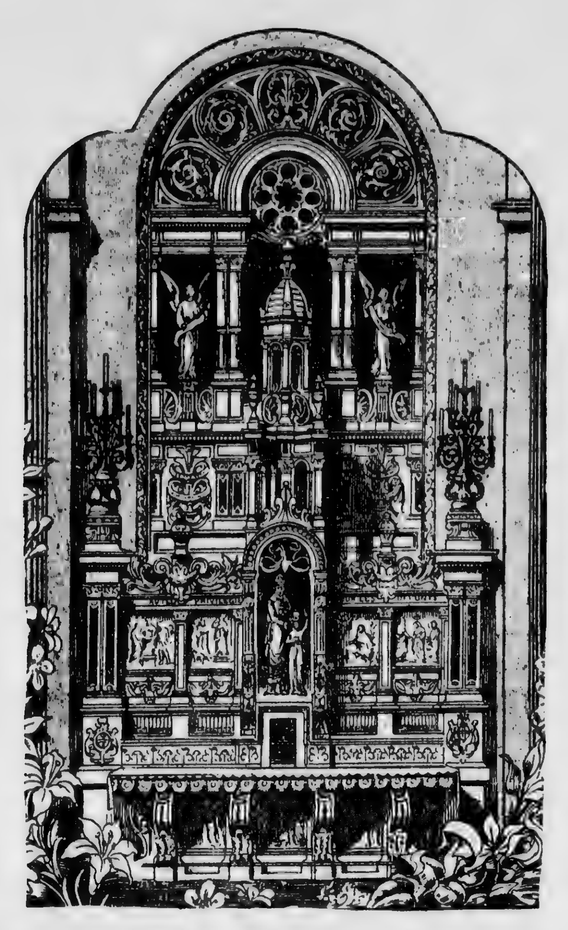
n de
ècle.
sans
cons-
vers
que
euse-

ables
pris,
-delà
nsei-

li

b

1



XXI.—AUTEL DE LA STATUE MIRACULEUSE
DE SAINTE ANNE.

(Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray).



gneur l'Archevêque de Québec, aujourd'hui Son Eminence le cardinal Taschereau, et de tous ses suffragants; grâce au dévouement et au zèle du clergé canadien non seulement à conseiller les pèlerinages individuels mais à organiser des pèlerinages de paroisses ou de confréries; grâce aussi à la publication et à la diffusion promptement fort étendue des *Annales de la Bonne sainte Anne* (1) qui, à dater de 1873, allèrent parler, chaque mois, à tant de familles, de la bonté, de la puissance et des faveurs si nombreuses de la grande Protectrice du Canada, l'élan des populations vers le sanctuaire de Beaupré se produisit avec un entrain plus ardent et plus universel.

L'ancienne église ne pouvait plus suffire et menaçait ruine. Il fut décidé qu'on en construirait une nouvelle sur un plan et avec des dimensions qui répondissent mieux aux nécessités plus multipliées des pèlerinages, et en fissent comme un monument public et permanent de la dévotion reconnaissante du peuple canadien envers la Bonne sainte Anne.

Par un mandement collectif du 12 mai 1872, Monseigneur l'Archevêque et les évêques de la Province de Québec invitèrent les fidèles de tous les diocèses à contribuer, par leurs offrandes, à la construction de ce nouveau sanctuaire. Les sommes recueillies furent considérables

(1) Les Annales comptèrent *onze mille* Abonnés dès cette 1re année 1873 !

d'un bout à l'autre du pays. L'église fut solennellement bénite et livrée au culte le 17 octobre 1876. Cependant, elle était loin d'être achevée car il n'y avait guère encore que les quatre murs et le toit. Depuis 1880, on a construit les bas-côtés, sous forme de chapelles latérales. Ces chapelles sont au nombre de 16, toutes bien décorées et munies d'autels et de confessionnaux. Peu après, l'édifice fut allongé de 60 pieds et la façade surmontée de deux tours entre lesquelles s'élève une grande statue de la Bonne sainte Anne. C'est encore depuis ce temps que la sacristie fut notablement agrandie et que l'ancienne chapelle s'est vu rendre son vieil ameublement ainsi que son antique maître-autel. Du reste, l'immense carré servant aux processions des pèlerinages et qui s'étend devant l'église, la décoration, les riches autels, les ornements, la statue avec sa précieuse couronne d'or massif sont autant de travaux accomplis depuis 1880, et l'on peut dire que maintenant sainte Anne possède à Beaupré un des plus beaux temples du Canada. L'église est en style corinthien, elle est longue de 200 pieds sur 100 de large. Elle a été consacrée avec grande pompe, le 16 mai 1889, par Son Eminence le cardinal Taschereau, en présence de 10 évêques et d'un nombreux clergé. Elle est desservie depuis 1878 par les Pères Rédemptoristes.

Les Pèlerinages. — Pour donner une idée du mouvement et du progrès des pèlerinages à Sainte-Anne de Beaupré, nous grouperons ci-après quelques chiffres qui

en diront plus que toute parole. Comme il y a moins de renseignements positifs sur les années qui précèdent, nous commençons par 1874.

Années	Nombre des pèlerins	Pèlerinages organisés	Communions distribuées	Messes célébrées
1874	17,200	12	inconnu	inconnu
1875	27,000	17	id.	id.
1876	28,000	40	22,500	750
1877	38,500	45	34,950	1,185
1878	37,530	40	32,100	1,050
1879	27,500	42	31,000	1,375
1880	36,500	40	31,000	1,540
1881	50,000	63	45,000	2,150
1882	54,000	78	48,000	2,140
1883	58,174	70	50,000	2,050
1884	61,725	83	52,100	2,145
1885	79,282	106	60,350	2,211
1886	85,659	114	66,000	2,303
1887	90,884	109	68,365	2,394
1888	91,347	116	80,000	2,378
1889	100,951	111	97,000	3,047
1890	105,672	129	108,575	3,696
1891	115,290	130	117,000	4,985
1892	124,000	149	122,414	4,753
1893	120,073	144	118,550	4,851
1894	117,012	146	122,300	5,292
1895	113,560	136	116,000	5,000 [1].

Quant on parcourt la liste des pèlerinages organisés on est frappé et fort édifié d'en voir un bon nombre qui ne

(1) Nous complétons ce beau mouvement des Pèlerinages jusqu'à la présente année 1896, exclusivement.

peuvent s'effectuer qu'au prix de fort pénibles sacrifices. Ils viennent de si loin, même des Etats-Unis ! (1) C'est une grande dépense d'argent et de fatigue. Ces courageux pèlerins passent la plupart des heures du jour et de la nuit en exercices de piété, dans les bateaux ou dans les voitures du chemin de fer. De temps en temps des retards leur sont imposés qui les empêchent d'arriver

(1) Et aujourd'hui ils viennent nombreux !

Les premiers pèlerins de Sainte-Anne à l'origine des pèlerinages organisés avaient aussi un bien grand mérite, si l'on peut en juger par l'article suivant, inséré dans le N° 7 du premier volume des Annales (1873).

" Tous ceux qui ont fait par *eau* le trajet de Québec, ou de ses environs, à Sainte-Anne, savent comme l'accès à l'église de cette paroisse est difficile et même dangereux. Pour se faire une idée de ses inconvénients, il suffit de savoir ce qui s'est passé, le 26 juillet dernier. Plusieurs centaines de pèlerins, après être arrivés sur deux steamboats, à quelques arpents du rivage, furent obligés de descendre dans un bateau, qui les transporta à un quai temporaire, qui n'est rien moins que sûr, si on considère les foules qui doivent le parcourir dans sa longueur. Arrivés là, ces pèlerins se virent dans la nécessité d'attendre des heures entières, car il leur fallait monter d'une hauteur de quinze à vingt pieds dans une échelle, pour atteindre le haut de la première cage du quai. Maintenant imaginez une distance de *six* à *huit* arpents à parcourir sur de simples planches qui menacent sans cesse de se rompre sous nos pieds, des chevalets qui n'offrent pas plus de sûreté, un passage si étroit que *deux* personnes n'y peuvent marcher de front, et mille autres incommodités qu'il serait superflu d'énumérer. Quand on a fait une fois ce voyage, on ne le répètera jamais par plaisir, et il faut avoir une dévotion robuste, pour revenir à la charge.

Nous sommes loin de vouloir faire retomber la responsabilité de ces inconvénients sur les paroissiens de Sainte-Anne ; nous croyons même que de leur côté, ils ne méritent que des éloges, au moins pour leur bienveillante hospitalité envers les fidèles qui accou-

à Sainte-Anne avant onze heures, midi ou midi et demi, et ils restent à jeûn pour communier, car tous, ordinairement, veulent recevoir la sainte communion dans le sanctuaire béni qu'ils visitent. N'importe, en dépit des dérangements, des incommodités, des jeûnes, qui font de ces voyages de dévotion de vrais pèlerinages de pénitence, tous repartent contents, disposés à revenir encore, leur en coûtât-il davantage. Et, de fait, ils ne se lassent point de revenir, surtout lorsque la sollicitude des Pasteurs leur offre les avantages d'un pèlerinage organisé. MM. les Curés qui amènent ainsi leurs paroissiens à Sainte-Anne, apprécient de plus en plus les fruits salutaires que ces manifestations publiques de la foi opèrent dans les paroisses. Rien qu'en voyant le sanctuaire de ce "*lieu béni de Dieu*," qui réveille de si touchants souvenirs, les foules pieuses qui s'y pressent autour des autels de sainte Anne, la dévotion qui s'y exprime si sensiblement, les pèlerins se sentent portés à devenir meilleurs et à prier pour en obtenir la grâce. Ils prient, et ils prient d'au-

---

rurent vers leur puissante patronne; et il serait difficile à une paroisse de parer à toutes les incommodités que nous venons de signaler.

Mais comment donc faire disparaître ce triste état de chose, et rendre plus facile un acte de piété que la plupart des catholiques de la Province de Québec voudraient accomplir, dans le cours de l'année, et surtout, dans la belle saison?. . . ."—Aujourd'hui, cet état de chose a disparu et nos chers Pèlerins se rendent à la Bonne sainte Anne, et par eau et par terre, avec la plus agréable commodité. Puissent-ils en user sans mesure et se rendre chaque année, en foules plus compactes, pour honorer et remercier leur Bienfaitrice dans son beau Sanctuaire !

tant mieux qu'ils le font en union avec leur curé, non seulement pour eux-mêmes, mais pour leurs familles dont ils sont les délégués près de sainte Anne et pour la famille paroissiale toute entière. Et s'ils reçoivent les grâces personnelles qui affermissent en eux l'énergie de la conscience et de la piété, les résolutions du bien, le courage du devoir, ils ont la confiance de ne pas avoir demandé en vain ces grâces paroissiales qui assurent la fécondité, le succès et le triomphe du zèle des Pasteurs.

Insignes faveurs accordées par les souverains Pontifes au Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré.—Par un indult du 9 février 1873, Pie IX accorda une Indulgence Plénière, à tous les fidèles qui feraient la sainte communion dans l'église de Sainte-Anne de Beaupré (1). Par un rescrit du 7 mai 1876, le même Pontife voulut bien déclarer sainte Anne Patronne de la province ecclésiastique de Québec, sans préjudice toutefois du titre que depuis deux siècles et demi saint Joseph possède comme Patron de tout le Canada. De son côté, Léon XIII, dans les trois dernières années, a singulièrement enrichi le Sanctuaire de la Bonne sainte Anne par l'octroi de plusieurs privilèges tout à fait exceptionnels. L'église a reçu le titre de Basilique ; sept autels ont été enrichis des indulgences des sept autels privilégiés de la Basilique de Saint-Pierre

(1) Cet Indult accordé à l'ancienne église avait été considérablement restreint par un second, lors de la construction de la nouvelle Basilique, mais il a été rendu au Sanctuaire, dans toute son intégrité, le 18 février 1877.

de Rome ; la sainte Statue a été solennellement couronnée au nom du Saint-Père, et la confrérie de sainte Anne a été élevée au rang d'une archiconfrérie.

Les saintes Reliques.—Comme nous l'avons vu, déjà en 1662, il s'opérait des guérisons merveilleuses dans le Sanctuaire de Beaupré ; les pèlerins de toutes les classes y accouraient en grand nombre, et cependant en 1668 on n'avait encore à offrir à la vénération des fidèles aucun souvenir de la Bonne sainte Anne. Le zèle de Mgr de Laval y pourvut. Par ses soins, une relique précieuse fut obtenue du chapitre de Carcassonne. C'est un fragment notable de l'os d'un doigt de sainte Anne. Elle fut exposée la première fois le 12 mars 1670 et depuis lors elle n'a pas cessé d'être l'objet d'un culte fervent. On peut voir, enfermées dans des cadres suspendus aux murs de la sacristie, les lettres qui en attestent l'authenticité.

Une autre relique de sainte Anne, moins insigne mais cependant d'une grande valeur, fut donnée, en 1877, au retour d'un pèlerinage à Rome, par M. N. Laliberté, ancien curé de Saint-Michel de Bellechasse.

En 1889, Mgr Bolduc légua par testament à la Basilique de Beaupré une troisième relique de sainte Anne.

Enfin, une quatrième relique a été offerte à l'église de Sainte-Anne, par le R. P. Charmetant, procureur des missionnaires d'Afrique. C'est un précieux fragment de rocher extrait de la grotte qui servait de chambre à sainte

Anne pendant sa vie mortelle. Cette grotte où se sont accomplis les mystères de l'Immaculée Conception et de la Nativité de la Très-Sainte Vierge Marie, est aujourd'hui la crypte même de la Basilique de Sainte-Anne de Jérusalem (1)."

Relique Insigne de la Bonne sainte Anne.—Le Canada tout entier se souvient encore des inoubliables fêtes célébrées le 26 juillet 1892, à l'occasion de *la translation officielle de l'insigne Relique de sainte Anne destinée au Sanctuaire de Beaupré.* Les *Annales* N° de septembre 1892 en ont donné la longue et intéressante Relation. Nous ne la répéterons pas ici. Nous donnons seulement la Teneur de l'Authentique qui accompagne notre insigne Relique afin de faire apprécier toujours davantage ce riche trésor.

(TRADUCTION)

FRANÇOIS LÉOPOLD ZELLI JACOBUZZI, de l'Ordre de Saint-Benoit, Congrégation du Mont-Cassin, par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, Abbé *nullius* de la Basilique Patriarcale de Saint-Paul de la voie Ostienne, Ordinaire et Recteur de Saint-Paul de Rome, relevant directement du Saint Siège.

A tous ceux qui les présentes verront faisons savoir et attestons que : nous rendant au désir (qui nous est un ordre) de Notre Très Saint Père en Jésus-Christ et

(1) *Manuel de Dévotion à la Bonne sainte Anne*, par un père Rédemptoriste : 1re édition.

Seigneur, le Très Auguste Léon XIII, Pape, et usant de la faculté qu'il nous a donnée, nous avons ordonné à notre Prieur de détacher du bras de sainte Anne, Mère de la Mère de Dieu, un fragment de grandeur considérable ; ce fragment, enfermé dans un vase de métal recouvert de cristal, attaché avec un cordon de couleur rouge, et scellé à l'intérieur du sceau dont nous nous servons en pareil cas, nous le destinons, offrons et donnons à la basilique mineure de Saint-Anne de Beaupré dans l'Archidiocèse de Québec. Notre intention est qu'il soit conservé avec un pieux respect et exposé à la vénération publique, afin d'accroître la dévotion envers cette bonne Mère de la Très Sainte Mère de Dieu.

En Foi de quoi nous avons fait expédier ces présentes lettres, après les avoir scellées de notre sceau, et les avoir signées de notre propre main.

Donné au Patriarcat, près de la Basilique Patriarcale d'Ostie, le neuf avril, mil huit cent quatre-vingt-douze, du Pontificat de N. T. S. Père Léon XIII, l'an quinzième, indiction Romaine cinquième.

(Signé) † FRANÇOIS LÉOPOLD,

(L. † S.) *Abbé Ordinaire.*

Par mandement du Très Révérend Père Abbé

(Soussigné)

D. BONIFACE OSLAENDER.

Prieur.

CONCLUSION

Après avoir rapporté les merveilles de la Vie de notre insigne Bienfaitrice, la Bonne sainte Anne, avec le Recueil de ses plus éclatants miracles et la Description de ses plus beaux Sanctuaires, il ne nous reste plus qu'à écouter la voix des Pontifes Romains publiant ses louanges parmi les nations catholiques, ordonnant qu'Elle soit glorifiée dans l'Eglise universelle, et notre tâche sera accomplie.

Fête de sainte Anne en Angleterre.—" En 1378, le pape Urbain VI adressait aux archevêques et évêques de ce pays une lettre, que nous reproduisons ici, comme un monument précieux de l'institution par le Souverain Pontife lui-même de la première Fête solennelle en l'honneur de sainte Anne :

" La splendeur de Dieu le Père, qui illumine le monde de ses clartés ineffables, écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui espèrent en sa miséricorde ; mais il les accueille surtout avec bienveillance lorsque, dans leur humilité, ceux qui l'implorent s'appuient sur les mérites et sur l'intercession des Saints. Nous avons été naguère informé, au nom de quelques fidèles d'Angleterre, que le peuple de ce royaume avait une grande dévotion pour sainte Anne, la mère de la glorieuse Vierge Marie, et que cette dévotion croissait encore par respect même pour la bienheureuse Mère de Dieu. Au nom de ces mêmes fidèles, une supplique nous a été présentée à cet effet

d'obtenir que la Fête de sainte Anne soit solennellement et dévotement célébrée par les Prélats et par tous les Fidèles qui résident dans le Royaume. Ce pieux désir et l'affectueuse dévotion de la Grande-Bretagne nous sont très-agréables devant le Seigneur. Désirant donc assurer à ces fidèles l'amitié de Dieu, en les attachant de plus en plus à la pratique du bien, Nous nous sommes rendu à leurs prières, et par les présentes Lettres Nous ordonnons, N. T. C. F., de célébrer et de faire célébrer dans vos villes et diocèses, chaque année, à l'avenir, avec dévotion et solennité, la Fête de la Bienheureuse sainte Anne.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le XI des calendes de juillet, la quatrième année de notre pontificat [1]."

Fête de sainte Anne instituée dans le monde entier par Grégoire XIII.—Deux siècles plus tard (1584), Grégoire XIII, non plus pour ratifier la piété d'une nation, comme Urbain VI pour l'Angleterre, mais afin d'appeler tous les peuples chrétiens à montrer la même dévotion et le même empressement à célébrer la Fête de sainte Anne, l'instituait de par le monde entier. Voici la Bulle :

"Notre sainte Mère l'Eglise nous propose sans se lasser ses salutaires enseignements. Elle invite chaque année ses enfants à la fête des saints qui, non seulement ont laissé sur la terre des exemples de vertu, mais qui

(1) Bull. Rom. An. 1378.—Urbanus episcopus servus servorum Dei, Venerabilibus Fratribus Archiepiscopis et Episcopis in regno Angliæ constitutis.—*Splendor paternæ gloriæ.*

dans le ciel ne cessent de protéger les chrétiens et d'appuyer leurs vœux et leurs prières. Cette intercession auprès du Dieu des miséricordes, nous croyons que sainte Anne est fidèle à nous l'accorder : en effet, combien de faveurs, que de bienfaits ne lui doit pas le genre humain ? Elle a donné le jour à la Vierge Marie, à qui Dieu a fait la grâce d'être la Mère du Sauveur Jésus. Si notre faiblesse ne nous permet pas de lui rendre de dignes hommages, sachons du moins l'honorer dans la mesure de nos forces.

I.—Afin d'illustrer ses vertus par un culte public, afin de réjouir l'Eglise universelle par la douce mémoire de cette bienheureuse Sainte, et aussi pour exciter dans tous les cœurs cette antique dévotion qui remonte au berceau de l'Eglise, et qu'attestent les temples et sanctuaires élevés en son honneur sur toute la surface du globe, Nous ordonnons que chaque année, à l'avenir, la Fête de sainte Anne soit célébrée au rit double, dans toutes les églises du monde, le septième jour des calendes d'août. L'office se fera du commun des saintes Femmes, et cette Fête devra désormais être ajoutée aux calendriers romains et à ceux des autres églises. Si en quelque lieu cette Fête se célébrait avec une plus grande solennité, eu égard à la dévotion des fidèles, à une ancienne coutume, en vertu d'un décret ou d'un indult du Saint Siège, qu'il n'y soit apporté aucun changement.

II.—Nous ordonnons aux patriarches, archevêques, évêques et autres prélats établis dans le monde entier, de

publier solennellement ces Lettres dans leurs églises, provinces, cités et diocèses, et de les faire observer fidèlement par les séculiers et réguliers de tous ordres, quand même cette Fête aurait été omise dans les bréviaires nouveaux et dans les missels corrigés.

III.—Nous voulons que les copies imprimées de ces Lettres, munies de la souscription d'un notaire public et du sceau d'un ecclésiastique constitué en dignité, fassent partout autorité comme les présentes elles-mêmes.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation 1584, aux calendes de mai, la douzième année de notre pontificat (1)."

Fête de sainte Anne rendue obligatoire dans toute l'église par Grégoire XV.—En 1622, un autre pape, Grégoire XV, tombait gravement malade; abandonné des médecins, réduit à la dernière extrémité, il se souvient de la confiance que ses prédécesseurs, Urbain VI et Grégoire XIII, avaient témoignée en sainte Anne; héritier de leur dévotion envers la bienheureuse Mère de la très sainte Vierge, il implora son secours, et recouvra la santé par l'intercession de cette puissante Protectrice (2). En signe de reconnaissance, il adressait au monde catholique une bulle conçue en ces termes :

---

(1) Bull. Rom.—Gregorius episcopus, servus servorum Dei, ad perpetuam rei memoriam—*Sancta mater ecclesia*. . . . .

(2) Le Lecteur se souvient du Vén. Frère Innocent de Chiusa et des circonstances de cette mémorable guérison.—Voir plus haut, IIe Partie de cet Ouvrage.

" L'honneur, la louange, le culte et la vénération dont l'Église environne sainte Anne, la mère de la Vierge Marie, se sont accrus à des époques diverses, sous l'action de l'Esprit divin qui régit et gouverne toutes choses : et ce n'est pas sans raison, comme le témoignent assez l'incomparable dignité et l'élévation sans pareille de sa fille Marie. Comme la gloire des enfants est la couronne des parents, l'heureuse mère à qui Dieu avait accordé une fille si illustre, et qu'il comblait d'honneurs aussi bien que de grâces, fut toujours l'objet d'un culte spécial et d'une dévotion particulière dans l'Eglise universelle, tant en Orient qu'en Occident. Et c'est pour le bien des fidèles et pour le progrès de la religion, nous aimons à l'espérer, que ces honneurs se sont augmentés et multipliés ; car si la dévotion des chrétiens pour sainte Anne va se développant de plus en plus dans le monde, le patronage qu'elle exerce auprès de Dieu, par elle-même et par sa Fille, la Reine des cieux, grandit, nous en avons la confiance, dans les mêmes proportions. En offrant à la Mère le tribut de notre vénération, nous croyons honorer la Fille : nous sommes persuadés que nous nous assurons l'appui e' l'intercession de Marie auprès de son Fils unique Notre Seigneur, d'autant mieux que nous témoignons par de plus grands honneurs notre dévotion pour sa Mère.

I.—Dans cet esprit, et pénétré d'ailleurs d'une affection toute particulière pour sainte Anne, Nous avons pris à cœur d'égaler la piété avec laquelle nos prédécesseurs ont

étendu son culte : Nous avons voulu, en vertu de notre ministère, procurer le plus grand bien du troupeau que Dieu nous a confié, c'est pourquoi Nous avons résolu d'entourer d'un nouvel éclat, dans l'Église universelle, la Fête de la bienheureuse sainte Anne.

Nous statuons donc, nous ordonnons et nous décrétons par cette Constitution qui ne saurait être abrogée, que la Fête de sainte Anne sera célébrée et observée par tous les Fidèles, comme les autres fêtes de précepte, qu'on devra ce jour-là s'abstenir de toute œuvre servile, et qu'il sera compris dans le commandement des fêtes à sanctifier.

II.—Toute disposition contraire est déclarée de nulle valeur.

III.—Nous voulons que les présentes Lettres, transcrites ou imprimées, soient revêtues de la subscription d'un notaire public et munies du sceau d'un ecclésiastique constitué en dignité, et que dans les tribunaux et au for extérieur, elles fassent foi comme les présentes elles-mêmes.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 23 avril 1622, la deuxième année de notre pontificat (1)-(2)."

". . . . O Anne, ô Joachim, ô couple fortuné ! Toute créature vous est attachée par les plus étroites obliga-

---

(1) Bull. Rom.—Gregorius Papa XV, ad perpetuam rei memoriam.—*Honor laudis. . . .*

(2) *Sainte Anne*, par Ad Lallemand.—Vannes, 1881.

tions ; car, *par vous*, elle peut offrir à son créateur le plus parfait de tous les dons : une Mère Vierge, seule digne de son Créateur ! O heureux Joachim, qui avez mérité ce Fruit immaculé ! O chaste sein d'Anne, dans lequel s'est formé et s'est silencieusement développé ce Fruit de sainteté ! O merveille des merveilles ! O prodige effaçant tous les prodiges ! Il était juste que Dieu, voulant s'abaisser jusqu'à nous, se frayât par des miracles une route vers son ineffable Incarnation. Mais comment poursuivrai-je ? Mon âme est ravie hors d'elle-même ; elle est partagée entre la crainte et le désir. Mon cœur palpite ; ma langue est paralysée ; je ne puis plus contenir mes transports ; je succombe à ces merveilles ; une défaillance divine me saisit, et mon amour m'égare. Mais loin d'ici toute vaine terreur, que l'amour l'emporte ; que mon âme chante sur la lyre de l'Esprit-Saint : " Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille !" . . . . (1).

". . . . Que nos louanges s'élèvent donc en l'honneur de sainte Anne, et qu'elles s'élèvent comme les accents d'un chant nuptial ! Anne a porté dans son sein une Enfant donnée de Dieu, gage de la Promesse. Après l'avoir obtenue par ses prières, elle a enfanté Celle qui, d'une manière ineffable, a donné au monde un Dieu visible aux hommes et vivant au milieu d'eux. N'est-il pas juste de porter jusqu'aux astres, par les plus magni-

(1) Saint Jean Damascène : hom. 6e et 7e . . .

fiques louanges, et d'accueillir par de divines acclamations, Celle qui nous a donné une telle Enfant? Les noms de deux femmes illustres entre toutes rayonnent dans la chambre nuptiale ; les noms bénis de la Mère et de la Fille !... Oui, heureuse et trois fois heureuse, (ô BONNE SAINTE ANNE !) ô vous qui, comblée des dons de Dieu, nous avez donné cette humble Marie, dont le grand nom est digne de toute louange et de tout honneur et de laquelle est né le Christ béni, la Fleur de la vie ! (1)."

"....Accourez, vous tous qui aimez le Christ, et avec nous, en des hymnes ornées de toutes les fleurs du langage, élevez la voix et chantez :

O Anne, vous êtes digne de toute vénération ! ô Mère incomparable, vous êtes au-dessus de tous les éloges, ô vous qui avez donné au monde la Mère du divin Rédempteur, cette Tige qui fleurit avant tout autre, sans jamais avoir été flétrie !

Salut, ô Terre bénie qui avez donné au monde un Sol habité par un Dieu !

O glorieuse Anne ! vous avez enfanté le ciel sur la terre, et peu après ce ciel a reçu son Créateur, qui vous a transportée, vous, la Mère de ce ciel, dans les splendeurs du royaume éternel !" (2).

---

(1) Saint André de Crête : 2e serm. sur la Nat. . . .

(2) Les Ménées de l'Eglise grecque . . . .

PRIÈRE

O bienheureuse sainte Anne, me voici prosterné devant vous, le cœur plein de la plus sincère et la plus filiale vénération. Vous êtes cette créature privilégiée et particulièrement chérie qui, par vos vertus extraordinaires et votre Sainteté, avez mérité de Dieu l'insigne faveur de donner le jour à la trésorière de toutes les grâces, à la femme bénie entre toutes les femmes, à la mère du Verbe incarné, la très sainte Vierge Marie. En considération de si sublimes privilèges, daignez, je vous en prie, ô très douce sainte, me recevoir au nombre de vos véritables serviteurs, auxquels j'appartiens et veux appartenir tous les jours de ma vie. Entourez-moi de votre efficace protection, et obtenez-moi de Dieu l'imitation des vertus dont vous avez été si libéralement ornée. Obtenez-moi la grâce de connaître mes péchés et d'en concevoir une sincère douleur, d'aimer ardemment Jésus et Marie, et de remplir

avec fidélité et persévérance mes devoirs d'état. Délivrez-moi de tous les dangers dans la vie et assistez-moi à l'heure de ma mort, afin que je sois sauvé, et qu'arrivé au ciel, je puisse avec vous, ô très heureuse Mère, louer et bénir le Verbe divin qui s'est fait homme dans le sein de votre fille très pure la Vierge Marie. Ainsi soit-il.

On ajoute trois fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria* (1).

---

(1) *Trois cents jours d'Indulgence*, une fois le jour, quand, dévotement et d'un cœur contrit, l'on récite la prière susdite (avec les trois *Pater*, etc) (Léon XIII —Rescr. de la S. C. des Indulgences, du 20 mars 1885).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

Approbation de Sa Grandeur Mgr L. N. Bégin, Archevêque de Cyrène, Administrateur du Diocèse de Québec v

Approbation du Révérendissime Père Général des Franciscains vi

DÉDICACE à la Bonne Ste Anne vii

DÉCLARATION x

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

LA BONNE STE ANNE. — SA VIE.

CHAPITRE PREMIER. Sommaire : 1.—Deux Flambeaux qui brillent dans la nuit de la Loi ancienne, pour annoncer la Loi de la grâce. 2.—Naissance de sainte Anne : ses jeunes années. 3.—Mariage de sainte Anne avec saint Joachim. 4.—Heureuse union des deux Epoux 13

CHAPITRE DEUXIÈME. Sommaire : 1.—Epreuve et résignation. 2.—Saint Joachim, retiré dans la solitude adresse à Dieu sa prière. 3.—Prière de sainte Anne. 4.—La très-haute sainteté de Joachim et d'Anne. 5.—Conseil de la Très-Sainte Trinité. 6.—Message de l'Archange Gabriel à saint Joachim 27

PAGES.

CHAPITRE TROISIÈME. Sommaire : 1.—Sublime contemplation de sainte Anne. 2.—Apparition de l'Archange Gabriel à sainte Anne. 3.—Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne au Temple : Conception Immaculée de Marie. 4.—Faveur singulière accordée à sainte Anne. 5.—Humilité de sainte Anne, en apprenant le Mystère : sa merveilleuse extase.. 39

CHAPITRE QUATRIÈME. Sommaire : 1.—Sainteté extraordinaire de saint Joachim et de sainte Anne. 2.—Merveilleuse opération de la grâce divine en sainte Anne, lors de la Conception Immaculée de la Vierge Marie, chef-d'œuvre de la Toute-Puissance du Créateur. 4.—Sublime privilège accordé en cette occasion à la Bonne sainte Anne. 5.—Sainte Anne donnée par la Sainte Vierge comme modèle des mères de famille. 6. — Réflexion morale. 7.—Méchanceté de Lucifer qui cherche à nuire à la Bonne Sainte. 8.—Elle lui résiste fortement et remporte la victoire.. 49

CHAPITRE CINQUIÈME. Sommaire : 1.—Naissance de Marie. 2.—Joie extraordinaire de la Bonne sainte Anne. 3.— Premiers soins. 4.— Descente aux Limbes. 5.—Enlèvement de Marie au Ciel empyrée. 6.—Nom de Marie. 7.—Annonce à sainte Anne. 8.—Ses Parents acceptent ce Nom qui lui a été donné par le Très-Haut. 9.—Exclamation ! . 65

CHAPITRE SIXIÈME. Sommaire : 1.—Le 8 septembre : Tradition et Légende. 2.—Sainte Anne et la Loi de Moïse. 3.—Admirable instruction de la Reine du Ciel. 4.—Nouveau sujet de gloire pour la Bonne sainte Anne. 5.—La Sainte Vierge et sainte

PAGES.

Anne dans le Temple. 6.—Nouvelles merveilles pour l'Enfant et sa Mère.......... 77

CHAPITRE SEPTIÈME. Sommaire : 1.—Conduite de Marie dès sa naissance : prévenance de saint Joachim et de sainte Anne à son égard. 2.—Marie dans les dix-huit premiers mois de son enfance : ses tendres égards pour son père saint Joachim et sa mère sainte Anne. 3.—L'Arche du Testament, Figure de Marie. 4.—Saint Joachim et sainte Anne conduisent la petite Marie, âgée de trois ans, de Nazareth, à Jérusalem, pour la consacrer dans le Temple.. 89

CHAPITRE HUITIÈME. Sommaire : 1.—Saint Joachim et sainte Anne arrivent au Temple avec leur Fille Bien-Aimée. 2.—Ce qui se passa dans cette circonstance. 3.—Saint Joachim et sainte Anne retournent à Nazareth : Dieu les console dans leur isolement. 4.—Premiers actes d'humilité de Marie au Temple. 5.—Avantages de la Vie Religieuse. 6.—La divine Enfant, dans le Temple, prie le Seigneur d'envoyer ses saints Anges à ses bons Parents, pour leur apporter de nouvelles consolations dans leur isolement. 7.—Son ravissement dans le ciel empyrée. 8.—Effets de ce ravissement. 9.—Désirs de la très-sainte Enfant en présence de Dieu 99

CHAPITRE NEUVIÈME. Sommaire : 1.—La Bienheureuse Vierge fait le vœu de chasteté. 2.—Ses Epousailles dans le ciel. 3.—Admirables sentiments d'humilité de la Bienheureuse Vierge : le Très-Haut la comble de nouvelles faveurs. 4.—L'humble Enfant prie encore pour ses vertueux Parents. 5.—Conseils

PAGES.

inappréciables de Marie sur la garde de l'angélique vertu de pureté.. 109

CHAPITRE DIXIÈME. Sommaire : 1.—Marie dans le Temple : le Seigneur la prépare aux afflictions. 2.—Acceptation magnanime de Marie. 3.—Elle reçoit l'annonce de la fin prochaine de son Père, saint Joachim. 4.—La Vierge fait à Dieu une demande pour son vénérable Père. 5.—Le Seigneur agrée sa demande. 6.—Les Anges révèlent à saint Joachim, avant sa mort, le mystère de la DIGNITÉ de Marie, sa Fille, leur Souveraine. 7.—Mort de saint Joachim : la Bonne sainte Anne l'assiste dans ses derniers moments. 8. — La Vierge Marie demande à Dieu des consolations pour sa Mère...... 117

CHAPITRE ONZIÈME. Sommaire : 1.—Instruction de la sainte Vierge sur le mérite des épreuves de la vie, à l'occasion de la mort de son Père saint Joachim. 2.—La Fille Bénie de sainte Anne commence à souffrir dès son enfance : cet état dura dix ans. 3.—Annonce de la mort prochaine de la Bonne sainte Anne. 4.—Faveur admirable accordée en cette circonstance et à la Fille et à la Mère. 5.—Marie dispose sa Mère à recevoir la mort avec courage.. 127

CHAPITRE DOUZIÈME. Sommaire : 1.—Sainte Anne meurt assistée par sa Fille, la Reine de l'Univers. 2.—Portrait de la Sainte. 3.—Epilogue............ 137

DEUXIÈME PARTIE

LA BONNE STE ANNE. — SES MIRACLES.

PAGES.
Exhortation à la confiance en la Bonne Ste Anne........ 143
Un grand Recueil de Prodiges opérés par la Bonne Ste Anne 144
I. Un premier Prodige........ 146
II. Comment la dévotion à la Bonne Ste Anne s'harmonise merveilleusement avec la dévotion à la Très-Sainte Vierge Marie........ 148
III. Guérison miraculeuse d'André Mursia, célèbre et pieux médecin de la ville de Trépani (Sicile)........ 152
IV. Un gracieux miracle de la Bonne Ste Anne........ 157
V. Le petit cadavre d'un nouveau-né, retiré du lit d'un fleuve, et ramené à la vie pour recevoir le Baptême. 160
VI. Des morts rappelés à la vie.—La petite Jeanne Samson........ 163
VII. Double guérison d'un pauvre muet tombé en démence........ 165
VIII. Une tempête apaisée........ 168
IX. Un pèlerin de Terre-Sainte admirablement sauvé de la mort par la Bonne Ste Anne........ 172
X. Des captifs délivrés par la Bonne Ste Anne........ 176
XI. La Bonne Ste Anne guérit une petite fille de trois mois........ 177
XII. Une petite fille de douze ans, ressuscitée par l'invocation de la Bonne Ste Anne........ 178
XIII. Une petite fille de huit ans, prise dans une roue de moulin, sauvée par la Bonne Ste Anne........ 180
XIV. La Bonne Ste Anne ressuscite un petit enfant de seize mois........ 182
XV. Un père de famille et son fils encore adolescent merveilleusement sauvés des flots........ 183

PAGES.
XVI. Le petit Didace, âgé de six ans, merveilleusement protégé par la Bonne Ste Anne 186
XVII. Sainte Anne secourt les faméliques 187
XVIII. Une jeune veuve arrachée des mains criminelles de cinq ravisseurs insolents 189
XIX. Un chevalier de Flandre et la Fête de sainte Anne 192
XX. Une Indienne et sainte Anne 194
XXI. La Bonne Ste Anne apparaît au Bienheureux Christophore de Rome 196
XXII. Merveilleuse apparition de la Bonne Ste Anne à sainte Colette, Religieuse de l'Ordre de Sainte-Claire 199
XXIII. Le Vén. Frère Innocent de Chiusa et la Bonne Ste Anne 202
XXIV. Apparition de sainte Anne à la bienheureuse Benvenuta, Religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique 205
XXV. Comment la Bonne Ste Anne consola les Religieux de Citeaux 208
XXVI. La Bonne Ste Anne apparaît à un de ses dévots et lui offre un Anneau précieux 211
XXVII. La Bonne Ste Anne sauve la vie à un Clerc sur le point de faire naufrage 214
XXVIII. Comment la Bonne Ste Anne ressuscita un enfant et sauva la vie à sa mère 217
XXIX. La Vén. Mère Anne de Saint-Augustin et la Bonne Ste Anne 220
XXX. Un beau miracle à Sainte-Anne de Beaupré 223
XXXI. Un Naufragé et la Bonne Ste Anne 226
XXXII. Une pèlerine de Ville-Marie guérie par sainte Anne 230
XXXIII. Les 14 Naufragés de Saint-Alban et la Bonne Ste Anne 235

TROISIÈME PARTIE

LA BONNE STE ANNE.—SES SANCTUAIRES.

	PAGES.
I. Le Sanctuaire de Séphoris, près de Nazareth...........	245
II. L'Eglise de Sainte-Anne à Jérusalem	255
III. Les autres Sanctuaires de Sainte-Anne, en Orient...	275
IV. Le Sanctuaire de Sainte-Anne, à Apt, en Provence	283
V. Sainte-Anne d'Auray, en Bretagne	295
VI. Sanctuaires de Sainte-Anne dans les autres contrées de l'Europe..	325
VII. Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré (Canada)...	337
Conclusion..	352

TABLE DES GRAVURES

Sainte-Anne de Beaupré......................	ii–iii
I. Vue de Nazareth..	22– 23
II. Plan de Nazareth..	38– 39
III. Vue de Bethleem.......................................	54– 55
IV. Bethléem. La Basilique (Vue extérieure).........	70– 71
V. Bethléem. Plan de l'Etable..........................	86– 87
VI. Vue de Jérusalem...........................	102–103
VII. La Mosquée d'Omar............,....................	118–119
VIII. La Mosquée El-Aksa..................................	134–135
IX. La Porte dorée (Vue extérieure)	150–151
X. Basilique de l'Assomption (Façade).,..............	166–167
XI. Basilique de l'Assomption (Plan par terre).......	182–183
XII. Cruche antique et cruche moderne................	198–199
XIII. Le Vén. Frère Innocent et la Bonne Ste Anne.	214–215

PAGES.

XIV. Les Naufragés de St. Alban. Les 9 plus grands avec leur sauveteur........ 230–231
XV. Les Naufragés de St. Alban. Le frère et ses deux petites sœurs. La mère et son bébé de 6 mois.. 246–247
XVI. Eglise de Sainte-Anne à Séphoris (Ruines).... 262–263
XVII. L'Eglise de Sainte-Anne à Jérusalem......... 278–279
XVIII. Nicolazic (Statue de M. Falguière). Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray).................. 294–295
XIX. Ancienne Chapelle. (Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray).. 310–311
XX. Basilique de Sainte-Anne d'Auray.............. 326–327
XXI. Autel de la Statue miraculeuse de Sainte-Anne. (Sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray)... 342–343

PAGES.
)-231
-247
-263
-279
-295
-311
-327
-343

